

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1899

Compilé article par article en continu

TABLE DES MATIERES

Esquisses prophétiques	6
Introduction	6
Etes-vous assuré de votre salut?	8
Que faut-il que je fasse pour être sauvé?.....	8
Vos péchés sont-ils pardonnés?	8
Avez-vous la vie éternelle?	9
Volume 1. EDEN	9
Volume 2. SINAI	10
Volume 3. CALVAIRE	10
Jacob ou la discipline	20
Introduction	20
Chapitre 1	22
1. Deux principes et deux races	22
2. Le profane et le suborneur	24
3. Les filles de Heth	26
4. La bénédiction dérobée	27
Chapitre 2	28
1. Le songe de Béthel	29
2. Servitude et châtiment.....	32
3. La lutte avec Dieu	34
4. La rencontre avec Esaü	37
Chapitre 3	38
1. Succoth et Sichem	38
2. La discipline de Sichem	39
3. La communion de Béthel	41
4. Nouvelle discipline	43
5. Jacob perd Joseph	44
6. La famine et la perte de Benjamin	45
7. Joseph vivant.....	46

8. Beër-Shéba	47
Chapitre 4	48
1. Jacob devant Joseph	48
2. Jacob devant Pharaon	49
3. Jacob devant la mort	50
4. Jacob devant l'avenir	52
Lettres de Darby J.N.	54
Lettre de J.N.D. n° 194 – ME 1899 page 20	54
Lettre de J.N.D. n° 195 – ME 1899 page 38	54
Lettre de J.N.D. n° 196 – ME 1899 page 39	55
Lettre de J.N.D. n° 197 – ME 1899 page 56	55
Lettre de J.N.D. n° 198 – ME 1899 page 57	56
Lettre de J.N.D. n° 199 – ME 1899 page 74	57
Lettre de J.N.D. n° 200 – ME 1899 page 75	58
Lettre de J.N.D. n° 201 – ME 1899 page 77	59
Lettre de J.N.D. n° 202 – ME 1899 page 118	59
Lettre de J.N.D. n° 203 – ME 1899 page 155	61
Lettre de J.N.D. n° 204 – ME 1899 page 178	63
Lettre de J.N.D. n° 205 – ME 1899 page 195	64
Lettre de J.N.D. n° 206 – ME 1899 page 199	66
Lettre de J.N.D. n° 207 – ME 1899 page 219	66
Lettre de J.N.D. n° 208 – ME 1899 page 238	67
Lettre de J.N.D. n° 209 – ME 1899 page 239	68
Lettre de J.N.D. n° 210 – ME 1899 page 253	68
Lettre de J.N.D. n° 211 – ME 1899 page 255	69
Lettre de J.N.D. n° 212 – ME 1899 page 257	70
Lettre de J.N.D. n° 213 – ME 1899 page 259	71
Lettre de J.N.D. n° 214 – ME 1899 page 276	72
Lettre de J.N.D. n° 215 – ME 1899 page 278	72
Lettre de J.N.D. n° 216 – ME 1899 page 280	74
Lettre de J.N.D. n° 217 – ME 1899 page 296	74
Lettre de J.N.D. n° 218 – ME 1899 page 298	75
Lettre de J.N.D. n° 219 – ME 1899 page 316	76

Lettre de J.N.D. n° 220 – ME 1899 page 317	77
Lettre de J.N.D. n° 221 – ME 1899 page 318	77
Lettre de J.N.D. n° 222 – ME 1899 page 338	79
Lettre de J.N.D. n° 223 – ME 1899 page 352	80
Lettre de J.N.D. n° 224 – ME 1899 page 356	82
Lettre de J.N.D. n° 225 – ME 1899 page 397	84
Lettre de J.N.D. n° 226 – ME 1899 page 416	85
Lettre de J.N.D. n° 227 – ME 1899 page 417	86
Lettre de J.N.D. n° 228 – ME 1899 page 418	87
Lettre de J.N.D. n° 229 – ME 1899 page 420	87
Lettre de J.N.D. n° 230 – ME 1899 page 440	88
Lettre de J.N.D. n° 231 – ME 1899 page 456	89
Lettre de J.N.D. n° 232 – ME 1899 page 458	90
Lettre de J.N.D. n° 233 – ME 1899 page 459	90
Lettre de J.N.D. n° 234 – ME 1899 page 460	91
Lettre de J.N.D. n° 235 – ME 1899 page 460	91
Lettre de J.N.D. n° 236 – ME 1899 page 476	91
Justice et sainteté	94
Soyons fidèles	95
Cantique 141.....	97
Notes d'une méditation de J.N.D. - Philippiens 4.....	98
Pensées	101
ME 1899 page 98	101
ME 1899 page 200	101
ME 1899 page 240	101
ME 1899 page 260	101
ME 1899 page 360	101
ME 1899 page 400	102
Jours d'épreuve.....	103
Quelques remarques sur 1 Corinthiens 11: 26-34.....	105
Quelques remarques sur l'Apocalypse	113
Fragments	122

Les enfants des chrétiens	123
Promesses relatives au peuple juif concernant le millénium.....	128
1 Pierre 5: 1-4	137
Les opérations de l'Esprit de Dieu	138
Première partie.....	138
Deuxième partie	148
Troisième partie.....	164
Le livre d'Aggée et son application au temps actuel	203
§ 1.	203
§2.	204
§3. Aggée 1.....	206
§4. Aggée 2: 1-9	208
§5. Aggée 2: 10-19	210
§6. Aggée 2: 20-23	212
Ceux qui dorment	214
Quelques simples remarques sur Jean 1: 1-5.....	222
Quelques remarques sur la présence de l'Esprit Saint dans le chrétien	228
Les offrandes de Dieu	232
Quelques mots d'introduction aux Hagiographes.....	235
Le Sauveur et le pécheur	239

Esquisses prophétiques

ME 1899 page 3

Introduction

Il y a environ soixante ans, l'espérance longtemps oubliée du retour du Seigneur Jésus Christ se réveilla et donna lieu à un mouvement remarquable. Le cri de minuit se fit entendre, et plusieurs chrétiens furent tirés de leur sommeil par l'appel: «*Voici l'Epoux; sortez à sa rencontre*» (Matthieu 25).

Ils furent conduits à étudier la parole de Dieu sérieusement et avec prières. Ils s'arrêtèrent surtout sur la prophétie. Des conférences sur les sujets prophétiques se tinrent en différents lieux de l'Angleterre et de l'Irlande, et partout où le mouvement s'étendit, la bénédiction fut grande pour les âmes. Il ne fut pas confiné aux Iles Britanniques, mais bientôt se répandit sur le continent d'Europe et en Amérique.

Des chrétiens apprirent à discerner la différence qui existe entre la mort et la venue de Christ; entre l'appel de l'Eglise et ses espérances célestes, et la part terrestre et les perspectives d'avenir des Juifs. Au lieu de spiritualiser les nombreuses allusions prophétiques relatives à Sion et à Jérusalem dans l'Ancien Testament, et de les tordre pour les appliquer à des descriptions de l'Eglise et à la diffusion de l'Evangile, ils en vinrent à comprendre qu'Israël était une chose, et l'Eglise une autre, et que chaque «*promesse de Dieu faite aux pères*» (Juifs), a encore à recevoir et recevra son plein accomplissement littéral sur la terre, tandis que l'Eglise est appelée à partager la gloire céleste du Seigneur Jésus Christ.

«*Les Juifs... les gentils... et l'Eglise de Dieu*» (1 Corinthiens 10: 32) sont les trois sphères de relation avec Christ, qui ne doivent pas être confondues. Pour les deux premières classes est préparé un brillant et glorieux avenir, dont ils jouiront sur la terre et durant le règne millénaire de Christ. Pour l'Eglise de Dieu, où il n'y a «*ni Juifs, ni Grecs*», mais où tous sont «*un dans le Christ Jésus*» (Galates 3: 28), une brillante espérance est réservée dans le ciel, espérance qui est annoncée dans la parole de la vérité de l'Evangile (Colossiens 1: 5). Mais les bénédictions de l'Eglise sont *éternelles*. La *vie* possédée par chaque membre est éternelle (Tite 1: 2), elle est Christ lui-même, «*cette vie qui était auprès du Père, et qui nous a été manifestée*» (1 Jean 1: 2); le *salut* est éternel (Hébreux 5: 9); la *rédemption* est éternelle (Hébreux 9: 12); l'*héritage* est éternel (Hébreux 11: 15), et le poids *éternel* de *gloire*, auquel, par l'évangile, nous sommes appelés à avoir part, est «*la gloire de notre Seigneur Jésus Christ*» (2 Thessaloniciens 2: 14).

Tandis que plusieurs reçurent et saluèrent avec joie la lumière si gracieusement dispensée à l'Eglise, il y a quelque soixante ans, un grand nombre, hélas! s'y opposèrent et la refusèrent. L'ennemi des âmes et de la gloire de Christ ne resta pas non plus oisif, et de là vint que plusieurs doctrines erronées furent bientôt introduites et propagées avec un zèle digne

d'une meilleure cause. Nous faisons spécialement allusion à des systèmes tels que l'irvingisme, le christodelphianisme, l'adventisme du septième jour, etc.

Mais les deux dernières années ont été témoins d'un nouveau et merveilleux réveil. Un double mouvement se fait sentir actuellement: l'un parmi les chrétiens au près et au loin, les rappelant à l'espérance longtemps perdue, et même en bien des cas combattue, du retour de Christ. L'autre n'est pas moins remarquable, et a lieu parmi les Juifs, bien que totalement indépendant de celui que nous avons mentionné parmi les chrétiens.

La nation juive se réveille Tandis que nous écrivons ces lignes, le congrès zioniste siège à Bâle, composé de députations de Juifs venus de toutes parts, et ayant pour objet de considérer sérieusement la question du retour de la nation juive en Palestine, pour y fonder un état politique.

Nous croyons que véritablement la main de Dieu est en tout cela. La question d'Orient est le sujet dominant de l'heure présente, et cette question ne peut recevoir de solution finale à part de la restauration des Juifs dans leur pays. Il semblerait qu'il y a déjà parmi eux un mouvement qui commence. L'Écriture nous enseigne clairement qu'ils doivent retourner en Palestine étant dans l'incrédulité, et dans ce réveil extraordinaire et soudain dont le monde est maintenant témoin, nous cherchons vainement une confession quelconque de ce péché si terrible aux yeux de Dieu, péché qui a causé leur dispersion depuis bientôt deux mille ans — le crime d'avoir rejeté et crucifié le Messie.

Nous ne pouvons ici que diriger l'attention du lecteur chrétien sur ce double mouvement qui s'opère de nos jours, parmi les chrétiens et parmi les Juifs. Ce sont des signes des temps, auxquels nul ne devrait fermer les yeux.

Le Seigneur Jésus revient, et Il vient promptement, premièrement pour prendre l'Église avec lui dans le ciel; puis, après une courte, mais terrible période de jugements terrestres, pour s'asseoir sur «le trône de David son père», et pour «régner sur la maison de Jacob, à toujours» (Luc 1: 32, 33).

La nature parenthétique de la période actuelle de grâce se voit d'une manière frappante, lorsqu'on compare Esaïe 61: 2, avec Luc 4: 18-20. On remarquera que le Seigneur, citant le passage du prophète, *s'arrête au milieu de la phrase*: «Pour publier l'an agréable du Seigneur. ET AYANT PLOYE LE LIVRE». La période présente est «l'an agréable du Seigneur». Elle a commencé par le ministère du Seigneur, elle fut continuée par les apôtres (voir 2 Corinthiens 6: 2), et se terminera à la venue du Seigneur pour les siens. Alors commencera «le jour de la vengeance de notre Dieu».

Lorsqu'une fois la grande affaire du salut de l'âme a été réglée, il est de la plus grande importance pour le croyant d'apprendre à connaître et de se rendre familière la vérité dispensationnelle. Nous avons la pensée qu'un chrétien ne peut sans cela faire des progrès intelligents dans la vérité divine.

En tout premier lieu, nous désirons placer avec sérieux et affection devant le lecteur la question suivante: Etes-vous assuré de votre salut?

Etes-vous assuré de votre salut?

Quelqu'un peut-il avoir cette certitude? demanderez-vous peut-être. Oui; c'est le privilège de tout vrai croyant au Seigneur Jésus Christ de *savoir* dans ce monde qu'il est sauvé.

Prêtez l'oreille à la parole de Dieu, et ne laissez aucun «aveugle, conducteur d'aveugles», vous ravir cette précieuse vérité: «*Vous ETES sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu; non pas sur le principe des oeuvres, afin que personne ne se glorifie*» (Ephésiens 2: 8, 9). Ces paroles nous apprennent trois choses: 1° Que les vrais croyants *sont* sauvés; 2° qu'ils sont sauvés par la *foi*; et 3° que le salut *n'est pas sur le principe des oeuvres*.

AVEZ-VOUS APPRIS QUE VOUS ETES PERDU? Si non, c'est que Satan a aveuglé vos yeux, et, de plus, il cherche à vous garder dans cet état d'aveuglement, et il essaie, par les soucis des affaires, par les convoitises du péché, et par tout l'ensemble des plaisirs et des distractions du monde, de vous empêcher de penser sérieusement à votre âme et à vos intérêts éternels. Et s'il ne peut pas y réussir tout à fait, il cherche à consommer votre ruine en vous engageant sur une mauvaise route, en vous disant que vous pouvez vous sauver par vos prières, vos bonnes oeuvres et l'observation d'ordonnances religieuses. Mais écoutez la parole de Dieu. A la question: Que faut-il que je fasse pour être sauvé?

Que faut-il que je fasse pour être sauvé?

elle répond: «*Crois au Seigneur Jésus Christ et tu seras sauvé*» (Actes 16: 30, 31), paroles qui nous apprennent la même précieuse vérité, que le salut est la part de tous ceux qui croient du coeur au Seigneur Jésus Christ. Oui, tous les croyants peuvent et doivent savoir qu'ils sont sauvés.

Que nos lecteurs nous permettent de leur poser une autre question: Vos péchés sont-ils pardonnés?

Vos péchés sont-ils pardonnés?

Est-il possible à un homme de le savoir dans ce monde? Certainement, car la parole de Dieu nous affirme qu'en lui, c'est-à-dire en Christ, «*nous avons la rédemption par son sang, la rémission des fautes, selon les richesses de sa grâce*» (Ephésiens 1: 7). Si vos péchés ne sont pas pardonnés dans ce monde, ils ne le seront jamais, car il n'y a pas de pardon après la mort. Ni purgatoire, ni prières, ni messes pour les morts, ne peuvent changer l'état de l'âme qui a passé du temps dans l'éternité. Ce que Jésus disait aux Juifs de son temps, est également vrai de nos jours: «*Si vous ne croyez pas que c'est moi, vous mourrez dans vos péchés*» (Jean 8: 24). Et celui qui sera mort dans ses péchés, *ressuscitera* dans ses péchés, afin d'être jugé pour ses péchés. Mais tandis que ceux qui n'auront pas cru, ne seront jamais pardonnés, tous ceux

qui croient vraiment au Seigneur Jésus savent MAINTENANT, dans ce monde, qu'ils ONT le pardon de leurs péchés, car Dieu dit: «Tous les prophètes lui rendent témoignage, que, par son nom (le nom de Jésus), *quiconque croit en lui* reçoit la rémission des péchés» (Actes des Apôtres 10: 3). Et autre part: «Par lui (par Christ ressuscité) vous est annoncée la rémission des péchés, et que de tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit est justifié par lui» (Actes des Apôtres 13: 38, 39). Ainsi le pardon des péchés s'obtient sur le fondement de la foi, et non par des oeuvres de loi.

Avez-vous la vie éternelle?

Qui peut le savoir dans ce monde? Chacun de ceux qui croient au Seigneur Jésus Christ doit le savoir, car la parole de Dieu dit: «Je vous ai écrit ces choses afin *que vous sachiez que vous avez la vie éternelle*, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu» (1 Jean 5: 13). Il n'est pas dit: afin que vous *espériez* l'avoir, mais afin que vous *sachiez* que vous *l'avez*.

Nous lisons encore: «C'est ici le témoignage que *Dieu nous a donné* (à nous croyants) *la vie éternelle*; et cette vie est dans son Fils. *Celui qui a le Fils a la vie*» (1 Jean 5: 11, 12). Ainsi tout vrai croyant a le privilège de connaître trois choses:

1. Qu'il est sauvé.
2. Qu'il est pardonné.
3. Qu'il a la vie éternelle.

Ces trois bénédictions, entre plusieurs autres, sont sa part dans ce monde avant qu'il meure.

Admettant donc que ces questions sont réglées, et que l'âme est en possession de «la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ» (Romains 5: 1), nous donnerons une courte esquisse de *la vérité dispensationnelle*.

Et d'abord que faut-il entendre par là?

Depuis les jours du jardin d'Eden, après que l'homme eut été créé et placé sur la terre, Dieu a agi envers lui d'après différents principes et de diverses manières; par exemple, dans l'état d'innocence en Eden, sous la loi en Sinaï, par le moyen des rois et des prophètes en Israël, etc. Ces différentes méthodes d'action de Dieu envers l'homme, sont appelées *dispensations*. Depuis la création jusqu'à la crucifixion de Christ, l'histoire du monde tracée du doigt de Dieu peut être regardée comme renfermée en trois volumes. Et souvenons-nous que c'est l'histoire de l'homme, votre histoire et la mienne, cher lecteur.

Volume 1. EDEN

C'est un sombre volume. L'homme fut placé innocent dans le jardin d'Eden. «Dieu vit tout ce qu'il avait fait (y compris l'homme), et voici, cela était très bon» (Genèse 1: 31). Avec quelle rapidité tout changea de face! «Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par

le péché la mort, et ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que *tous ont péché*» (Romains 5: 12).

Volume 2. SINAI

Le second volume de l'histoire de l'homme est encore plus sombre que le premier. Non seulement l'homme est un pécheur, mais il est *un transgresseur de la loi*. Le lecteur penserait-il à se placer sous la loi? Alors il est «*sous la malédiction*». En effet, la parole de Dieu dit: «Tous ceux qui sont sur le principe des oeuvres de loi sont sous la malédiction» (Galates 3: 10); et encore: «Tout ce que la loi dit, elle le dit à ceux qui sont sous la loi, afin que toute bouche soit fermée, et que *tout le monde soit coupable devant Dieu*» (Romains 3: 19).

Volume 3. CALVAIRE

C'est la plus sombre page de l'histoire de l'homme. Le Fils de Dieu est venu dans le monde en grâce, et l'homme a crié: «Ote, ôte-le, crucifie-le!» D'Eden au Calvaire, d'époque en époque, l'histoire de l'homme est devenue de plus en plus sombre. Le seul progrès que l'homme ait fait *moralement*, a été *un progrès dans le mal*. Il a progressé dans toute sorte de connaissances, dans les sciences et les arts, etc.; mais le comble de sa culpabilité a été atteint, quand il a cloué sur la croix le Seigneur de gloire. Telle est, lecteur, votre histoire et la mienne.

Eden, Sinaï et le Calvaire, révèlent l'histoire d'un péché toujours plus grand et d'une culpabilité toujours croissante.

L'épreuve de l'homme est passée. A la croix de Christ, l'histoire de l'homme a pris fin *moralement*. Elle ne se clora *chronologiquement* que lors du jugement des morts devant LE GRAND TRONE BLANC.

Ce que nous venons de dire explique le passage remarquable de la Parole inspirée: «Maintenant, *en la consommation des siècles*, il (Christ) a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même» (Hébreux 9: 26). En la consommation des siècles ne veut pas dire la fin du monde, car plus de mille huit cents ans se sont écoulés depuis que Christ est apparu, et le monde subsiste encore, mais ce moment a été *moralement* la fin du monde. L'homme a été sous l'épreuve durant tous les siècles jusqu'à la croix, mais la croix a montré que l'homme est entièrement PERDU, perdu sans espoir.

Dieu maintenant ne cherche plus de fruit chez l'homme. La parabole du maître de maison et des cultivateurs de sa vigne, nous enseigne la même sérieuse vérité (Matthieu 21: 33 à la fin). La vigne représente la nation juive, entourée de la clôture de tous les privilèges de Dieu, et qui, au lieu de porter du fruit pour Dieu, a tué ses serviteurs, les prophètes (Matthieu 23: 34 à la fin). «Enfin, il envoya auprès d'eux son fils» (21: 37). La venue de Christ dans le monde a été *la dernière épreuve* que Dieu ait faite de l'homme, et l'homme a tué Christ, et tout a été fini. Depuis la croix de Christ, l'épreuve de l'homme a pris fin, et Dieu l'a traité comme PERDU — DEJA CONDAMNE.

Lecteur, vous n'avez pas besoin d'attendre jusqu'au jour du jugement pour savoir comment les choses tourneront pour vous. Regardez à la croix, et voyez là Dieu prononçant votre sentence. Comme le Seigneur Jésus le dit, en regardant d'avance à la Croix: «MAINTENANT EST LE JUGEMENT DE CE MONDE» (Jean 12: 31). *L'exécution* de ce jugement n'aura lieu qu'au jour où sera dressé le grand trône blanc (Apocalypse 20: 11, etc.), mais depuis la croix, l'homme est comme un criminel «*déjà condamné*», et qui attend dans sa cellule le jour de l'exécution.

Mais après la croix, deux choses eurent lieu; d'abord *Christ est ressuscité et est entré dans la gloire*. A la croix, il a accompli l'oeuvre de la propitiation pour le péché; il avait glorifié Dieu par sa mort, et Dieu l'a maintenant placé à sa droite, et l'a couronné de gloire et d'honneur (voyez Jean 13: 31, 32; 19: 30; Hébreux 2: 9). Mais une seconde chose est arrivée lorsque Jésus eut pris sa place à la droite de Dieu: *l'Esprit Saint est descendu sur la terre le jour de la Pentecôte*.

Alors a commencé un nouvel ordre de choses; c'est *la période présente, celle de l'Eglise sur la terre*. Deux choses caractérisent cette période: 1° Christ, l'homme ressuscité, est dans la gloire, et 2° l'Esprit Saint est sur la terre, non comme *une influence*, mais comme *une Personne divine*.

D'Eden jusqu'au Calvaire, l'Esprit Saint a agi comme une influence, vivifiant les âmes, mais durant la période de l'Eglise, *il demeure* sur la terre. Tout croyant en Christ et en son oeuvre parfaite, pendant la dispensation présente, est *scellé* de l'Esprit Saint, et l'Esprit *demeure* en lui (2 Corinthiens 1: 22; 5: 5; Galates 3: 2; 4: 6; Ephésiens 1: 13; 4: 30, etc.). Non seulement cela, mais l'Esprit Saint *demeure* dans l'Eglise comme corps (Ephésiens 2: 22; 1 Corinthiens 3: 16, etc.).

Dans les temps de l'Ancien Testament, on ne pouvait pas dire que l'Esprit Saint fût *venu*, mais *depuis la Pentecôte, il est venu* et demeure ici-bas (Jean 7: 39; 14: 16, 17, 26; 15: 26; 16: 7, 8; Actes des Apôtres 1: 11; 1 Pierre 1: 12).

Durant la période actuelle, tous les croyants sont unis à Christ, la Tête glorifiée de l'Eglise dans le ciel. Ils sont ainsi membres de son corps. «*Il y a un seul corps*» (Ephésiens 4: 4), et tous les croyants, pendant cette dispensation, sont membres de ce corps.

Le jour de la Pentecôte a été le jour de naissance de l'Eglise. Les saints, avant la Pentecôte, étaient vivifiés par l'Esprit, mais l'Esprit n'habitait pas en eux, et ils n'étaient pas non plus «membres l'un de l'autre». Comme *individus*, ils marchaient avec Dieu ainsi qu'Hénoc, et ils seront dans la gloire, en vertu de l'oeuvre de la croix. Ils forment le groupe de ceux dont il est parlé comme des «*esprits des justes consommés*» (Hébreux 12: 23). Il y aura dans le ciel d'autres groupes, par exemple «*les myriades d'anges, l'assemblée universelle*», de même que «*l'assemblée (ou l'Eglise) des premiers-nés écrits dans les cieux (*)*». C'est pour n'avoir pas compris les différentes dispensations que bien des personnes ont eu la pensée erronée que les saints de tous les âges font partie de l'Eglise. Tous les saints de l'Ancien Testament seront dans le ciel, car ils auront part à la première résurrection; mais, quoique dans le ciel, ils ne

seront pas avec Christ dans la même relation que l'Eglise, car l'Eglise est son corps (Ephésiens 1: 23) et son épouse (Ephésiens 5: 25; Apocalypse 19: 7; 21: 2, 9, 10; 22: 17), tandis que les saints de l'Ancien Testament seront dans la position de Jean le Baptiseur, c'est-à-dire les amis de l'Epoux (Jean 3: 29).

(*) Les mots rendus par «assemblée universelle», et «assemblée des premiers-nés», sont différents dans l'original. (Note du traducteur)

La période actuelle, celle de l'Eglise, prendra fin lors de la venue du Seigneur dans les airs. Quelqu'un peut-il dire à quel moment ce sera? Nous ne le croyons pas. A la croix, Dieu a interrompu le cours de ses voies envers la terre (*); mais il les reprendra à la venue du Seigneur. Durant l'intervalle occupé par l'Eglise, *les temps prophétiques ne sont pas comptés*. En conséquence, tous ceux qui cherchent à *fixer la date* de la venue du Seigneur se trompent nécessairement, lorsqu'ils cherchent à appliquer les 1260 jours ou d'autres indications de temps à la période actuelle.

(*) Bien que sa Providence régisse toujours tout et qu'il conduise toutes choses à Sa fin. (Note du traducteur)

Il est de toute importance de bien saisir que la période de l'Eglise est une parenthèse dans les voies de Dieu à l'égard de la terre. C'est le temps où la grâce règne par la justice (Romains 5: 21). Les temps prophétiques se terminent quand l'Eglise commence; ils ne reprennent que lorsque l'Eglise est dans le ciel.

Nous savons à quel moment la période de l'Eglise a commencé; personne ne peut dire quand elle finira: *ce peut être à tout moment*. Sans chercher à fixer une date, nous croyons que nous sommes très proches de cet instant: «La venue du Seigneur est proche» (Jacques 5: 8). Lecteur chrétien, où *est votre trésor*? Est-il sur la terre, ou dans le ciel? «Là où est votre trésor, là sera aussi votre coeur» (Luc 12: 34). Vos affections, vos pensées sont-elles placées dans les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu? (Colossiens 3: 1, 2). Christ est-il le trésor de votre coeur? Rappelez-vous que Jésus n'est «pas ici», et que vous êtes laissé ici-bas afin de lui rendre compte pendant son absence. «Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées; et soyez vous-mêmes semblables à des hommes qui *attendent leur maître*... Bienheureux sont ces esclaves que le maître, *quand il viendra, trouvera veillant*» (Luc 13: 35-38).

La venue du Seigneur a deux aspects — l'un *céleste*, en rapport avec l'Eglise, l'autre *terrestre*, en rapport avec Israël et les nations de la terre. Dans «*l'étoile brillante du matin*», nous voyons l'espérance céleste de l'Eglise; dans «*la racine et la postérité de David*», l'espérance terrestre d'Israël (Apocalypse 22: 16). *Avant qu'il vienne en jugement vers la terre, il viendra dans l'air prendre les saints*. A ce moment, trois choses auront lieu simultanément, en un clin d'oeil (voyez 1 Thessaloniens 4: 13-18; 1 Corinthiens 15: 51, 52):

- a. «Le Seigneur lui-même descendra du ciel».
- b. «Les morts en Christ ressusciteront premièrement».

- c. «Nous les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux à *la rencontre du Seigneur en l'air*. Et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur».

Espérance bienheureuse (Tite 2: 13), consolante (1 Thessaloniens 4: 18), et purifiante! (1 Jean 3: 3). Le Seigneur vient donc d'abord en *l'air pour ses saints*, et ensuite il vient vers *la terre avec ses saints*.

Quels sont ceux qui seront ravis à la rencontre du Seigneur? D'abord tous les saints qui sont morts depuis le commencement jusqu'à la venue du Seigneur, et en second lieu, tous les saints vivants sur la terre à cette venue (1 Corinthiens 15: 23, 51). Ces saints glorifiés nous sont présentés aux chapitres 4 et 5 de l'Apocalypse, sous la figure des vingt-quatre anciens *assis* sur des trônes, *vêtus* de blanc, et portant des *couronnes* d'or. Vingt-quatre est un nombre symbolique représentant l'ensemble complet de la sacrificature *céleste*, par allusion aux vingt-quatre classes de la sacrificature *terrestre* (1 Chroniques 24).

Dans le livre de l'Apocalypse, la venue du Seigneur *pour* ses saints a lieu entre les chapitres 3 et 4; mais la venue du Seigneur *avec* ses saints ne se trouve qu'au chapitre 19: 14.

Lisons au chapitre 1: 19. Le Seigneur dit à Jean «Ecris donc:

1. Les choses que tu as vues»; c'est la vision du Fils de l'homme marchant au milieu des sept lampes d'or — vision décrite au chapitre 1.

37

2. «Les choses qui sont»; on les voit aux chapitres 2 et 3. C'est la période actuelle de l'histoire de l'Eglise sur la terre, commençant à la Pentecôte, et se terminant à l'enlèvement des saints.
3. «Les choses qui doivent arriver après celles-ci»; elles sont décrites depuis le chapitre 4 jusqu'à la fin du livre.

Les chapitres 4 et 5 nous montrent les saints glorifiés assis autour du trône dans une paix parfaite, et dans la même gloire d'où vont tomber les jugements sur la terre. «Monte ici», a dit la voix qui parlait au prophète, «et je te montrerai les choses qui doivent arriver après celles-ci». Après celles-ci, c'est-à-dire après «les choses qui sont», ou, en d'autres mots, après que l'histoire de l'Eglise est terminée (Apocalypse 4: 1).

Par conséquent, tout ce que le livre de l'Apocalypse décrit, du chapitre 6 au chapitre 19, arrive entre *l'enlèvement des saints* et la *venue de Christ pour le jugement*.

«Le mystère d'iniquité», qui opère même déjà, se manifestera alors avec une terrible puissance, et l'Antichrist, qui *peut-être* vit à ce moment même, sera révélé; car «celui qui retient maintenant», c'est-à-dire l'Esprit Saint, «sera loin», ce qui arrivera lors de l'enlèvement des saints. L'Esprit Saint qui, au jour de la Pentecôte, est descendu pour demeurer *avec* les saints de la période actuelle, et pour être *en* eux (Jean 14: 17), sera loin, quand l'Eglise, qui est «l'habitation de Dieu par l'Esprit» (Ephésiens 2: 22), ne sera plus sur la terre.

Mais bien que, dans la période qui s'écoule entre l'enlèvement des saints et le retour de Christ pour le jugement, l'Esprit Saint ne soit plus sur la terre comme une Personne divine, cependant, durant cette période, il agira dans les âmes, comme il l'a fait avant le jour de la Pentecôte. Dans les temps qui précèdent ce jour-là, des âmes furent nées de l'Esprit; quelques-unes seront nées de l'Esprit après que l'Eglise ne sera plus sur la terre, de même que, dans la période présente, celle de l'Eglise, des âmes sont aussi nées de l'Esprit. Mais en outre, dans les croyants de la période actuelle, l'Esprit Saint *demeure*. Il est en eux le *sceau* de leur relation avec Dieu comme fils (Galates 4: 6); le *lien* de leur union avec un Christ glorifié (1 Corinthiens 12: 12, 13), et les *arrhes* de la gloire où ils seront introduits à la venue de Christ (Ephésiens 1: 14).

Quelles sont les âmes qui seront sauvées dans l'intervalle entre l'enlèvement des saints et le retour de Christ pour le jugement du monde? D'où seront-elles prises? Le chapitre 7 de l'Apocalypse, nous donne la réponse.

Premièrement, 144.000 d'entre *les tribus d'Israël*.

Secondement, «une grande foule que personne ne pouvait dénombrer», d'entre *les nations païennes*.

Aucune d'entre la chrétienté.

Le jour de grâce de la chrétienté aura pris fin quand les saints auront été pris pour être avec le Seigneur. Tous ceux qui, par une incrédulité obstinée et coupable, refusent de recevoir l'Evangile de la grâce de Dieu qui est maintenant annoncé aux âmes, seront livrés à «*une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge*» (2 Thessaloniens 2: 11). *Il n'y aura plus d'occasion de salut pour la chrétienté après la venue du Seigneur*.

Lorsque l'Epoux vient, tous les vrais croyants (les cinq vierges prudentes) entrent aux noces; tous les professants qui n'ont pas d'huile dans leurs lampes (c'est-à-dire ceux qui n'ont pas l'Esprit) sont laissés dehors. «*Et la porte fut fermée*» (Matthieu 25).

L'Ecriture nous fournit-elle quelque indication relative à la longueur de la période qui suit l'enlèvement des saints? Oui. Les soixante-dix semaines dont parle Daniel (chapitre 9), jettent une grande lumière sur ce point. Elles se partagent en trois périodes:

1. *Sept semaines*, durant lesquelles «la place et le fossé sont rebâtis».
2. *Soixante-deux semaines*, jusqu'à ce que le Messie soit retranché (c'est la croix). Cela fait en tout *soixante-neuf semaines* ou 483 ans.
3. *Une semaine*, durant laquelle le prince de l'empire romain qui viendra fera une alliance avec les Juifs apostats. Soixante-neuf semaines sont donc passées; elles se sont terminées à la croix. Alors, le Messie ayant été rejeté par les Juifs, Dieu a commencé une chose nouvelle — l'appel de l'Eglise, c'est ce qui a lieu actuellement et forme une parenthèse dans les voies de Dieu sur la terre. Mais à la fin de cette période, lorsque le Seigneur est venu et que l'Eglise a été prise dans le ciel, Dieu reprend ses voies à l'égard de la terre, et la dernière semaine de Daniel a son cours. Nous ne pouvons pas dire si cette dernière

semaine commencera *immédiatement* après l'enlèvement des saints, mais ce ne sera certainement pas longtemps après (*).

(*) Il serait plus exact de dire que l'Apocalypse nous présente une première période sans durée limitée et qui s'étend depuis l'enlèvement des saints jusqu'au temps de la deuxième trompette de malheur. Dès lors commence une deuxième période limitée à la deuxième demi-semaine de Daniel et qui va jusqu'à la fin. Nous pensons, avec d'autres, que la première demi-semaine de Daniel, correspond au ministère public de Christ, jusqu'à la croix. (Réd.)

Ces semaines, comme on le sait, sont des semaines d'années, et non de jours. Une semaine représente donc sept années. Dans ce laps de temps des choses terribles auront lieu, dans les domaines politique, religieux et social. Ce sont

1. *L'apostasie complète de la chrétienté*, c'est-à-dire l'entier abandon de la foi chrétienne par ceux qui auront été laissés sur la terre à la venue du Seigneur. Cette incrédulité fait déjà des progrès redoutables; elle sera alors universelle pour ce qui concerne ces contrées-ci maintenant tellement favorisées.
2. *La révélation de l'Antichrist*, qui sera le chef de la chrétienté apostate, d'une part, et de la portion apostate des Juifs, de l'autre (1 Jean 2: 22). Il s'assiéra comme étant Dieu, dans le temple de Dieu à Jérusalem (Daniel 11: 36-40; 2 Thessaloniens 2: 4).
3. *L'empire romain ressuscité montera de l'abîme* (Apocalypse 13: 1-9; 17: 8-15; Daniel 7: 19-28). Son chef fera une alliance avec la masse des Juifs, sur lesquels l'Antichrist régnera à Jérusalem (Daniel 9: 27; Esaïe 28: 15).
4. *La réunion de la chrétienté* en un ensemble désigné sous le nom de BABYLONE LA GRANDE. Lorsque le Seigneur viendra, *tous les vrais croyants*, dans quelque secte qu'ils se trouvent, seront pris pour être toujours avec le Seigneur. Mais, hélas! un grand nombre de ceux qui appartiennent aux diverses sectes de la chrétienté, ne sont que des professants mondains qui n'ont pas de Christ la connaissance qui sauve. Ceux-là, comme il est dit de Laodicée, seront vomis de la bouche du Seigneur. Au lieu d'aller avec lui, ils seront laissés, et iront se perdre dans Babylone la grande, que nous voyons décrite au 17^e chapitre de l'Apocalypse. Ce sera la réelle réunion de toute la chrétienté, que déjà maintenant on projette. Elle sera composée de tous les professants non sauvés appartenant aux diverses sectes — anglicans, catholiques grecs, catholiques romains, dissidents, etc. — laissés sur la terre à la venue du Seigneur. Et ce sera la religion de l'Europe occidentale pendant une courte période, après l'enlèvement de la vraie Eglise.

Une incrédulité pleine de blasphèmes, la bête portant dix cornes, remplie de noms de blasphème (Apocalypse 13: 5, 6; 17: 3); et *une religion corrompue et tyrannique* (Apocalypse 17 — BABYLONE), tels seront les traits caractéristiques de l'Europe occidentale pendant le court intervalle entre l'enlèvement des saints et la venue du Seigneur pour le jugement. *Ces choses marchent maintenant rapidement vers leur accomplissement.*

5. *La formation de la grande confédération des nations du Nord-Est*, à laquelle se rattache l'avenir de la Russie, de la Chine et de l'Extrême Orient. C'est ce que nous trouvons développé en Daniel 8 et 11 (où paraît le roi du nord), et en Ezéchiel 38 et 39, où nous trouvons Gog et Magog.
6. *La grande tribulation des Juifs* dans la terre de Palestine (Esaïe 30; Zacharie 12: 9-14; Daniel 12: 1; Matthieu 24: 15-25).
7. *Le retour des dix tribus perdues* (Esaïe 49; 60; Jérémie 31), qui passent par la tribulation, non dans le pays, mais lorsqu'ils sont en chemin pour s'y rendre (Ezéchiel 20: 33-44).
8. *La venue du Fils de l'homme avec puissance et une grande gloire*. Alors tous les saints qui, au commencement de cette période, auront été pris pour être auprès du Seigneur, reviendront avec lui. La bête et les rois de la terre, c'est-à-dire toute la puissance militaire de l'Europe occidentale, avec le faux prophète, c'est-à-dire l'Antichrist, subiront alors leur jugement (Apocalypse 19: 11-21). *Babylone la grande* aura déjà été jugée par le moyen de la Bête et des dix rois (Apocalypse 17: 16).
9. *Le jugement des nations vivantes* aura lieu ensuite. «Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et tous les anges avec lui, alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire, et toutes les nations seront rassemblées devant lui» (Matthieu 25: 31, 32).

Quand la venue du Seigneur est présentée comme la venue du Fils de l'homme, c'est toujours lorsqu'il vient pour exercer le *jugement*: ce n'est pas sa venue comme l'espérance de l'Eglise, laquelle aura lieu *sept ans au moins auparavant* (Matthieu 24: 30; 25: 31; Daniel 7: 13). Toutes deux sont appelées la «venue» du Seigneur, mais la dernière est aussi nommée son «apparition», car alors il apparaît en gloire. Quand il viendra dans les nuées (1 Thessaloniens 4: 17), les saints seuls le verront; lorsqu'il apparaîtra en gloire, «tout oeil le verra».

On a appelé le jugement des brebis et des chèvres, en Matthieu 25, une «*session*» de jugement, parce que le Fils de l'homme y est dit «*assis*» sur le trône de sa gloire. Il suivra immédiatement le jugement «*guerrier*» d'Apocalypse 19, lorsqu'à l'apparition du Seigneur sortant du ciel avec ses armées, «la bête et les rois de la terre» seront écrasés.

Durant l'intervalle qui s'écoule entre la venue du Seigneur pour les saints et son apparition, et surtout pendant la dernière moitié de cette période (c'est-à-dire le temps de la grande tribulation des Juifs comprenant 1260 jours, ou 42 mois, ou encore un temps, et des temps, et une moitié de temps; c'est la dernière moitié de la soixante-dixième semaine de Daniel 9: 27), le résidu juif sera persécuté, plusieurs d'entre eux souffriront le martyre, et «si ces jours n'eussent été abrégés», aucun d'eux n'eût été sauvé (Matthieu 24: 1-31). Ce résidu portera *l'Evangile du royaume* parmi les nations païennes. Ceux qui le composent sont appelés par le Seigneur «ceux-ci qui sont mes frères» (Matthieu 25: 40), et qui sont reçus par les «brebis», mais rejetés par les «chèvres».

Le dernier acte de jugement avant l'établissement du millénium (règne de Christ sur la terre durant *mille ans*), semble devoir être la destruction du «roi du nord» (Daniel 11: 45). «*En ce temps-là, ton peuple (les Juifs) sera délivré*» (Daniel 12: 1).

Rétablies et bénies dans leur terre, les tribus, unies de manière à former «*une seule nation dans le pays*» (Ezéchiel 37: 15-28); «*un seul roi (Christ) sera leur roi à tous*»; ils seront alors «en repos», habitant «en sécurité». Alors viendra la vaste confédération des nations du nord-est, Gog et Magog. Elles monteront contre Israël «comme une nuée, pour couvrir le pays» (Ezéchiel 38: 16); mais ce sera (hélas! pour elles) afin d'y trouver que «*l'Eternel est là*». (Jéhovah-Shamma) (Ezéchiel 48: 35).

Ces actes de jugement, par lesquels Christ subjuguera ses ennemis, occuperont la première partie de son règne. Durant le millénium, Christ *régnera en justice*, tous les saints glorifiés vivront et régneront avec lui (Apocalypse 20: 4). Ces saints glorifiés sont tous ceux qui auront eu part à «la première résurrection», savoir, tous ceux qui seront ressuscités à la venue du Seigneur, et tous les saints qui auront souffert le martyre dans la période qui suivra. Ils sont énumérés en Apocalypse 20: 4, comme formant trois classes:

1. *Ceux qui seront assis sur des trônes*: «Je vis des trônes, et ils étaient assis dessus». Ce sont les vingt-quatre anciens, qui, ainsi que nous l'avons vu, représentent les saints de l'Ancien Testament et l'Eglise, «ravis à la rencontre du Seigneur».
2. *Les âmes vues sous l'autel* (Apocalypse 6: 9-11): «Je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus, et pour la parole de Dieu». Ce sont les martyrs tués probablement durant la première moitié de la soixante-dixième semaine.
3. *Le résidu martyr sous le règne de la Bête* (Apocalypse 13: 15). «Je vis ceux qui n'avaient pas rendu hommage à la bête, etc.». Ce sont ceux qui ont été mis à mort durant la dernière moitié de la soixante-dixième semaine.

Ceux qui composent ces trois groupes, «vivront et régneront avec le Christ durant les mille ans», le règne millénaire de Christ. C'est le temps dont il est parlé comme de celui de «*la révélation des fils de Dieu*», après laquelle la création soupire dans une vive attente (Romains 8: 19). Alors «la servitude de la corruption», résultat du péché d'Adam, sous laquelle «toute la création ensemble gémit et est en travail jusqu'à maintenant», sera abolie. La création en sera affranchie. Les croyants sont *maintenant* introduits dans la liberté de *la grâce*; mais *alors* la création aura part à «la liberté de la gloire des enfants de Dieu». Les Psaumes et les prophètes sont remplis des brillantes et réjouissantes descriptions de cet heureux temps durant lequel

1. Satan sera lié (Apocalypse 20: 2).
2. Christ régnera personnellement (Apocalypse 20: 4; Esaïe 32: 1).
3. Jérusalem sera le centre de la joie et de la bénédiction pour toutes les nations de la terre. (Esaïe 60 à 66, etc.).
4. Les soupirs de la création auront pris fin (Romains 8: 19-24; Esaïe 11: 1-10, etc.).

L'espace ne nous permet pas de poursuivre davantage ce précieux sujet.

Le jour du Seigneur s'étend au delà, du millénium. Il commence lorsque le Seigneur Jésus Christ sort du ciel (Apocalypse 19: 11). Puis suit la courte période *du jugement des vivants*. «Voici, le jour de l'Eternel vient, cruel, avec fureur et ardeur de colère, pour réduire la terre en désolation; *et il en exterminera les pécheurs*» (Esaïe 13: 9).

Quand le Seigneur vient *pour ses saints*, il les retire du monde; lorsqu'il vient *avec eux*, il en ôte les *pécheurs* par le jugement.

Nous avons montré précédemment comment il se fait que, bien que les saints de la dispensation actuelle aient été ravis dans le ciel, il y aura cependant encore des saints sur la terre lorsque Christ revient pour le jugement.

Nous lisons aussi: «Le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils cueilleront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise de feu» (Matthieu 13: 41, 42). Alors s'accomplira la parole du Seigneur: «Je vous dis qu'en cette nuit-là, deux seront dans un même lit, l'un sera pris, et l'autre laissé, etc.» (Luc 17: 20-37). Cela n'a point rapport à l'enlèvement des saints, mais au fait que les pécheurs sont ôtés de la terre par le jugement. *Celui qui est pris, est pris pour le jugement.*

Le millénium sera le temps, où Christ régnera en gloire et en puissance, et l'Ecriture nous apprend que plusieurs d'entre les nations se soumettront à lui *extérieurement* sans qu'il y ait un changement intérieur du coeur, en d'autres mots, sans qu'il y ait eu une réelle conversion (voyez Psaumes 18: 44; 66: 3, où l'expression «se soumettent à toi», a la force de «te rendent une *feinte* obéissance», ou se soumettent à toi en dissimulant).

C'est pourquoi, lorsque Satan est délié de sa prison, à la fin du millénium (Apocalypse 20: 7-10), une explosion terrible de rébellion de l'homme contre Dieu, a lieu une fois de plus. Il ne faut pas confondre le Gog et Magog d'Apocalypse 20, avec le Gog et Magog d'Ezéchiel 38. En Ezéchiel, ces termes s'appliquent *littéralement* aux contrées qui, dans l'ancienne division des races, ont été peuplées par des descendants de Japhet (Genèse 10: 2); en d'autres termes, c'est la Russie. Mais dans l'Apocalypse, ces termes sont *figurés*; la révolte des hommes inconvertis conduits par Satan à la *fin* du millénium, sera si terrible, qu'elle ne peut être comparée qu'à cette vaste confédération qui a lieu à son *commencement*, et qui subira les terribles jugements décrits en Ezéchiel 39.

Le jugement des morts (des méchants qui ont revécu) *devant le grand trône blanc*, suivra immédiatement la dernière révolte de l'homme et son châtement. La mort, le dernier ennemi, sera alors détruite, et Christ remettra le royaume qu'il avait reçu au commencement du millénium. Le royaume médiatorial du Fils de l'homme aura pris fin, et Dieu, dans la plénitude de son Etre, comme Père, Fils, et Saint Esprit, sera «tout en tous» (1 Corinthiens 15: 24-29). Le jour du Seigneur qui commence avec l'ère des jugements quand Christ apparaît avec les nuées, se termine avec le jugement des morts. Il s'ouvre en venant comme «un voleur dans la nuit», et il se termine par «un bruit sifflant», car alors «les cieux et la terre de maintenant» seront brûlés (2 Pierre 3: 1-14).

L'état éternel commencera alors. Il y aura un nouveau ciel et une nouvelle terre où la justice habitera.

1. Pendant la période actuelle, «la grâce règne par la justice pour la vie éternelle» (Romains 5: 21).
2. Durant le millénium, «un roi régnera en justice» (Esaïe 32: 1).
3. Pendant l'état éternel, la justice habitera sur la nouvelle terre.

Pendant l'état éternel, toutes les distinctions de race et de nationalité qui existent parmi les hommes, auront cessé. Elles appartiennent au temps, et non à l'éternité. Dans l'éternité, «le tabernacle de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux».

D'après la courte et merveilleuse description qui nous est donnée de l'état éternel, en Apocalypse 21: 1-8, nous apprenons trois choses:

1. L'Eglise occupera une place spéciale de bénédiction, comme étant «le tabernacle de Dieu». L'apôtre dit: «A lui gloire dans l'Assemblée dans le Christ Jésus, pour toutes les générations du siècle des siècles!» (Ephésiens 3: 20).
2. Tous ceux qui échappent aux terribles jugements du jour du Seigneur — de ce jour qui commence par ce que nous lisons en Apocalypse 19: 11, et se termine par le jugement final des morts, en Apocalypse 20: 15 — seront bénis éternellement sur la «nouvelle terre». Ce sont les «hommes» avec lesquels Dieu prend plaisir à habiter — il n'est plus question de Juifs ni de gentils.
3. Le misérable sort des méchants dure aussi longtemps que la bénédiction éternelle des justes. Lorsque Dieu aura son repos dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre — quand il descendra pour habiter parmi les hommes, parce qu'il n'y aura plus aucun mal qui fasse obstacle à sa demeure au milieu d'eux — c'est alors que se présente la terrible scène du mal et de son éternel châtement, douleur sans espoir d'adoucissement... Pas un mot ne nous indique que l'horreur de ces tourments doive jamais prendre fin.

Jusqu'à la fin du verset 8 du chapitre 21 de l'Apocalypse, nous est donné le récit continu des voies de Dieu, nous conduisant jusqu'à l'éternité. Depuis le verset 9, l'Esprit de Dieu revient en arrière pour nous donner un tableau plus complet de l'état millénaire.

Lecteur, en présence de l'éternité, laissez-moi vous demander: «Sur quoi repose votre espérance? Pouvez-vous dire:

«Je repose sur Christ, le divin fondement;

Tout autre que lui seul n'est qu'un sable mouvant»?

«CELUI QUI REND TEMOIGNAGE DE CES CHOSES DIT: OUI, JE VIENS BIENTOT. — AMEN; VIENS, SEIGNEUR JESUS!»

Jacob ou la discipline

Rossier H.

ME 1898 page 401 – ME 1899 page 10

Introduction

Quelques réflexions sur l'histoire d'Isaac

L'histoire d'Isaac offre plusieurs points de contact avec celle de son fils Jacob; il ne sera donc pas hors de propos d'en dire quelques mots avant de considérer la vie de ce dernier.

Au début de sa carrière, Isaac est un beau type du Fils de Dieu, tandis que les débuts de Jacob ne sont, hélas! qu'un tissu de ruses et de manquements. Isaac, «la semence», l'héritier des promesses, naît «contre espérance» d'un père «amorti» et d'une mère dont le sein était «en état de mort». Il entre dans le monde, comme le rejeton d'une vie étrangère à la nature et victorieuse de la mort. Isaac est le fils qui n'est accordé qu'à la foi. Tous ces caractères si exceptionnels attirent sur lui l'inimitié d'Ismaël, son frère selon la chair. Dès ses premiers pas, comme dans toute la première partie de son histoire (chapitres 21-24), il est donc le type du Christ.

Un grand fait domine sa vie. Lui, «le fils unique, le bien-aimé» (Genèse 22: 2), offert en holocauste sur la montagne de Moriija, est *ressuscité d'entre les morts*, car c'est ainsi qu'Abraham «le reçut *en figure*» (Hébreux 11: 19). Comme homme ressuscité, il reçoit une épouse (*) selon le «dessein préordonné de son père» (Genèse 24: 1-8). Eliézer, image frappante du Saint Esprit, va la chercher et la lui amène à travers le désert.

(*) Rebecca est le seul type *complet* de l'Eglise et de son appel dans l'Ancien Testament.

Isaac, selon l'ordre de son père, ne pouvait prendre une épouse «d'entre les filles des Cananéens;» elle ne devait appartenir qu'à la famille de la foi, au «pays et à la parenté» d'Abraham. Mais cette parenté elle-même présentait un assez triste spectacle. Nakhor, frère d'Abraham, suivant de loin ses traces, était venu, après lui, s'établir au pays de Charan (Genèse 24: 10), sans songer à suivre, comme son frère, l'appel de Dieu jusqu'au bout. Séparé du culte public des idoles (conf. Genèse 31: 29, 53), que l'on vénérât «de l'autre côté du fleuve», ses fils (si ce n'était lui-même) n'avaient point abandonné leurs théraphim, ou dieux domestiques, tout en reconnaissant l'Eternel comme leur Dieu (Genèse 31: 19, 53). Aussi Isaac, s'il pouvait prendre sa femme au pays de Charan, devait se garder d'y retourner (Genèse 24: 6). Rebecca elle-même, pour appartenir entièrement à son époux, devait «oublier son peuple et la maison de son père», pour vivre dans le pays de la promesse en compagnie de l'homme ressuscité; il ne devait y avoir de sa part ni mélange, ni compromis. Elle avait compris cela, car, devant les instances de ses frères, un seul mot sortit de sa bouche: «J'irai». Belle parole, et digne de l'époux qu'elle aime sans l'avoir vu, en qui elle croit sans le voir encore; parole de *confiance*

en celui dont elle apprécie la valeur, parole de *décision*, car il est l'aimant souverain qui l'attire, parole de *soumission*, car sur un mot d'Eliézer: «Ne me retardez point», elle le suit à travers le désert, jusqu'à ce qu'elle rencontre enfin son seigneur et lui témoigne cette soumission, en descendant de sa monture et en se couvrant de son voile devant lui.

Quelle joie, quand elle voit Isaac, l'homme céleste, venir à sa rencontre du puits de Lakhaï-roï, du puits du «Vivant qui se révèle» (24: 62). C'est là qu'il habitait avant cette rencontre, là qu'il habite encore après son union avec Rebecca (25: 11). Jadis l'Eternel avait trouvé Agar à ce puits qui est «sur le chemin de Shur» (16: 7), et Agar avait dit: «N'ai-je pas aussi vu ici, après qu'il s'est révélé?» Ismaël, né de la chair, ni ses fils, n'en avaient profité, car ils «habitèrent jusqu'à Shur», sans connaître le puits de la révélation et sans boire cette eau qui ouvre les yeux des misérables. L'homme spirituel seul s'abreuve à la révélation de Dieu.

O puits de Lakhaï-roï, *Parole divine, révélation du Père et du Fils*, source profonde, lieu de délices pour l'homme ressuscité, eau de fraîcheur où s'abreuve celle dont il a fait son épouse; puits où l'on voit l'Invisible, où l'on connaît sa grâce, où l'on apprend à jouir de lui dans l'intimité de sa communion, où l'on trouve conseil et direction, qui fait verdir les lieux arides en une fraîche oasis; monte, ô puits du désert, pour moi, pour tout le peuple du Seigneur, et que ta famille, ô Christ, habite sans cesse autour de ta Parole, auprès du puits du Dieu vivant!

Au chapitre 26, qui forme la seconde partie de l'histoire d'Isaac, le patriarche nous est présenté, non plus comme le type de Christ, mais du croyant appelé à marcher ici-bas dans son caractère d'homme céleste et ressuscité. Hélas! ici, comme toujours, nous voyons l'homme incapable de se maintenir à la hauteur de sa vocation. Jadis la famine avait conduit Abraham en Egypte; c'est encore la famine qui pousse Isaac vers Guérar; Dieu lui dit: «Ne descends pas en Egypte», car il devait *demeurer* en Canaan; il lui permet cependant de *séjourner* à Guérar, alors qu'il y a déjà élu domicile. La conséquence ne se fait pas attendre; on voit Isaac renier sa relation avec son épouse, type de la relation de Christ avec l'Eglise. Ce qu'Abraham avait fait en Egypte, Isaac le fait en Philistie. L'Egypte représente le monde; la Philistie, le monde établi sur le territoire du pays de la promesse, le monde ennemi des croyants, tout en ayant une part avec eux dans leurs limites. Ce fait nous apprend qu'il est aussi impossible d'avouer et de maintenir ouvertement ses relations avec l'Eglise, au milieu du monde associé au peuple de Dieu, qu'au milieu du monde représenté par l'Egypte. Ni l'un, ni l'autre ne supportent ce témoignage. Le chrétien qui habite à Guérar s'y laisse dépouiller de son meilleur trésor, de la communion entre l'Epouse et l'Epoux; ses relations, son témoignage, sont brisés; le monde s'empare de l'épouse et la retient captive. Comme Abraham, Isaac en fait l'humiliante expérience. Cette fausse position de l'homme de Dieu semble, au premier abord, lui attirer de grands avantages. Il sème dans le pays de Guérar pour y récolter au centuple; il y reçoit beaucoup de bénédictions temporelles; peut-être y «grandira-t-il jusqu'à y devenir fort grand;» il y trouvera, comme autrefois Abraham, quantité de troupeaux et de serviteurs, mais la joie de la communion est éteinte, les liens les plus intimes de l'âme sont rompus; et, de plus, l'alliance avec le monde aux formes religieuses qui

nous a privés de ces trésors, nous apporte les disputes, l'opposition et la haine, car l'enfant de Dieu, quelque faible qu'il soit, tant qu'il n'a pas entièrement renié son caractère céleste, souffrira toujours de l'animosité du monde contre Christ. C'est ce que rencontre Isaac, pour s'être établi à Guérar.

Isaac, type de l'homme céleste, est un «*creuseur de puits*». Le chrétien lui ressemble. Son bonheur est de chercher les eaux rafraîchissantes, pour lui-même d'abord, ensuite pour en faire part à d'autres. «Isaac recreusa les puits d'eau qu'on avait creusés aux jours d'Abraham, son père, et que les Philistins avaient bouchés après la mort d'Abraham» (verset 18). C'est ainsi que les témoins du Seigneur remettent en lumière des vérités anciennes; mais, lorsque ces témoins ne sont pas séparés du monde, ce dernier s'empare des vérités de leur témoignage, comme si elles provenaient de lui et lui appartenait. Il en fut ainsi des grandes vérités retrouvées à la Réformation, la justification par la foi, et le salut par grâce. Le témoin de l'Eternel qui reste au milieu des Philistins y perd le fruit de son travail spirituel.

Isaac creuse alors des *puits nouveaux*, image de vérités nouvelles; mais *Ezek* et *Sitna* sont des objets de dispute et de haine; le patriarche est obligé de les abandonner entre les mains de l'ennemi sans pouvoir les utiliser. Il n'est au large qu'en s'éloignant de la Philistie; là il creuse le puits de *Rehoboth* (espaces), parce que, dit-il, «l'Eternel nous a maintenant donné de l'espace». Lorsque nous sommes affranchis de tout lien avec le monde, ce dernier est impuissant contre la vérité de notre témoignage. Le culte et le vrai caractère du chrétien, ne se rencontrent que dans une séparation complète d'avec le monde religieux. Isaac en fait l'expérience à Beër-Shéba, dans le pays de son père, car, comme Abraham remontant d'Egypte, il ne bâtit un *autel* en invoquant le nom de l'Eternel, et ne dresse sa *tente* que là. A Beër-Shéba, quand Isaac est rentré dans ses propres limites, le monde est obligé de le reconnaître, bien entendu, sans se juger lui-même (*). C'est là le dernier puits de cet homme de foi; il représente pour nous un témoignage simple et calme rendu aux vérités éternelles, en présence d'un monde qui les ignore, mais qui «voit clairement que l'Eternel est avec nous» (verset 28). Toutes ces choses nous parlent d'un progrès d'Isaac, comme homme de Dieu, mais nous montrent aussi combien, dans la pratique, il est distant de Celui qu'il nous représentait comme type dans la première partie de son histoire. Hélas! dans le cours de notre récit nous assisterons à un véritable déclin du patriarche. La troisième partie de sa vie, étant intimement mêlée à celle de Jacob, c'est en rapport avec celle-ci que nous aurons à la considérer, au fur et à mesure des événements.

(*) «Vous me haïssez et vous m'avez renvoyé d'auprès de vous», leur dit Isaac. Ils répondirent: «Nous ne t'avons fait que du bien» (26: 29).

Chapitre 1

Jacob dans la maison paternelle

1. Deux principes et deux races

(Genèse 25: 19-26)

Comme Sara, Rebecca était stérile. Ces femmes sont en cela des figures d'Israël, de l'homme selon la chair sous l'ancienne alliance. Rachel, et plus tard la femme de Manoah et Anne, plus tard encore Elisabeth, furent visitées de la même manière. La stérilité excluait la puissance ou la capacité humaines, pour entrer dans la famille de la foi et en faire partie à toujours. La chair ne peut en aucune manière avoir ce droit; seules la grâce et la puissance divine nous y donnent accès, car Dieu se réserve d'être le seul ouvrier de notre bénédiction.

Dans cette épreuve, Sara et Abraham avaient manqué d'intelligence et de foi. Par l'artifice d'une transaction humaine (16: 1-3), Sara chercha à se procurer ce que Dieu ne lui avait pas encore accordé, mais avait solennellement promis à Abraham en lui disant «Celui qui sortira de tes entrailles, lui, sera ton héritier» (15: 4). Isaac eut plus de foi que Sara: il s'attendit à Dieu et, dépendant de lui seul, «il pria instamment au sujet de sa femme, car elle était stérile». Plus tard, Jacob imita son grand-père Abraham, quand Rachel lui donna sa servante Bilha; au lieu de prier comme Isaac, «sa colère s'enflamma contre Rachel» (30: 2). Toute autre était Anne, lorsque, dans l'affliction et l'amertume de son âme, elle pria l'Eternel en pleurant abondamment et que le «désir de la femme» fut exaucé par la naissance de Samuel (1 Samuel 1). Zacharie, lui, n'eut qu'une foi mitigée; il avait fait des supplications au sujet d'Elisabeth (Luc 1: 13), mais il douta lorsque l'ange vint lui dire qu'il était exaucé, aussi fut-il muet jusqu'au jour de la naissance du précurseur.

Abraham eut deux fils, l'un de la servante, l'autre de la femme libre: Ismaël, le fils selon la chair, Isaac, le fils selon l'Esprit. A peine Isaac fut-il sevré que «celui qui était né selon la chair, persécuta celui qui était né selon l'Esprit» (Galates 4: 29). La chair, un principe surgissant *du dehors* dans la personne d'Ismaël, s'élevait contre ce qui était né de Dieu. De même Jésus, et tous les siens à sa suite, ont rencontré l'opprobre, les moqueries et les hostilités de la chair, cet ennemi du dehors.

Rebecca «conçut *d'un*, d'Isaac» (Romains 9: 10) et eut de lui deux «enfants qui s'entre-poussaient dans son sein». Ici, les deux principes se trouvaient *en elle* et se combattaient *en elle*, selon qu'il est dit: «La chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair, et ces choses sont opposées l'une à l'autre». Mais il faut que, dans le croyant, l'un soit asservi à l'autre, «afin que nous ne pratiquions pas les choses que nous voudrions» (Galates 5: 17). Et c'est ainsi que Jacob sortit, sa main tenant le talon d'Esäü. Mais l'opposition des deux natures ne se borne pas au sein de Rebecca; elle persiste après que les enfants sont nés, selon ce que Dieu dit: «Deux peuples se sépareront en sortant de tes entrailles». Combien de chrétiens, ne voulant pas abandonner le monde, opposent à l'obligation de s'en séparer, le fait que *nous portons le monde dans notre coeur*. Ce n'est pas ce que nous enseigne la Parole; elle nous dit qu'il y a *dans* le croyant une opposition nécessaire entre la chair et l'Esprit et que, par conséquent, la mondanité de son coeur ne peut se justifier. Mais en outre, la présence et l'opposition des deux natures en nous n'affaiblit nullement cette autre vérité, qu'il doit y avoir séparation entre ce qui est né de l'Esprit et ce qui est né de la chair. Ces deux familles ne peuvent avoir des titres communs, des privilèges et des bénédictions communes. «Ce ne sont pas les enfants de

la chair qui sont enfants de Dieu; mais les enfants de la promesse sont comptés pour semence» (Romains 9: 8).

Vous demandez peut-être: Pourquoi les uns sont-ils bénis et pas les autres? Dieu répond que c'est «afin de prouver que son propos selon *l'élection* demeure» (Romains 9: 11). L'élection de Dieu est souveraine; il n'en doit compte à personne. Il la met en contraste avec les *oeuvres*, c'est-à-dire avec la prétention de l'homme à acquérir, de son chef, les grâces de l'élection. Mais, dira-t-on, dans ce cas Dieu choisit les uns pour la bénédiction, les autres pour la malédiction, et que pouvons-nous contre la volonté de Dieu? Question insensée, car jamais Dieu ne choisit pour la perte. Il montre *son libre choix de grâce*, quand il dit: «Le plus grand sera asservi au plus petit», mais il montre aussi les conséquences de la *responsabilité de l'homme*, quand, après avoir dit: «J'ai aimé Jacob», il ajoute «et j'ai haï Esaü» (Malachie 1: 2, 3). Quand a-t-il aimé Jacob? Au premier livre de la Bible et déjà dans le sein de sa mère. Quand a-t-il haï Esaü? Au dernier livre de l'Ancien Testament, lorsque, malgré la longue patience de Dieu, Edom (Esaü) s'était montré jusqu'à la fin l'implacable ennemi de l'Eternel et de son peuple. C'est ainsi que se manifestent, d'un côté, les fruits de la grâce de Dieu, de l'autre, les fruits de la responsabilité de l'homme. Jamais Dieu ne sacrifie l'un de ces principes à l'autre, ni ne les affaiblit l'un par l'autre, comme les faux raisonnements des hommes n'y tendent que trop souvent.

2. Le profane et le suborneur

(Genèse 25: 27-34)

Les enfants grandissent, leurs caractères se dessinent. «Esaü était un homme habile à la chasse, un homme des champs». Il est l'homme de l'activité extérieure, de la force corporelle, qui trouve dans ce monde la sphère propre à son développement, et dont l'habileté est mise en oeuvre pour se procurer des jouissances. Nouveau Nimrod, il aime la chasse et ses énergies convergent vers la satisfaction de cette passion. Mais «Jacob était un homme simple qui habitait les tentes»: on reconnaît ici un rejeton de la famille de la foi. La simplicité chez lui n'est pas le contraire de la ruse; nous ne verrons que trop, hélas! combien la carrière de Jacob fut imprégnée de cette dernière, et quelle discipline il eut à traverser afin d'en être purifié. La *simplicité* de Jacob était celle d'un homme qui n'a pas de besoins, qui se contente de ce que Dieu lui donne, sans ambition d'aises ou de renommée; caractères opposés à ceux d'Esaü. C'est pourquoi aussi «il habitait les tentes», vrai fils de ces hommes de foi, Abraham et Isaac. Abraham, est-il dit, «demeurait sous des tentes avec Isaac et *Jacob*, les cohéritiers de la même promesse» (Hébreux 11: 9). Au début de sa carrière, Jacob est donc un témoin de Dieu, vivant en étranger dans un monde où il ne cherche pas une cité permanente, car il s'attache à la promesse de Dieu et de son héritage, et ces choses suffisent à sa foi.

A ce point du récit, la troisième partie de l'histoire d'Isaac, mentionnée à la fin de notre introduction, commence à se développer; cette histoire se liera désormais d'une manière intime à celle de ses deux fils. Isaac n'est plus ici l'homme de Dieu, réalisant, en mesure toutefois, son caractère céleste; il se laisse au contraire diriger dans sa conduite par des motifs

purement terrestres. «*Isaac aimait Esaü, parce que le gibier était sa viande*». Un simple goût gastronomique, un penchant pour ce que le monde appelle «les plaisirs de la table», voilà ce qui, sans qu'il s'en doutât, faisait dévier les affections d'Isaac. La chair est toujours attirée par la chair, et les deux s'assemblent. N'est-il pas solennel de penser que le pieux Isaac, *s'il l'avait pu*, aurait fait du fils de la chair l'héritier des promesses, parce qu'il aimait le gibier! «Rebecca aimait Jacob;» peut-être était-ce l'affection d'une mère pour le plus faible et le moins estimé du père? La raison ne nous en est pas donnée, mais nous aimons à croire que Rebecca, femme de foi malgré tout, avait gardé dans son cœur la réponse de l'Eternel quand elle était allée le consulter (versets 22, 23).

Aux versets 29-34, le caractère des deux frères se dessine entièrement. Esaü est «profane» et «pour un seul mets vend son droit de premier-né» (Hébreux 12: 16). Accablé de fatigue il s'écrie: «Je m'en vais mourir et à quoi me sert le droit d'aînesse?» Le malheureux ne comprend pas qu'il ne vend pas seulement son droit à certains avantages temporels, mais à des bénédictions plus élevées promises à Abraham, «et à sa semence, qui est Christ». Oui, il vend à Jacob son droit à la lignée du Messie, privilège qui fut conféré à Jacob, car il est dit: «Abraham engendra Isaac, et Isaac engendra *Jacob*», et ainsi de suite jusqu'à «Jésus qui est appelé le Christ» (Matthieu 1). Esaü *méprise* le don de Dieu (verset 34), et lui préfère un potage de lentilles, misérable satisfaction d'un besoin passager de sa chair. Quelle indifférence! Ayant le choix, il abandonne de propos délibéré son droit à la bénédiction. «Il mange et boit, se lève et s'en va».... Ah! quand ensuite, voulant hériter de la bénédiction, il la rechercha avec larmes, il était trop tard... Oui, trop tard!... Il fut rejeté et ne trouva pas lieu à la repentance! (Hébreux 12).

Ce terrible exemple est fait pour rendre les âmes attentives. Le monde est rempli d'Esaüs, d'hommes qui sacrifient un avenir de bénédictions mis à leur portée, pour satisfaire le désir d'un moment, qui vendent leur âme pour un plat de lentilles et, après avoir mangé et bu, «se lèvent et s'en vont», insensibles à l'énormité de leur acte. Songent-ils qu'un jour se lèvera, où «jetant un cri très grand et très amer», ils diront en pleurant: «Bénis-moi, moi aussi, mon père», et où ils ne trouveront «pas lieu à la repentance?»

Certes, le caractère d'Esaü n'excuse en aucune manière celui de Jacob. Ce dernier n'a rien qui nous attire. S'il y avait quelque noblesse, quelque franchise naturelle, ce serait chez Esaü qu'il les faudrait chercher. Jacob guette les éventualités et en profite fort habilement pour arriver à ses fins. Il pense, dès le début de sa carrière, qu'il ne faut pas négliger les moyens humains pour s'assurer les bénédictions promises. Erreur très commune! On emploie la chair à acquérir les choses de Dieu, tout en laissant *une part* à l'activité de la foi. Jacob devra traverser plus de vingt années de souffrances et de discipline, pour apprendre que l'activité de la chair ne sert qu'à créer des difficultés au croyant et à l'amener sous le jugement de Dieu, qu'elle est, en un mot, un instrument de défaite et que la foi *seule* nous assure la victoire. Esaü agissait purement et simplement par la chair; Jacob mettait sa chair, ou, si vous le préférez, ses capacités et son intelligence naturelle, en ligne avec sa foi, sans comprendre que l'une est ennemie de l'autre.

Nous avons dit: le monde est peuplé d'Esäus; nous pouvons dire tout aussi justement: la chrétienté est peuplée de Jacobs. Est-il nécessaire de le prouver par des exemples? Dans la chrétienté, ne se sert-on pas de l'intelligence humaine, des études, de la volonté de l'homme qui pense pouvoir se consacrer à Dieu, pour acquérir les choses que *la grâce de Dieu veut* nous donner? Quand Dieu prépare aux siens des oeuvres de foi pour qu'ils y marchent, ne les remplace-t-on pas par des *oeuvres volontaires* qui entravent celles de Dieu? N'est-ce pas par des règlements humains qu'on a la prétention de s'assurer les bénédictions que le Seigneur accorde à son Eglise? L'évangélisation, les dons de l'Esprit, l'édification des saints, la prière même, tout est entaché de ce vice. Le chrétien sincère, où qu'il se tourne, découvre l'esprit et les principes de Jacob, même dans la famille de la foi et parmi ceux qui ont le privilège d'invoquer en vérité le nom du Seigneur.

Une chose consolante, c'est que, malgré tout, il y a de la foi chez plusieurs de ceux qui agissent ainsi. Jacob, en dépit de ses procédés charnels, accordait de la valeur à la promesse. La parole de Dieu, confiée à sa mère, était restée gravée dans son coeur. Il avait conscience de la prééminence à laquelle il était appelé, et cet homme simple, habitant sous des tentes, avait des visions de gloire future qui lui faisaient mépriser les choses présentes, alors que son frère Esaü méprisait les choses à venir!

3. Les filles de Heth

(Genèse 26: 34-35)

«Et Esaü était âgé de quarante ans, et il prit pour femmes Judith, fille de Beéri, le Héthien, et Basmath, fille d'Elon, le Héthien».

Les mariages sont les témoins de l'état de notre religion. Abraham, l'homme de foi, enseigné par les amertumes d'un partage entre Sara et Agar l'Egyptienne, choisit avec insistance, pour son fils Isaac, une fille de la race de la foi et non pas une femme d'entre les filles des Cananéens. Il rejette même la pensée du retour de son fils au pays de Nakhor d'où Abraham était sorti. Eliézer remplit fidèlement cette mission; il en est toujours ainsi quand l'Esprit de Dieu nous dirige. Isaac, durant toute sa vie, ne s'écarte pas de ce précepte et le suit à l'égard de Jacob (28: 1). Ce dernier marche dans le même chemin, quoique avec beaucoup moins de simplicité et de franchise que son père. Pour ces croyants, toute alliance avec les filles du monde était absolument exclue. La même recommandation est faite au peuple de Dieu en Deutéronome 7: 3, 4, en Josué 23: 12, 13. Au milieu d'une grande affliction, Esdras (10: 3, 11) agit sur la conscience du peuple pour qu'il se purifie de ses alliances profanes. Néhémie (10: 30) confirme encore ce principe. Dans le Nouveau Testament, il est important de s'en souvenir, la seule condition du mariage chrétien est formulée par ces mots: «*Seulement dans le Seigneur*» (1 Corinthiens 7: 39).

Esaü fait montre en cette circonstance de son esprit profane. Il prend les filles des Héthiens pour femmes, et «elles furent une amertume d'esprit pour Isaac et pour Rebecca». Comment pouvait-il en être autrement pour ce couple de croyants, associés involontairement par leur fils à un peuple chargé de la malédiction divine et qui, tout en restant purs eux-

mêmes, ne pouvaient se dégager de ce voisinage idolâtre? Ils en souffraient, c'était justice; ils ne pouvaient changer cet état de choses, car les principes divins n'avaient pas de prise sur Esaü. C'était l'épreuve de ce ménage de croyants et ils le ressentiaient cruellement; Rebecca, d'une façon plus vive, car son affection pour Esaü était moins aveugle que celle de son mari: «J'ai la vie en aversion», dit-elle, «à cause des filles de Heth» (27: 46). Mais cet exemple les engage d'autant plus à agir selon les pensées de Dieu, envers le fils qui reconnaît leur autorité et dont la foi correspond à la leur. «Isaac», est-il dit, «appela Jacob, et le bénit, et lui commanda, et lui dit: Tu ne prendras pas de femme d'entre les filles de Canaan. Lève-toi, va à Paddan-Aram, à la maison de Béthuel, père de ta mère, et prends de là une femme d'entre les filles de Laban, frère de ta mère» (28: 1, 2).

4. La bénédiction dérobée

(Genèse 27)

Le chapitre 27 nous présente un tableau humiliant des choses qui peuvent se passer au sein de la famille de Dieu. Isaac, chef de cette famille, «l'homme céleste» des chapitres précédents, cède à *une* convoitise terrestre: «le gibier était sa viande». Il dit à Esaü: «Tu vois que je suis vieux; je ne sais pas le jour de ma mort. Et maintenant, je te prie, prends tes armes, ton carquois et ton arc, et sors dans les champs, et *prends-moi du gibier; et apprête-moi un mets savoureux comme j'aime, et apporte-le-moi, et j'en mangerai, afin que mon âme te bénisse avant que je meure*». Nous le voyons, pour cette convoitise, préférer sa descendance charnelle à Jacob, l'héritier selon Dieu, à qui le plus grand devait être asservi. Nous le voyons encore, cherchant dans la nourriture qu'il aime la force pour le service de Dieu, comme si cette force factice pouvait venir en aide au don prophétique d'un patriarche! En est-il autrement de nos jours? Que de fois une excitation de la chair s'impose aux chrétiens comme étant la puissance de l'Esprit! Le gibier ou le vin ne sont pas les seuls excitants de l'homme naturel; tout ce que le monde lui présente, la recherche du moi, le désir de s'élever, l'orgueil de la vie, l'imagination de l'homme, mille autres choses encore, contribuent à nous enivrer ou à nous faire perdre la sobriété dans le service du Seigneur qui seule en assure les fruits en bénédiction.

Chose bien plus grave encore, cette seule convoitise d'Isaac lui fait oublier la Parole et le pose en adversaire des pensées de Dieu. Nous l'avons dit plus haut: Isaac, s'il l'avait pu, *aurait fait du fils de la chair l'héritier de la promesse!* N'objectez pas qu'il était ignorant; il aurait *dû* se rappeler cette parole: «Le plus grand sera asservi au plus petit». Souvenons-nous que l'oubli de la parole de Dieu va de pair avec l'entrée que nous donnons au monde dans nos coeurs. Quel terrible réveil pour Isaac, quand, tout à coup, ses yeux sont ouverts et qu'il découvre ce qu'il avait été sur le point de faire, lui, l'homme de foi, que son affection portait, sans qu'il s'en doutât, à devenir un adversaire des desseins de Dieu et à les contrecarrer. Voyez-le, «saisi d'un tremblement très grand!» (verset 33). Ce tremblement n'est pas causé par la colère, ou la stupéfaction d'avoir été trompé par son plus jeune fils; Isaac aurait pu révoquer sa bénédiction dérobée; non, c'est l'effroi du danger auquel la grâce de Dieu vient de le faire échapper. Aussi, tout en jugeant la manière dont Jacob se l'est appropriée — «ton frère est

venu *avec ruse* et a pris ta bénédiction» (verset 35) — il maintient la bénédiction donnée, comme étant selon les pensées de Dieu: «Je l'ai béni; aussi il sera béni» (verset 33).

Honteux de lui-même, Isaac est restauré dans son âme; désormais cependant il est mis de côté, lui, le témoin de Dieu dans ce monde. Sa carrière de témoin est finie, brisée jusqu'à la mort, et pendant plus de 45 ans, il ne voit plus dans son entourage que les fruits du vieil homme qui lui sont une amertume d'esprit, de cette chair d'Esäü dont il avait voulu un moment se servir pour la satisfaction de sa propre chair.

Tandis qu'Isaac fait marcher de front sa foi et sa convoitise, *Rebecca* mêle à sa foi son caractère de famille. Nakhor son grand-père, Bethuel son père, Laban son frère, sont d'une même lignée: religion mélangée, intérêt, fausseté et tromperie, voilà ce qui a présidé à son éducation. Et pourtant cette même Rebecca avait dit par la foi: «J'irai;» sa foi estimait aussi la parole de Dieu au sujet de son fils Jacob, mais son caractère de famille ayant fini par dominer sa foi, elle veut procurer par tromperie, au fils qu'elle aime, la bénédiction promise. Retournant aux principes de conduite dont l'Eternel l'avait séparée, elle cherche à parer, par les manoeuvres frauduleuses de la chair, le coup dont la chair d'Isaac la menace. Bien plus, elle donne cet exemple à son propre fils et ose se charger de la malédiction (verset 13), pour l'engager à tromper son père. Mais Dieu est un Dieu saint et se montre tel envers les siens. Rebecca tombe sous la discipline de l'Eternel. Elle perd Jacob, sur lequel se concentraient toutes les affections de son coeur de mère; isolée désormais, elle passe ses années, ayant «la vie en aversion», et meurt sans revoir celui avec lequel elle espérait être réunie un jour (verset 45). Sa discipline, comme celle d'Isaac, ne se termine qu'avec sa vie.

Jacob obéit à sa mère en étouffant la voix de sa conscience qui lui crie: «Tu passeras aux yeux de ton père comme un trompeur» (verset 12); il ment à Isaac pour se procurer, à sa manière, ce que Dieu lui avait promis. Il reçoit la bénédiction, mais ne l'aurait-il pas reçue sans cela, même en présence d'Esäü, comme Ephraïm la reçut plus tard en présence de Manassé? Il la reçoit, mais est obligé d'en attendre longtemps la possession, proscrit, réduit à un dur esclavage, objet de la discipline de l'Eternel, jusqu'à ce qu'enfin, jugé et brisé, il ait reconnu que sa chair était sans force pour le bien et que sa puissance ne résidait que dans la foi *toute seule*.

Esäü enfin, «l'homme animal», est battu d'abord de moins de coups, car *il n'y a pas de discipline pour la chair*, mais il ne peut retrouver la bénédiction perdue, quoiqu'il l'ait recherchée avec larmes. Il ne trouve pas lieu à la repentance, c'est-à-dire à un changement de dispositions chez Isaac, et son histoire se termine par cette parole d'une solennité terrible: «J'ai haï Esäü!»

Chapitre 2

Jacob proscrit ()*

(*) Les dates consignées dans les chapitres 25 à 50 de la Genèse, permettent d'établir, avec quelque certitude, l'âge de Jacob aux différentes périodes de son histoire.

Jacob avait 40 ans, lorsque Esaü prit pour femmes les filles de Heth. Il quitta la maison paternelle à 75 ans, après avoir été témoin pendant trente-cinq ans de l'amertume d'esprit de ses parents, et avoir tremblé pendant un certain nombre d'années sous la menace de la vengeance d'Esaü. A 83 ans, il prit Léa et Rachel pour femmes. Quittant le service de Laban, il rentra à 96 ans au pays de Canaan. Joseph, âgé de 17 ans environ, fut vendu par ses frères dans la 107^{me} année de Jacob. A 120 ans, le patriarche ensevelit son père Isaac, âgé de 180 ans (la mort d'Isaac, au chapitre 35: 28, 29, ne semble pas indiquée selon l'ordre chronologique du récit), puis Jacob vécut encore dix ans au pays de Canaan. Descendu en Egypte à 130 ans, il y mourut à 147 ans.

La durée respective des quatre chapitres de notre livre s'établit donc ainsi:

1° Jacob vécut dans la maison paternelle 75 ans. 2° Proscrit et au service de Laban, 21 ans. 3° Au pays de Canaan, 34 ans. 4° En Egypte, 17 ans.

1. Le songe de Béthel

(Genèse 28)

La première partie de l'histoire de Jacob est terminée. Nous l'avons suivi dans la maison paternelle, lui, objet des conseils de Dieu dès avant sa naissance, puis appelé à compter par la foi sur l'accomplissement de ces conseils. Mais la foi (ou plutôt Dieu, l'objet de la foi), ne suffisait pas à Jacob. Habile à profiter de l'occasion, il s'était emparé du droit d'aînesse que Dieu lui avait octroyé; ensuite, par ruse et tromperie, de la bénédiction paternelle, privilège de celui qui possédait ce droit d'aînesse. Son père le bénit, croyant bénir Esaü: «Sois le maître de tes frères et que les fils de ta mère se prosternent devant toi!» (27: 27, 29). En apparence donc, Jacob était arrivé à ses fins.

A ce moment-là Dieu intervient. Comment va-t-il concilier sa fidélité à ses promesses avec sa réprobation du caractère et des voies de son serviteur? Il ne peut, en rien, révoquer ses promesses et ses bénédictions, car «les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir;» il ne peut, d'autre part, accepter le mal sans en tenir compte. *Sa discipline répond aux exigences de sa fidélité, d'une part, de sa sainteté de l'autre, et les concilie.* Sous la discipline de Dieu, Jacob sera amené à juger et à répudier ses voies, à prononcer une condamnation absolue sur lui-même et, ce résultat obtenu, il entrera par la foi dans la jouissance des glorieuses promesses qui lui avaient été faites.

Nous allons donc assister, dans la seconde partie de l'histoire de Jacob, ayant Béthel pour point de départ et Béthel pour point de retour, à la discipline de Dieu envers lui, soit pour le châtier, soit pour le purifier. La troisième partie de cette histoire nous montrera que la discipline a encore d'autres buts; mais n'anticipons pas.

Isaac appelle Jacob et le bénit, sans un mot de reproche quant au passé. Ne serait-ce pas qu'il continue à s'accuser lui-même depuis le jour où il a été «saisi d'un tremblement très grand?» La tromperie de Rebecca et de Jacob a été le commencement de sa discipline à lui, et lui a ouvert les yeux; aussi retrouve-t-il la communion avec Dieu pour bénir son fils sans restriction (28: 1). Rebecca cherche à éviter le fruit de ses actes en envoyant Jacob à l'étranger, pour le soustraire à la colère d'Esaü (27: 43-45), mais Isaac accepte avec humilité les conséquences de sa faute. Il parle comme si rien d'anormal ne s'était passé, et comme s'il avait toujours vu en Jacob l'héritier des promesses, il le bénit de la bénédiction d'Abraham,

agissant envers lui selon les principes divins dont son père avait usé jadis à son égard. C'est pourquoi Jacob, l'héritier, ne devra pas imiter Esaü en prenant une femme parmi les filles des Cananéens. La seule différence d'avec son père, c'est que Jacob doit partir et ne peut rester comme lui dans le pays de la promesse (verset 5). Isaac reconnaît ainsi la discipline de Dieu, mais ne s'en fait pas l'instrument et ne l'exerce pas, car, étant lui-même un objet de discipline, il ne peut que se soumettre en «s'humiliant sous la puissante main de Dieu».

Jacob sort de Beër-Sheba et s'en va à Charan, triste et proscrit, n'ayant que son bâton, comme il le dira plus tard (32: 10). Séparé de ceux qu'il aime, laissant derrière lui le courroux d'Esaü, avec, devant lui, l'inconnu, les privations à coup sûr, et au-dessus de lui ce Dieu qu'il a si gravement offensé en substituant ses propres artifices aux secours de Sa providence, comme si les moyens de Jacob avaient pu valoir mieux que les ressources de Dieu!

Il entreprend son pèlerinage, non pas comme Abraham qui, par la foi et dans la communion du Tout-Puissant, marchait en étranger dans le pays de la promesse, mais banni de ce bon pays contre sa volonté, à la suite de son manque de foi et de sa tromperie, et obligé de parcourir en sens inverse le chemin qui avait amené son grand-père de Charan au pays de Canaan. Il s'en va seul, sans communion avec Dieu, chargé du poids de sa faute, et arrive à Béthel. La nuit tombe; il n'a que des pierres pour chevet... Combien d'amertumes devaient assaillir son pauvre coeur! La nuit de Béthel n'était certes pas plus noire que les pensées qui remplissaient son âme!

Il se couche et s'endort... Une vision glorieuse lui apparaît: une échelle qui fait communiquer la terre avec le ciel. En haut de l'échelle, Dieu; au bas de l'échelle, un proscrit sans asile, portant le lourd fardeau de son péché; mais, entre Dieu et Jacob, des anges, ces «esprits administrateurs, envoyés pour servir en faveur de ceux qui vont hériter du salut», «montent et descendent», pour accomplir leur service envers lui (Hébreux 1: 14).

Scène touchante! Dieu lui-même ouvre son ciel pour mettre ses armées à la disposition d'un racheté coupable, et voilà ce qui est révélé à Jacob au bout de sa première étape dans le chemin du châtement! Présents, bien qu'invisibles, ces serviteurs de Dieu pourvoient à ses besoins pendant son séjour à l'étranger. Il les retrouvera plus tard à Mahanaïm, venant lui souhaiter la bienvenue, mais il les rencontre d'abord, au moment le plus sombre de son histoire, parce que Dieu est là (*). Singulière occasion n'est-ce pas, pour confirmer à Jacob toutes les bénédictions de Dieu? Ah! c'est que Dieu n'avait pu lui apparaître jusque-là. Comment se révéler à lui auprès du plat de lentilles, ou bien au chevet d'Isaac, quand la tromperie remplissait son coeur? Mais maintenant, dans cet endroit solitaire, effrayant, où le péché l'a conduit et où le châtement s'abat sur lui, Dieu le rencontre, car, la discipline étant Son oeuvre, le lieu de la correction est un endroit où Il peut se révéler. N'est-il pas touchant de voir ici que pas une parole de blâme ne sort de Sa bouche à l'adresse de Jacob? Dieu lui parle pour lui certifier qu'Il est fidèle à ses promesses: «Je suis l'Eternel, le Dieu d'Abraham, ton père, et le Dieu d'Isaac; la terre sur laquelle tu es couché, je te la donnerai, et à ta semence; et ta semence sera comme la poussière de la terre; et tu t'étendras à l'occident, et à l'orient, et au nord, et au midi; et toutes les familles de la terre seront bénies en toi et en ta semence»

(versets 13, 14). Ces promesses sont presque aussi riches, dans un sens, que celles d'Abraham. Je dis: *presque*, parce que Dieu ne donne pas à Jacob une semence comme les étoiles des cieux, mais comme la poussière de la terre (**). Je dis encore: *dans un sens*, car, dans l'autre sens, elles sont bien plus riches, inconnues même à Abraham. Le verset 15 assure Jacob de l'intérêt que Dieu ne cesserait de lui porter pendant ses années d'exil, grâce inconnue à Abraham qui ne quittait pas la terre de la promesse: «Et voici, je suis avec toi; et je te garderai partout où tu iras, et je te ramènerai dans cette terre-ci, car je ne t'abandonnerai pas jusqu'à ce que j'aie fait ce que je t'ai dit». Quel baume pour le coeur affligé de Jacob: «Je suis avec toi!» Je te châtie, mais c'est une preuve de mon amour; je te garderai, je te ramènerai, je ne t'abandonnerai pas! Pauvre Jacob! Il pouvait donc *compter entièrement sur Dieu seul*, lui dont le péché consistait à en avoir douté! Certes, cela aurait dû réjouir son coeur... mais non! il s'écrie, en se réveillant de son sommeil: «Certainement, l'Eternel est dans ce lieu, et moi, je ne le savais pas. Et il *eut peur* et dit: Que ce lieu-ci est *terrible!* Ce n'est autre chose que la maison de Dieu, et c'est ici la porte des cieux!» (versets 16, 17). Que ce lieu est terrible! Terrible, quand Dieu l'assure de toute sa faveur? Ah! c'est que notre chair ne peut se trouver à l'aise en présence de Dieu, non, pas même en présence du Dieu de grâce, car cette présence nous juge. Il en est toujours ainsi; témoin, l'apôtre Pierre, quand le Seigneur remplit son filet de poissons.

(*) Remarquons en passant, que Jacob est ici un type d'Israël chassé de Canaan à cause de son infidélité, objet des soins de Dieu pendant sa proscription, mais portant dans son sein un peuple plus nombreux que la poussière de la terre. Le songe est la révélation qui lui est faite d'une communion future entre le ciel et la terre, entre la terre et le ciel, par l'intermédiaire des anges. Donc, à proprement parler, le sens de ce passage est *moins* Jacob, personnellement l'objet des soins de Dieu, qu'Israël, proscrit par sa faute, objet de cette sollicitude et anticipant un avenir où Dieu répondra à son peuple et Israël à son Dieu, par le ministère des anges. Ce que l'on trouve en Jean 1: 52, est plus glorieux encore. Le Fils de l'homme y est *seul* en vue. Bien autrement abaissé que Jacob, puisqu'il est descendu en grâce jusqu'à subir la mort d'un criminel, il est l'objet du service des créatures les plus élevées. Le ciel est ouvert sur lui seul et contemple Celui qui s'est volontairement humilié. Il relie, dans sa personne, l'homme avec Dieu, la terre avec le ciel. C'est parce qu'il a souffert qu'il devient le centre unique de tout. Mais il a pris cette place, afin que l'homme *en lui* pût hériter de sa bénédiction.

(**) Abraham reçoit les deux (13: 16; 15: 5; 22: 17); Isaac, l'homme céleste, reçoit une semence comme les étoiles des cieux (26: 4).

Mais voici Jacob qui reprend courage! Pourquoi? Parce qu'il imagine de faire un contrat avec Dieu. La chair se tranquillise toujours avec de bonnes résolutions. Si Dieu fait ce qu'il a dit, je ferai en retour quelque chose pour lui: «L'Eternel sera mon Dieu. Et cette pierre que j'ai dressée en stèle sera la maison de Dieu; et de tout ce que tu me donneras, je t'en donnerai la dîme» (versets 20-22). La discipline qui ne fait que commencer n'a pas encore porté ses fruits pour le pauvre coupable. Il n'a pas encore compris qu'il ne dépend que de la grâce et que sa volonté propre ne peut être qu'inimitié contre Dieu. Son vieil homme n'est pas dépouillé. Il faudra plus de vingt ans d'exercices, pour lui ouvrir enfin les yeux sur lui-même et lui faire comprendre le but de la discipline.

Jacob ne sait pas encore que le *seul* moyen d'acquérir les bénédictions, c'est *la foi*, que tout autre moyen est vain et outrage la grâce. Mais la tendance de l'homme naturel sera

toujours celle de Jacob, non pas qu'il manquât de foi, mais dans sa pensée, l'activité, l'intelligence, les plans, les résolutions de l'homme, pouvaient avantageusement accompagner la foi et contribuer avec elle à lui assurer les promesses de Dieu. Ce principe est à la base de tout le système religieux de nos jours qui, sans renier la foi, s'appuie, comme nous l'avons déjà dit, sur la connaissance, l'intelligence, les études humaines, pour s'appropriier les choses divines. Il fallut un long travail de l'Esprit de Dieu pour déraciner du coeur du patriarche cette notion qui offensait la grâce, et lui substituait, dans une mesure quelconque, l'activité de l'homme naturel.

2. Servitude et châtement

(Genèse 29 à 31)

Jacob, arrivé à Charan, rencontre providentiellement Rachel auprès du puits, comme Eliézer avait jadis rencontré Rebecca. Mais Eliézer était en communion avec Dieu, et cette entrevue lui était donnée comme réponse à sa prière, tandis que rien de tel n'apparaît chez Jacob. Le Dieu qui lui avait dit à Béthel: «Je suis avec toi», ne manque pas à sa promesse, et dirige les circonstances en faveur de son serviteur, mais c'est tout. Jacob avait Dieu avec lui, sans avoir lui-même de communion avec Dieu. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet important. Qu'il nous suffise de dire ici, que la communion, cet état du coeur qui jouit des mêmes objets que Dieu, se manifeste dans la marche en commun avec lui vers un même but. Tel fut le cas d'Abraham; il marchait avec Dieu, parce qu'il avait part à Ses secrètes pensées. Les résultats de cette communion se montrent chez lui en toute occasion: il vivait en étranger dans ce monde; il intercédait par la prière pour les villes coupables de la plaine; partout, bâtissant son autel, il rendait culte à Dieu et l'adorait. Tel n'était pas le cas de Jacob. Une seule fois il offre un sacrifice dans le pays de son exil, et encore est-ce au moment de le quitter (31: 54). Il en est de même de sa prière; c'est tout au plus s'il prie, quand un danger pressant le menace (32: 9-12); et sa prière elle-même n'indique que bien faiblement sa dépendance, car, au même moment, il se sert de moyens humains pour apaiser Esaü, comme si Dieu tout seul n'avait pu l'apaiser.

D'où venait cette absence de communion? Du fait qu'elle ne peut accompagner *le châtement*. Le père qui use de la verge pour punir son enfant, ne le couvre pas de baisers, et l'enfant, sous la discipline, ne jouit pas de l'amour de son père. Il y avait de la foi chez Jacob, et nous devons en tenir grand compte, mais il est douteux qu'il eût, à un haut degré, conscience de la discipline de Dieu.

Nous voyons, dans les chapitres qui nous occupent, que cette discipline s'exerce encore d'une autre manière qu'en faisant de Jacob un pauvre exilé, errant loin de sa patrie. Elle lui fait rencontrer, sous le toit de Laban, la tromperie dont il avait usé à l'égard de son père. Les paroles flatteuses de Laban: «Certes tu es mon os et ma chair» (29: 14), cachent des vues intéressées. Il trompe Jacob en lui donnant Léa; il le trompe encore, après avoir fait un accord avec lui au sujet des troupeaux. Jacob lui avait dit: «Je passerai aujourd'hui par tout ton bétail, j'en ôterai toute bête tachetée et marquetée, et tous les agneaux foncés, et ce qui est

marqueté et tacheté parmi les chèvres; et ce sera là mon salaire» (30: 32). Laban répond: «Voici, qu'il en soit selon ta parole» (verset 34), mais il se hâte de passer lui-même parmi ses troupeaux, pour en ôter le salaire de Jacob et le remettre entre les mains de ses fils (verset 35). Dix fois, ce parent inhumain et trompeur lui change son salaire quand Jacob le sert pour son bétail (31: 7, 41). Au milieu de toutes ces traverses, dévoré de jour par la sécheresse, de nuit par la gelée, obligé de restituer à un maître avare ce qu'il n'avait pas perdu par sa faute (versets 38-40), que fait Jacob? A-t-il appris sa leçon par la discipline? Hélas, non! Il trompe celui qui l'a trompé, témoin l'histoire des brebis (30: 37-43), témoin sa fuite clandestine, dont Dieu nous dit: «Jacob trompa Laban» (31: 20). Pourquoi donc ces fraudes? Jacob, manquant de communion et de dépendance, manquait aussi de confiance en Dieu et n'avait pas encore perdu confiance en ses capacités et en ses ruses. Etait-il nécessaire de peler des branches de coudrier, quand Dieu lui montrait en songe les boucs rayés et marquetés en lui disant: «J'ai vu tout ce que t'a fait Laban»? (31: 10-13). Etait-il nécessaire de s'enfuir en cachette, quand Dieu lui avait dit: «Maintenant, lève-toi, sors de ce pays, et retourne au pays de ta parenté»? et encore: «Retourne au pays de tes pères... et je serai avec toi» (31: 13, 3). Ah! s'il avait eu quelque confiance en la parole de son Dieu, il serait sorti la tête haute, et pas un cheveu de sa tête n'eût été touché!

Au milieu de tant de fautes et de faiblesses, Dieu avait accordé une famille nombreuse à Jacob, mais encore, dans sa propre famille, il doit faire la triste expérience de ce que valent les moyens humains. Comme il avait été abreuvé de tromperies dans ses relations avec Laban, il est, contre son gré, saturé d'expédients dans ses rapports avec ses femmes, et c'est là sa punition, témoins les servantes de Léa et de Rachel, témoin le pacte que font entre elles les deux soeurs (30: 14-17). C'est ainsi que Jacob est châtié, mais sans être encore brisé. Par la grâce de Dieu, il le sera plus tard.

Malgré tout cela, la foi de Jacob à Charan offre plusieurs traits remarquables. Dès qu'il a reçu Joseph, le fils de sa vieillesse (il avait alors quatre-vingt-dix ans), mais le vrai fils de la promesse (Genèse 49: 26), type frappant de Christ, né de Rachel la bien-aimée, Jacob n'a plus qu'une pensée: quitter le lieu de son exil et de son esclavage pour retourner dans son pays et vers sa parenté (30: 22-27). Son pays n'était pas celui de la religion de Laban, mais celui d'Abraham et d'Isaac, adorateurs du vrai Dieu, sans mélange de théraphim. Il en est encore ainsi de nos jours. La possession de Christ, la connaissance de sa personne, sont le plus puissant motif pour nous faire quitter le mélange religieux qui caractérise la chrétienté et nous faire retourner, nous, les fils de la foi, vers notre famille spirituelle. Au départ, Jacob répudie hautement les idoles de Laban. Ce dernier lui réclame ses dieux lares: «Qu'il ne vive pas, celui auprès duquel tu trouveras *tes dieux*. Reconnais ce qui est à *toi*», lui répond Jacob (31: 32). Rachel, en suivant son mari, les avait emportés. Cela arrive souvent à ceux qui suivent la foi des autres, sans marcher par leur propre foi.

Jacob montre encore la *patience* selon Dieu dans les épreuves, comme le prouve son discours à Laban (31: 36-42). Comme tout enfant de Dieu, quel que soit son caractère, il montre une certaine suprématie sur le monde, parce qu'il a conscience de la dignité qui lui est

conférée, et c'est en vertu de cette dignité, qu'il offre le sacrifice sur la montagne à la place de son beau-père (31: 54).

Tous ces traits forment un contraste heureux, bien qu'imparfait, avec ceux de l'Araméen. Laban s'attribue le beau rôle lors de la fuite de Jacob; il ne tient qu'à mettre les apparences de son côté, car sa conscience ne lui parle aucunement. Peu lui importe le fond, il n'a pas affaire à Dieu: «Qu'as-tu fait de m'avoir trompé et d'avoir emmené mes filles comme des captives de guerre? Pourquoi t'es-tu enfui en cachette, et t'es-tu dérobé d'avec moi, et ne m'as-tu pas averti? Et je t'eusse renvoyé avec joie, et avec des chants, et avec le tambourin et avec la harpe» (versets 26, 27). Avec joie! chose aussi fausse que facile à dire! Le pauvre Jacob n'avait jamais connu, dans les jours de sa discipline, les chants et les tambourins de la maison de son beau-père! «Tu ne m'as pas laissé baiser mes fils et mes filles» (verset 28). Laban se donnant l'apparence d'un bon père de famille! Certes ce n'était pas ce que ses filles disaient et pensaient de lui: «Avons-nous encore une portion et un héritage dans la maison de notre père? N'avons-nous pas été réputées par lui des étrangères? car il nous a vendues, et a même toujours mangé notre argent» (versets 14, 15). Laban dit encore: «J'ai en ma main le pouvoir de vous faire du mal» (verset 29). Il s'en vantait, lui que Dieu empêchait avec menaces de le faire! «Et maintenant que tu t'en es allé, *parce que tu* languissais tant après la maison de ton père...» (verset 30). *Parce que!* Quelle ruse! Non, Jacob s'en allait, parce que la mesure était comble, mais ce mot déchargeait Laban d'avoir poussé Jacob à bout. Ah! combien il est réellement dans la chair, cet homme qui invoquait le Dieu de Taré, d'Abraham et de Nakhor! (verset 53). Que Dieu nous garde d'imiter ses voies!

3. La lutte avec Dieu

(Genèse 32)

Conduit par le Tout-Puissant qui lui avait dit: «Je serai avec toi», Jacob, après avoir échappé à tous les dangers, arrive à la frontière de Canaan. Les anges de Dieu, en deux bandes, viennent à sa rencontre (*). Jacob les connaissait; il les avait vus à Béthel, empressés à le servir, quand il n'avait pour toute fortune que son bâton. Le Seigneur, fidèle à sa promesse, met ses anges à la disposition des deux bandes de Jacob. Ce dernier reconnaît les voies de Dieu envers lui, en appelant ce lieu du nom des anges qui l'ont servi (verset 2). Puis il prend une position d'humble dépendance vis-à-vis de Dieu (verset 9), et exprime son propre néant, en même temps que la grandeur de la grâce divine: «Je suis trop petit pour toutes les grâces et pour toute la vérité dont tu as usé envers ton serviteur» (verset 10). Cependant il n'a pas encore fait personnellement la connaissance de Dieu et, tout en lui témoignant sa confiance, il n'a pas encore perdu confiance en ses propres forces. Il fait un plan habile pour échapper au courroux d'Esau et prend toutes ses mesures, dans les moindres détails, pour se faire agréer de lui sans rien laisser au hasard. Mais est-il rassuré? Non! la nuit même ne lui apporte pas de repos: «Il se leva cette nuit-là, et prit ses deux femmes, et ses deux servantes, et ses onze enfants, et passa le gué de Jabbok. Il les prit, et leur fit passer le torrent; et il fit passer ce qui était à lui» (versets 22, 23). Jusqu'ici l'obligation de penser à tout, apaise et soulage ses préoccupations.

(*) Mahanaïm signifie «deux bandes». Comparez le verset 2 avec le verset 7.

Enfin, ayant tout ordonné, il reste seul...

C'est là que Dieu le rencontre pour lutter avec lui; c'est là qu'il apprend à le connaître en réalité. Cette scène mémorable a deux actes. Dans le premier, Dieu lutte avec Jacob, car il faut qu'il apprenne que la force de l'homme et la volonté de la chair sont inimitié contre Dieu. L'Eternel lui-même ne peut dompter, changer, assujettir cette nature mauvaise; il faut qu'il la juge et la brise. Ce n'est pas que la lutte coûte aucun effort à Dieu: «Lorsqu'il vit qu'il ne prévalait pas sur lui», il lui suffit de *toucher* l'emboîture de la hanche de Jacob, le siège de sa force dans la lutte, pour le réduire à l'impuissance.

Alors seulement commence le second acte de cette scène: dans le brisement du «moi», la foi se développe chez Jacob, et vient remplacer l'énergie de sa nature. C'est lui maintenant qui lutte avec Dieu: «Je ne te laisserai point aller sans que tu m'aies béni». Il ne peut acquérir la bénédiction de Dieu par des ruses humaines, comme il l'avait fait pour la bénédiction d'Isaac, car celle-là n'appartient qu'à *la foi*, produite dans un homme qui est démontré sans force quant à lui-même, mais qui puise sa force dans la *dépendance* de Dieu.

Un passage d'Osée jette une vive lumière sur cette scène. «*Par sa force*», y est-il dit, «Jacob lutta avec Dieu». C'est le premier acte de la lutte, mais voici le second: «Oui», ajoute le prophète, «il lutta avec l'Ange et *prévalut: il pleura et le supplia*» (Osée 12: 4, 5). Cette foi qu'il donne, Dieu la reconnaît comme une victoire sur *Lui et sur les hommes*. Jusque-là, Jacob, malgré son habileté, avait toujours été vaincu par les hommes. Esaü l'épouvante, et Laban l'asservit. Il venait d'être vaincu par l'ange qui l'avait touché... Et maintenant Jacob était enfin vainqueur!

L'ange lui dit: «Quel est ton nom?» Il est appelé à le prononcer lui-même, ce nom de *Jacob*. Son nom, c'est lui, le suborneur! son nom, c'est toute son histoire. Désormais il aura un autre nom: *Israël, vainqueur de Dieu!* Son premier nom exprimait ce qu'il était en lui-même et vis-à-vis des hommes. Son nouveau nom exprime sa relation vis-à-vis de Dieu. La force du supplantateur fait place à la puissance infinie de la foi.

Mais Jacob, à son tour, voudrait connaître le nom mystérieux de son adversaire. Dieu le lui refuse. Le moment n'est pas venu — il viendra plus tard — pour un échange de nom entre Israël et Dieu, car, nous l'avons déjà dit et nous le répétons, il ne peut y avoir de *communion* sous la discipline qui juge et qui châtie.

«Et Dieu le bénit là». A Béthel, au lieu de le bénir, Dieu lui avait seulement annoncé que toutes les familles de la terre seraient bénies en sa semence (28: 14). Ce n'était qu'une partie de la bénédiction d'Abraham: Dieu avait dit à Abraham: «Je te bénirai...» Maintenant Dieu bénit Jacob; assurance précieuse; mais il lui manquait encore la communion d'Abraham, cette communion qui trouva son expression parfaite lors de l'apparition de Melchisédec au patriarche, et lorsque le Seigneur découvrit à Abraham ce qu'il allait faire aux villes de la plaine.

Revenons au sujet si important et si peu compris de la communion. En 1 Jean 1, deux choses concourent à prévenir le péché chez le chrétien: d'une part, la communion; de l'autre, le fait d'être dans la lumière: «Mes enfants, je vous écris ces choses, afin que vous ne péchiez pas» (2: 1). A Peniel, Jacob traversait la nuit solennelle du combat avec l'ange et n'avait pas encore trouvé la communion. Qu'est-ce donc que la communion? C'est avoir *une* part, une pensée, une joie, une jouissance en commun avec Dieu, car il y a *réciprocité* dans la communion. Elle ne peut avoir lieu *dans sa plénitude* (*) que lorsque Dieu s'est pleinement révélé, aussi la communion chrétienne est-elle bien supérieure à celle des fidèles de l'Ancien Testament. La vie tout entière du chrétien découle du degré de sa communion et en porte l'empreinte; la marche, les sentiments, les pensées, le but, sont devenus communs. Si Dieu marchait avec Abraham, Abraham marchait avec Dieu (Genèse 18: 16). Il en était de même d'Enoch (5: 24) et de Noé (6: 9). Il est dit des chrétiens: «Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi *marcher* comme lui a marché». C'est la communion dans la marche. Puis: «Marchez *dans l'amour*, comme aussi le Christ nous a aimés» (Ephésiens 5: 2); la communion de sentiments. «Qu'il y ait donc en vous cette *pensée* qui a été aussi dans le Christ Jésus...» (Philippiens 2: 5); la communion de pensées. «Si vous gardez mes *commandements*... comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père» (Jean 15: 10); la communion d'obéissance. «Lui a laissé sa vie pour nous; et nous, nous devons laisser nos vies pour nos frères» (1 Jean 3: 16), la communion de dévouement; enfin, Philippiens 3, la communion de ses souffrances.

(*) Mais elle a lieu chaque fois que Dieu se révèle. Quand le «Dieu Très-haut», et plus tard le «Tout-puissant» (Genèse 14: 19; 17: 1), se révèle à lui, Abraham trouve la communion avec lui. En 1 Jean 1, la communion chrétienne est le résultat de la pleine manifestation de la «vie éternelle» en Christ.

La communion implique encore des rapports de confiance réciproque. Dieu dit: «Cacherai-je à Abraham ce que je vais faire... car je le connais...» (Genèse 18: 17, 19). Et Abraham, de son côté, ouvre son coeur à Dieu, sans doute dans la dépendance et la crainte qui conviennent à la créature vis-à-vis de son Créateur, mais il lui dit tout, selon la capacité et la mesure de son propre coeur.

On pourrait multiplier ces citations, mais encore, pour connaître la communion dans sa perfection, il ne faut pas la considérer dans la manière plus que misérable dont nous la réalisons, mais dans les rapports du Seigneur lui-même, comme homme, avec son Père. C'est là que nous trouvons la communion absolue et sans nuage, et c'est en la contemplant que nous sommes appelés à reproduire l'image du Seigneur; «Je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté», «Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux». «Moi et le Père, nous sommes un». «Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille». «Quelque chose que le Père fasse, le Fils aussi, de même, le fait». «Tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi». «Garde-les en ton nom... moi je les ai gardés en ton nom».

Cette précieuse communion, Jacob, avons-nous dit, ne la connaissait pas encore. Il va la trouver à Béthel et nous le verrons la réaliser pleinement à la fin de sa vie, quand il bénira Ephraïm et Manassé, selon les pensées de Dieu.

Mais n'oublions pas que, de notre part, la communion, quand nous l'avons trouvée, est très facilement détruite. Elle est interrompue à l'instant par une seule pensée, jetant une ombre passagère sur notre âme. Nous ne la retrouvons que par le jugement de nous-mêmes et la confession de ce qui l'a détruite. Combien de chrétiens, pareils à Jacob, avant sa seconde visite à Béthel, ne l'ont jamais connue! Combien d'autres la laissent échapper, en lui préférant des choses vaines! Soyons donc vigilants et vivons dans un jugement habituel de nous-mêmes. La première épître de Jean nous enseigne comment on la perd et comment on la retrouve.

«Jacob appela le nom du lieu Peniel (face de Dieu), car, dit-il, j'ai vu Dieu face à face». Ce qu'il disait était vrai, car il le connaissait désormais en personne, mais il ne l'avait vu que dans l'obscurité, et il était bien loin de la plénitude de la révélation divine qui lui sera faite plus tard. Ce qu'il avait vu, c'était un Dieu qui, tout en le brisant, l'aimait, qui s'occupait de lui avec une tendre sollicitude, un Dieu fidèle à ses promesses, un Dieu qui se laissait vaincre par la foi d'Israël, mais pas encore *le Dieu qui se révèle*. Jacob avait encore trouvé deux choses à Peniel: «Mon âme a été délivrée». Il était affranchi de sa vieille nature avec ses plans et ses ruses; il en avait fini désormais avec ses voies anciennes, dont on ne retrouve qu'une trace au chapitre suivant, mais «il boitait sur sa cuisse». Dorénavant, il ira «douceMENT tous les jours de sa vie dans l'amertume de son âme», rappelé par son infirmité au sentiment de son impuissance et du jugement de Dieu sur sa chair; capable néanmoins de marcher à la lumière de ce soleil dont l'aube «se levait sur lui comme il passait Peniel».

4. La rencontre avec Esaü

(Genèse 33: 1-16)

Tout en constatant le fait qu'il ne s'agit pas encore de communion pour Jacob, nous avons vu qu'ayant appris à se connaître et à se juger, il sort délivré du combat. C'est dans ce caractère qu'il rencontre Esaü.

Il reconnaît maintenant la suprématie de son frère selon la chair en se prosternant en terre, par sept fois, car il a compris qu'être proclamé premier par l'Eternel, ne donne pas le droit de se faire reconnaître premier parmi les hommes. Lui, le premier *de fait*, se montre humble vis-à-vis du monde. Ses craintes se sont évanouies; ce qu'il rencontre, l'humilie profondément. Lui qui avait peur d'Esaü, trouve que Dieu ploie en sa faveur tous les sentiments de son frère et soumet les pensées hostiles de cet homme pour les faire servir à ses desseins de grâce envers son serviteur. Le coeur d'Esaü est fondu à son égard (verset 4); donc toutes les craintes et les angoisses de Jacob (32: 7) étaient vaines et ne trahissaient que son manque de foi. Esaü, après s'être enquis avec intérêt de sa famille (verset 5), ajoute: «Que veux-tu avec tout ce camp que j'ai rencontré?» Il n'avait pas même compris le but de ce que Jacob avait si prudemment organisé. Jacob répond maintenant en vérité: «C'est pour trouver grâce aux yeux de mon seigneur» (verset 8). Esaü refuse le cadeau de son frère. Le fait est que Jacob avait déjà trouvé grâce auprès de lui du fait de Dieu, qui avait daigné répondre à la prière de son serviteur (32: 11), et non de par ses présents. Il ne peut plus dire: «Je l'apaiserai par

mon présent» (32: 20), mais il offre son don comme une *preuve* qu'il a trouvé grâce aux yeux d'Esäü (verset 10). Il a vu maintenant la face de son frère, comme s'il avait vu «la face de Dieu» (verset 10). C'était la vérité et non pas une vile flatterie, comme quelques-uns le pensent. La face de Dieu qu'il avait vue à Peniel, il la voyait maintenant dans la face d'Esäü. Il y reconnaissait la grâce et la faveur qui lui avaient été préparées par Dieu même: «Dieu a usé de grâce envers moi». Il connaît la grâce, il la récapitule maintenant, il en est comblé! Jusqu'à Peniel, il avait trouvé la grâce dans le châtement; à Peniel, il rencontre la grâce dans le jugement; après Peniel, la grâce dans la délivrance.

Hélas! cette assurance est vite ébranlée, quand Esäü propose au craintif Jacob de l'accompagner. Le présent le rassurait, l'avenir l'effraie. Certes Jacob ne devait pas se rendre à Séhir, et il le savait bien; Séhir ne pouvait être son domaine. Habiter avec le profane en dehors de Canaan, cela ne pouvait être. Il devait aller où l'Eternel voulait l'avoir: «Je te ramènerai dans cette terre-ci» (28: 15). Quel beau témoignage il aurait pu rendre ici devant Esäü! Ces malheureuses paroles: «Jusqu'à ce que j'arrive auprès de mon seigneur à Séhir» (verset 14), sont un mensonge et gâtent tout. Esäü voulait le protéger; Jacob pouvait invoquer la protection de l'Eternel et son caractère d'étranger, pour refuser cette offre; mais il craint, il a peur; il préfère mentir pour éviter la difficulté que son manque de foi lui fait redouter. Combien nous devons veiller à ce que notre témoignage vis-à-vis du monde soit compréhensible et clair, sans ambiguïté et sans arrière-pensée!

Mais Dieu punira Jacob affranchi, mille fois plus sévèrement qu'autrefois, pour une seule ruse, pour un seul mensonge.

Chapitre 3

Jacob au pays de Canaan

1. Succoth et Sichem

(Genèse 33: 17-20)

Au lieu de suivre Esäü à Séhir, Jacob se rend à Succoth. Peut-être l'exemple de son frère n'est-il pas étranger à ce qu'il y fait, car, après avoir traversé le Jourdain, il laisse là sa tente et paraît vouloir *s'établir* dans cette région de Canaan: «Il bâtit une maison pour lui, et fit des cabanes pour son bétail». A l'opposé d'Abraham, il abandonne la jouissance par la foi du pays de la promesse, pour une prise de possession matérielle; il perd ainsi son caractère de voyageur, lui qui désirait, *mais sans témoignage*, le maintenir en se séparant d'Esäü.

Cependant il quitte bientôt Succoth pour Sichem, au delà du Jourdain. Eprouvait-il quelque malaise de sa nouvelle position? Il le semblerait, car il *reprend sa tente* (verset 19), et campe en face de la ville. Mais ce n'était pas là le lieu d'un campement. L'absence de témoignage devant Esäü est un grand mal; mais on trouve aussi un témoignage malencontreux et déplacé qui dépend chez le croyant d'un manque de communion. A Sichem, Jacob ne le rend que trop peut-être, mais pas pour longtemps. L'abandon du chemin du

témoignage avait produit l'erreur de Succoth et, comme Jacob n'en avait pas été repris par l'Eternel, il n'est que trop sujet à récidence. Nous le voyons acheter «la portion du champ où il avait dressé sa tente». Ici encore, il est loin des voies d'Abraham. Ce dernier avait acheté un champ à Hébron pour y avoir un *sépulcre*; Jacob achète un champ à Sichem pour y avoir une *possession*. Comment concilier la tente avec l'acquisition du terrain sur lequel elle est dressée? N'était-ce pas un manque de réalité dans sa profession? Hélas! combien souvent, même chose nous arrive!

Cependant il dresse là un autel (verset 20). L'autel s'allie toujours à la tente, le culte à notre profession de voyageur. Mais notre culte se ressent aussi toujours de l'état de nos âmes, du degré de réalité de notre vie spirituelle. Jacob appelle l'autel: El-Elohé-Israël: «Dieu, le Dieu d'Israël», c'est-à-dire de Jacob, auquel Dieu avait donné ce nom. Un culte seulement personnel est en somme un culte d'un bas niveau. Lorsque nous entrons devant Dieu comme adorateurs, pouvons-nous ne lui rendre grâces que pour les délivrances que nous avons éprouvées personnellement de sa part? Après l'expérience de Sichem, Jacob trouvera le vrai culte à Béthel; car il y adorera le Dieu de Béthel: «le Dieu de la maison de Dieu!»

2. La discipline de Sichem

(Genèse 34)

A Sichem, Jacob est dans le pays de la promesse, et c'est bien là que Dieu veut l'avoir. Mais il faut autre chose que de nous trouver, d'une manière extérieure pour ainsi dire, à la place où Dieu nous veut: l'état de nos âmes doit y correspondre, sinon nous nous exposons à une pire discipline que lorsque nous étions encore errants et sans chemin connu pour y marcher. L'état moral de Jacob est loin de correspondre à la bénédiction qui lui est conférée. Sans doute, la fin de sa carrière de proscrit lui avait apporté une expérience décisive, car il avait appris que sa force n'était en somme qu'une lutte contre l'Eternel, et qu'elle devait être réduite à néant, comme provenant d'une volonté ennemie de Dieu, afin que la vraie puissance, celle de la foi, pût faire d'un Jacob un *Israël*, et que le «vainqueur de Dieu» sortit de cette lutte brisé, avec sa hanche déboîtée, signe de la victoire que Dieu avait remportée sur lui.

Il est loin cependant d'avoir appris sa leçon tout entière. Après Peniel, comme nous l'avons vu, son caractère trompeur s'était montré une dernière fois. Pourquoi? C'est qu'il ne se confiait pas purement et simplement en Dieu. N'oublions pas que toute la vie de Christ homme, s'est résumée en un seul mot: *la confiance*. «Moi, je me confierai en lui» (Hébreux 2: 13). De cette confiance naît *la dépendance*: «Garde-moi, ô Dieu! car je me confie en toi». La dépendance elle-même se traduit par *la prière*: «Je t'invoque: sauve-moi!» (Psaumes 119: 146). Telle était la vie de Jésus; telle aussi, quoique bien loin du divin modèle, la vie des hommes de foi, David, Samuel, Elie, Ezéchias. Ces choses, et d'autres encore, semblaient lettre morte pour Jacob. Les haltes de Succoth et de Sichem en sont la preuve. Avait-il consulté l'Eternel pour s'établir en ces endroits? Vous direz: Dieu ne lui avait pas parlé. Sans doute, mais Dieu lui parle après Sichem, quand il lui dit: «Lève-toi, monte à Béthel», et plus tard: «Ne

crains pas de descendre en Egypte», ce qui rend son silence d'autant plus significatif lors des haltes précédentes. Si Dieu ne parlait pas, Jacob n'avait qu'à attendre, comme fit un plus grand que lui à la mort de Lazare. Mais Jacob doit apprendre une leçon, et Dieu le laisse suivre son chemin. Il lui parle ensuite, quand il a récolté les fruits amers des choses qu'il avait convoitées, lui, l'étranger qui avait cru trouver un domicile et une possession dans le monde.

La terrible conséquence de tout cela ne se fait pas attendre. «Dina sortit pour voir les filles du pays» (verset 1), une simple «visite de politesse». Ah! combien de ces visites de politesse nous engageant, sans que nous l'ayons voulu, dans les chemins du monde! Cette visite est la ruine de Dina qui devient la proie sans défense de l'ennemi, humiliée d'abord contre son gré, puis ayant le coeur engagé (verset 3) dans ce qui faisait la honte d'une fille d'Israël. Pauvre Jacob! quelle fin d'un commencement insignifiant en apparence, mais dans lequel Dieu n'avait pas de part! Quelles misères un seul acte d'indépendance peut accumuler sur nos têtes!

Mais Jacob est un homme de foi qui s'humilie sous la puissante main de Dieu; il fait ce que doit faire un homme humilié, il *se tait*. S'il parle, c'est plus tard, en famille, parce qu'il ne pouvait faire autrement, mais ses fils n'apprennent pas même de sa bouche la catastrophe. Ces mots: «*Jacob se tut*», rachètent bien des choses. On voit, tout à la fin de sa carrière, dans la prophétie du chapitre 49, qu'il était entièrement étranger au ressentiment de ses fils; cependant ici, nous ne le trouvons pas à la hauteur de ce jugement définitif, car, au verset 30, il juge les repréailles de ses fils au point de vue du tort qui lui est fait, et non pas de celui qui est fait à Dieu: «*Vous m'avez troublé*, en me mettant en mauvaise odeur auprès des habitants du pays, les Cananéens et les Phéréziens, et moi je n'ai qu'un petit nombre d'hommes; et ils s'assembleront contre moi et me frapperont, et je serai détruit, moi et ma maison». Jacob n'est pas le seul à juger de la sorte: quand le mal s'est introduit parmi nous, dans l'assemblée, le: «*Vous m'avez troublé*» est souvent notre première et unique pensée. Nous blâmons le mal, parce qu'il nous atteint et, dans cet esprit, nous en mesurons la gravité. Un tel jugement est misérable et dénote chez nous le manque de communion avec le Seigneur. Dans sa communion, nous jugeons le mal comme fait *par nous*: «*Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité*» (Daniel 9: 5), et de plus, comme fait *contre lui*: «*Contre toi, contre toi seul, j'ai péché*» (Psaumes 51: 4).

Sichem, c'est-à-dire le monde entièrement ignorant des pensées de Dieu, est moins coupable dans ces événements que les fils de Jacob. Avec les meilleures intentions, Sichem et son père proposent à la famille de Jacob une *alliance* et des *possessions* avec eux (versets 9, 10). Cela ne pouvait être, car, par l'une, Israël aurait renié sa profession de séparation pour Dieu, par les autres, son caractère d'étranger et de voyageur. Le témoignage rendu par Jacob à Sichem pouvait, en une certaine mesure, autoriser de telles propositions, mais le point important est que Hamor agit dans l'ignorance des pensées de l'Eternel et, ne connaissant pas la dignité de la famille de Dieu, croit faire un sacrifice en offrant à cette dernière un partage et un échange. «*Haussez beaucoup pour moi la dot et le présent*», ajoute Sichem (verset 12). Tout cela fait preuve d'une singulière noblesse de procédés; comme aussi le discours aux hommes de leur ville, d'une singulière confiance: «*Ces hommes sont paisibles à notre égard...*

ces hommes s'accorderont avec nous...» (versets 21-24). Ils respectent la famille de Dieu, et ne supposant pas la ruse chez les fils de Jacob, ils ont foi en leur parole: «Soyez circoncis... et nous serons un seul peuple» (versets 13-17). Ah! comme ils vont être cruellement détrompés! Le coeur saigne en pensant que les fils d'Israël déshonoreront à tel point le nom du Dieu auquel ils professent appartenir. Quel témoignage que le leur! Dans un temps où «l'iniquité des Amorhéens n'était pas venue à son comble», où la grande patience de Dieu se montrait encore envers ce peuple, Siméon et Lévi prennent l'épée de la vengeance et tuent des hommes qu'ils ont privés du moyen de se défendre! Action abominable, infamie bien pire que «l'infamie» de Sichem, car les fils de Jacob méprisent et foulent aux pieds le nom du Dieu de Jacob, le caractère de Celui dont la gloire est d'être un Dieu de grâce, aussi longtemps qu'il n'est pas obligé de revêtir le caractère d'un juge.

«Maudite soit leur colère!» dira Jacob plus tard. Ces misérables! comme ils jugent sévèrement la *corruption d'autrui*: «Traitera-t-on notre soeur comme une prostituée?» (verset 31); en excusant par elle *leur propre violence*! Il n'en est jamais autrement de l'homme pécheur; il excuse ses propres vices, en condamnant les vices d'autrui.

Ah! bientôt l'infamie qu'ils ont tant blâmée, contre laquelle ils étaient si fort indignés, va surgir au milieu d'eux, dans leur famille (35: 22), mille fois plus infâme que celle de Sichem et qui «n'existait pas même parmi les nations» (1 Corinthiens 5: 1). Alors, où sera leur zèle pour s'en purifier?

Que ces choses parlent à nos consciences! Un jugement amer de l'état du monde peut s'allier au désordre, au déshonneur fait à Christ, au milieu de la famille de Dieu!

Jacob, courbé sous cette grande discipline, doit assister en silence à ces choses. Une erreur, insignifiante en apparence, l'a conduit à tant de ruines! Combien de faits de sa vie passée, Dieu n'avait-il pas rétribués moins sévèrement que celui-là? Pourquoi donc une telle discipline? C'est que «l'âme de Jacob avait été délivrée à Peniel» et que, pour un croyant affranchi, un seul péché pèse plus dans la balance du sanctuaire que tous les péchés du temps de sa servitude, car, dans le second cas, il ne *pouvait pas*, dans le premier, il *pouvait* et *devait* les éviter.

3. La communion de Béthel

(Genèse 35: 1-5, 9-15)

Jusqu'ici, nous avons noté plusieurs caractères de la *discipline* de Dieu envers ses enfants. Lorsque Jacob, après avoir trompé son frère et son père, est obligé de fuir, comme proscrit, devant la colère d'Esau, la discipline du Seigneur s'abat sur lui en *châtiment*, car Dieu «fouette tout fils qu'il agrée». Oui, en le châtiant, Dieu l'agrée; il lui montre en songe à Béthel qu'il l'aime, et prend soin de lui, et ne l'abandonnera pas; mais le châtiment se prolonge pendant vingt années d'esclavage chez Laban. Arrivé à Peniel, c'est Dieu lui-même qui lutte avec lui, pour lui faire toucher du doigt l'inanité de ses efforts et l'impuissance de sa chair. Peniel est donc aussi la discipline, non plus en châtiment pour un péché commis, mais en *jugement de la chair*. Après Peniel, Jacob entre en Canaan, bâtit une maison à Succoth, achète un champ à

Sichem. Lui qui, pendant vingt ans, avait porté le bâton du voyageur, et qui toute sa vie avait dressé la tente d'un étranger, semblait ne pouvoir être entraîné à renier ces caractères. Il succombe par manque de *vigilance*, car l'ennemi nous attaque toujours du côté que nous estimons avoir le moins à garder. Une nouvelle discipline en est la suite, discipline qui lui dévoile les conséquences désastreuses d'un moment de relâchement. Honte, violence et trouble fondent sur le pauvre patriarche. C'est la discipline de Dieu sur *sa maison*, discipline qui atteint la famille de Jacob, plus encore que lui-même, quand la sainteté qui décore la maison de Dieu a fait défaut.

Maintenant un grand changement a lieu: «Dieu dit à Jacob: Lève-toi, monte à Béthel, et habite là, et fais-y un autel au Dieu qui t'apparut comme tu t'enfuyais de devant la face d'Esäü, ton frère» (verset 1). Tout à coup, Jacob est appelé à se présenter devant Dieu *comme adorateur*. Il va rencontrer Dieu, non pas en jugement, mais *en grâce*, tel qu'il *s'était révélé à lui* lorsqu'il fuyait devant Esäü (verset 7), «le Dieu qui lui avait répondu au jour de sa détresse, et qui avait été avec lui dans le chemin où il avait marché» (verset 3). C'était donc bien le Dieu de grâce auquel il devait bâtir un autel à Béthel.

L'effet de cette révélation sur l'âme de Jacob, est immédiat: «Il dit à sa maison et à tous ceux qui étaient avec lui: *Otez les dieux étrangers* qui sont au milieu de vous, et *purifiez-vous*, et *changez vos vêtements*» (verset 2). Il avait connaissance des faux dieux de son entourage, puisqu'il ordonne de les ôter, mais n'y avait pas pris garde jusqu'ici. Maintenant, son caractère et celui de sa famille devaient répondre à la sainteté du Dieu de grâce qui l'appelait, car il faut se purifier pour venir à Dieu comme adorateur. Cette purification devait être complète: purification *d'associations*, purification *personnelle* ou de coeur, purification de *marche*. Rien de semblable à Sichem, où Jacob avait dressé un autel, témoin de son culte pour les soins individuels que Dieu lui avait prodigués. L'association avec le monde et ses principes ne permet pas à notre culte de dépasser ce niveau. Jacob, dressant ici son autel, appelle ce lieu: «El-Béthel», le *Dieu de la maison de Dieu*. Nous chrétiens, nous adorons Dieu *le Père*, selon sa révélation en Christ, là où il habite, dans la *maison du Père*; nous l'adorons, comme Jacob à Béthel, non seulement pour ce qu'il est envers nous, mais *pour ce qu'il est en lui-même*.

Dieu apparaît alors à Jacob et lui révèle Son nom. Événement capital dans l'histoire du patriarche! «A *Béthel* il le trouva», nous dit Osée (12: 5), *et là il parla avec NOUS*». Le futur peuple d'Israël, le peuple tout entier, est compris dans ce culte de Béthel. A Peniel, aucune révélation de Dieu: «Pourquoi demandes-tu mon nom?» (32: 29). Ici, le *Tout-Puissant*, le Dieu des patriarches, se fait connaître à Jacob (verset 11). C'était une bénédiction nouvelle pour lui. En rapport avec ce nom il reçoit, comme tout de nouveau, son nom d'Israël (verset 10), et donne de la même manière à cet endroit son nom de Béthel (verset 15; conf. 28: 16-19). Ce lieu n'était plus pour lui un lieu de crainte, ni de terreur. C'était pourtant le même lieu; le même Dieu de grâce lui avait parlé autrefois. Sans doute, mais Jacob était un autre homme, capable d'entrer en rapport avec Dieu. Il n'était pas plus sauvé aujourd'hui qu'alors, mais il avait enfin trouvé, dans ce lieu à tout jamais mémorable pour lui, la *communion* qui lui manquait jusqu'ici. Scène bénie! Jacob connaît le Dieu qui s'est révélé à lui et l'adore, non plus

avec le caractère du Jacob d'autrefois, mais comme le nouvel Israël; il l'adore dans sa propre maison. Dieu jouit de son oeuvre en Jacob, et Israël, duquel une multitude de nations proviendra et des reins duquel sortiront des rois, Israël, auquel Dieu dit: «Fructifie et multiplie», se réjouit dans le Dieu des promesses et célèbre le mémorial de cette communion (verset 14), à laquelle aboutissent enfin toutes les voies de Dieu envers lui.

Avez-vous compris, chers lecteurs chrétiens, que Dieu a pour but, *en se révélant à vous en Christ*, de vous introduire dans sa communion? «Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, et que nos mains ont touché, concernant la parole de la vie... nous vous l'annonçons, *afin que vous aussi vous vous ayez communion avec nous; or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ!*» Cultivons cette communion bénie; ne permettons pas que les misérables soucis du monde, ou le péché qui nous enveloppe si aisément, nous l'enlèvent. Ce trésor est plus grand que tous les autres. Avoir communion avec le Père et avec le Fils, c'est réaliser en faiblesse ici-bas, ce qui sera la joie éternelle de nos âmes dans la maison du Père!

4. Nouvelle discipline

(Genèse 35: 6-8, 16-29)

L'âme de Jacob est maintenant en règle avec Dieu. Il semblerait que des jours sereins, exempts des traverses et des troubles du passé, vont se lever pour lui; mais non: de nouvelles douleurs l'atteignent et l'accablent; une discipline inattendue vient peser sur lui. De tous côtés la mort frappe à sa porte, le couvre de son voile de deuil, brise ses plus chères affections.

Au milieu des joies de Béthel, au moment même où la fidélité du patriarche s'exerce dans l'abandon des idoles, Debora, nourrice de Rebecca, meurt. Le dernier souvenir vivant de sa mère, qu'il n'avait pas revue, disparaît à son tour. Jacob trouve Allon-Bacuth, le chêne des pleurs, sur le chemin même de Béthel. Cette mort de Debora rappelle nécessairement au patriarche l'amertume de la discipline méritée, et lui fait repasser sa vie tout entière.

Après Béthel, «sur le chemin d'Ephrath, qui est Bethléhem», c'est Rachel qui meurt, Rachel la bien-aimée. Avec elle prennent fin toutes les joies de la vie du patriarche, «Et moi», dira-t-il plus tard, ému encore de cette douleur, «et moi,... comme je venais de Paddan, Rachel mourut auprès de moi, dans le pays de Canaan, en chemin, comme il y avait encore quelque espace de pays pour arriver à Ephrath; et je l'enterrai là, sur le chemin d'Ephrath, qui est Bethléhem» (48: 7). Elle meurt en donnant le jour à Ben-oni, «le fils de sa peine», mais que son père nomme Benjamin, «le fils de sa droite». Il vient au monde à Bethléhem, comme y naîtra plus tard un plus grand que lui, le Fils de la droite de Dieu, le Christ qui viendra en puissance au milieu d'Israël. En apparence, Jacob a tout perdu; sa vie est brisée, mais elle est brisée comme le sein de Rachel, pour en faire sortir, avec le resplendissement de sa gloire future, le fils de la droite de son père!

Plus loin, hélas! Jacob ressent amèrement la corruption de son fils Ruben, le «commencement de sa vigueur», sorti de ses entrailles. «Et Israël l'apprit», nous dit la Parole

sans autre commentaire (versets 21, 22). L'homme de foi ne murmure pas, mais le chapitre 49: 3, 4, nous montre comment il a jugé cette offense.

Aux versets 28, 29, Jacob retrouve son père à Hébron, le *lieu, de la mort*, et ses relations avec Esaü, son frère selon la chair, se terminent au sépulcre d'Isaac.

Cette discipline nouvelle brise le coeur de Jacob, mais Dieu le veut ainsi dans sa sollicitude pour son serviteur. Il faut que ce dernier apprenne à connaître le monde sous son vrai jour, comme une scène dominée par les ténèbres de la mort et souillée par l'affreuse corruption du péché; mais cette discipline n'a nullement le caractère des précédentes. Elle est *préventive*, et a pour but de *former* Jacob pour le témoignage que Dieu lui confiera dans la suite. Il fallut aussi cette discipline au grand apôtre des gentils qui suivait de si près les traces de son Maître. Quand un ange de Satan enfonçait l'écharde dans sa chair en le souffletant, Dieu *prévenait* l'orgueil qui pouvait naître de «l'extraordinaire des révélations»; quand il mourait chaque jour, c'était afin que, la mort opérant en lui, la vie pût *opérer dans les autres*.

Cette discipline, Jacob ne se l'était pas attirée, mais la grâce façonnait ainsi l'instrument dont elle voulait se servir. En revanche, Dieu lui avait donné trois choses pour l'aider à supporter l'épreuve sans défaillance: la communion avec le Tout-Puissant, la position d'adorateur dans la maison de Dieu, et la connaissance (en figure) d'un Christ glorieux dans la personne de Benjamin. Les souffrances du temps présent sont-elles dignes d'être comparées avec de telles bénédictions?

5. Jacob perd Joseph

(Genèse 37 à 45)

Au chapitre 37: 1-15, Jacob, continuant la tradition de la foi d'Isaac et d'Abraham, habite comme étranger en Canaan. La leçon de Sichem avait porté ses fruits. Esaü n'imita pas cette conduite, car la chair ne pourrait être satisfaite d'une position qui nous sépare du monde. La Parole nous apprend (36: 6) qu'il «s'en alla dans un pays (la montagne de Séhir) *loin de Jacob, son frère*».

Maintenant toute l'activité volontaire du Jacob d'autrefois, avec ses plans et ses ruses, a cessé d'exister; elle a fait place à l'activité de la foi et à des affections selon Dieu. Le patriarche trouve dans la personne de *Joseph* un objet digne de tout son amour. Son plus jeune fils, Benjamin, n'était pas encore *manifesté* comme le fils de sa droite, et la puissance future qu'il devait exercer n'était connue de son père qu'en *espérance*; sans doute, elle était présente à ses yeux et à son coeur, mais Benjamin était réservé pour des événements à venir. Il en est de même du Seigneur, dont Benjamin est le type; sa gloire en Israël lui est réservée pour un temps futur (Deutéronome 33: 12). Joseph, admirable figure de Christ, a un tout autre caractère qui attire puissamment le coeur de son père. Il est l'homme juste, l'homme saint, possédant le secret des pensées de Dieu, et c'est pourquoi ses frères le haïssent, le vendent pour quelques pièces d'argent, le font souffrir, lui qui devient plus tard la lumière et le gouverneur des nations.

«Israël *aimait* Joseph». Ce n'était pas l'amour égoïste d'Isaac pour Esaü; Jacob apprécie en son fils la beauté du caractère et le distingue d'entre tous ses frères, en lui faisant «une tunique bigarrée», vêtement de royauté et de virginité, ou de sainteté personnelle (conf. 2 Samuel 13: 18).

Depuis Béthel, la *foi* du patriarche est en pleine activité; elle lui donne le discernement des choses qui ne se voient pas encore; elle devance les temps! Avant que Benjamin devienne ce qu'il sera, son père l'appelle le fils de sa droite; avant que Joseph soit manifesté dans sa puissance, il le revêt d'un des insignes de la royauté. Ensuite, quelque étonnant et peu compréhensible que lui paraisse le songe de Joseph (versets 5-11), puisqu'il ôtait l'autorité à Israël (conf. 27: 29) pour la donner à son fils, le patriarche «garde *cette parole*» prophétique quant à la gloire future de celui qu'il aime. Il fait ce que Marie fera plus tard pour Jésus: «Marie gardait toutes ces choses par-devers elle, les repassant dans son cœur» (Luc 2: 19, 51).

Mais l'amour et la foi ne sont pas les seules choses qui remplissent le cœur de Jacob. Entre lui et son fils, on trouve une *communion* parfaite (versets 12-15). Tous deux ont le même but. Jacob envoie Joseph de la vallée de Hébron, lieu de la mort, à Sichem, lieu de la corruption et de la violence de l'homme, pour y chercher ses frères; Joseph répond: «Me voici». C'est le pendant de l'histoire d'Abraham et d'Isaac, en voyage vers Morija, quand «ils allaient les deux ensemble»; c'est encore le pendant de l'histoire du Fils bien-aimé, quand il dit: «Me voici, pour faire, ô Dieu, ta volonté!»

Nous connaissons ce qui suivit cette obéissance de Joseph. Il fut livré par ses frères, perdu dès lors pour sa terre natale. Jacob ignore les circonstances de cette perte; mais, pour lui, sans Joseph, il n'y a plus que deuil et pleurs dans ce monde, jusqu'à la mort. «Certainement, je descendrai, menant deuil, vers mon fils, au shéol. Et son père le pleura» (verset 35).

Et nous qui *savons* la manière dont Jésus a été traité par les hommes qu'il était venu sauver, ne devrions-nous pas, à bien plus forte raison, prendre vis-à-vis du monde l'attitude de Jacob? Ce monde privé de Christ, ne devrait-il pas être à nos yeux le lieu de *la mort*, du *deuil* et des *pleurs*?

6. La famine et la perte de Benjamin

(Genèse 42: 35-38; 43: 1-14)

Mais le monde est encore autre chose pour Jacob: il est le lieu de la *famine*. Joseph absent, depuis le crime de ses frères, la famine règne en Canaan, tandis que l'Egypte est dans l'abondance, sous le gouvernement du fils rejeté. Dans l'intervalle, Jacob, n'ayant plus Joseph sous ses yeux, s'attache à Benjamin, le fils de sa droite, le porteur d'une faveur et d'une puissance encore futures (Deutéronome 33: 12; Psaumes 80: 2). Et voici (versets 35-38), qu'il doit aussi s'en séparer! Comme jadis Abraham pour Isaac, Jacob se voit privé, l'un après l'autre, des deux seuls fils auxquels étaient liées ses espérances terrestres, l'un qu'il avait vu dans sa marche admirable sur la terre, au milieu de ses frères, l'autre, sur lequel il fondait l'espoir de la bénédiction d'Israël. Il se voit dépouillé de tout ce qui constituait sa joie et ses plus légitimes espérances. «Par sa faveur, Dieu avait donné la stabilité et la force à sa

montagne», et le voici réduit à dire: «Tu as caché ta face, j'ai été épouvanté!» (Psaumes 30: 7). Un combat terrible se livre dans l'âme du patriarche pour arriver à accepter sans réserve la volonté de Dieu. Il commence par dire à ses fils: «Vous m'avez privé d'enfants; Joseph n'est plus, et Siméon n'est plus, et vous voulez prendre Benjamin! Toutes *ces choses sont contre moi*». Il se révolte: «Mon fils ne descendra pas avec vous» (versets 36-38), et: «Pourquoi m'avez-vous fait le tort de déclarer à l'homme que vous aviez encore un frère?» (43: 6). Dans son angoisse, il regarde aux instruments humains de son épreuve et s'écrie: «Pourquoi?»

Certes, ce n'est pas la parfaite soumission de Christ. Lui, n'avait pas besoin de discipline pour y être amené! Qu'il est beau, toutefois, de voir ce coeur dans l'épreuve se courber à *la fin* sous cette discipline du Tout-puissant qui s'était révélé à lui en Béthel! Abdiquant maintenant toute volonté propre, brisé, mais confiant, il dit à ses fils: «Prenez votre frère, et levez-vous, retournez vers l'homme; et le Dieu *Tout-puissant* vous fasse trouver compassion devant l'homme, afin qu'il renvoie votre autre frère (Siméon), et Benjamin!» *Il ne compte plus que sur la grâce de Dieu*. Le sacrifice est consommé; la foi d'Israël remporte la victoire sur toutes les angoisses de Jacob. Quant à lui-même, il ajoute: «*Et moi*, si je suis privé d'enfants, j'en serai privé» (versets 13, 14). La tentation salutaire l'amène à compter Dieu *pour tout*, à se compter lui-même *pour rien*.

Cette nouvelle bénédiction que Jacob trouve enfin sous la discipline de Canaan, c'est une *volonté soumise*, acceptant la volonté de Dieu, parce qu'elle ne voit plus que Sa main dans toutes les épreuves. Tout semble lui être enlevé pour la terre, mais le Tout-puissant lui reste, recours assuré de son âme, et *cela lui suffit*. Les derniers vestiges du vieux Jacob ont été anéantis par la discipline, pour donner toute la place à Dieu seul!

7. Joseph vivant

(Genèse 45: 26-28)

Le sacrifice est consommé... tout change! Jacob apprend que son Joseph est vivant!

Pendant, ici encore, *l'infirmité* du croyant se montre. Devant la perte de Benjamin, son coeur se révoltait, jetant ses «pourquoi» à des échos qui ne lui répondaient pas; mis en présence de la grâce, ce même coeur se montre trop faible pour la contenir: «Son coeur resta froid, car il ne les crut pas». Mais quand ils lui eurent rapporté «toutes les paroles de Joseph, qu'il leur avait dites», quand il eut vu «les chariots que Joseph avait envoyés pour le transporter», preuve certaine que son fils bien-aimé voulait l'avoir auprès de lui, «son esprit se ranima». Il dit une seule parole, mais cette parole exprimait, la pleine *satisfaction* de tous ses désirs: «*C'est assez!*» Il n'a nul besoin d'autre chose; sa coupe est comble et déborde. N'a-t-il pas retrouvé Joseph, jadis rejeté, occupant maintenant un trône de gloire, Joseph, que Dieu a établi «pour être une lumière des nations, pour être son salut jusqu'au bout de la terre?» (Esaïe 49: 6).

Que lui faut-il encore pour rendre sa joie *accomplie*? Une seule chose: voir Joseph de ses propres yeux. Il ne dit plus comme autrefois: «Certainement je descendrai, menant deuil, vers mon fils, au shéol» (37: 35); Joseph est vivant, Jacob n'attend plus la mort. «*J'irai*», dit-il, «*et*

je le verrai avant que je meure». Aller à lui, le voir vivant, être avec lui, avant de passer par la mort, quelles délices pour l'âme d'Israël!

Chers lecteurs, que ces paroles du patriarche soient aussi les nôtres! Les châtiments, la discipline, les brisements, les épreuves dont Dieu s'est servi pour nous apprendre à n'avoir aucune confiance en la chair, ont-ils pour issue de nous faire trouver notre joie en un Christ ressuscité et assis sur le trône du Père? Dans le débordement de cette joie, nos faibles coeurs, si étroits pour la contenir, expriment-ils, comme Jacob, leur satisfaction par le mot: «C'est assez»? Sommes-nous remplis du désir d'aller au-devant de lui et de le voir de nos propres yeux?

8. Beër-Shéba

(Genèse 46: 1-7)

«Et Israël partit, avec tout ce qui était à lui; et il vint à Beër-Shéba, et offrit des sacrifices au Dieu de son père Isaac». Jacob descend jusqu'aux limites méridionales de Canaan, sans les franchir. Il arrive au lieu où Isaac, remontant de Guézar, avait enfin trouvé la pleine bénédiction. Là il adore... *et attend*.

Il attend, quand le motif le plus légitime le poussait à descendre en Egypte où Joseph lui-même l'avait invité. A cet appel, Jacob avait répondu: «J'irai», comme jadis sa mère à l'appel d'Eliézer. Les raisons les plus puissantes agissaient sur son coeur pour précipiter sa marche, mais une chose lui manquait encore: *une parole de Dieu*. C'est à Dieu qu'il regarde, et non pas à ses propres sentiments. Le coeur tout occupé de lui, il lui offre des sacrifices, mais il attend.

Aussi le voyons-nous tout prêt, quand Dieu l'appelle dans les visions de la nuit: «Jacob! Jacob!» «Me voici». Simple et touchante parole! Son coeur est en éveil pour recevoir l'expression de la volonté de Dieu, tout prêt à la faire, sans la discuter, uniquement parce qu'elle est *sa* volonté. «Me voici!» dit Abraham, quand l'ange lui crie des cieux: «Abraham! Abraham!» «Me voici!» dit Joseph, quand Jacob l'envoie à la recherche de ses frères. «Me voici!» dit un plus grand qu'eux tous, «pour faire, ô Dieu, ta volonté».

Beër-Shéba est le témoin de *la dépendance* et de *l'obéissance* de Jacob. Malgré l'aimant qui l'attire, il n'a pas de volonté propre.

De fait, Dieu seul pouvait lui dire de descendre en Egypte, ce même Dieu qui disait à Isaac: «Ne descends *pas* en Egypte» (26: 2). Maintenant il dit à Jacob: «Ne crains pas de descendre en Egypte». Jacob, se défiant de lui-même, craignait de substituer ses pensées à celles de Dieu. L'Eternel le rassure: «Moi, je descendrai avec toi en Egypte». Heureuse communion! Là où Jacob marcherait, Dieu marcherait avec lui; ces deux courants se rencontrent et se fondent ensemble. Quel contraste entre ce voyage et celui où Jacob fuyait la maison paternelle! «Je suis avec toi», lui disait Dieu à Béthel, lorsque Jacob ne marchait pas encore avec Dieu. Plus tard, il y avait trouvé la communion *dans le culte*; à Beër-Shéba, il la réalise *dans la marche*.

Au moment où Jacob quitte Canaan pour toujours (il n'y retournera qu'après sa mort, pour y attendre une «meilleure résurrection»), récapitulons les progrès de son âme pendant

ce séjour de 34 années. Soumis aux plus rudes épreuves, voyant la mort faucher autour de lui ses bien-aimés, affligé par la perte de Joseph, courbé par la famine, brisé par la séparation d'avec Benjamin, le caractère du patriarche a été *formé*, d'une manière merveilleuse, pour correspondre aux traits du caractère divin; et ces traits, quand ils se réalisent dans l'homme, sont la soumission, la satisfaction, la dépendance, l'obéissance, la communion dans la marche. Ne nous contentons pas d'en chercher l'expression dans un homme faillible; fixons les yeux sur Jésus, le seul homme qui les ait montrés sans défaillance; contemplons sa gloire à face découverte, car c'est le moyen d'être «transformés en la même image, *de gloire en gloire*, comme par le Seigneur en Esprit!» (2 Corinthiens 3: 18).

Chapitre 4

Jacob en Egypte

1. Jacob devant Joseph

(Genèse 46: 28-30)

La longue discipline a produit tous ses fruits. Jacob, formé par elle, descend à 130 ans en Egypte; il y vivra encore 17 années, comme *témoin* de son Dieu. L'Egypte est l'image du monde, comme Canaan celle des lieux célestes. Nous ne sommes pas toujours *de fait* en Canaan, mais nous y sommes toujours *en Christ*. Tout en restant dans le ciel, quant à notre position et à la jouissance de nos âmes, nous sommes envoyés dans le monde en *témoignage*. Tout serviteur de Dieu est donc appelé, comme Jacob, à descendre de Canaan en Egypte. Le Seigneur Jésus l'a fait lui-même, car il a dit: «Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde» (Jean 17: 48). L'oubli de cette vérité a produit le monachisme, une des plaies de l'Eglise. *Etre dans* le monde ne constitue nullement un péché pour le chrétien. Le Seigneur a dit: «Ceux-ci *sont dans* le monde», et: «Je ne fais pas la demande que tu les ôtes du monde» (Jean 17: 11, 15). Le péché consiste à méconnaître le fait que, moralement, nous en sommes entièrement séparés: «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde» (Jean 17: 14). C'est renier tous nos privilèges, que de reprendre notre place avec ce dont nous ne sommes plus.

Pour descendre en Egypte, selon la volonté de Dieu, tout dépend de l'autorité qui nous y conduit et des motifs qui nous y poussent. La *famine* y poussa Abraham, encore peu affermi dans la marche de la foi. Il y trouva une sévère discipline dont il tira, par la grâce de Dieu, un grand profit. La *famine* y poussait Isaac, mais l'autorité divine intervint pour l'en empêcher (Genèse 26: 2). La *famine* y aurait poussé Jacob, s'il n'eût pas été enseigné à l'école de Dieu. Mieux instruit qu'Abraham, plus dépendant qu'Isaac, il n'y descendit pas, lorsque les circonstances l'y conviaient. Sans doute, il était libre de profiter des ressources matérielles du monde auquel il payait sa subsistance, sans rien lui devoir, mais sa séparation restait intacte.

L'annonce de la présence de Joseph en Egypte peut seule le décider à y descendre, et, comme nous l'avons vu, il n'y descend effectivement que sur l'ordre de Dieu et pour s'y trouver avec Joseph. Comment, avec une telle autorité et un tel motif, ne serait-il pas dans le chemin

de Dieu? Joseph est son objet; Joseph est en Egypte; Jacob peut s'y trouver aussi. Notre Joseph à nous n'y est plus, sans doute; il dit: «Je ne suis plus dans le monde»; mais il y a marché et nous y envoie sur ses traces. Il y sanctionne notre présence, afin qu'en son absence, nous y soyons ses représentants et ses témoins et que nous y suivions ses traces, n'ayant que lui pour objet et pour modèle. Si donc nous traversons le monde, c'est comme Jacob, pour être avec Christ. Les 17 ans que le patriarche passe en Egypte ne sont associés qu'avec Joseph. Pas une scène de sa vie, dont Joseph soit absent; c'est avec celui qu'il avait cru mort, mais qui lui a été rendu, pour ainsi dire en résurrection et en puissance, qu'il finit les années de son pèlerinage.

Jacob se fait précéder de Juda auprès de Joseph, mais ce dernier, au lieu de répondre à son père par un messenger, vient *lui-même* à sa rencontre, «se montre à lui, se jette à son cou», et y «pleure longtemps» les douces larmes sans mélange du revoir.

A cette occasion, l'expression des sentiments de Jacob est touchante: «Que je meure à présent, après que j'ai vu ton visage, puisque tu vis encore». Pour lui la vie dans ce monde n'a plus de valeur, pas même une valeur momentanée. «Que je meure à *présent*». Cependant il ne meurt pas; sa vie ne serait pas complète, si elle n'était couronnée par son *témoignage*.

2. *Jacob devant Pharaon*

(Genèse 47: 7-12)

Maintenant Jacob est mis en contact avec le monde, dans la personne de son représentant le plus auguste. Ce ne sont pas ses besoins qui l'introduisent devant le roi, car Joseph pourvoit à sa demeure, à tout son entretien en Egypte (versets 11, 12); ce n'est pas non plus sa volonté: elle est brisée; non, c'est *Joseph lui-même*. «Et Joseph *fit entrer* Jacob, son père, et *le fit se tenir* devant le Pharaon». Avec un pareil introducteur, nous n'avons rien à craindre, ni de la puissance, ni des séductions du monde.

Jacob, à son entrée, bénit le Pharaon; il le bénit encore à sa sortie, quand ses yeux ont eu le temps de mesurer la grandeur de sa puissance. C'est que le pauvre patriarche est supérieur en dignité au roi le plus glorieux du monde, car, «sans contredit, le moindre est béni par celui qui est plus excellent» (Hébreux 7: 7). Cet homme étranger, accablé de maux, comme plus tard l'apôtre le fut de liens, se tient devant les puissants de la terre, plus grand qu'eux, en réalité.

«Jacob bénit le Pharaon». Aujourd'hui encore, le chrétien se présente devant le monde, avec la conscience de sa dignité d'enfant de Dieu, mais pour lui apporter la grâce et la bénédiction divine. Joseph met devant Jacob «une porte ouverte», et le patriarche en profite pour bénir le Pharaon. Nous-mêmes, forts de cette promesse: «J'ai mis devant toi une porte ouverte», entrons hardiment devant le monde, en ce jour de grâce et de salut, pour lui en apporter les bienfaits. Moïse, un autre témoin de Dieu, entre, longtemps après Jacob, devant un autre Pharaon, mais ne s'y tient plus que pour prononcer contre lui les terribles jugements de Dieu. Cette part sera aussi la nôtre: «Ne savez-vous pas, que les saints jugeront le monde?»

Devant le roi, Jacob a encore un autre caractère. Interrogé par lui, il affirme son titre *d'étranger*: «Les jours des années de mon *séjournement* sont 130 ans». Il séjourne, comme ont aussi «séjourné ses pères». Mais, repassant sa vie dans ce caractère, il la juge. Sans doute, il n'est pas tenu de faire, devant le monde, le récit de ses expériences, mais il importe que le Pharaon ne pense pas que celui qui le bénit doive ce privilège à sa supériorité naturelle, ou à sa bonté native. «Les jours des années de ma vie ont été *courts* et *mauvais*». Jacob, âgé de 130 ans, disant au Pharaon que ses jours ont été *courts*! Ah! c'est que, repassant ses années, nombreuses selon l'homme, il n'en trouvait qu'un petit nombre selon le coeur de Dieu! Le temps de notre vie (vérité bien propre à agir sur nos consciences) n'a de valeur que selon le nombre et la durée de nos rapports avec Dieu et de notre témoignage pour Christ. *Tout le reste ne compte pas*. Un chrétien, sévèrement discipliné par le Seigneur, me disait sur son lit de mort: «Toute ma vie a été perdue pour Christ». C'était dire: Mes jours ont été courts. Ils ont été «mauvais», ajoute Jacob. Leur saveur a été amère et sans joie, et ils n'ont pas eu la valeur des jours de mes pères.

Lequel d'entre nous n'est pas obligé de parler comme Jacob, ou de dire, comme David, en ses dernières paroles: «Il n'en est pas ainsi de ma maison avec Dieu»? (2 Samuel 23: 5).

Ces deux mots: «courts et mauvais», montrent le jugement que le patriarche porte sur lui-même, quand il se compare à ses pères. Puissions-nous, comme lui, passer condamnation sur notre vie. Cependant, nous aussi, nous devons avoir conscience de notre dignité, comme lui. Les banqueroutiers, les repris de justice de la caverne d'Adullam, étaient les porteurs de la gloire de leur roi; ils sont appelés «les hommes forts de David». Nous aussi, malgré cette indignité, ou plutôt à cause d'elle, nous sommes revêtus de la dignité de Christ, de cette «meilleure robe», don du Père, que mentionne la parabole, de ces attributs du fils, sandales à nos pieds, anneau à notre main, et en cette qualité nous bénissons le monde, comme le pauvre Jacob bénissait l'illustre Pharaon.

3. Jacob devant la mort

(Genèse 47: 27-48)

Le témoignage de Jacob a encore d'autres objets en vue, que le Pharaon roi d'Egypte. Sa propre famille doit voir et goûter les fruits que la discipline a produits, en développant l'homme nouveau.

Le premier de ces fruits est le plein épanouissement de la foi de Jacob. Elle triomphe dans le passage que nous venons de lire, passage auquel fait allusion le chapitre 11, verset 21 de l'épître aux Hébreux: «Par la foi, Jacob mourant bénit chacun des fils de Joseph, et adora, appuyé sur le bout de son bâton».

Le premier témoignage de cette foi, non mentionné en Hébreux 11, parce qu'il est réservé pour caractériser Joseph (Hébreux 11: 22), est l'ordre que Jacob donne quant à sa dépouille mortelle: «Et il appela Joseph, son fils, et lui dit: Si j'ai trouvé grâce à tes yeux, mets, je te prie, ta main sous ma cuisse, et use envers moi de bonté et de vérité: *ne m'enterre pas*, je te prie, *en Egypte*; mais, quand je serai couché avec mes pères, *tu m'emporteras d'Egypte*, et tu

m'enterreras dans leur sépulcre» (versets 29, 30); et encore.: «Voici, je meurs; dans le sépulcre que je me suis taillé dans le pays de Canaan, là tu m'enterreras» (50: 5). Il ne veut pas que ses os demeurent en Egypte; pas un atome de sa poussière, comme plus tard, pas un ongle même des troupeaux d'Israël, ne doit y rester (Exode 10: 26). La promesse que Dieu avait faite aux pères était en rapport avec Canaan, qu'il leur donnait en héritage, ainsi qu'à leur semence après eux. Abraham et Isaac avaient reçu la promesse par la foi, mais étaient «morts dans la foi», c'est-à-dire sans avoir «obtenu les choses promises»; ils n'en comptaient pas moins sur l'héritage que Dieu leur avait donné. A son tour, Jacob, près de mourir, exprime la même foi. *De fait*, c'était la foi en la résurrection. Il voulait être trouvé en Canaan avec ses pères, fût-ce dans le tombeau de Macpéla, quand l'heure sonnerait pour entrer en possession de l'héritage. Notre foi est la même que la leur, avec cette différence, que nous attendons la résurrection, non en vue d'un héritage terrestre, mais *céleste*.

Jacob rend le second témoignage de sa foi, en se prosternant sur le chevet de son lit» (verset 31). Sur ce lit de mort, près d'expirer, Jacob *adore*. Cette attitude du patriarche serait-elle la nôtre, à la veille de mourir? La foi du patriarche le place au-dessus des circonstances qu'il traverse; son coeur est plein d'une reconnaissance qui s'exprime par une muette action de grâces devant Dieu.

Un troisième témoignage de sa foi, non mentionné ici, mais tiré de la Version des septante et donné par inspiration, en Hébreux 11: 21 c'est qu'il «adora, appuyé sur le bout de son bâton». Il maintient ainsi, par la foi, son caractère de *voyageur* jusqu'à l'extrême limite de sa carrière.

Nous trouvons le quatrième témoignage de sa foi, dans la bénédiction d'Ephraïm et de Manassé (conf. Hébreux 11: 21). Ces deux fils de Joseph, qui lui naquirent d'une épouse gentile (41: 50), après qu'il eût été rejeté par ses frères, sont comptés comme héritiers des bénédictions de Jacob. Ce dernier les reconnaît comme fils, selon l'élection de grâce, car ils n'avaient aucun droit à être greffés sur l'arbre des promesses. En les bénissant, leur grand-père montre une profonde intelligence des pensées de Dieu, et la foi de ce vieillard qui «ne pouvait voir», parce que ses yeux étaient «appesantis par la vieillesse», a une vision plus claire que celle de Joseph, ce voyant renommé des songes (*).

(*) Il faut toujours que l'homme de Dieu manque par quelque côté. Joseph, auquel il pouvait être dit comme à David, avant sa royauté: «La méchanceté n'a *jamais* été trouvée en toi» (1 Samuel 25: 28), montre ici son manque de discernement spirituel. Un seul homme est parfait.

Jacob n'a pas besoin, comme son père Isaac, d'une excitation factice pour prononcer la bénédiction; non, faible et près de mourir (ce qui n'était pas le cas d'Isaac), il «rassembla ses forces et s'assit sur son lit». Il a l'énergie de la foi pour accomplir son témoignage jusqu'au bout, et quelle énergie, quand on pense à la longue prophétie qui va suivre! Il place le plus jeune avant l'aîné. Ah! comme il juge, par cet acte, ce que son manque de confiance en Dieu et sa confiance en lui-même l'avaient poussé à faire dans son âge mûr. Il ne croyait pas alors, que Dieu pût diriger son père à agir d'une manière opposée à sa propre volonté; il fait maintenant, en pleine connaissance de cause, ce que Joseph, son fils bien-aimé, voudrait

empêcher: «Je le sais, mon fils, je le sais». C'est qu'il dépend de Dieu seul; c'est qu'il est en pleine communion avec lui, et qu'il se trouve dans la lumière du sanctuaire, pour y puiser ses décisions; c'est enfin que son âme apprécie la grâce, y trouve ses délices, en rend témoignage et désire la communiquer à ses bien-aimés: «Que le Dieu, devant la face duquel ont marché mes pères, Abraham et Isaac, *le Dieu qui a été mon Berger depuis que je suis jusqu'à ce jour, l'Ange qui m'a délivré de tout mal*, bénisse ces jeunes hommes, et qu'ils soient appelés de mon nom, et du nom de mes pères, Abraham et Isaac, et qu'ils croissent pour être une multitude au milieu du pays» (versets 15, 16). Ses pères avaient marché devant Dieu; Jacob n'en pouvait dire autant de lui-même, mais il apprécie d'autant plus la grâce qui l'a conduit de son premier à son dernier jour.

Tout cela est un précieux tableau du témoignage de la foi devant la famille de Dieu. Par elle, le lit de mort de Jacob est illuminé; par elle encore, il assigne une double portion à Joseph, par le lot d'Ephraïm et de Manassé. Celui qui fut le méprisé et le rejeté de ses frères, reçoit la part qui revient au droit d'aînesse (1 Chroniques 5: 1, 2). La foi donne toujours le premier rang à Celui que le monde a méconnu.

Voyez encore jusqu'où peut atteindre la foi. Jacob dit au verset 22: «Et moi, je te donne, de plus qu'à tes frères, une portion *que j'ai prise* de la main de l'Amoréen avec mon épée et mon arc». Jamais cet homme simple et paisible n'avait usé de ces armes de guerre; mais il est Israël et voit d'avance le peuple qu'il représente, vainqueur des Cananéens et se partageant leurs dépouilles. Sa foi réalise ainsi d'avance la victoire de Dieu par son peuple, comme si elle était sa propre victoire!

4. Jacob devant l'avenir

(Genèse 49)

Quel que soit l'intérêt qui s'attache à la prophétie de Jacob, nous sortirions du cadre qui nous est tracé, si nous voulions la considérer en détail. D'autres l'ont fait mieux que nous (*). Quelques mots suffiront ici.

(*) Voyez: *Etudes sur la Parole de Dieu*, par J.-N. Darby, Tome I.

Trois noms caractérisent l'histoire passée du peuple d'Israël, envisagé comme peuple responsable: Ruben, Siméon et Lévi, ou la corruption et la violence.

Trois noms nous présentent son histoire actuelle et future, comme peuple apostat, depuis l'établissement de la royauté en Juda: Zabulon, Issacar et Dan, ou l'activité commerciale et l'asservissement sous la domination des gentils, enfin la haine contre le Messie et le résidu d'Israël, sous le règne de l'Antichrist. (Daniel)

Trois noms prophétisent l'histoire d'Israël restauré, du résidu qui s'est écrié: «J'ai attendu ton *salut*, ô Eternel!» (verset 18). Ces noms sont Gad, Aser et Nephthali, la victoire finale, la prospérité royale, et une pleine et joyeuse liberté.

Trois noms, enfin, résument la source de toutes les bénédictions futures du peuple qui sera un peuple de franche volonté, au jour de la puissance du Messie, dans sa sainte

magnificence, du peuple dont la jeunesse nouvelle viendra à Christ du sein de l'aurore (Psaumes 110: 3). Ces noms sont Juda, Joseph et Benjamin.

Le Shilo, sorti de *Juda*, rassemblera sous son sceptre les tribus dispersées. Son entrée triomphale à Jérusalem, «monté sur un âne, et sur un poulain, le petit d'une ânesse» (Zacharie 9: 9), comme roi de paix et de justice, est liée à la vigne d'Israël et au cep excellent du résidu (verset 11). La face du lion de Juda, ne leur apportera que la joie et la douceur des bénédictions nouvelles (verset 12).

Joseph, le sauveur de son peuple, le vrai rejeton de l'Éternel, étendra ses rameaux par-dessus la muraille d'Israël, pour apporter la bénédiction aux nations. Mais le Sauveur a dû souffrir cruellement de la part des hommes, pour devenir le Berger d'Israël et la pierre de l'angle, qui soutient tout l'édifice. Aussi, de quelles bénédictions Jacob le bénit! «Le Tout-puissant te bénira des bénédictions des cieux en haut, des bénédictions de l'abîme qui est en bas, des bénédictions des mamelles et de la matrice. Les bénédictions de ton père surpassent les bénédictions de mes ancêtres, jusqu'au bout des collines éternelles; elles seront sur la tête de Joseph, et sur le sommet de la tête de celui qui a été mis à part de ses frères» (versets 25, 26).

Benjamin enfin établira son règne par la vengeance, victorieuse du mal.

Autour de ces trois noms, se concentrent les dernières pensées de Jacob. S'il proclame la ruine irrémédiable, la ruine passée, présente et future de l'homme dans la chair, son cœur se repose en Christ, chef d'une nouvelle création, et il salue d'avance l'ère glorieuse où toutes choses seront faites nouvelles. Ses yeux, envahis des ténèbres de la mort, sont ouverts sur cet au delà glorieux qui prend racine dans les souffrances de Joseph, le bien-aimé, et s'étend jusqu'au bout des collines éternelles. *Christ est l'objet final de son témoignage.*

Heureux Jacob! Ses dernières forces sont employées à la bénédiction de son Seigneur, et quand il expire (verset 28), c'est en bénissant encore tous ceux qui l'entourent!

Lettres de Darby J.N.

Lettre de J.N.D. n° 194 – ME 1899 page 20

à Mr P.S.

Montpellier, mars? 1854

Bien cher frère,

... Je crois que Dieu m'a conduit en prolongeant mon séjour à Orthez. La végétation n'est pas plus avancée ici. Je pars, Dieu voulant, pour les Cévennes lundi.

Je remercie bien vos chers enfants de leur souvenir; certainement, quoique faible en intercession, je prie pour eux...

... Il y a progrès chez V., mais je ne crois pas qu'il soit venu au point que la charité désire pour lui. Le sentiment général condamne, à ce qu'il paraît, la manière dont E. s'y est pris à son égard; je ne partage pas entièrement ce sentiment, et je crois que mon jugement est juste dans la conscience que je ne suis qu'un pauvre pécheur en moi-même, mais dans le désir de maintenir la sainteté de Dieu à sa vraie hauteur, sinon en actes, comme cela devrait être, au moins en jugeant les actes, s'ils ne répondent pas à cette sainteté...

... Adieu, cher frère; que Dieu bénisse abondamment toute votre maison.

P. a passé ici et à Nîmes, assez triste et abattu.

J'ai vu M. qui était au lit pour un mal qui n'avait aucune importance. Il paraissait heureux.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 195 – ME 1899 page 38

à Mr P.S.

Londres, juin 1854

Bien cher frère,

... Il y a deux mots traduits Très-haut ou Souverain; Helionin et Helia; Daniel 7: 18 et 22, c'est Helionin. Les saints du souverain sont toujours Helionin. «Il blasphémera Helia» (verset 25). Le peuple des saints sont les Juifs, je le crois. «Les saints» les embrasse tous, soit des hauts lieux, soit sur la terre. Les saints des hauts lieux ne sont pas nécessairement l'Eglise, mais l'Eglise en est. Je crois que le mot a probablement donné lieu à l'expression epourania dans l'épître aux Ephésiens. Helionin est au pluriel; on a dit pluriel de majesté; je ne le crois pas, quoique ce soit en rapport avec cette majesté. Quand on nomme Dieu, c'est Helia, de sorte qu'il n'y a guère lieu de dire que Helionin soit un pluriel de majesté.

Votre affectionné frère. A la hâte.

Lettre de J.N.D. n° 196 – ME 1899 page 39

à Mr P.S.

Londres, juin? 1854

Bien cher frère,

... J'ai toujours l'intention, Dieu voulant, de me rendre en Hollande, mais je pense que ce sera à la fin de juillet.

Nous avons eu pendant dix jours une chaleur plus accablante que tout ce que j'ai éprouvé dans le midi. Peut-être l'état de mon corps a contribué à ce sentiment de lassitude, mais tout le monde le sentait plus ou moins. Le temps s'est beaucoup rafraîchi. Toutefois j'ai travaillé comme de coutume.

Les frères vont bien; leur nombre a considérablement augmenté; en général, ils sont encouragés et en paix.

Ceux dont nous sommes séparés, hélas! vont toujours plus en avant, quant à la mauvaise doctrine. Il y en a qui ont publié que Christ a dû se mortifier constamment pour pouvoir supporter la croix, sans cela il ne l'aurait pas pu, ajoutant même que la croix extérieure était peu de chose. Béthesda aussi reçoit maintenant ceux de Comptonstreet sans examen. C'est ce que j'ai appris en arrivant, mais nous ne nous en sommes pas occupés davantage. J'espère que la peine que cela cause est selon Dieu, quoique les faits rendent la marche plus claire.

Je viens de publier les Etudes sur 2 Corinthiens dans la traduction anglaise, et je m'occupe des Galates. J'aimerais que vous eussiez ces traductions pour votre texte français, car il y a toujours quelque chose à perfectionner. J'ai découvert par ci, par là, quelques éclaircissements nouveaux sur la force des phrases...

La publication du journal «Bible Treasury» sera continuée. Je m'occupe d'un article sur le résidu juif et sur l'Eglise, d'après les prophètes, les Psaumes et le N.T. Je ne sais où je le publierai. Paix vous soit, cher frère.

Saluez bien Madame et vos enfants de ma part, ainsi que C.

Votre bien affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 197 – ME 1899 page 56

à Mr P.S.

Harlem, 28 août 1854

Cher frère,

... Vous voyez que je suis déjà à l'étranger et chez les bons amis W.

J'ai passé un dimanche à Ostende où nous avons rompu le pain (B. et moi), avec une famille hollandaise bien intéressante. Le père, le moins décidé, est grand ami du roi. Madame et sa soeur sont d'excellentes personnes, et bien au clair; Monsieur a été très fidèle pour confesser le Seigneur devant le roi. C'est B. qui a été l'instrument de leur conversion, à Nice. D'autres âmes ont, je l'espère, reçu du bien.

Je pense partir pour l'Allemagne ces jours-ci. Dites à L. que je bénis Dieu de ce qu'il lui a conservé sa femme, et que j'espère que Dieu lui fera la grâce de consacrer à Dieu son enfant, de coeur et avec un propos arrêté, par la foi.

Paix vous soit, cher frère, et à tous les vôtres.

Je vous remercie beaucoup de l'intérêt que vous mettez à avoir des nouvelles de ma santé. Je suis mieux; je ne suis plus jeune pour retrouver l'élasticité qui accompagne, dans la jeunesse, le rétablissement de la santé, mais j'ai à peu près ma force accoutumée maintenant.

Je salue affectueusement les frères. J'ai quelque espoir de visiter l'Alsace, mais je n'en suis pas encore sûr.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 198 – ME 1899 page 57

à Mr P.S.

Elberfeld, novembre 1854

Bien-aimé frère,

... Ici je suis à écorcher l'allemand avec ces bons frères que Dieu a beaucoup bénis à travers les difficultés accoutumées de l'oeuvre chrétienne. Il y a d'excellents ouvriers, mais nous avons encore nos difficultés. Un frère, que mon frère entretenait, a travaillé parmi eux et a été le moyen d'en réveiller plusieurs, mais il n'inspire pas de confiance aux frères quant à la profondeur de sa piété. Il est actif et a beaucoup de facilité et de confiance en lui-même, les rapports sont difficiles — pas pour moi, sauf en ce qui concerne les efforts pour y porter remède — mais dans leur propre champ ils sont beaucoup bénis. Il y a eu depuis le mois d'octobre de nombreuses conversions; je crains de dire combien, de peur d'exagérer, mais je crois entre cent et deux cents, et il y a de la piété et du dévouement; notre bon Dieu les garde. En général, maintenant on les laisse tranquilles, sauf en Nassau — en Hollande, la police vient de les visiter, je ne sais ce qui en résultera. En général, en Hollande, j'ai trouvé la porte ouverte (je ne pouvais parler que français), mais il me semble que l'Esprit de Dieu y agit. B. a rompu le pain avec plusieurs, dimanche. Il est évident que l'Esprit agit dans ce temps-ci presque partout. Que le nom de Dieu en soit béni. J'ai été très heureux en Hollande, et j'y ai fait la connaissance de plusieurs familles intéressantes principalement dans la classe aisée et instruite, car je ne parlais pas leur langue, mais ce ne sont pas les seuls. J'ai eu une bonne et assez nombreuse réunion à Amsterdam dans une espèce d'hôtel, et une autre moins publique dans une maison où l'on se réunit. J'étais très heureux, et l'on désire que je revienne. B. y a passé quelques jours

après moi; il a beaucoup plus d'entrain, cela va sans dire, et il est plus liant, mais Dieu daigne se servir de tous.

Je pense aller lundi faire, pendant quelques jours, connaissance des frères de la campagne, dans un pays un peu dans le genre de l'Ardèche. Mon havresac me fait défaut en pareil cas et, ce qui est plus important, la langue. Mais j'y vais, je l'espère, avec Dieu, et il suppléera à tout. Sa bonté demeure à toujours. Il permet que le monde visible soit là comme une chose qui le cache, afin que ce soit la foi qui perce à travers tout pour le connaître, qui agisse et qui jouisse, c'est-à-dire qui donne la connaissance de lui-même, car cela appartient à la foi, quand il ne se fait pas voir; mais combien peu nous en avons. Moïse tint ferme, comme voyant celui qui est invisible. Nous ne regardons pas aux choses qui se voient, mais aux choses qui ne se voient pas. Cela fait que la mort même perd sa puissance. Elle n'est, pour le chrétien, que ce qui se voit; ce qui est par derrière c'est Dieu lui-même.

Saluez affectueusement les frères, ainsi que toute votre famille.

Votre bien affectionné.

Quant au Deutéronome, on pourrait dire que c'était un second Décalogue, mais il est évident, d'après plus d'un passage, que le peuple est placé en Deutéronome dans une autre position que dans les trois livres précédents, et qu'il y a là une provision pour l'état de choses que l'on trouve en Samuel où, quoiqu'il y eût des sacrificateurs, Dieu était en rapport direct avec le peuple, et où tout marchait selon la fidélité de ce dernier, mais non selon l'ordre régulier établi de la part de Dieu. J'ai remarqué bien des cas dans le Deutéronome où les directions données supposent que les règlements des autres livres sont abrogés en pratique. Alors le peuple est placé, comme cela arrive toujours, plus immédiatement en relation avec Dieu, bienfait que Dieu tire du mal. Il en est de même de l'Eglise.

J'ai lu ici avec les frères à l'oeuvre, 1 Jean, Galates, l'évangile de Jean, et donné d'une manière suivie le contenu de Matthieu et d'une partie de Luc; le tout en superbe allemand, comme vous pouvez le croire.

Lettre de J.N.D. n° 199 – ME 1899 page 74

à Mr P.S.

Elberfeld 1855?

... Quant à vos chagrins à Pau, j'y prends part avec l'assemblée, de tout mon coeur. Je ne puis dire que j'en sois surpris, bien que j'en sois peiné. J'espère que Dieu donnera à l'assemblée la sagesse nécessaire pour discerner le vrai caractère de ce mariage, ces cas différant beaucoup entre eux. Il y a des cas où il faut user de compassion; d'autres où il faut exercer la charité, sans doute, mais comme lorsqu'on tire quelque chose du feu, tout en maintenant en tout cas la discipline du Seigneur. Un tel mariage est une preuve, quoiqu'il en soit, d'un manque total de spiritualité, mais il pourrait bien y avoir des cas où je serais plus

peiné d'un mariage avec un protestant qu'avec un catholique, bien que le fait soit moralement grave; toutefois il faut traiter ce fait non pas pour cela, mais en soi.

J'aimerais bien savoir comment va mon pauvre P. B. J'étais inquiet de sa position et j'avais un peu l'idée de lui écrire, mais je suis excessivement occupé.

Paix vous soit, bien-aimé frère.

Votre dévoué.

Lettre de J.N.D. n° 200 – ME 1899 page 75

à Mr P.S.

Elberfeld, janvier? 1855

Bien-aimé frère,

... Je bénis Dieu des nouvelles que vous me donnez de B. Dieu est toujours bon, et je pensais qu'il ne voulait pas laisser son pauvre serviteur sans le remonter de son abattement, et qu'il voudrait montrer qu'il est sien.

S'il retrouve la paix, il se peut bien qu'il se remette un peu et qu'il rende un bon et heureux témoignage, mais il ne sera jamais un homme de travail comme par le passé. Cependant il peut être heureux et béni, et rendre un témoignage particulier de la bonté et de la grâce de Dieu. Il se peut, Dieu le sait, que ce soit seulement au lit de mort que le soleil se lève définitivement sur son âme. J'espère que nous le verrons heureux avec une douce soirée à la fin de sa vie, après tant de tempêtes. Dieu est parfait en bonté et dirige tout à l'égard des siens, et pour les siens.

Dieu soit béni que les frères prospèrent. En général, j'en ai de bonnes nouvelles. A Lausanne, il y a eu des conversions, ce qui doit être un rafraîchissement pour les frères de là-bas.

Ici, à Elberfeld, de même, j'espère que l'oeuvre s'approfondit; nos réunions de Cène sont pour moi des temps de communion sensible. Les réunions du dehors sont assez vivantes et bien fréquentées, j'entends là où je vais le dimanche de droite et de gauche...

Depuis que je suis ici, la portée de la Genèse s'est développée à mon esprit, en la relisant, et quelques considérations précieuses se sont présentées. Quoiqu'il n'y ait rien de changé pour moi, j'ai été frappé de la différence entre les communications de Dieu à Abraham, chapitre 15, et leur effet, et celles du chapitre 17, et leur effet. Les unes sont ce que Dieu est pour Abraham, et il demande pour lui-même; les autres, la révélation de ce que Dieu est, et elles conduisent à la communion et à l'intercession pour les autres. Cela est très beau.

Je crois avoir trouvé, dans la dernière partie, une portée et un ensemble que je n'avais pas su trouver auparavant.

Adieu, cher frère; il me tarde un peu d'avoir fini mon travail ici, et de me mettre en route; mais Dieu dirige tout.

La traduction française n'est pas aussi nécessaire que l'allemande, mais ce serait beau d'en avoir une pareille en français.

Votre bien affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 201 – ME 1899 page 77

à Mr P.S.

Elberfeld, février? 1855

Bien-aimé frère,

... Depuis que je suis ici, j'ai écrit sur la fin d'Ephésiens, Philippiens et Colossiens; ce dernier, et en particulier la comparaison de son contenu avec celui des Ephésiens m'a singulièrement instruit, et même à l'égard des vérités spéciales qui se trouvent dans les deux épîtres. Que les voies de notre Dieu sont merveilleuses en grâce! Je sens que nous tirons vers la fin, aussi est-ce une joie pour mon coeur, quoique pour ce pauvre monde il soit terrible de le voir s'enfoncer dans les ténèbres. Ici, les conversions continuent, de manière à rendre témoignage, même d'une manière frappante, à l'oeuvre de Dieu. Dans ces villes (Elberfeld et Barmen), il n'y a guère de conversions de quelque côté que ce soit; mais je suis heureux dans les réunions; on y sent la présence de Dieu, et le nombre des assistants augmente.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 202 – ME 1899 page 118

à Mr P.S.

Elberfeld, avril 1855

Bien-aimé frère,

... Je réponds brièvement à vos questions:

Quant au royaume de Dieu, j'ai un peu l'idée que la partie terrestre du royaume prise à part a perdu le titre de royaume de Dieu. On l'attendait sur la terre au milieu des Juifs, mais ceux-ci ayant rejeté le roi, le royaume leur a été ôté et donné à une nation qui en rapporte les fruits (Matthieu 21: 43). Il a pris un caractère céleste pour ce qui regarde le siège du gouvernement. Le monde sera bien une partie du royaume, mais comme territoire assujetti, pour ainsi dire. Les cieux règnent maintenant et nous avons les mystères du royaume, plus tard ce sera en puissance, mais nous régnerons épi, sur la terre; le royaume n'y est pas. Les apôtres en parlent aussi de cette manière, et les évangiles aussi, me semble-t-il, sauf quand il s'agit d'une attente précédente.

L'expression «Tout Israël» n'est pas difficile, quand on réfléchit à la position de ce peuple. Maintenant, les individus sont appelés à se fondre dans l'Eglise; ils ne sont plus Juifs, ni Israël. Il y a bien eu un résidu selon l'élection de la grâce, mais il ne gardait plus son caractère d'Israël. Le Seigneur ajoutait à l'Assemblée ceux qui devaient être sauvés. Mais lorsque Dieu rétablira

Israël, il fera d'un résidu, est-il dit, une grande nation, et non seulement cela, ce ne seront plus seulement les Juifs, c'est-à-dire deux tribus avec quelques individus des autres tribus; ce sera tout Israël. De plus, les rebelles étant retranchés dans le pays (Psaumes 101: 8), ou étant empêchés d'y entrer, ce qui est épargné devient littéralement «Tout Israël», expression connue de l'Ancien Testament (hébreux Kol Israël), pour la nation collective composée des douze tribus.

Je crois que, quant à la justice, Christ est assis, mais que, quant à nos difficultés, nos faiblesses, ou nos chutes, il intercède pour nous. Quant à la justice, nous sommes dans le ciel devant Dieu; mais nous marchons sur la terre, et à cet égard Christ est entre nous et Dieu. Dans cette relation, une foule d'affections, la confiance qui se réfugie auprès de l'amour, l'attente de la faiblesse, toutes les choses qui se développent chez nous dans la dépendance d'un Etre parfait, mais qui est Dieu en sainteté, s'exercent et se forment dans le coeur, choses auxquelles la justice parfaite ne donne pas lieu. Je sais qu'on a voulu dire que entugcanei n'a pas le sens d'intercession; mais on se trompe; Romains 8: 26, montre le contraire...

J'espère partir la semaine prochaine pour Francfort, et, par l'Alsace, pour la Suisse. Je verrai donc, Dieu voulant, l'état de ces âmes. Il faut être fondé pour résister aux influences pastorales, et les Luthériens (je ne sais s'ils le sont) sont infiniment plus plongés dans la superstition et dans tout ce que Paul a combattu, que les autres.

L'oeuvre s'étend ici; Dieu m'a récemment donné une âme (un fabricant d'ici), qui a encore son parti à prendre, mais qui est affranchi, et qui, j'espère, aura la force de marcher. Ici, comme en toutes choses, c'est le premier pas qui coûte.

Je vous renvoie une partie des notes, en vous remerciant. Les frères d'Angleterre jouissent beaucoup de Matthieu. Vous aurez reçu, je l'espère, les prophètes. J'ai eu l'occasion de parler dans une grande réunion de Baptistes, le lundi de Pâques. L'effet de l'Evangile, de la grâce pleine et libre (ils sont beaucoup sous la loi), était frappant; je ne prétends pas dire quel effet permanent Dieu a pu produire. Dieu m'a donné de la liberté même par rapport à la langue.

J'ai été mécontent de l'habillement de la première partie de notre traduction allemande du Nouveau Testament, et je fais réimprimer ce qui ne me contente pas. J'ai relu et préparé le tout, à part quelques feuilles où il n'y a pas, je le pense, beaucoup de fautes, et je crois, que nous aurons ainsi une bonne traduction. Qui entreprendra l'Ancien Testament? On a bien de Wette, mais sa traduction, toute belle qu'elle soit, laisse à désirer; celle de Luther est affreuse. Notre langage paraît très intelligible aux simples, et je crois qu'en somme nous avons donné le sens de l'Esprit plus fidèlement qu'on ne le trouvera partout ailleurs.

Mais il me faut terminer ma lettre. J'espère toujours vous voir. J'espère, que Dieu mettra sa bonne main à C. Il y avait là des éléments propres à faire éclater des divisions, mais Dieu est fidèle et bon. Puis il y a des relations avec d'autres assemblées, mais cela m'inspire de la confiance, parce que cela fera intervenir Dieu et écartera le mal qui était déjà dans le sein du

troupeau et y fermentait. Quelle bonté Dieu montre envers ces pauvres troupeaux et ses enfants!

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 203 – ME 1899 page 155

à Mr P.S.

Elberfeld, 4 avril 1855

Bien cher frère,

Je vous remercie beaucoup de votre lettre qui m'apprend la mort de notre bien-aimé frère et maintenant heureux B. C'est pour moi une profonde consolation d'apprendre que la paix et la lumière se sont manifestées à cette âme et dans cette âme, avant son délogement. Je m'attendais pour cela à la fidélité de Dieu, mais, tout en ayant la ferme confiance qu'il l'accorderait, j'attendais en tremblant; je croyais y voir les voies de Dieu qui sont toujours sérieuses et solennelles, mais sa grâce domine tout. B. m'était très cher; il avait ses fautes, ensevelies maintenant avec lui, et ses fautes étaient tout extérieures, de sorte qu'on voyait le côté désagréable de son caractère. Il se présentait souvent aux autres de manière à les repousser et à exercer leur patience. Mais je n'ai guère vu un homme plus dévoué et qui se dépensât plus entièrement pour le Seigneur, ne pensant en rien à ses intérêts propres, et cela, non dans un moment d'enthousiasme, mais depuis près de trente longues années. Cela a du prix auprès de Dieu, comme venant de sa grâce. Pour moi, sa mémoire, maintenant que ses fautes personnelles sont passées pour toujours, est revêtue de ce caractère-là, et je crois que Dieu ne l'oublie pas. Il est doux de voir la fidélité de Dieu donnant la paix à cette pauvre âme, la paix de Jésus, en sorte qu'il a pu en rendre témoignage à tous avant son départ. S'il ne l'avait pas fait, c'eût été un poids sur le cœur de beaucoup d'enfants de Dieu, alors même qu'ils reconnaissent que Dieu est vrai, et tout homme menteur, et que ses voies sont souvent encore incompréhensibles. Pour ma part, je n'aurais pas douté de son christianisme, mais le choc sur les cœurs aurait été violent. Il était aimé, quoiqu'il eût froissé bien des cœurs; il avait travaillé depuis trente ans (avec bénédiction pour commencer) dans le Béarn, et était identifié avec l'oeuvre de Dieu dans ce pays, mais Dieu est toujours bon et fidèle.

Notre traduction allemande est imprimée, mais je suis mécontent des trois premiers évangiles et de l'épître aux Romains, et je réimprime ces quatre livres. Dans les Romains, on a retenu (ce doit être en corrigeant à la presse) des passages de Luther que je ne puis supporter. Les autres épîtres, quoique celle aux Galates soit très raide, me paraissent bien traduites, mais au commencement, je n'avais pas assez soigné les détails. Cela ne me retardera pas beaucoup, car nous aurons relu et refait les trois évangiles pendant que l'imprimeur imprimera les sept ou huit dernières feuilles. Je ne doute pas que pour le sens on ait une bonne traduction, et quoique je n'aie pas été satisfait, les frères simples ont trouvé tout ce qu'ils en ont lu beaucoup plus intelligible que ce qu'ils avaient auparavant.

Nous n'avons que les errata à mettre en ordre, et l'avant-propos où j'ai expliqué bien des choses simplement pour les simples, le but de notre travail étant de répondre à leurs besoins. Nous n'aurons plus que cela, si du moins Jean et les Actes des Apôtres passent l'examen que nous allons en faire demain. Ayant commencé ce travail, je préférerais l'avoir bien fait en entier que de le laisser sensiblement imparfait. Nos pauvres frères pourront, je le pense, se le procurer pour moins d'un franc. De Wette avec l'Ancien Testament coûte 20 francs et, sauf sa traduction, il n'y a rien de supportable, et encore présente-t-il des traits de rationalisme. On dit qu'il y a une toute nouvelle traduction de toute la Bible, un Luther corrigé. Je le crois incorrigible; il est bien tombé dans mon estime depuis une année. J'apprécie sa foi, son énergie, la force avec laquelle il se confiait en Dieu pour son oeuvre, je le reconnais de tout mon coeur comme un merveilleux instrument de Dieu sous ce rapport. Mais il était plein de lui-même à un point qui est humiliant pour le coeur, et pénible à lire. Dans sa traduction, il a traité la Parole avec une légèreté qui excite souvent mon indignation. Puis il avait une confiance en lui-même à ne rien voir que ce qu'il voyait. Il manquait de ce genre de coeur qui aime à voir les autres excellents et honorés de Dieu; il n'était pas l'homme qui y prend plaisir, qui savoure ce qui est beau et précieux dans un autre plus qu'en soi, et le voit davantage. Il ne savourait pas même ce qu'il y a de parfait dans la Parole, les traits divins qui s'y trouvent; il était loin d'être au clair quant à la grâce; il croyait que ses pensées, son expérience personnelle, étaient la mesure de la stature possible du christianisme. — Pensez à ce qu'il a perdu de jouissance et de divine excellence comme objet de son coeur et de son âme! J'aime à le répéter: il est admirable dans sa foi et dans son courage, et Dieu l'a employé comme instrument d'une merveilleuse délivrance, mais l'oeuvre répond à l'ouvrier, et c'est une servilité morale, une admiration idolâtre de l'homme, une superstition étroite et ténébreuse qui font peine et pitié, que l'état des luthériens qui échappent au rationalisme qui s'est emparé de ce qui cherchait quelque liberté et voulait sortir des langes dans lesquels Luther avait enveloppé l'église qu'il avait fondée dans ce pays-ci.

Cependant Dieu agit ici comme ailleurs. Il y a eu bon nombre de conversions depuis la dernière fois que je vous ai écrit. En Hesse, les persécutions sont assez fortes, mais la bénédiction aussi. Le secrétaire du tribunal local a été récemment converti, mais il a dû partir au bout de huit jours; je crois qu'il n'était pas Hessois. J'ai continué mes études dans les moments arrachés au travail de traduction. J'en suis à 2 Timothée, livre qui m'a été en bénédiction en rapport avec la décadence de l'Eglise, l'immutabilité de Dieu; la vie et la place qu'ont la Parole et la vérité; mais je ne fais qu'étudier cette épître. Une étude du Nouveau Testament est, comme je l'anticipais, un immense travail, mais un travail qui me fournit, de la part de Dieu, de profondes instructions. J'ai toujours été béni en écrivant ces Etudes de la Parole. C'est ainsi que je reçois, et que son contenu et les pensées de Dieu se développent devant mes yeux, et je l'ai constamment trouvée accompagnée d'une bénédiction sensible de Dieu; que son Nom en soit béni.

Je vous prie de saluer affectueusement tous les frères et de me rappeler au bon souvenir de votre famille, y compris vos chers enfants. Quelle charge dans ces temps-ci! mais Dieu est toujours fidèle. Les temps ne font rien à cela. Que Dieu vous bénisse, cher frère.

Votre bien affectionné en Jésus.

On me dit qu'on cherche à faire croire que le Seigneur ne viendra que dans son jour. Que Dieu garde les frères! Je connais la source de tout cela, Encore une fois, que Dieu les garde!

Lettre de J.N.D. n° 204 – ME 1899 page 178

à Mr P.S.

Elberfeld, avril 1855

Bien-aimé frère,

Votre langue, quoiqu'elle me soit chère par rapport à tant de bons et excellents amis que j'ai en France, n'est, à coup sûr, pas poétique, et ne se prête pas, comme vous le dites, à bien des abstractions, tandis que ma manière de penser est excessivement abstraite, et mon coeur parfois poétique, car je ne parle pas de mon imagination. Aussi je m'étonne quelquefois d'avoir tant à faire avec la langue, comme telle. Je crains que l'allemand me fasse un peu oublier ce que je sais du français, non que je sache mieux le premier, il s'en faut bien, mais quelques formes allemandes prennent possession de mon esprit. C'est une langue difficile, riche en nuances pour les idées de relation, mais qui manque de bien des mots importants. Le grec se fait valoir d'une manière remarquable en présence de toutes les langues, au moins de celles que je connais. L'anglais, quoiqu'il tourne un peu au vague, n'a pas perdu sa valeur pour moi, en apprenant d'autres langues. Il a emprunté, par exemple, au latin-français ce qui manquait à l'allemand, et il est beaucoup plus flexible que le français et même que l'allemand. Celui-ci, avec toutes ses richesses, est aussi un peu «informe», inculte et vague par rapport aux choses morales. Mais les langues ne se forment pas pour les choses de Dieu. Elles sont en rapport avec le développement du caractère d'un peuple. Je parle du vague moral, rare en français, mais qu'on trouve, par exemple, dans le mot: il s'est converti.

Je vous remercie, bien cher frère, de la peine que vous vous donnez pour ces publications. J'espère que les frères en profiteront; du moins, comme je l'ai dit dans la préface, j'en ai beaucoup profité moi-même. Je m'étonne toujours, plus je vais en avant, de la merveilleuse grâce du Seigneur, des richesses et de la profondeur de son amour. Le commencement du chapitre 17 de Jean m'a particulièrement frappé ces temps-ci, non pas quant à la doctrine, mais j'ai remarqué ces mots: «Les paroles que tu m'as données, je les leur ai données». Ce n'étaient pas des paroles qui lui eussent été données comme à un prophète pour les communiquer aux disciples, mais c'étaient les communications faites par le Père au Fils de son amour, pour sa propre joie. — C'est pourquoi il dit: «Afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux-mêmes» — mais dans quelle position cela nous place! Le coeur de Jésus est tellement uni

au nôtre, qu'il faut qu'il communique à ses disciples les sources de sa propre joie. C'est une merveilleuse grâce qui montre un tel amour en Jésus, que le coeur acquiert une confiance nouvelle en lui et un lien plus intime de grâce avec lui.

J'espère pouvoir visiter l'Alsace en passant, je n'irai pas à Montbéliard. R. l'a visité et là j'aurais dû m'arrêter un peu; il y a de nombreux frères, mais en allant de Kehl à Strasbourg, je me rends à Bâle avec le retard du peu de temps que je passerai à Guebwiller.

J'ai de bonnes et encourageantes nouvelles du Gard; à St-Jean du Gard, on est maintenant tranquille, par la bonté de Dieu.

Lettre de J.N.D. n° 205 – ME 1899 page 195

à Mr P.S.

Bâle, 5 mai 1855

Bien-aimé frère,

Je vous dirai en premier lieu que je viens de faire une bonne visite à G. Non seulement votre soeur, ce dont je ne doutais pas, m'a reçu avec plaisir, mais son mari a été tout à fait aimable et prévenant. Lui, ses frères, et d'autres de ces messieurs, ont assisté à la réunion que j'ai tenue dans le grand corridor. Quoique ce ne fût que le jour même qu'on pût en donner avis à tout le monde, il y avait là une cinquantaine de personnes de toutes les classes. Je n'ai fait qu'annoncer la grâce et l'oeuvre qui abolit le péché, en contraste avec l'état de l'homme, et j'espère que Dieu aura béni cette prédication de deux manières, pour les uns en leur montrant que c'est la vérité que reçoit tout homme évangélique, seulement un peu plus claire; pour d'autres, ce qui est plus essentiel encore, l'application de cette vérité à la conscience et la révélation de la grâce et d'un Dieu d'amour, dont les voies s'élèvent au-dessus du péché. Naturellement je ne sais rien de l'effet en détail, mais j'espère que cette réunion aura fait du bien, et que des âmes en auront profité. Plusieurs membres de la famille, avec les M., Mme C., et d'autres sont restés jusqu'à 11 heures, et nous avons parlé assez à fond de l'autorité de la Parole, de l'état de l'homme vis-à-vis de Dieu, et du salut par la grâce. Un monsieur qui a établi des fabriques ailleurs a assisté à tout. Le lendemain j'ai eu une petite réunion allemande chez un frère D., dans laquelle j'espère que le témoignage de la grâce et de l'oeuvre du Sauveur a été aussi celui de Dieu.

J'ai visité autant que je l'ai pu dans la journée. Il y a 12 ou 15 personnes qui prennent la cène, dont deux hommes, bons frères, quoique jeunes dans cette position, et un autre jeune même dans la foi, et converti par le moyen d'une personne très hostile, H. Ce H. l'a visité pendant que j'étais à G., et lui a dit qu'il m'attaquerait même dans la rue. J'ai vu ce H. chez Mr S. et il n'a rien osé dire (il a attaqué Mme S., quand je l'eus quittée), de sorte que tout a tourné en bien. Il y a deux dissidents qui ne rompent pas le pain, mais l'un est venu écouter chez D.; il paraît que ce n'est pas positivement un mal qu'ils ne viennent pas.

Je commence déjà à perdre mon allemand, mais j'ai tenu ici une réunion en allemand, hier soir...

L'épître aux Hébreux s'occupe des croyants sur la terre, comme vous le dites, et elle déclare que Jésus est sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec. Mais dans l'explication des détails, elle ne parle que de la figure d'Aaron. Quant à l'installation de Jésus dans la sacrificature, c'est avec serment et selon la puissance d'une vie impérissable, en sorte que sa sacrificature est intransmissible, mais l'exercice en est maintenant entièrement selon l'analogie de celle d'Aaron. Jésus n'est pas entré dans un sanctuaire fait de main d'homme, mais dans le ciel même pour paraître en la présence de Dieu pour nous. Melchisédec n'intercède pas; il bénit Abraham de la part de Dieu et Dieu de la part d'Abraham; aussi me semble-t-il qu'il exerce sa sacrificature sur la terre étant roi et sacrificateur en même temps. Mais, quoi qu'il en soit de ce dernier point, il est certain que l'épître aux Hébreux, en parlant de *l'exercice* de la sacrificature par Jésus, ne parle que de ce qu'Aaron et ses successeurs ont fait: porter le sang dans le sanctuaire, etc. Cela se comprend, car c'est provisoire, pour ainsi dire, le royaume ainsi que Dieu veut l'établir étant suspendu. Le roi n'est pas sacrificateur sur son trône.

Entre la sacrificature judaïque et l'établissement de la sacrificature royale de Melchisédec qui, pour les Juifs, sera établie dans sa personne (personne qui existe déjà et ainsi la sacrificature et la royauté pour ce qui regarde le droit), il est entré dans le ciel, comme Aaron dans le lieu très saint, pour exercer une sacrificature dont celle d'Aaron était l'ombre, quoiqu'elle n'en fût pas la parfaite image, le voile n'étant pas déchiré.

Je crois que la destruction de la terre par le feu a lieu tout à la fin pour faire place aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre, où il n'y aura plus de mer, mais Esaïe 24: 19 — à moins que ce ne soit par des expressions très générales, ce qui a lieu quelquefois pour laisser la porte ouverte — s'applique, me semble-t-il, assez clairement à ce qui précède le millénium, ainsi que les versets 21-23. La difficulté de ce qui précède dans ce chapitre 24, est de distinguer entre la terre de Canaan et *la terre*. La terre de Canaan étant de fait le centre du jugement, c'est elle qui est le premier objet du jugement, mais ce jugement s'étend à toute la terre. Cela vous donne un peu un exemple de ce que j'ai dit. Vous en trouverez un autre en rapport avec ce sujet, au chapitre 65: 17, 18. Chapitre 25: 8 (et l'apôtre le confirme en 1 Corinthiens 15) s'applique, je crois, au commencement du millénium. Chapitre 26: 19, quoique, tirant sa figure de la résurrection, donne une preuve qu'il y en a une (l'Esprit préparant ainsi les coeurs à une plus pure lumière), s'applique à la résurrection du peuple. Le verset 14 en fait foi; ce sont les nations, comme nations, qui ne se relèveront plus (comme individus ils ressusciteront). Ainsi il est dit: «Les morts ne vivront pas... Tes morts vivront». C'est une bonne preuve qu'il s'agit d'une résurrection de la nation dans le résidu. Demeurer dans la poussière est l'expression d'une humiliation complète, aussi voit-on, au verset 21, que c'est le jugement de la terre des vivants.

Adieu, cher frère; mes cordiales salutations à tous. J'écris en passage ici et sans beaucoup de temps.

Lettre de J.N.D. n° 206 – ME 1899 page 199

à Mr P.S.

Vaud, 1855

Cher frère,

En général il y a du progrès, ici, et les âmes sont heureuses. Une ou deux réunions souffrent, Vevey et Oron par exemple. C'est où le témoignage est simple que cela va bien; puis Dieu gouverne. Il est des hommes dont la fonction est d'éprouver l'Eglise (il faut qu'il y ait des hérésies parmi vous); tel est ce pauvre P. On n'a qu'à remettre assidûment l'oeuvre et les âmes à Dieu où il se trouve. C'est Dieu seul qui peut l'empêcher de tout gâter et de mettre tout en désordre et en malaise. Où qu'il soit, sans fond, il se donne beaucoup d'importance; meilleure chose à faire, c'est de ne lui en donner aucune et d'être ferme comme un roc contre lui. Je ne crois pas qu'il résiste avec ses machinations à la simple fermeté. Si l'on transige avec ces trames de l'ennemi, on est sans force — seulement il faut toujours agir selon la Parole.

On me dit que Mlle L. a été à Genève, mais ailleurs, on ne sait rien d'elle. Il est possible que ces frères, faute d'en savoir davantage, aient coupé court la question. Toutefois, les réunions qui ont tranché de bonne foi, lors même qu'on ne s'y serait pas bien pris quant aux formes, s'en sont le mieux trouvées. L'oeuvre de Satan a été rejetée, et Christ a été honoré, lors même qu'il ne l'a pas été tout à fait selon les règles. Je parle des cas où la nécessité d'agir s'est présentée. Il y a des cas où, si l'on n'est pas dégoûté et indigné, on est coupable; il se peut qu'il y ait de l'ignorance qui en souffre. Mais Dieu bénira la décision pour le fond.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 207 – ME 1899 page 219

à Mr P.S.

Bath, commencement de 1856

Bien cher frère,

Je vous renvoie les morceaux d'épreuves. J'ai été absent pour trois jours pour le Nouvel an dans le Yorkshire, où les frères s'étaient réunis au nombre d'environ 250 des principaux rassemblements de ce comté. Nous avons senti le Seigneur avec nous. En général, Dieu bénit l'oeuvre dans ce moment à Stafford et à Birmingham, ainsi qu'à Londres où l'on jouit de conversions. Ici aussi cela a continué. J'espère toujours être bientôt en France et je ne sais trop comment quitter Bath. Dieu me montrera, je l'espère, mon chemin. Il nous a suscité quelques ouvriers de plus, ce qui est une chose précieuse. Ceux qui ont suivi Béthesda sont en bien des endroits troublés, car les consciences commencent à sentir que le manque de fidélité quant à la doctrine n'était plus supportable. Que Dieu nous maintienne dans le chemin de la paix et de la grâce et de toute ombre ou apparence de l'esprit de triomphe, ce qui ne serait que de l'iniquité, iniquité qu'il jugerait sûrement.

... Les frères d'Allemagne vont bien. Il y a eu quelques difficultés avec un frère qui, avec quelques soeurs, avait de l'exaltation spirituelle, mais on ne s'est pas séparé et cela se calme. Autrement il y a eu des conversions dans un endroit où j'avais commencé, et où je sentais toujours la présence du Seigneur. Il y a maintenant vingt personnes qui rompent le pain, et dans un tout nouvel endroit encore une vingtaine. B. m'écrit qu'il y a plus de sérieux et de profondeur en général chez les frères. Un négociant, converti pendant que j'y étais, homme intelligent, compte aussi prendre sa place maintenant à Elberfeld. A Rudingén et Kreuznach, il y a progrès sensible.

J'ai reçu le Nouveau Testament allemand. Je n'ai lu aujourd'hui que la préface et trois ou quatre chapitres de l'épître aux Romains, mais il me semble que la traduction est bonne à en juger par ce fragment. Je n'aime pas à repasser mes propres travaux, mais celui-ci me rappelle un travail d'amour pour les autres, où à travers des peines et une certaine résistance que l'égoïsme aurait pu faire, j'ai senti l'approbation et le secours de Dieu. Je m'arrête.

Votre bien affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 208 – ME 1899 page 238

à Mr P.S.

Angleterre, 1856

Bien cher frère,

J'espère vous voir cet hiver. Nous sommes en paix en Angleterre; les frères vont bien et je crois que Dieu agit parmi eux. Dans leur vie spirituelle ils prospèrent, et en plus d'un endroit il y a des conversions, rien de brillant, mais le fond me semble solide et heureux. Il y a beaucoup d'union par la grâce entre les quelques-uns qui sont à l'oeuvre. J'ai passé trois semaines en Irlande; à Dublin, on assistait largement aux réunions; plusieurs ont dû souvent s'en aller faute de place. Il y a un sentiment général qu'on trouve Christ au milieu des frères, et lors même qu'on n'ose pas se joindre à eux, on aime assez à profiter de leurs enseignements.

Au revoir, peut-être passerai-je par le Lot et Garonne, mais c'est un peu trop tôt pour décider de mes plans.

Saluez affectueusement les frères, ainsi que toute votre famille, et C. Le chemin de ce pauvre F. a été des plus tristes spirituellement, ainsi que celui de ses compagnons. Je n'hésite pas à dire que l'un d'entre eux est mort sous la main de Dieu, à la suite du mépris des frères de l'assemblée; un autre qui était avec lui a été aux portes de la mort, mais notre Dieu est fidèle, je me suis fié, dans ma faiblesse, à Lui, pour ses pauvres enfants, et il est plein de compassion.

Votre bien affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 209 – ME 1899 page 239

à Mr P.S.

Bath, avril 1856

Bien cher frère,

Paix vous soit, bien-aimé frère, avec la grâce abondante et précieuse de notre Dieu, où les richesses amassées en Jésus coulent comme un fleuve par la puissance de l'Esprit de Dieu.

Saluez affectueusement les frères. Je chéris toujours l'espérance de les voir.

J'écris à la hâte, je suis toujours levé à quatre heures et demie pour pouvoir faire face à mes occupations, et Dieu me fait marcher toujours.

Je prépare une édition des Etudes anglaises comme publication à part.

Votre bien affectionné frère.

J'ai beaucoup joui de la Parole tous ces temps. Je ne sais si j'ai assez prié pour l'Eglise, ou plutôt je sais que je ne l'ai pas fait.

A Londres, les conversions continuent, nous en avons ici et à Bristol.

Lettre de J.N.D. n° 210 – ME 1899 page 253

à Mr P.S.

Bath, avril 1856

Bien-aimé frère,

Je serais peut-être déjà à Londres, sur le point de partir ou en route, si une circonstance imprévue ne m'avait pas arrêté. Le frère qui se serait chargé des réunions de prédication a un érysipèle au pied, le retenant sur son canapé, et je ne sais trop que faire. J'ai neuf réunions par semaine et des âmes désireuses d'entendre. Il y a encore cinq nouvelles âmes qui me semblent sous l'influence de l'Esprit de Dieu, une autre vient de se manifester. Cependant si notre frère n'est pas guéri sous peu, je verrai à en trouver un autre, car je sens que je devrais faire au moins un petit voyage en France. J'avais eu la pensée de visiter en route le Lot et Garonne. Aussitôt que je verrai clairement mon chemin, je vous en informerai. Sauf une visite à Paris en passant, j'irai tout droit à Clairac et à Pau, à Pau d'abord, s'il le faut, puis à Clairac.

J'espère que vous serez content de notre traduction; je crois que je ne serai pas satisfait que je n'en aie une en anglais.

Je n'ai pas l'intention de m'arrêter ici, seulement il faut, si Dieu le permet, que je laisse quelqu'un pour les prédications; cela pourrait me retarder un peu, mais si cela tarde trop longtemps je ferai, Dieu voulant, ma course à Pau et reviendrai ici.

Il est bien doux de voir l'Esprit de Dieu opérer dans les âmes, donnant de l'efficace à sa Parole en les amenant à Jésus et leur communiquant la vie éternelle. C'est une oeuvre qui, dans ce moment, se fait ici d'une manière sensible. Mais s'il se trouvait quelqu'un pour une partie au moins de l'oeuvre, je ne crois pas que mon absence aurait un grand inconvénient. J'ai, je l'espère, beaucoup profité ces temps-ci, de l'étude de 1 Jean. La communion en vie avec Dieu par l'Esprit, Jésus étant cette vie, y est développée d'une manière qui nourrit merveilleusement l'âme.

J'ai visité dernièrement les frères dans un coin de Somersetshire; ils vont bien. Nous y avons eu une délicieuse réunion. Je crois vous avoir dit que j'ai assisté à une autre réunion dans le Yorkshire, où les principaux s'étaient rassemblés de plusieurs villes et villages, nous avons été bien bénis et très heureux. En général, on sent que Dieu ranime la vie et que l'Esprit de Dieu agit au milieu des frères, quoique nous soyons encore bien pauvres, mais je suis frappé des voies de Dieu et de l'action évidente de son Esprit.

Saluez affectueusement les frères. Avez-vous rencontré un M. Cleaver, dont j'étais autrefois une espèce de suffragant?

Votre bien affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 211 – ME 1899 page 255

à Mr P.S.

Montpellier, 31 mai 1856

Bien cher frère,

J'ai trouvé les morceaux ci-inclus à mon arrivée ici et je vous les renvoie. Je reviens d'une tournée dans les montagnes, faite après la conférence, avec des marches de quatre ou six heures; hier, c'était par une pluie battante et en partie dans l'eau, par des chemins de montagne changés en ruisseaux pleins de cailloux, mais j'ai été heureux, sauf à St-André de Valborgne où j'ai eu cependant pas loin d'une centaine d'auditeurs mondains; c'était chez moi une sécheresse insurmontable, quoique heureux dans mon âme; cependant mon âme a été affranchie le second jour, mais c'était bien pénible; je crois que cela tenait à l'état spirituel des baptistes. Cependant, grâce à Dieu, l'agitation se calme; ils ont voulu entamer une discussion après la réunion; le porte-parole, un bon frère, du reste, mais qui n'a pas osé nommer le baptême, et je me suis aussi bien gardé de le nommer, car je déteste ces discussions et tout ce qui éloigne de Christ lui-même; mais ce frère a pris le terrain de la loi et des commandements. Alors, en montrant qu'on était aussi coupable si l'on violait le sabbat que si l'on tuait, cela a donné lieu à un exposé scripturaire de notre position vis-à-vis de la loi, exposé

qui a été, je le crois, utile à plusieurs. Dieu m'a donné de garder une entière douceur, ce qui du reste, quant à l'esprit de l'homme, n'était pas difficile, mais exigeait un peu de patience du côté de ses raisonnements. Quelques-uns des plus exaltés disent maintenant: Il faut laisser chacun libre et agir individuellement. A vrai dire, ils avaient un peu honte de la manière dont leur doctrine se présentait entre les mains de ce frère, car il était assez simple pour la présenter dans son vrai jour. Autrement il y a bien du progrès à Valleraugues, dans les villages autour de St-André, St-Laurent, Vialas, Portes, ainsi que beaucoup d'endroits et de villages écartés dans les montagnes. J'en ai visité plusieurs où je n'avais jamais été.

B. me donne des nouvelles encourageantes des environs de Dijon où de nouvelles assemblées se forment et où des âmes disséminées se convertissent. A Paris, d'où le frère B. est venu à Dijon, les frères, quoique l'apparition de l'été en chasse quelques-uns à la campagne, sont heureux, et des âmes sont ajoutées. Il est bon de se confier en Dieu. Au reste, c'est certainement un moment où Dieu agit; j'espère bien qu'il appelle les âmes en vue de la prochaine arrivée de notre Jésus. Que ce soit en vue de cela est certain, mais la conséquence est que son arrivée est proche. Que Dieu le veuille. Quelquefois cette pensée me détourne un peu du goût du travail de cabinet; toutefois on travaille en attendant et en vue de la préparation des siens. Ainsi, j'ai notre traduction à coeur, tout en ne voulant, je l'espère, que la volonté de Dieu, il me semble que c'est une chose qui me presse de la part de Dieu, mais seulement après l'oeuvre directe pour les âmes.

Je vais à Nîmes pour demain. Paix vous soit, bien-aimé frère.

Saluez tous les frères.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 212 – ME 1899 page 257

à Mr P.S.

Montpellier, juin 1856

Bien cher frère,

Notre conférence aura, je l'espère, été bénie. Les frères se sont empressés de s'y rendre; notre réunion a eu lieu avec plus de détail que de coutume. Les réunions publiques qui l'ont accompagnée ont été très suivies et la présence de Dieu s'est fait certainement sentir.

X a assisté à la conférence et je lui ai parlé, mais brièvement. Il est parti subitement hier sur la nouvelle que, dans l'endroit dont il venait, la fille d'une soeur était à la mort. C'est une fille unique, en sorte que la mère, qui a eu beaucoup d'épreuves, en est bien affligée. V. a beaucoup gagné; il ne s'excuse pas du mal. Je lui ai dit, aussi exactement que je le pouvais, l'état des sentiments des frères. Je crois que mes lettres lui ont fait du bien, qu'il aimerait maintenant s'être rendu à N. au commencement, et qu'il voit que ses lettres étaient déplacées. Son esprit était certainement adouci. Je ne l'ai pas pressé de faire quoi que ce soit, car il me semble que toute la question est l'état de son âme et qu'il faut laisser l'oeuvre de

Dieu s'accomplir en lui. Je ne crois pas que cette oeuvre soit entièrement faite, mais il y a progrès sensible. Il faut quelquefois, si j'ose parler ainsi, avoir patience avec Dieu, c'est-à-dire être exercé par Lui dans la patience. Si l'on avait plus de foi, peut-être cela irait-il plus vite.

En Angleterre, on jouit beaucoup de Jean (Etudes) qui vient d'être publié. Que faut-il faire à l'égard des Actes?...

Paix vous soit, bien-aimé frère. Je crois que Dieu, dans sa grande bonté, fait du bien à l'égard du baptême. Dieu m'a accordé de ne désirer autre chose qu'une conscience parfaitement libre chez tous, quoique je sois profondément convaincu que c'est une illusion et qu'ils se trompent. Dieu le permet, quoique ce soit purement, j'en suis certain, de l'ignorance à l'égard de la position de l'Eglise; j'accepte de coeur le droit de la conscience de chacun, bien que ce soit un assujettissement légal aux ordonnances. Ici, son introduction a été si évidemment, pour tout chrétien sobre, une oeuvre de la chair et de l'ennemi qu'il n'y avait guère besoin de toucher à la question même.

Je m'arrête. — Saluez affectueusement vos enfants et toute votre famille.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 213 – ME 1899 page 259

à Mr P.S.

Montpellier, juin 1856

Bien-aimé frère,

J'ai visité deux endroits depuis ma visite à Pau. Nous avons eu beaucoup de monde, malgré les vers à soie. A l'un de ces endroits, un réveil assez frappant et réjouissant, mais qui est loin d'être exclusivement entre les mains des frères, quoique en partie fondé sur les vérités qu'ils ont enseignées, de sorte que le pasteur rationaliste les prêche en partie pour ne pas perdre son auditoire. Là le monde dit qui doit se convertir demain, et loin d'être persécuté on est plutôt bien reçu. Dans l'autre endroit il n'y a guère que les frères, maintenant au nombre de cent trente peut-être, et les gens du bourg viennent en assez grand nombre. La manière dont Dieu a agi à l'égard du système baptiste est assez remarquable, mais je sens que notre part est la paix et la tranquillité et qu'il nous faut laisser toute l'affaire entre ses mains.

On vient de me dire que de la réunion baptiste qui s'était formée, trois sont rentrés au milieu des frères, et les autres ont cessé de prendre la cène jusqu'à ce qu'ils voient plus clairement leur chemin. Il faut que je parte.

Une chose m'a intéressé: deux ou trois nouveaux ouvriers, plus ou moins voués à l'oeuvre, ont assisté à la conférence. Il s'en développe d'autres, soit pour les besoins locaux (et ceux-ci deviennent toujours plus précieux), soit pour circuler. Paix vous soit, cher frère.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 214 – ME 1899 page 276

à Mr P.S.

Montpellier, vendredi, 1856

Bien-aimé frère,

Je vous renvoie les morceaux contenus dans vos deux dernières lettres que j'ai trouvées à mon passage pour Montpellier. J'ai été à Nîmes, à St-Hippolyte et à Ganges.

Toujours bon nombre d'auditeurs, et grand désir d'entendre. Ganges a bien besoin d'une oeuvre de Dieu; l'oeuvre des frères languit et tout le reste avec elle. J'ai vu le jeune B., il va bien, et il y a chez lui de bonnes et sérieuses pensées. M. O. aimerait l'envoyer en Allemagne, ou mieux encore en Angleterre. Dieu prendra soin de lui, je n'en doute pas, comme il l'a fait jusqu'à présent. Il travaille bien; il doit passer, Dieu voulant, ses examens pour le baccalauréat cette année.

Je suis bien aise que l'Etude sur Jean soit achevée, on la demande. On aime celles sur Matthieu et Marc, et l'on dit qu'elles sont plus complètes et plus claires que les études sur l'Ancien Testament... J'ai trouvé quelques fautes dans l'Etude sur les Actes, mais le développement du progrès de l'évangile eu égard au judaïsme m'a fort intéressé; je doute qu'il intéresse autant le lecteur ordinaire. Je viens de corriger la traduction anglaise qui va se publier.

J'ai parcouru presque toutes les Cévennes; on a grand besoin de demander à Dieu de susciter des ouvriers. Il paraît que les portes sont très ouvertes dans la Côte-d'Or. On dit que la liberté religieuse va être accordée à tout le monde et qu'on a ouvert les temples fermés dans la Haute-Vienne. Les temps sont remarquables. Quoiqu'il en soit, Dieu gouverne et dispose de tout dans sa sagesse...

En définitive tout ce qui n'est pas de l'Esprit, est de la chair, et si Dieu ne nous gardait pas, nous tomberions entre les mains de l'ennemi. Il y a la négligence qui nous refroidit, mais il y a aussi l'indulgence pour soi-même, par laquelle l'ennemi nous trompe pour nous faire du mal, et alors la conscience a besoin d'être foncièrement guérie, en dehors de la question du salut.

... Paix vous soit, bien-aimé frère.

Saluez affectueusement toute votre maison.

Votre bien affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 215 – ME 1899 page 278

à Mr P.S.

Lausanne, 9 octobre 1856

Bien cher frère,

J'ai différé ma réponse à votre lettre, espérant toujours voir votre chère soeur avant d'écrire. Ensuite, une fois engagé dans la conférence, il était assez difficile de saisir un moment. J'ai passé tout près de G., mais j'espère m'y rendre bientôt. Mon ophtalmie m'a retenu à Londres dix ou quinze jours, et quelques frères étaient déjà arrivés en Suisse avant moi. Votre lettre m'annonçait l'arrivée des V. à Rotterdam. Je me suis alors décidé à y passer, au lieu de ne faire que traverser la France pour me rendre tout droit en Suisse. J'ai trouvé Mme V. à Rotterdam et fait la connaissance de son beau-frère et de la famille de celui-ci qui m'ont bien intéressé. Mme V. prenait part à notre conversation sur l'affranchissement par grâce avec le plus vif intérêt. Le beau-frère est un bon vieux chrétien, très aimable. Ensuite j'ai vu Mme** ; le frère de M.** , chrétien aussi, et une autre soeur mariée à Scheveningen, tous intéressants. Nous avons parlé non seulement du Seigneur, mais aussi du nationalisme, etc.; Mr V. était franc et droit, de même que sa soeur. Mlle V. était à La Haye chez Mme S.; je suis allé lui rendre visite, mais elle était sortie, et je n'ai pu la voir.

J'étais si près de Leyde que j'ai poussé jusque là le même soir — tenu une réunion assez nombreuse à Poel Geest — mon français était interprété — visité le lendemain dans le voisinage, rentré à Rotterdam à huit heures, puis parti pour remonter le Rhin, mais en voyageant sans arrêt, je n'ai pu arriver que le samedi soir à Lausanne.

J'ai reçu depuis une lettre de Mme H., au sujet de ces malheureux baptistes qui avaient cherché à troubler les chrétiens de ces côtés-là. J'espère la voir lorsque je quitterai la Suisse après la conférence, s'il plaît à Dieu. Serait-il possible qu'un frère qui se met à l'oeuvre pût profiter des instructions de T. pour se développer un peu s'il venait dans le Béarn; il espère profiter en même temps des méditations.

Ce frère P. est un très bon frère, assez intelligent, ne saisissant pas les choses rapidement. Il ne sait guère que son patois de la Lozère, car il n'a passé qu'une année à l'école. Il y a du fond chez lui, de la conscience, de la piété et du dévouement aussi. Le projet dont je vous parle vient de lui; je me chargerais de la dépense.

J'espère, cher frère, vous voir cet hiver. Je tiens un peu à achever notre traduction, et je compte que vous serez à même de m'aider. On la désire beaucoup, mais plus j'avance, plus je sens la difficulté de l'entreprise et combien d'attention est nécessaire, même pour l'impression. J'ai publié l'épître aux Romains en anglais, et j'ai trouvé des fautes jusqu'à la dernière révision.

Ma traduction allemande a souffert de la précipitation avec laquelle elle a été imprimée. Les baptistes ont proposé d'acheter l'édition tout entière. Je ne sais ce que B. leur a répondu.

Je n'ai pas beaucoup vu les frères d'ici, ayant été toujours en conférence, mais en général ils vont bien; en plusieurs endroits, il y a une grande augmentation en nombre, et, je l'espère, du progrès et un bon esprit. J'aurais assez aimé les voir davantage, mais le temps est court et le champ vaste. Il faut que je vous quitte.

Saluez affectueusement votre maison et les frères.

Votre tout affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 216 – ME 1899 page 280

à Mr P.S.

Lausanne, 21 octobre 1856

Bien-aimé frère,

Je vous remercie de vos renseignements sur T. Je les communiquerai au frère P., si je le revois. C'est un excellent frère qui s'est mis à l'oeuvre... Je me suis écorché la jambe et suis étendu sur un canapé. Cela pourrait retarder mon arrivée à Pau. Notre Dieu dispose de tout dans sa parfaite sagesse. — Depuis cet accident je me suis occupé, sur la demande d'un frère K., d'Angleterre, à comparer l'ordre du récit dans Matthieu et en Marc. Mais Jean fait toujours mes délices.

Saluez votre maison, ainsi que Les frères. Je serai heureux de vous revoir tous.

Votre frère affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 217 – ME 1899 page 296

à Mr P.S.

Montpellier, 18 décembre 1856

Bien cher frère,

Je n'ai pas répondu à votre lettre que du reste j'ai laissée à Londres, parce que mes mouvements étaient incertains.

J'ai été retenu en Suisse par un accident qui n'a pas eu d'autres suites que le retard de mon voyage. De là j'ai été appelé en Angleterre où j'ai été retenu plus longtemps que je ne pensais, mais on ne peut pas toujours faire cheminer les autres au pas où l'on voudrait aller soi-même. Lorsque j'avais presque fini ce qui m'avait amené en Angleterre, Mr H. P. m'annonce qu'il doit se marier le 16, et me prie de venir. J'arrive et la belle-mère de sa future est dangereusement malade, en sorte que pour le moment le mariage est renvoyé; si elle va mieux, il se célébrera, Dieu voulant, lundi prochain. Peut-être me faudra-t-il retourner en Angleterre pour mettre la dernière main à ce qui m'occupait là-bas. Si je le peux, je traverserai la Hollande, Elberfeld, Guebwiller, Besançon et quelques autres endroits, en revenant dans le midi. S'il est trop tard, je viendrai, Dieu voulant, directement à Pau, mon désir étant d'achever si possible la traduction du N.T. J'attends la manifestation de la volonté de Dieu pour mes mouvements qui ont été récemment si souvent dérangés.

En général, il y a du bien en France, en Angleterre et en Suisse. Les ouvriers manquent, peut-être l'énergie de la foi, et certainement chez moi. Je sens quels besoins existent, combien

un témoignage puissant est réclamé pour haut élever le Seigneur dans ces temps où tous les esprits sont en branle, mais je me trouve faible. J'aimerais savoir toutes les langues pour agir sur toutes les âmes; peut-être est-il beaucoup mieux d'être gardé dans la petitesse, au moins c'est une sphère qui est plus dans la mesure de mes ressources morales.

Il y a à C.-T. un mouvement de l'Esprit de Dieu que la Société évangélique cherche à exploiter, par la promesse d'envoyer un instituteur. On cherche par ce moyen de détourner les âmes des réunions des frères.

J'ai pensé qu'il serait possible que T. pût l'entreprendre. Je ne sais s'il est habitué à tenir des réunions; ce serait à désirer. Il n'y a rien là de brillant. On offre maison et jardin et les parents fourniraient beaucoup de choses pour la maison, si l'on ne pouvait aider pour le salaire.

C'est le bien à faire et non une position temporelle brillante qui pourrait être le motif pour engager quelqu'un à s'y consacrer. Si ce n'était que pour un temps, est-ce que T. serait disposé à entreprendre la chose?

Pendant mon séjour à Londres, j'ai achevé les Etudes sur les deux épîtres aux Corinthiens; la première est imprimée (en anglais). Elles sont, particulièrement la seconde, très difficiles.

Paix vous soit, bien-aimé frère.

Voire affectionné frère en Christ.

Lettre de J.N.D. n° 218 – ME 1899 page 298

à Mr P.S.

Midi de la France, janvier? 1857

J'ai vu Mlle X. à P., et il ne m'a pas paru qu'il y eût cause pour la refuser, parce qu'il n'y avait chez elle aucune solidarité morale avec le mal; elle l'ignorait. Dès lors je n'avais rien à dire; l'eût-elle accepté, j'aurais été aussi décidé que possible. C'est à G. qu'elle a été repoussée. Sa demande à Pau me semble le plus mauvais signe que j'aie vu chez elle. Je ne sais ce qu'elle aura dit aux frères de G., de sorte que je ne saurais les juger, ni les excuser. Quand on n'est pas au fait des circonstances et qu'on sait qu'il y a une infidélité flagrante dans une réunion, il y a danger de couper court en demandant simplement si l'on y va, sans examiner l'état individuel. Si l'on est solidaire en principe avec ce mal-là, j'aimerais mieux être seul jusqu'à la fin, que de marcher avec le mal, parce qu'après tout Christ est plus que les frères, et ces doctrines sont le mépris le plus abominable de Christ que je connaisse. Dieu l'a permis, car c'est une chose absolument certaine que l'on a profité de cette occasion à Béthesda pour rompre avec les frères, et Dieu a permis qu'ils le fissent de manière à déshonorer Christ. Je ne me contente nullement de ne pas aller à Béthesda moi-même. L'assemblée de Béthesda a publiquement, comme assemblée, adopté une base, des principes qui, tout en déclarant qu'elle avait connaissance des blasphèmes en question, professent hautement qu'elle voulait rester indifférente à ces blasphèmes, et recevoir les personnes qui

étaient identifiées avec eux, sans même demander si elles les retiennent ou non. De fait, les agents ardents de ces blasphèmes, étaient à Béthesda au moment où la déclaration de l'assemblée eut lieu. Les deux pasteurs déclarèrent que, si ces principes n'étaient pas adoptés, ils cesseraient d'exercer leur ministère. Ils ont préféré voir les frères irréprochables les quitter, que de demander si les personnes dont ils prenaient la cause étaient des blasphémateurs de Christ (le fait était que l'on favorisait *une partie* de la doctrine, et qu'ils l'enseignent encore). L'assemblée, comme telle, a adopté en principe l'indifférence à ces blasphèmes contre Christ, en en citant plusieurs, de sorte qu'elle savait ce qu'elle faisait, Or les personnes qui vont sciemment à Béthesda, ou les réunions qui sont en communion avec cette assemblée, sont solidaires avec elle, acceptent, dans leur conduite, non les détails de son activité peut-être, mais son principe d'association. Si ces personnes ignorent ce qui s'est passé, je n'ai rien à dire pour les refuser, mais si une personne, quant à sa communion chrétienne à l'égard du corps auquel elle appartient, se rend solidaire des blasphèmes contre Christ comme terme de communion, je n'ai pas de communion avec elle; elle est en hostilité contre Christ et l'Eglise. Je crois à la solidarité de l'Eglise, et je ne peux pas accepter comme élément de cette solidarité l'indifférence aux blasphèmes contre le Seigneur. Que cette personne me dise qu'elle n'est pas indifférente, ou qu'elle me demande d'être reçue comme simple chrétien, cela ne me touche en rien, parce que sa conduite dément sa profession, et la seconde de ces expressions cache toujours quelque chose; on ne parle pas ainsi sans raison. C'est un effort de Satan pour faire de la réception de tous les saints un principe latitudinaire quant à la personne de Christ lui-même. Si l'on devait faire une différence pareille, j'aimerais mieux voir un pécheur avéré reçu, que ce principe-là. S'il est plus subtil et ne choque pas la conscience naturelle, raison de plus pour être sur ses gardes. Je dois veiller à ce qu'aucune racine d'amertume ne surgisse. Je résiste autant que je le puis à l'oeuvre de Satan.

Quant à P., je ne suis pas du tout sûr que la même discipline ne lui soit pas applicable. Si je demeurais dans le même endroit que lui, je serais sur mes gardes envers lui.

Lettre de J.N.D. n° 219 – ME 1899 page 316

à Mr P.S.

Bordeaux, fin avril 1857

Bien cher frère,

Je vous renvoie vos notes ci-incluses. Il paraît que c'est la fin. Que Dieu dans sa grâce fasse reposer sa bénédiction sur ce travail.

J'ai eu de bonnes réunions à Orthez, Bellocq et Puyoo, et j'espère que les frères en ont été rafraîchis et aidés. A Bordeaux, quoique j'eusse défendu à A. d'ébruiter la chose, j'ai eu le soir un local au grand complet, et beaucoup d'attention, le jour une très bonne conférence avec les frères; plusieurs étaient venus de la Charente, etc., en sorte que j'espère que ma visite n'aura pas été vaine. En tout cas, j'ai été très heureux de voir les frères. Je dois, Dieu voulant, voir M. aujourd'hui. Je n'ai pas grand espoir de tout ce mouvement, mais Dieu peut s'en servir

pour tirer quelques âmes des ténèbres. La vérité et la grâce qui sont venues par Jésus Christ sont toujours précieuses; puis la réalité viendra bientôt. Quelle sera alors la perfection de la gloire et du bonheur!

J'ai été accablé par la fatigue, mais en me mettant au lit un peu après dix heures, j'ai pu tenir tête à l'épuisement de mes forces, et continuer. Je pars, Dieu voulant, demain samedi, pour Paris; je n'ai pas aujourd'hui de réunion le soir.

317

Je pense souvent à vos enfants. Que Dieu se révèle à eux.

Saluez affectueusement tous les frères.

Votre affectionné en Christ.

Lettre de J.N.D. n° 220 – ME 1899 page 317

à Mr P.S.

Paris, lundi fin avril 1857

Bien cher frère,

Je pense partir d'aujourd'hui en huit pour Londres.

Nous avons eu de bonnes réunions à Bordeaux. Les frères des deux Charentes et de Ste-Foy, etc., sont venus à une conférence qui a été, je l'espère, utile.

Je suis très heureux d'avoir vu les frères du sud-ouest, et j'espère que cela les ranimera un peu, mais il faudrait un travail un peu suivi, spécialement à Orthez. Au commencement, peu de chose ranime, mais quand on se trouve dans la patience journalière de la vie chrétienne, il faut continuellement se nourrir de Christ pour ne pas se trouver dans une ornière et surchargé de circonstances qui ne sont rien en elles-mêmes, mais qui suffisent pour nous cacher Christ et le déplacer.

Saluez tous les frères. J'ai été très heureux de les voir.

Votre affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 221 – ME 1899 page 318

à Mr P.S.

Oud Poel Geest près Leyden, Hollande, août-septembre 1857

Bien cher frère,

Votre lettre m'a suivi ici, ce qui a retardé ma réponse.

... J'ai été étonné de trouver que ce cher Mr de S. ait vécu si longtemps. Je serai très heureux de voir les amis à G., si je descends de ces côtés. Il est possible que j'aille en Suisse, mais je n'ai pas de plan.

Quand j'étais à Pau, je sentais, en priant beaucoup, que je pouvais remettre les choses au Seigneur, et qu'il garderait l'oeuvre et ses enfants en Suisse; je n'ai pas perdu cette confiance. Je ne me sentais pas appelé à m'y rendre dans ce moment-là, mais je suis toujours prêt à le faire, si Dieu m'y appelle. L'effort de l'Ennemi a été partout des plus violents ces temps-ci, mais Dieu est au-dessus de lui. Je trouve que c'est un honneur, en pareil cas, d'être en butte à leurs attaques, tout en reconnaissant mon indignité. En ne m'en mêlant pas, le caractère de ces attaques est d'autant plus évident, quoique j'eusse pris mon parti devant Dieu avant même que E. fût en Suisse. A l'égard de la lutte elle-même, je suis sûr que les frères ne trouveront ni délicatesse, ni conscience, chez ceux qui cherchent à les égarer, mais il faut penser à tous et chacun n'est pas sensible au caractère de ces procédés. Ma confiance est en Dieu. D'après ce que j'ai entendu, si l'on avait laissé agir A., E. n'y serait pas. Mais Dieu est au-dessus de tout, et il se peut que le vrai caractère de ces procédés soit davantage mis en évidence par ce moyen.

Jusqu'à présent je n'ai vu ici que quelques personnes; nous attendons une réponse pour tenir quelques petites réunions (françaises) à Amsterdam. Ma paresse est une épreuve pour moi. En Angleterre, j'ai passablement travaillé, et j'ai extrêmement senti la puissance de Dieu avec sa Parole, davantage hors de Londres que dans cette ville, quoique j'y fusse très heureux avec les frères, et à la fin aussi en prêchant. Grâce à Dieu, j'ai été tout à fait réjoui par le progrès, l'union et le bien-être des frères en général. J'ai fait une tournée et j'ai été frappé de l'esprit heureux dans lequel je les ai trouvés; leur nombre a aussi passablement augmenté en beaucoup d'endroits, et de nouvelles réunions se sont formées. Je ressens le désir d'être un peu avec eux.

Mes traductions anglaises se vendent, la vente augmentant à mesure qu'elles sont connues; il y en a au moins deux autres, comprenant tout ou partie du Nouveau Testament; ce que j'en ai vu me rend satisfait de la mienne, bien que, lorsque je la lis toute seule, j'en sois toujours mécontent. Il faut que je lime le style de l'épître aux Romains, si je publie le Nouveau Testament complet.

Le journal anglican évangélique d'Irlande recommande de la manière la plus chaude «The Girdle of Truth», et mes articles en particulier; c'est assez nouveau pour moi.

J'ai été beaucoup occupé soit aux diverses impressions, soit en composant des articles à Londres, entre autres sur le résidu juif et l'enlèvement de l'Eglise, et sur la tribulation. Je crois que la vérité fait un progrès sensible, mais, comme de coutume, à travers l'opposition.

Béthesda fait du progrès, au moins dans la publicité du mal qui s'y trouve. On y reçoit des personnes de Compton Str., la réunion de Mr Newton à Plymouth, sans examen, et d'une manière déclarée. Je connais là un homme influent qui cherche ouvertement à justifier les écrits de Mr Newton lui-même, et des traités, contenant des doctrines affreuses, sont répandus par des personnes qui enseignent, parmi ceux d'Orchard Street.

J'ai la confiance que Dieu montrera qu'il juge le mal en Suisse. S'il veut que j'entre dans le combat (quoique j'en aie eu bien assez, et que dans un certain sens je sois fatigué de

l'iniquité que j'ai rencontrée, sans me faire illusion sur mon propre coeur et sur moi-même, je l'espère), je suis prêt à le faire. Si j'entre, ce ne sera pas pour reculer, mais il est beaucoup mieux, si Dieu le permet, que cela se fasse sans moi. Dieu lui-même montrera davantage la chose et les frères seront sur un terrain plus sûr. Si Dieu est glorifié, il est toujours bon qu'il en remporte la gloire et que les hommes ne puissent pas dire que ce soit une affaire personnelle.

Paix vous soit, bien-aimé frère, que Dieu vous bénisse avec votre famille.

Votre dévoué frère.

Lettre de J.N.D. n° 222 – ME 1899 page 338

à Mr P.S.

Rotterdam, Hôtel Weimer, 1^{ers} jours de septembre 1857

Bien cher frère,

Je suis pour le moment dans un petit hôtel à Rotterdam où sont logés les V., assez agréablement et tranquillement, quoique, en fait d'hôtel, il n'y ait rien de bon à Rotterdam.

Nous étions quatre pour rompre le pain dimanche chez Mlle V. J'ai pu voir assez de personnes, des parents, des amis, des amis de parents des V., et nous avons eu une très bonne soirée dans leur salon avec environ trente personnes. Ensuite d'autres chez les parents de Mme, ou dans les visites. Je commence à comprendre le hollandais pour les choses religieuses, mais il nous faut prendre tour à tour le français, l'allemand et le hollandais; l'anglais est, pour le moment, en disponibilité.

Je n'ai pas encore vu les V.; Mme était à La Haye, mais ils ont cherché à me voir avec beaucoup de cordialité. J'ai passé une soirée avec Mme C. d'E., et la vieille dame M., à La Haye. J'y verrai peut-être quelques personnes, mais je ne m'attends pas à grand-chose de ce côté.

A Amsterdam, j'ai eu trois réunions françaises et une franco-hollandaise. Le nombre de dames et de curieux diminuait (la société n'est pas à Amsterdam dans ce moment), mais le nombre des hommes vraiment intéressés allait en augmentant, et l'on m'a dit que si j'avais continué il y en aurait eu toujours davantage. Quelques-uns, je l'espère, ont été profondément pénétrés et réveillés par la vérité. Je crois que si Dieu me donne de les voir, il y en aurait qui se trouveraient dans des relations plus larges et plus intimes avec le Seigneur. Il y a certainement une action de l'Esprit de notre Dieu à Rotterdam; je ne doute pas que l'opposition ne se réveille, mais je suis très heureux d'être venu.

Notre cher frère V. va passablement, mais il est exercé, car il s'agit de savoir quelle décision il devra prendre avec ses associés, décision quelle qu'elle soit, évidemment importante pour son avenir. Mais Dieu sait tout cela d'avance, qu'il daigne le diriger.

Je ne dis rien de ce que je pense à l'égard de l'effet moral de ce principe de Béthesda, parce que on croit, ou l'on dit toujours que c'est un sentiment de parti, etc. J'ai prié, beaucoup prié, quant à moi du moins, pour cette affaire, c'était ce qui valait le mieux, mais personne ne

sait l'horreur que j'ai de son effet moral. Au reste, je crois que Béthesda ne pouvait manquer de produire un certain effet sur une personne spirituelle, quoiqu'il puisse y avoir là d'excellentes personnes; mais je ne crois pas qu'une personne spirituelle puisse se tromper sur le vrai caractère de cette assemblée. Cependant, pour garder les âmes, il faut la puissance de Dieu, car la puissance de l'ennemi est grande, et la chair toujours prête à se laisser aller à ses séductions. J'espère que Dieu mettra au clair les frères en Suisse. Qu'il ramène aussi ceux qui sont égarés. C'est à Pau que j'ai été exercé à l'égard de ma présence en Suisse, et cela m'avait bien éprouvé. Je n'ai jamais douté que j'aie été dirigé du Seigneur. Ce que E. et vous, me dites de l'état de choses est une trop grande preuve que Dieu m'a exaucé, pour que j'hésite à voir sa direction et sa main. J'espère et je lui demande que tout cela soit un moyen pour ramener ces deux frères de ce qui a produit cet égarement; à vue humaine, il y aurait davantage à espérer de B. que de E., mais notre Dieu est puissant pour les ramener et les restaurer tous les deux.

Adieu, cher frère; il y a une paix qu'aucune de ces choses ne touche.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 223 – ME 1899 page 352

à Mr P.S.

Appeldoorn, août ou septembre 1857

Bien cher frère,

Je vous remercie beaucoup des nouvelles que vous me donnez...

La traduction des Psaumes réussit, je l'espère; nous avons achevé le 109^e (*). L'hébreu présente, à côté d'une grande et belle simplicité, des difficultés qui parfois ne se laissent pas surmonter facilement. Voici, par exemple, un mot que les uns traduisent par «ornement», d'autres par «âgé», d'autres encore par «bouché». Et le moyen de s'en sortir! Dieu peut donner de l'intelligence, sinon on est bien embarrassé.

(*) La traduction des Psaumes en allemand.

Quant au mot «Evangile», permettez-moi de vous faire remarquer que je n'accepte pas l'idée de «ne pas faire de changements lorsque ce n'est pas nécessaire», parce que j'aime aller à la source, sans mépriser toutefois le secours que les traductions précédentes peuvent fournir. J'aime aussi la simplicité même dans les expressions; au surplus vous serez toujours embarrassé avec le verbe, parce qu'on ne peut faire suivre le mot «évangéliser» d'un objet comme, par

exemple, «leur évangéliser Christ», ou «le royaume». Au reste, je laisserai faire pour le mot «évangile», seulement on devra absolument introduire dans la préface, ce que du reste Luther a fait, une explication du terme et de son emploi. Depuis que j'ai commencé, j'ai examiné tous les passages avec la Concordance Wigram. Il en est «d'évangile» comme du mot Christ, c'est-à-dire que, dans les épîtres, le mot a pris beaucoup plus la force d'un terme de

convention. Luc et Jean ne s'en servent pas; il ne se trouve pas en Jude, Jacques et les épîtres de Jean; une fois seulement dans les épîtres de Pierre, souvent dans celles de Paul, quatre fois en Matthieu, uni à «du royaume». Marc s'en sert quelquefois techniquement. Dans les Actes, nous le trouvons au chapitre 15: 7, mais en faisant voir que le mot avait pris la forme dont j'ai parlé.

Après quelque hésitation, nous avons conservé le mot évangile, au lieu de dire bonne nouvelle ou heureux message, expressions qui, quoique justes pour le sens, nous déplaisaient par leur familiarité, mais nous attirons ici l'attention du lecteur sur le danger qu'il y a dans l'usage de ce mot et sur quelques faits se rapportant à l'emploi qu'en fait la Parole. En général, quand on parle de l'évangile, on pense à un système de doctrine, on dit: «Il prêche l'évangile», cela n'est pas l'évangile. Le sens propre du mot est ce que nous avons indiqué: «de bonnes nouvelles», ou «un heureux message» qu'on apporte. Ainsi 1 Thessaloniciens 3: 6, Timothée a apporté à Paul de bonnes nouvelles de la foi et de l'amour des Thessaloniciens. Il a «évangélisé» Paul, est-il dit. Peu à peu cependant, de même que le mot Christ au commencement était un titre: «l'oint», le mot «évangile» est devenu un nom. C'est ainsi que la bonne nouvelle de la foi et de l'amour de Dieu et de son intervention en Christ pour sauver les hommes, est appelée la bonne nouvelle, l'évangile. Seulement il faut prendre garde de ne pas perdre de vue l'idée d'une bonne et heureuse nouvelle de la part de Dieu. Aussi le mot est employé pour plus d'une bonne nouvelle; ainsi nous avons: «l'évangile du royaume», c'est-à-dire la bonne nouvelle que Dieu allait établir son royaume sur la terre, ce qui est autre chose que la bonne nouvelle de l'intervention de Dieu en grâce pour le salut. Nous trouvons «l'évangile de Dieu», ce qui désigne la source de la bonne nouvelle, «l'évangile de Christ», ce qui indique son sujet. Le lecteur attentif remarquera d'autres cas. Comme je l'ai dit, l'emploi de ce mot n'est pas universel: Paul seul, ce grand héraut de la bonne nouvelle, l'emploie très souvent, mais pas toujours dans le même sens. Marc est le seul des évangélistes qui s'en serve plusieurs fois comme on s'en sert aujourd'hui. Le service de Christ, comme annonçant la parole, est particulièrement le sujet de Marc; on n'y trouve par conséquent aucun récit des circonstances qui ont accompagné la naissance du Sauveur; il commence par l'évangile même. Aussi à la fin, la mission qu'il confie à ses disciples n'a pas un caractère particulier, comme dans les autres évangiles. Il est simplement dit: «Prêchez l'évangile à toute créature». On comprend que, dans le cours de son évangile, il se serve de ce mot pour désigner en général la prédication de la bonne nouvelle. Toutefois il faut remarquer que même en Marc cette expression n'est pas employée en dehors de l'idée de la venue du royaume (ce qui n'est pas la mort et la résurrection de Jésus Christ, quoique ces événements soient arrivés avant l'établissement du royaume, et même, de fait, fussent nécessaires à cet établissement), car il dit: «Le temps est accompli, et le royaume de Dieu s'est approché; repentez-vous et croyez à l'évangile». Il est évident qu'avant la mort et la résurrection du Seigneur Jésus, ces faits précieux et fondamentaux ne pouvaient pas être annoncés comme bonne nouvelle. On aurait dû croire à un Christ vivant.

Il reste encore une remarque à faire. Le mot «évangile» est employé pour la prédication de la vérité, aussi bien que pour la vérité prêchée, le mot ayant la signification d'une bonne nouvelle apportée. Par exemple, 1 Corinthiens 9: 14, le Seigneur a ordonné que ceux qui prêchent l'évangile, vivent de l'évangile; ils prêchent une doctrine, mais ils ne vivent pas de la doctrine mais de leur service en le prêchant. Au verset 18, «mon pouvoir dans l'évangile», c'est son service comme prédicateur; ainsi Philippiens 4: 15, «au commencement de l'évangile», c'est-à-dire de la prédication de cette bonne nouvelle, Ces exemples suffiront. En définitive, il y a quelques passages en Marc et dans les épîtres de Paul où le mot est employé pour un système de doctrine, pour le contenu du message de la bonne nouvelle, et non pour l'acte de l'annoncer. Avec ces remarques faites dans le but de garder le lecteur de l'abus du mot, nous laissons «évangile» dans le texte sans l'interpréter.

Je doute un peu que l'idée de communication soit perdue dans le mot «bonne nouvelle», une nouvelle donnant toujours l'idée de quelqu'un qui la répand ou l'apporte.

J'écris d'Appeldoorn, mais mon adresse reste toujours à Elberfeld.

Je vous prie de saluer toute votre maison, ainsi que les frères.

Votre affectionné frère.

Il me semble que Dieu agit à Elberfeld, et que sa présence s'y manifeste.

Lettre de J.N.D. n° 224 – ME 1899 page 356

à Mr P.S.

Elberfeld, octobre? 1857

Bien cher frère,

Cette question du mot «évangile» ne manque pas d'importance. Pour moi, je ne crois pas que je sois en danger de prendre du goût pour le style de la version de Lausanne; cependant c'est en général un mal, lorsqu'un mot désigne quelque chose d'officiel, mais en rapport avec ce qui indique son vrai caractère, que le caractère soit perdu et que l'office seul soit retenu. On perd ainsi une sauvegarde contre de graves abus. Le mot «évangile» n'est presque pas employé pour son contenu, même lorsqu'il est employé seul. Cela a lieu quelquefois mais très rarement. Il est joint à un mot qui le caractérise, ou bien il signifie la prédication de la bonne nouvelle et pas son contenu. Avec le verbe, vous ne pouvez pas toujours employer le mot évangile ou même évangéliser, à cause du régime. J'ai parcouru plus ou moins tous les passages avec la Concordance. La participation à l'évangile est la participation à l'activité de Paul dans ses travaux évangéliques.

Qu'est-ce que l'évangile? Voilà ma difficulté. Quelle idée est communiquée par ce mot? Je comprends la bonne nouvelle du royaume, la bonne nouvelle de Dieu, la bonne nouvelle du Christ aussi. Quand on est à l'oeuvre à une époque donnée, en sorte qu'une bonne nouvelle

connue soit en question, je comprends *la* bonne nouvelle. Mais si je dis: l'évangile du Christ ou de Christ, on a l'idée d'une chose complète en soi qui appartient à Christ, qui vient de lui, et non pas celle d'une bonne nouvelle qui a le Christ pour sujet, la bonne nouvelle qu'il y a un Christ. Ainsi, en disant: «la bonne nouvelle de Dieu», on pense toujours à signifier une certaine thèse par cette épithète et non pas à nous faire comprendre que c'est une bonne nouvelle que Dieu lui-même a daigné nous envoyer. Même lorsque Paul dit qu'il ne peut y avoir un autre évangile que celui qu'il a prêché, ce n'est pas pour dire qu'il y a un seul évangile, mais que nul autre ne pouvait de fait ajouter quelque chose, annoncer quelque chose para ce qu'il avait, lui, annoncé. Il avait, lui, complété la révélation de Dieu. L'expression la plus générale que je sache est en Marc 16 (passage contesté): «Prêchez l'évangile à toute la création»; il y en a peut-être un exemple en Actes 15, et un ou deux en Romains et 1 Corinthiens. On trouve l'évangile dans les Philippiens, chapitre 1, comme une espèce de personnage avec lequel on coopérait dans ses combats.

... Pensez un peu que j'en suis à la traduction des Psaumes en allemand, sur la demande des frères. Nous avons lu les psaumes ensemble. La traduction de Luther est vraiment insupportable pour l'étude. Je profite cependant de tous les «Hilfsmittel», ne me fiant pas à moi-même pour l'hébreu. Nous avons achevé un tiers de la traduction; mon allemand m'est vite revenu avec la pratique et je n'ai pas grande difficulté dans les assemblées, si le Seigneur est avec moi.

Je n'ai pas de nouvelles récentes des V. Je pense leur écrire. J'ai passé trois semaines en Hollande dans le même hôtel qu'eux, et j'ai vu beaucoup de leurs parents et de leurs amis. L'état de Rotterdam est très intéressant, mais pour le moment ils passeront à travers le feu. Il y a beaucoup de besoins et peu de monde qui sache ce que c'est que d'être sauvé. Je commençais à comprendre le hollandais quand on me parlait; j'ai eu des entretiens où l'on me parlait hollandais, tandis que je répondais en français, mais cela est fatigant. Si je pouvais parler le hollandais, il y aurait bien des portes qui s'ouvriraient, mais aussi de «l'Aufbruch». Dieu sait mieux ce qu'il faut que nous, même en fait de langue. Les V. vous auront, je le pense, écrit. En somme, la Hollande m'a beaucoup intéressé, mais je sens que je devrais travailler un peu en Angleterre.

Quant à A**, quoique j'aie appris en général ce qui y est arrivé, je ne connais aucun détail et rien de récent; ils étaient dix-sept se réunissant chez P., quand N. m'écrivait. C'est chez vous que j'ai eu ma part pour le fond dans cette difficulté, en la remettant à Dieu, quoiqu'elle n'ait pas manqué d'être un exercice de foi depuis lors, mais tout ce qui exerce notre foi est bon, et l'on connaît Dieu davantage chaque fois que cela arrive.

Je suis très content que vous ayez pu voir nos amis à Nîmes et à Montpellier, ce sont les petites et faibles réunions de ces contrées, mais qui sont plus ou moins au centre à cause des villes. Pour moi, l'affaire de la Suisse a été décidément profitable; Dieu fait contribuer toutes choses au bien de ceux qui l'aiment; il se peut bien que j'y aille.

J'ai été bien réjoui pendant mon séjour en Angleterre, particulièrement dans une tournée que j'ai faite dans l'ouest-centre. J'ai un grand désir de voir un peu plus ces frères. J'espère voir votre soeur à G., mais mes mouvements ne sont nullement fixés même dans mes pensées.

La lecture que j'ai faite des Psaumes à Pau m'est restée comme une source divine de jouissance et, je l'espère, de profit. Mr J. ne savait pas ce qu'il faisait. Que de fois cela arrive, nous ne croyons pas assez qu'il y a un Dieu vivant qui agit et qui ordonne et qui intervient. Il y a des choses ordonnées, pensons-nous, mais nous ne pensons guère à un Dieu qui agit. Qu'il est doux d'être près de lui, de tenir tout de lui-même, et de marcher en toutes choses avec lui.

Je suis ici avec un bien cher frère pour lequel j'avais été en bénédiction lors de mon dernier séjour ici.

Je viens de recevoir une lettre des V.; quoique isolés, ils sont très heureux et encouragés en ce que leur monde ne dit rien et prend son parti de leur position comme un fait accompli. Le fait est qu'il y a trop de consciences mal à leur aise pour qu'on désire se remuer beaucoup. Ils ont été chez les W. un dimanche et très heureux; ils ont pu avoir, je le pense, leurs réunions en hollandais, chose importante comme rendant la chose pour ainsi dire indigène...

Lettre de J.N.D. n° 225 – ME 1899 page 397

à Mr P.S.

Elberfeld, octobre 1857

Bien cher frère,

J'ai revu dernièrement la traduction des Etudes sur les quatre évangiles, et j'y ai trouvé un certain nombre de fautes d'impression ou autres. Je finis tout pour traverser le Siegerland, et après cela diriger mes pas vers G... Votre soeur m'avait dit qu'elle avait reçu le manuscrit de 2 Corinthiens, je m'en occuperai, Dieu voulant, chez elle. Je vous envoie le brouillon de mes corrections. De l'autre côté de la page se trouvent des textes que j'ai cherchés en vue d'une réunion que Dieu m'a donné de tenir dans une salle d'auberge. Ici à Elberfeld, j'en ai tenu trois sur la venue du Seigneur et nos relations avec lui; j'espère qu'elles auront été utiles. Nous avons eu des ministres, et je crois que des préventions ont été écartées, et que la conscience est produite qu'il y a des vérités précieuses qui font besoin. Dieu s'est manifesté en grande bonté dans toute cette affaire, et a répondu promptement à la prière. Je crois que s'il y avait un ouvrier, il y a à faire ici pour lui, mais il faudrait de la patience. Vous aurez eu des nouvelles des V., ils vont bien et une réunion a l'air de vouloir décidément commencer à Rotterdam. Un frère de ces contrées-ci qui parle leur langue a eu deux cents personnes à la réunion; il a un don assez remarquable, mais il est jeune, et je suis assez désireux d'aider V., qui sent le poids sur ses épaules. Ce ne sera bientôt plus rien de nouveau, sinon tout bonnement de nager contre le courant par la puissance de Dieu; mais la manière dont Dieu m'a ouvert la porte de tous les côtés dans ce pays-là est un encouragement. Si je possédais seulement la langue! Je lis sans grande difficulté. Pour cela mon allemand m'est utile, mais parler est autre chose et

j'ai beaucoup de travail sur les bras, même ce qui m'attend en Angleterre. J'espère un peu, étant si près de G., pousser, Dieu voulant, jusqu'en Suisse. Tous ces temps j'ai beaucoup joui de sa grâce et de ses voies et de la réalité de son action dans les choses et dans les coeurs, comment il agit et dirige tout, et selon nos coeurs, si nos regards sont tournés vers lui.

Les frères d'ici sont en général bien, et j'ai de très bonnes nouvelles de Londres. Je me hâte de quitter Elberfeld, non qu'il n'y ait pas à faire, mais pour être ailleurs. Puis je tiens mes traductions pour une obligation et un peu pour un temps de pénitence, comme m'empêchant d'être à l'oeuvre. J'ai enfin trouvé quelque chose sur les Moraves avant leur expulsion de Bohême: «Die Brüder unität» par un papiste, mais on y trouve les faits. Les témoins de Dieu dans les temps de ténèbres, m'ont intéressé depuis longtemps. Ce n'est que dans mes voyages que je puis en lire quelque chose.

Je n'ai guère de nouvelles de Suisse. C'est à Dieu que je me suis fié, et non aux circonstances, quant à la Suisse, et je crois qu'il y a montré une grande bonté. Oh! que nous sachions toujours nous fier à lui! Il permet que nous soyons éprouvés, mais il est si doux de sentir que lui agit, il est aussi toujours fidèle,

Je vous ai dit, je crois, que c'était principalement quand j'étais chez vous à Pau, que les affaires de Suisse, ont exercé mon âme et que j'ai en somme passé dans cette épreuve avec Dieu. Dès lors, quoique, naturellement, j'aie dû toujours demander qu'il agisse, j'ai été en paix; mais je crois que Dieu agit dans ce moment en délivrance. Au Canada, où bien des frères qui avaient des convictions, s'étaient assoupis et laissaient tout aller sans s'en inquiéter, les meilleures âmes se sont réveillées et ont rompu avec le mal. Dieu bénit ce mouvement. Un frère y est allé pour l'oeuvre du Seigneur, sans aucune pensée de s'occuper de leurs circonstances. Il ignorait, je le crois, l'état de choses.

Que Dieu nous donne d'être fidèles jusqu'à ce que le Seigneur vienne. Dans cette heure-là, il n'y aura qu'une chose qui nous donnera de la joie.

Je demande de tout mon coeur, cher frère, que Dieu verse ses bénédictions sur votre famille.

Je suis encore pour quelques jours à Elberfeld jusqu'à ce que j'aie «alles fertig». J'ai de bonnes nouvelles d'Angleterre.

Lettre de J.N.D. n° 226 – ME 1899 page 416

à Mr P.S.

Elberfeld, 26 octobre 1857

Bien cher frère,

... Toutes mes lettres me sont venues de Londres en même temps.

N. me dit que Mr E. est parti pour Cannes, mais je ne sais rien de l'état de choses à A**, etc., et ayant pris déjà à Pau mon parti de remettre la chose à notre Dieu en priant, je ne m'enquiers de rien.

Il y a certainement ici de la bénédiction dans les réunions. On y sent la présence de Dieu. A Elberfeld, elles sont extérieurement assez chétives. Au commencement, les frères remplis de zèle et nouvellement affranchis, ignoraient beaucoup les ruses de l'ennemi, et ils ont passé par un moment d'épreuve lorsque le premier entrain s'affaiblissant, la chair commença de nouveau à lever la tête, mais ils ont traversé cette période et sont plus sérieux. Je crois que Dieu m'a amené dans un bon moment. Lorsque la chair a agi après la prédication de la grâce, on est souvent disposé, au lieu d'appliquer Christ à ce mal aussi, de penser qu'on a trop insisté sur la grâce, et de revenir à la loi. C'est ce que j'ai souvent vu dans les réveils: le salut, les exhortations, c'est très bien; mais il faut Christ pour nourrir et faire marcher.

Toutes mes lettres étant arrivées ensemble, je n'ai que très peu de temps. Nous traduisons les Psaumes en allemand; nous sommes au 136^e; maintenant on voudrait avoir davantage; voilà l'homme. Pour le moment, je pense que nous n'irons guère plus loin, il faut que je revoie la traduction allemande des Etudes sur le Nouveau Testament.

J'ai fait encore un très heureux «Ausflug nach Holland», mais cette fois j'étais chez Mr de B. J'ai trouvé quelques nouveaux chrétiens, et j'ai eu de très heureuses réunions, aussi loin que le français pouvait me conduire.

Je salue cordialement tout votre monde.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 227 – ME 1899 page 417

à Mr P.S.

Guebwiller, fin octobre 1857

Bien-aimé frère,

J'ai eu un très heureux voyage par Siegerland et le Nassau, d'Elberfeld ici. J'ai vu beaucoup de frères, et à Grossenbach (Prusse), et Dillenburg, j'ai passé une journée à lire la Parole avec les frères; ils sont venus de cinq heures de distance, soit pour les réunions, soit pour les conférences. J'y ai trouvé beaucoup de désir de s'occuper de la Parole, avec de la vie et de la simplicité. A Witgenstein, ils ont besoin d'être ranimés, mais Dieu est bon et fidèle. C'était du relâchement après le premier élan du réveil. L'Esprit de Dieu agit en général, voilà qui est, grâce à Dieu, évident, et je crois que le témoignage rendu par les frères est plus nécessaire et plus dans les desseins de Dieu que jamais.

Saluez affectueusement les frères. J'ai passé mon dimanche ici heureusement. J'ai assisté à une fête de famille chez le grand-père où j'ai dit quelques mots à quelques-uns, mais pas grand-chose.

Votre dévoué frère.

Je pense que vous avez, ou que vous aurez bientôt les E.; saluez, et assurez aussi les D. de ma plus sincère sympathie. Ce doit être douloureux pour une mère, mais que Dieu lui donne de se tourner vers Celui qui peut soulager et qui aime à le faire, vers le Seigneur Jésus.

Lettre de J.N.D. n° 228 – ME 1899 page 418

à Mr P.S.

Angleterre, fin 1857

... En traduisant le Nouveau Testament en français, je ne puis naturellement prétendre à la correction du style, la langue n'étant pas ma langue maternelle, mais il y a d'autres cas où l'on *veut changer ce qui est dit* pour l'adapter au français. — Là je suis inexorable. — Je fais ce travail seulement, cela est évident, pour que les frères possèdent (et d'autres, s'ils le veulent) ce qui est dit, ce qu'ils n'ont pas dans les autres traductions. — Si la version de Lausanne avait donné la vraie force du Nouveau Testament, il est de toute évidence que ce n'aurait pas été mon affaire de corriger le style, même si je le trouvais très laid. Je pense à certaines phrases: Je connais un homme en Christ, et je sais qu'un tel homme, etc. Ici, toute la force de la phrase s'évapore — la conscience qu'il a au moment d'être le même homme — qu'il n'y a temps ni rien pour la vie en Christ, pour l'homme en Christ, se réduit dans la version de Lausanne à ce simple fait qu'il sait qu'une telle chose est arrivée. Il connaissait l'homme; il connaissait l'homme ravi — il le connaissait, ce même homme, maintenant — il avait une vie qui se dispensait des sens, etc. — J'espère que nous nous sommes tirés d'affaire; mais je préférerais renoncer tout à fait à ce travail que de changer ce qui est dit. Je crois que, malgré quelques taches, notre traduction sera un immense progrès. Je plains un peu R. avec toute ces corrections, mais il en vaut la peine, et il s'y met de coeur...

J'ai revu mes Psaumes allemands, ainsi que le Nouveau Testament, où j'ai corrigé quelques petits détails; il n'y avait rien d'important. A mon retour à Londres, qui ne tardera pas, Dieu voulant, j'aurai du temps pour aller plus vite, quoique l'oeuvre en prenne beaucoup ici. Les conversions continuent, grâce à Dieu.

Votre bien affectionné frère.

J'ai eu une forte attaque de grippe; ma poitrine est encore bien prise.

Lettre de J.N.D. n° 229 – ME 1899 page 420

à Mr P.S.

Londres, janvier 1858?

... Voilà, cher frère, les corrections d'une feuille (*), plus les remarques de N. J'ai travaillé depuis quatre heures et quart ce matin, et ainsi j'ai pu vous l'envoyer aujourd'hui. J'ai B. avec moi, et à quelques Psaumes près, je viens de corriger mes Psaumes allemands pour la presse (en revoyant la révision qu'en a fait un juif prussien converti).

(*)Traduction du Nouveau Testament: 1 Corinthiens.

J'ai eu une bonne réunion à douze milles de Londres, hier soir, dans un endroit où un charmant frère, avocat, a travaillé depuis deux ans et où il y a maintenant une intéressante assemblée. Il était auparavant d'Orchard Street, mais ayant entendu (ou plutôt sa soeur et sa belle-soeur) parler de Christ d'une manière qui les a épouvantés, les trois ont quitté Orchard Street. Le progrès qu'il a fait depuis est frappant. Je crains toujours un peu le grand nombre de jeunes personnes constamment admises ici à Londres, c'est-à-dire, je crains un manque de profondeur; chaque semaine il y a de nouvelles âmes affranchies, mais je ne vois pas assez de travail d'âme qui précède. Dieu les connaît, c'est une consolation...

Il faut que je parte pour des visites et une réunion loin d'ici.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 230 – ME 1899 page 440

à Mr P.S.

Londres, février 1858

Bien cher frère,

Je vous remercie, ainsi que le frère E., de votre sympathie.

R. m'a envoyé le jour de mon départ, quelques remarques au sujet de notre traduction (*). Je ne sais ce qu'il fera du mot Eglise. Je lui ai abandonné la correction du français dans la préface; car je ne tiens pas aux phrases comme quand il s'agit de la Parole. Je crois que la traduction sera bonne et intelligible — si la fabrique de papier tient parole, elle sera publiée sous peu. J'ai beaucoup souffert pendant quinze nuits sans pouvoir m'étendre dans mon lit; je suis mieux et mon voyage, grâce à Dieu, a très bien réussi. Je crois que la vue de l'oeil droit a souffert pour toujours, au moins pour le toujours de mon corps corruptible, ce qui ne sera pas long; mais Dieu reste bon et sage en tout. Mon activité est pour le moment un peu arrêtée, mais je puis travailler dans mon cabinet. En veillant à ne pas abuser de mon oeil, je puis lire comme par le passé.

(*) Première traduction française du Nouveau Testament.

Les frères en Suisse ont joui du dernier volume des Etudes...

Van B. m'écrit qu'il y a maintenant vingt-six frères à Rotterdam, et en tout onze endroits où l'on se réunit en Hollande. Ce dernier chiffre m'étonne un peu.

Votre frère affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 231 – ME 1899 page 456

à Mr P.S.

Londres, février 1858

Bien cher frère,

Je pensais vous écrire et je reçois au moment même quelques petits fragments venant, je le pense, de Vevey. Je suis heureux de renouveler mes communications avec vous et je voulais aussi vous dire que R. m'a envoyé la première feuille (*) où j'ai dû faire des corrections, soit pour la ponctuation, soit pour quelques mots. En général, grâce à vos soins, il me semble que le style est coulant et agréable. Je suggère un ou deux changements de détail, mais E. me fait remarquer des fautes plus graves: «Transportation» (Matthieu 1) n'est pas un mot français; de fait il a raison, mais il n'y a ni en anglais, ni en français de terme propre, parce qu'on ne transporte pas des peuples de cette manière. Faute de mieux, je suggère exil, ce qui n'est pas satisfaisant; je ne sais si un mot dans la préface serait nécessaire... Autrement E. est satisfait, mais je l'ai engagé à continuer ses remarques.

(*) Première traduction française du Nouveau Testament.

J'ai trouvé les frères d'ici heureux, et augmentés en nombre, et, je l'espère, un précieux ouvrier suscité.

En général nous avons de bonnes nouvelles de tous côtés: un frère du Canada a été très béni dans l'oeuvre.

J'ai été frappé du témoignage rendu à la sacrificature universelle des chrétiens à Berlin, par Nitsch; naturellement il cherche à concilier cela avec les systèmes, mais il n'en est pas moins vrai que la vérité s'est logée dans le corps de la place.

Mr V. vous aura dit que déjà un instituteur à Rotterdam, a perdu sa place pour être allé au milieu des frères. Je pense retourner en Hollande, mais ici beaucoup de choses m'attendaient. J'ai été frappé de la bonté de Dieu à l'égard de la Suisse, et comment il a répondu à mes prières, de sorte que j'avais à m'humilier de ne pas avoir su demander mieux et plus, mais j'ai pu prendre courage pour le faire. Jamais son intervention ne m'a été plus sensible, mais il faut encore avoir recours à Lui.

J'espère que vous vous êtes remis de mes attaques contre votre langue. Faites attention seulement, je vous prie, aux cas où je traduis, comme principe général, ce qui est dit aux Galates, afin de ne pas le leur rapporter uniquement, car cela détruirait la généralisation du principe. — Autrement ce serait plus clair, mais le but serait manqué; je parle de phrases telles que: Ou dit — ou fait, signifiant que c'est la tendance des hommes à faire, que c'est ce qu'ils font habituellement selon leur nature. Au reste, je crois que les Etudes sur les Galates sont peut-être les moins intéressantes. Par contre, les Actes intéressent beaucoup, et en Angleterre, les Ephésiens. Mais je m'arrête; mes cordiales affections à tous les frères.

Votre bien affectionné frère... très pressé.

Je ne sais si je vous ai dit que j'ai eu de très nombreuses assemblées en Suisse où assistaient les étudiants de l'église libre, etc.

Lettre de J.N.D. n° 232 – ME 1899 page 458

à Mr P.S.

Londres, février 1858

Bien-aimé frère,

J'ai été un peu étonné que l'on ait proposé aux frères d'appeler M. — M. est un frère qui a été dévoué et a beaucoup agi sur le monde par le dévouement de sa vie. Son activité au milieu des saints a eu malheureusement un autre caractère. Il avait eu, disait-il, une espèce de révélation sur le baptême quand il était en prison pour son témoignage. Il a agi sur ce point avec un esprit de parti dont ses élèves étaient les chefs. Dieu, dans sa bonté, a gardé les frères, leur donnant d'avoir patience et il a manifesté lui-même quel était l'esprit du parti. M. a bien cherché à la fin d'arrêter ce qu'il avait commencé, mais je ne sais s'il a réellement jugé l'état de son âme. Ma confiance et ma consolation sont que le Seigneur, notre précieux Sauveur, prend soin de son Eglise, et qu'il gardera les siens. Si ce frère arrive, j'espère qu'il recevra du bien au lieu de faire du mal; au reste, sa vie a été de longue date une vie laborieuse de dévouement et d'abnégation. Il n'a pas été le moyen de beaucoup de conversions, mais il a ouvert beaucoup de portes à d'autres qui ont été bénis. Il prêchait la loi, entrait dans toutes sortes de détails à l'égard de la vie ordinaire; ce n'était pas l'Evangile; il peut être utile pour exhorter, mais pas pour enseigner. Au reste, j'ai toute confiance dans le Seigneur et dans les soins qu'il prend de son peuple.

Les frères vont bien. J'ai eu une très nombreuse réunion hier soir.

Votre affectionné... à la hâte.

Lettre de J.N.D. n° 233 – ME 1899 page 459

à Mr P.S.

Londres, 18 février 1858

Bien cher frère,

... Mon oeil, grâce à Dieu, va bien; c'était, avec un peu de rhumatisme, un excès de travail de tête, qui a été l'occasion de mon mal. J'ai été à Bristol et à Bath, où j'ai eu de bonnes réunions; et des ministres nationaux (un dans chaque endroit) y ont assisté. En général, à ce qu'il paraît, Dieu daigne nous bénir; il y a au nord-ouest du pays un excellent frère, ancien ministre national, qui vient de quitter sa position pour s'unir aux frères; il est zélé dans son travail.

J'ai aussi reçu aujourd'hui de bonnes nouvelles de Manchester. Ici aussi cela va bien. J'espère visiter la Hollande au commencement d'avril... Saluez tous les frères.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 234 – ME 1899 page 460

à Mr P.S.

Londres, 1858

Bien cher frère,

Je vous renvoie vos notes. L'oeuvre continue ici; on fréquente les assemblées qui sont pour la lecture de la Parole, sauf le dimanche soir. Nous n'avons guère de réunion sans qu'une âme soit amenée ou ramenée, atteinte en un mot par l'Esprit de notre Dieu.

De plus d'un côté, il y a progrès, les âmes pieuses sont mécontentes de l'état des églises où l'on suit le monde — mais même dérouté qu'ailleurs à l'égard du ritualisme. Une difficulté que nous avons, c'est qu'ils introduisent largement ce que les frères enseignent, afin qu'on ne les quitte pas; et ainsi la conscience s'endort. Il y a passablement d'effort de ce côté.

J'ai eu une réunion française l'après-midi du dimanche.

Votre affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 235 – ME 1899 page 460

à Mr P.S.

Londres, 1858

Bien cher frère,

... J'ai, grâce à Dieu, de très bonnes réunions à Londres, et j'en suis heureux pour moi-même et pour les méditations. La Parole s'ouvre en la méditant. Toutes les questions sur la personne de Christ m'ont ouvert les Psaumes et d'autres parties des Ecritures d'une manière précieuse pour mon âme. Je suis occupé sans relâche.

Saluez les frères, et toute votre maison.

Votre bien affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 236 – ME 1899 page 476

à Mr P.S.

Nîmes, mai 1858

Bien cher frère,

Les doctrines de Mr Craik ont été constatées par trois correspondances distinctes, dont l'une a été imprimée, mais je ne sais comment vous les procurer. Au reste, il n'a pas caché son

opinion, il l'a justifiée devant l'assemblée. — Cette doctrine a été introduite dans la Lozère et dans le Gard par le moyen d'un jeune homme qui avait très mal marché auparavant et s'est mis à propager ces vues, enseigné, je le crois, par E., en sorte qu'il n'y a aucun doute quelconque sur la portée de la doctrine. Je ne m'en suis pas occupé, parce que j'avais agi lors de la lettre des dix avant que les opinions de Mr Craik m'eussent été communiquées. Je ne me suis jamais mêlé du détail des démêlés avec Béthesda. Il y a eu des blasphèmes à l'égard de la personne de Christ; à Béthesda ils en avaient pleine connaissance; ils ont reçu les personnes qui en étaient entachées et s'identifiaient avec ces enseignements. Ils ont constaté quelques-uns de ces blasphèmes dans un acte accepté publiquement par tout le troupeau. Mr Craik et Mr Muller ont déclaré renoncer au ministère dans l'assemblée si cet acte, rédigé par dix frères à l'oeuvre, n'était pas ratifié, ce qui a été fait par assis et levé, et la réception de ces personnes a été ainsi justifiée comme principe reçu par le corps. L'acte déclare que, soulever la question de la réception de telles personnes serait un nouveau principe de communion. Les chefs ayant, malgré tout ce qu'on a pu faire, maintenu cette déclaration et la maintenant encore aujourd'hui, j'ai rompu toute communion avec eux et j'en suis resté là. En attendant, cette doctrine de Mr Craik avait été mise en avant dans les discussions et les trois lettres dans lesquelles il l'a justifiée, ont été échangées avec le capitaine H. Celui-ci suppliait Mr Craik de présenter la chose à l'assemblée; il a refusé, disant que Mr Muller acceptait cette doctrine et l'assemblée, aussi fermement que lui, et qu'il ne voulait pas troubler leur paix sur ce point. Ensuite, il a prêché ces choses publiquement, et ils s'en glorifient. Il disait que si Christ avait pris du poison ou était tombé dans un fossé, il serait mort comme un autre, et que s'il avait vécu il aurait été un vieillard ridé, puis serait mort. J'ai trouvé tout cela si destructif de la piété, introduisant des âmes simples dans des questions d'où elles ne sortaient pas sans être embrouillées sur des choses qui devraient être plutôt des sujets d'adoration, que je n'ai jamais encouragé parmi les frères des recherches sur ces points. Il suffisait que ces blasphèmes eussent été traités avec une entière indifférence par l'assemblée pour qu'on ne pût la reconnaître. Mr Craik a même exprimé son regret du manque de révérence de ses expressions, après les avoir niées, mais il a maintenu sa doctrine. Les mêmes *expressions* ont été employées dans la Lozère et dans le Gard. D'autres doctrines à l'égard de Christ tout aussi ou plus fâcheuses, ont été publiées et mises en circulation depuis par des membres des assemblées en communion avec Béthesda — cela a délivré bon nombre de personnes et les fruits ont confirmé la légitimité de la rupture qui eut lieu. Mais l'église libre d'Ecosse appuie beaucoup une bonne partie de cette doctrine, et d'entre eux il y en a qui vont plus loin. — On a publié dernièrement comme traité d'édification une lettre qui dit que la communion la plus réelle avec les souffrances de Christ, ce sont nos doutes et nos angoisses, dans l'incertitude, quant au salut; et qu'il doutait, Lui, de l'issue de ses conflits — et que, lorsque nous nous trouvons dans le borbier où l'on glisse si facilement, nous nous rappelions qu'il y a glissé (allusion au Psaume 59), et que nous y puisions une profonde consolation. Si jamais quelque chose m'a dégoûté, c'est ce traité — extrait de lettres jointes à la biographie d'une demoiselle et publié à part comme moyen d'édification.

J'ai reçu votre lettre ici, et j'ai envoyé à R. ce que j'ai pu noter sans mes livres. Je garde les autres notes pour mon retour. La conférence a été heureuse, par la bonté de Dieu; cependant il y a des points sombres dans la condition des frères. Mais le Seigneur est au-dessus de tout, et il aime son Eglise; c'est là ma confiance et j'ai confiance par la grâce de Dieu; on est heureux de pouvoir lui remettre tous ses soucis. On ne saurait douter que Béthesda cherchera diligemment à établir un parti, mais l'activité de Satan, toute pénible qu'elle soit, m'encourage toujours, parce que c'est une preuve que le Seigneur sera actif, et si Lui agit dans sa grâce, on ne saurait douter du résultat. La seule chose que je craindrais serait que les frères ne fussent pas humbles et fidèles d'une manière pratique. Il y a eu des cas pénibles dans le Midi, mais, je l'espère, des preuves que c'est la main de Dieu qui juge, afin de pouvoir bénir. Mais ce sont des sujets d'humiliation devant lui, des motifs pour se prosterner dans la poussière, afin que Son nom ne soit pas déshonoré. On voit l'effort de l'Ennemi; la foi cherche, et certes verra, la main de Dieu. Il est assez remarquable que, dans chaque cas, les instruments de Béthesda et de son oeuvre soient des personnes évidemment éloignées de Dieu dans leur marche et connues pour telles. On voit des gens qui ont manqué, et c'est un sujet d'humiliation; mais tous les instruments, toutes les personnes actives dans ce parti sont des personnes qui ont précédemment troublé par leur marche le coeur des frères fidèles. Ensuite la droiture manque toujours, mais la force du Seigneur est nécessaire pour écarter le mal, ou en garantir les frères. Pour cette force, il faut la communion, pour cette dernière la sainteté. C'est là ce qui devrait nous préoccuper. Si le Saint Esprit a à nous occuper de nous-mêmes en jugement (spirituellement), comment nous justifier par ces voies dans les circonstances vis-à-vis des autres? Mais nous avons affaire avec un Dieu de bonté et qui aime son peuple — c'est ce qui m'inspire de la confiance.

Votre affectionné frère.

Justice et sainteté

ME 1899 page 59

La justice est l'appréciation judiciaire du bien et du mal et la manière d'agir judiciaire à leur égard. Quand elle s'exerce, elle est l'acceptation ou le rejet, par voie d'autorité, de ce qui est présenté à son jugement. Elle implique, chez celui qui est jugé, la responsabilité ainsi que l'obligation envers un autre.

Ce terme, la justice, est aussi employé pour l'accomplissement de l'obligation. Il signifie aussi: agir selon ce qui est dû, selon ce qui satisfait cette appréciation judiciaire, et, dans ce sens, cela est vrai, même de Dieu. Mais ce terme est aussi employé pour la juste appréciation elle-même, en Dieu; pour le fait que Dieu est conséquent avec lui-même et sa propre perfection («L'Eternel juste, aime la justice» [Psaumes 11: 7](#)), tout en maintenant l'obligation des relations dans lesquelles il nous a placés. Dans tous les cas, la mesure de la justice pour nous, est d'être conséquents avec la relation dans laquelle nous sommes.

Donc, la justice, c'est faire ce qui est juste selon nos relations, ou juger justement dans quelle mesure on fait ce qui est juste.

En contraste avec la justice, la sainteté est une nature ayant horreur du mal et trouvant ses délices dans ce qui est bon et pur. Si nous parlons des hommes, la sainteté est le fait que Dieu a toute sa place dans nos coeurs, car, étant des créatures, il nous faut être mis à part pour quelque chose. En Dieu, la sainteté est la séparation et l'horreur de tout mal.

La justice est en rapport avec un titre judiciaire, la sainteté avec les délices de la nature divine.

Soyons fidèles

(Extrait)

ME 1899 page 77

... Dieu a ses propres voies, sa propre manière d'agir envers chacun de nous. Les manquements devraient servir à nous amener à une juste appréciation de nous-mêmes. La faiblesse est de l'homme, mais Christ n'est pas faible, et Christ est la vie du chrétien. C'est pourquoi il est écrit: «Mes enfants, je vous écris ces choses, afin que vous ne péchiez point». Si triste que soit une chute, la continuation d'un croyant dans une voie de péché pendant un long temps, est de beaucoup plus sérieuse. Mais il peut y avoir plus de lumières que de vie, et c'est assurément un danger auquel, avec la connaissance que nous possédons, nous sommes plus particulièrement exposés. Nous ne saurions être trop reconnaissants pour la merveilleuse somme de lumière qui nous a été accordée, mais il convient à chacun de nous d'être très vigilant, de peur que nous ne nous contentions d'avoir la lumière sans la vie, j'entends dans le sens pratique comme chrétiens. Car celle-ci est souvent moralement bien au-dessous de la lumière que l'on a reçue. Les manquements, les chutes et tant de choses douloureuses, dont nous entendons parler en différents endroits, ont assurément pour but de nous amener, comme de nouveau, en la présence de Dieu, dans un profond sentiment de jugement de nous-mêmes, cherchant à apprendre ce qu'il a à dire à chacun de nous, à la fois pour nous avertir et aussi pour nous encourager à nous attacher plus intimement à lui.

Notre position en Christ est parfaite, mais notre marche dépend de notre demeure en lui, de la connaissance que nous avons de lui, de la contemplation de sa Personne, et de notre communion avec lui. Qu'il est affligeant de penser qu'un homme peut savoir ces choses dans son intelligence et ne pas vivre en elles! Là où existe l'ardent désir de connaître Christ, comme nous le voyons chez Paul, en Philippiens 3, il y aura certainement une extrême sensibilité à l'égard du péché sous quelque forme que ce soit. L'homme sauvé qui se contente de la connaissance du plan de la rédemption, a, il est vrai, la lumière qui proteste contre le péché, mais il ne semble pas posséder la puissance pour faire face à la tentation de l'ennemi, en lui disant: «Retire-toi de moi». Et cependant le bon Berger, qui a mis sa vie pour nous, s'attend à ce que nous le suivions, et pour cela, il appelle chacun de nous par son nom.

Il y a bien du péché dans des faits qu'on ne peut ranger dans la catégorie des péchés vulgaires; et on ne peut alléguer pour les excuser les différences de tempérament et de caractère. Il y avait chez les apôtres une grande diversité; ils semblent même avoir été choisis exprès pour cela; mais il y avait l'unité, parce que Christ était tout en tous. Ils se rassemblaient autour de lui comme autour d'une Personne. Que Dieu nous accorde la grâce de croire de coeur que Christ est lui-même notre salut: «Celui qui a le Fils a la vie». La connaissance est bonne, et par elle nous croissons; mais nous ne croissons en elle qu'autant qu'elle nous amène à voir que tout a son centre en Christ lui-même, et que Dieu veut que nous demeurions en lui.

Puisse-t-il nous accorder la grâce de le connaître Lui, et la puissance de sa résurrection et la communion de ses souffrances.

Cantique 141

Du Choix d'hymnes et de cantiques spirituels. Modifié

ME 1899 page 80

*Dans l'humilité profonde,
Suivant ton obscur chemin,
Tu fus méprisé du monde,
Toi qui lui tendais la main;
Toi, dont l'amour secourable,
En dépit de nos forfaits,
Sur notre race coupable
Versait bienfaits sur bienfaits.*

*O! quels trésors il nous ouvre,
Ce coeur plein de charité!
Dieu lui-même n'y découvre
Que lumière et sainteté;
Mais nous, comblés de tes grâces,
Enfants de Dieu par la foi,
Nous marcherons sur tes traces
Dans le même amour que toi.*

*Si notre chair se consume
Par l'angoisse et le labeur;
Dans l'opprobre et l'amertume,
Que ton exemple, ô Sauveur!
Chaque jour nous encourage,
Pour qu'en notre infirmité
Se reproduise l'image
De ta sainte humanité*

*Ah! bientôt nous prendrons place
Au grand banquet du saint Lieu;
Tous tes saints verront ta face,
Adorable Agneau de Dieu!
Tous, à ta magnificence,
A ta gloire associés,
Seront de ta ressemblance
A jamais rassasiés!*

Notes d'une méditation de J.N.D. - Philippiens 4

Darby J.N.

ME 1899 page 94

15 octobre 1868

C'est une grande chose de se réjouir toujours. Il est important de considérer l'histoire de l'apôtre en relation avec ces épîtres. Lorsqu'il écrivait ces paroles: «Réjouissez-vous toujours», il était en prison à Rome. Il avait été arrêté dans son ministère, et en regardant autour de lui, il devait dire: «Tous ceux d'Asie m'ont abandonné», et «tous cherchent leurs propres intérêts, non pas ceux de Jésus Christ». Mais il avait quelque chose qui élevait son coeur au-dessus de tout cela, non qu'il y fût insensible, mais il connaissait une puissance supérieure. C'était en regardant à Christ, et non à ses circonstances, qu'il pouvait se réjouir. Dans un chapitre des Galates, il dit: «Je suis en perplexité à votre sujet», et dans le suivant: «J'ai confiance à votre égard, *par le Seigneur*».

Le sentier du Seigneur fut le même; de tous côtés rencontrant les désappointements et les peines, et cependant il prie pour ses disciples, afin qu'ils aient *sa joie* accomplie en eux-mêmes. C'est vivre dans une puissance supérieure au mal, et si je ne vis pas dans cette puissance, au lieu de me réjouir toujours, je serai accablé et abattu par le torrent du mal qui est en moi et autour de moi. Pour se réjouir ainsi, il faut que le coeur soit avec Celui qui a déjà vaincu et qui s'est assis.

La première marque de puissance est la patience. Rien ne troublait la paix de l'âme de Paul, de sorte qu'il était libre de penser aux individus, comme Evodie, Syntiche, etc., ou d'écrire une lettre à propos d'un esclave fugitif. Il passait à travers la vallée de Baca, et il en faisait une fontaine. C'est une chose plus précieuse de faire un sujet d'actions de grâces de nos *épreuves*, plutôt que de nos bénédictions. «Je bénirai l'Eternel *en tout temps; sa louange* sera continuellement dans ma bouche». Dans toutes les diverses circonstances qui l'éprouvaient, Paul trouvait que le Seigneur *suffisait*. Il possédait ce bonheur intérieur qui le rendait capable, lorsqu'il était devant Festus, de dire: «Plût à Dieu que vous devinssiez de toutes manières tels que je suis». Etes-vous si heureux dans votre âme, que vous puissiez dire cela?

Le jeune chrétien se réjouit davantage dans ce qu'il a reçu, le salut, la joie, la paix, etc. Le vieux chrétien se réjouit davantage en *Christ*. Le jeune chrétien dit: «J'ai reçu ceci, j'ai reçu cela»;* le vieux chrétien dit: «CHRIST est ceci, et Christ est cela». Ce n'est pas que le jeune chrétien ait tort en ce sens, un jeune chrétien ne peut être un vieux chrétien; mais s'il marche avec Dieu, il mûrira bientôt. En 1 Jean 2: 13, 14, il est dit: «Je vous écris, pères, parce que vous avez connu celui qui est dès le commencement»; tandis que l'apôtre entre en beaucoup de détails relativement aux jeunes gens, il répète aux pères ce qu'il a déjà dit. Il y a toujours le

combat continuuel avec Amalek, mais on le combat avec la confiance qu'il a déjà été vaincu. En Jean 16: 33, le Seigneur dit: «Vous avez de la tribulation dans le monde; mais ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde».

Courez la course, «fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi». — Restez tranquilles. Ne laissez aucune puissance du mal ou des circonstances vous empêcher de vous réjouir toujours dans le Seigneur, mais pour cela il vous faut être avec lui.

«Que votre douceur soit connue de tous les hommes». Naturellement, j'aime à affirmer mes droits dans le monde, et si une injustice est commise, je la ressens. La douceur met un frein à notre propre volonté, satisfaite, pour le présent, d'être soumise. «Le Seigneur est proche». Lorsque le Seigneur dresse sa face résolument pour aller à Jérusalem, les Samaritains ne veulent pas le recevoir, et les disciples demandent que le feu du ciel descende sur eux. Si vous dressez votre face résolument pour aller à Jérusalem, vous ne serez pas reçu par ceux qui ont un *coeur tiède*. «Le Seigneur est proche»; croyez-vous cela? Le caractère de ma vie tout entière sera gouverné par cela, si je le crois.

Vous direz peut-être: «J'ai des ennuis dans ma famille; les saints sont dans un mauvais état». Eh bien, «ne vous inquiétez de rien, mais en toutes choses exposez vos requêtes à Dieu, etc.». Allez et dites-lui tout à cet égard. Au lieu de tourmenter votre esprit à propos de cela, apportez-le à Dieu. Il n'est pas dit qu'il vous donnera juste ce que vous demandez, parce que cela pourrait n'être pas pour votre bien, mais il vous donnera *sa propre paix*. Vous placez vos soucis sur son coeur, et lui met sa paix dans le vôtre. Toutes les choses qui vous troublent, troublent-elles la paix de Dieu? Faites-*lui* connaître vos requêtes avec des *actions de grâces*. Lorsque j'ai remis mes affaires entre les mains de quelqu'un et que je lui ai demandé de s'en occuper pour moi, et qu'il l'accepte, je lui dis «*merci*», bien que jusqu'alors, il n'y ait rien de fait.

Dans cet état d'âme, le coeur est libre pour jouir de ce que je vois de grâce chez les autres. Il y a en nous une tendance à vivre dans les choses du monde où nous ne pouvons pas avoir Christ avec nous. Marchez, dit Paul (verset 9), dans le sentier que vous avez appris de moi, et le Dieu de paix lui-même sera avec vous. La joie est une chose qui va et vient, tantôt haute, tantôt basse, mais *la paix* est quelque chose de *constant* et sans trouble. Dieu n'est jamais appelé un Dieu de joie — mais souvent le Dieu de paix. Tandis que Christ était avec ses disciples avant sa mort, il ne leur dit jamais: «Paix vous soit»; il dit: «Ne craignez pas»; mais lorsqu'il est ressuscité d'entre les morts, il leur dit: «Paix vous soit». Christ a fait la paix par le sang de sa croix de telle manière que, si Dieu se montre dans chacun des attributs qu'il possède, il ne voit rien qui puisse troubler sa paix. Je suis dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière, et si j'ai la paix avec Dieu, je suis gardé dans le calme, bien que j'aie à combattre le monde, la chair et Satan. Votre paix coulera comme un fleuve.

La pierre de touche de la vraie condition d'âme d'une personne se voit dans ses habitudes de vie journalière. «J'ai appris», dit l'apôtre, «à être content en moi-même dans les circonstances où je me trouve». Il l'avait appris. Ce n'est pas simplement le dire, c'est une

grande chose de *l'apprendre*. Etre dans l'abondance est une portion beaucoup plus grande que d'être abaissé, mais Christ *suffisait*. Je n'ai pas seulement la paix *dans* les circonstances, mais j'ai aussi un pouvoir moral *sur* elles.

«Mon Dieu suppléera», mon Dieu, c'est autant que dire: *Je le connais bien*, et je suis garant qu'il «suppléera à tous vos besoins selon ses richesses en gloire par le Christ Jésus». Quelle réalité il y a dans la vie de la foi! Il peut nous faire passer par des épreuves, parce que cela est bon pour nous, mais à travers tout, il sera avec nous.

Pensées

ME 1899 page 98

Suis-je dans le chemin qui honore Dieu? — Oui. — Que me reste-t-il à faire? — A honorer Dieu dans ce chemin.

ME 1899 page 200

«Je veux miséricorde et non pas sacrifice»: Jésus vient pour donner, non pas pour exiger.

Le principal obstacle que le monde mette à la réception de la grâce, c'est sa religion.

ME 1899 page 240

Le Seigneur a acquis le corps aussi bien que l'âme, bien qu'il n'ait pas encore racheté le premier de son état actuel. Donc le corps est pour le Seigneur et non pour les convoitises. Ce que le Seigneur a déjà accompli, c'est d'en faire un temple du Saint Esprit. Le corps attend sa rédemption, dans le sens d'être recueilli dans la gloire. Mon âme a la liberté de la grâce et mon corps, comme toute la création, attend la liberté de la gloire.

Mon corps n'est à sa vraie place, que lorsqu'il est un vase que j'emploie pour Dieu seul.

ME 1899 page 260

On ne peut être au large avec Dieu qu'en étant à l'étroit avec le monde.

La vérité, dans l'Écriture, est en rapport par l'un de ses bouts avec Dieu, par l'autre avec l'homme. Mais si vous retranchez ces deux bouts, vous trouverez qu'il ne vous reste qu'un morceau de bois sec, au lieu d'une plante vivante.

ME 1899 page 360

Le cœur est dirigé vers la gloire comme objet; et la vertu, la force de la vie spirituelle, se développe sur le chemin qui y conduit.

ME 1899 page 400

La communion a plus de valeur que l'héritage. Il est très précieux de posséder l'héritage et de l'avoir sous nos pieds; mais il est bien plus précieux d'avoir communion avec Dieu, comme avec notre Père, au-dessus de nous.

Jours d'épreuve

ME 1899 page 98

*Homme divin, parfait modèle,
Tu connus le sombre chemin,
Et maintenant, ta main fidèle,
Pour m'y guider presse ma main.*

*Comme la mère vigilante
Conduit, soutient de ses deux bras,
L'enfant dans sa marche tremblante,
Tu surveillas mes premiers pas.*

*Plus tard, à l'âge où l'âme ploie
Sous des fardeaux multipliés,
Jours sans rayon, labeur sans joie,
Sables déserts, lassant les pieds,*

*Ta voix consola ma détresse:
«Va, ne crains pas, me disais-tu,
»Car c'est au sein de ta faiblesse
»Que je déploierai ma vertu;*

*»L'épreuve te fera connaître,
»Que nul don, du monde prisé,
»Que nul mérite, aux yeux du Maître,
»Ne peut valoir un coeur brisé».*

*Dès lors, que le monde déchaîne
L'âpre tumulte de ses flots,
Attise le feu de sa haine,
Trame en secret d'obscurs complots,*

*Que j'y doive mourir ou vivre,
Seigneur, tu conduiras mes pas
Je m'attache à toi pour te suivre,
Faible — mais Toi, tu ne l'es pas!*

*Je te suis. — Si ma chair frissonne
Au souffle glacé de la mort,
Je sème en deuil, mais je moissonne
Avec allégresse et transport!*

Je te suis. — La vallée obscure

*Soudain s'illumine à mes yeux
Paré de fleurs et de verdure,
Le printemps y naît radieux!*

*Je te suis. — Quel souffle m'emporte
Je vois monter à l'horizon
Les toits connus. Voici la porte...
Je touche au seuil de la maison!*

*Me voici dans les bras du Père,
Objet du même amour que toi;
Tu daignes m'appeler ton frère,
Me nommer compagnon du roi!*

*Dans la salle aux mille portiques,
Assis au somptueux festin,
Où les concerts et les cantiques
De toutes parts montent sans fin,*

*Revêtu de pourpre et de soie,
Je te vois prendre, ô Rédempteur,
Pour nous verser le vin de joie
L'humble appareil du serviteur!*

Quelques remarques sur 1 Corinthiens 11: 26-34

ME 1899 page 101

Dans des articles publiés il y a quelques années, on a exposé ce qui concerne *la Table du Seigneur et la Cène du Seigneur (*)*. Il y était traité de l'institution de la cène, de sa signification et des enseignements que nous donnent et la table et la cène, et du privilège qu'ont les rachetés, membres du corps de Christ, d'y avoir leur place et d'y participer. C'est essentiellement le côté de la grâce qui a ainsi été présenté aux lecteurs.

(*) Voir [pages 353 et suivantes, année 1884](#), du *Messenger Evangélique*.

Mais il y a un autre point à considérer, c'est celui de la responsabilité qui se rattache à la jouissance de ce précieux privilège. Il est nécessaire d'en dire quelques mots, et en même temps de chercher à éclairer les âmes qui nourriraient de fausses idées, à rassurer des coeurs timorés, et à exhorter et avertir ceux qui seraient insoucians ou négligents à l'égard de la cène du Seigneur.

L'apôtre s'adresse à «l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe, aux sanctifiés dans le Christ Jésus». La cène est instituée, la table est dressée, dans l'Assemblée de Dieu, pour les rachetés de Christ, pour les membres de son corps. C'est une grâce, un privilège appartenant à chacun d'eux, et auquel chacun doit tenir, parce que le Seigneur lui-même y tient. Il y a là une expression de son amour à laquelle aucun coeur qui le connaît ne peut ni ne doit rester indifférent, et qui doit le presser de ne manquer aucune occasion d'y répondre, en se trouvant chaque premier jour de la semaine à la table du Seigneur pour se souvenir de lui et annoncer «sa mort jusqu'à ce qu'il vienne». Il peut y avoir des cas où il soit impossible de se trouver, bien qu'on le désire et que l'on en sente la privation, avec ceux qui sont rassemblés au nom du Seigneur dans ce but: ces circonstances particulières, il les connaît, lui qui les permet. Mais si, sans raisons valables, sans empêchement réel, on reste absent de la table du Seigneur, on contriste son coeur, on n'honore pas son nom, et on manifeste peu d'activité de vie spirituelle. Chez l'ancien peuple de Dieu, tous devaient célébrer la Pâque: «Toute l'assemblée d'Israël la fera», est-il dit (Exode 12: 47). Et nul ne pouvait s'en abstenir sans châtement (Nombres 9: 13). Le châtement pour les saints aujourd'hui ne sera pas de même nature, sans doute, mais la perte que fait l'âme par le déplaisir causé au Seigneur, n'en est-il pas un?

Il y a malheureusement dans les coeurs de plusieurs, comme une certaine légèreté, une sorte d'indifférence à l'égard de la participation à la table du Seigneur, qui montre qu'on ne l'apprécie pas comme elle devrait l'être. On se laisse parfois trop aisément arrêter de se rendre au rassemblement des saints par des circonstances en réalité de peu de valeur, et dont l'importance disparaîtrait, s'il y avait un peu plus de chaleur de coeur pour Jésus. Combien l'on devrait être heureux de venir le rencontrer à ce rendez-vous qu'il nous donne à sa table! Mais des affaires de ménage, l'amour de ses aises, le mauvais temps, etc., et l'on reste chez soi. S'il s'agissait d'intérêts terrestres, chers amis, vous laisseriez-vous si aisément arrêter? Ne sauriez-

vous pas alors remettre à un autre moment vos arrangements intérieurs, secouer votre paresse, braver le mauvais temps, de peur de nuire à ces intérêts d'un jour? Et vous ne craignez pas de nuire à votre âme en négligeant Christ?

Chez d'autres personnes, cette négligence n'existe pas; au contraire. Elles ont un coeur sincèrement désireux de plaire au Seigneur, mais il y a de l'ignorance, de fausses idées quant à la cène, et un manque d'affranchissement qui les retient parfois loin de la table du Seigneur. Elles voient dans la cène quelque chose de redoutable, un je ne sais quoi de mystérieux qui les fait trembler, au lieu de considérer que, dans la cène, nous avons l'expression de l'amour parfait de Christ se donnant pour nous et à nous. Elles se replient sur elles-mêmes, voient leur indignité, se rappellent leurs fautes commises, sentent la mauvaise nature en elles et pensent qu'avant d'oser approcher de la table, il faut être meilleures qu'elles ne se sentent, et elles s'abstiennent. Elles veulent être en bon état d'âme pour prendre part à la fraction du pain et à la coupe. Elles regardent à elles-mêmes et non à Christ. Leurs scrupules sont respectables, mais il est à craindre que, tout en croyant en Christ comme leur Sauveur, elles ignorent la grâce dans laquelle Dieu les a placées en vertu de l'oeuvre de Christ, la position parfaite du croyant devant Dieu dans le Bien-aimé, leur mort et leur résurrection avec Christ, et par conséquent, que c'en est fait du vieil homme qui a été jugé et a pris fin à la croix de Christ. Sans doute, nous avons à nous juger, comme nous le verrons, mais non à nous éloigner de la table du Seigneur, où il nous convie lui-même, où il nous rappelle ce qu'il a souffert, et ce qu'il a accompli pour nous, afin de nous purifier de nos iniquités et de nous donner un libre accès auprès de Dieu, et par conséquent la cène nous dit: Tes péchés ne sont plus; approche-toi et jouis de ton Sauveur.

Ce n'est pas cependant que nous devions considérer la cène comme un moyen de grâce, comme l'on dit. Il en est qui la regardent comme devant nous rapprocher de Dieu, mais c'est parce que nous avons été et que nous sommes rapprochés de lui par le sang de Jésus, que nous venons et prenons part à ce qui nous rappelle son sacrifice. D'autres cherchent à y trouver l'assurance du pardon de leurs péchés, la paix et le repos; mais s'il est vrai qu'ils sont des rachetés du Seigneur, ils ont la paix par Jésus; Dieu les a pardonnés. Ce n'est pas dans la cène que l'on trouve pardon, paix et vie, mais en Christ, et les possédant, on vient à sa table pour lui en rendre grâces.

On entend dire: «Je ne trouve aucune édification spéciale dans le rassemblement pour prendre la cène. Je suis aussi heureux en lisant ma Bible à la maison, et je me trouve là dans la communion du Seigneur». Ou bien on préfère d'autres réunions que celles où l'on est rassemblé, comme autrefois les disciples à Troas, pour la fraction du pain. C'est tenir bien peu de compte du désir qu'exprime le coeur du Seigneur lorsqu'il dit: «Faites ceci en mémoire de moi». Sans doute, nous avons à nous souvenir de lui en tout temps; sa pensée ne devrait jamais être absente de nos coeurs; mais n'est-ce donc rien que de nous trouver ensemble, anticipant le moment où nous entourerons le trône de l'Agneau qui a été immolé, réunis maintenant autour de sa table, devant les signes qui nous rappellent son corps meurtri, son

sang versé pour nous, l'adorant et faisant monter vers lui nos louanges et nos actions de grâces? Où est le culte, chers amis, le vrai culte, si ce n'est autour de la table du Seigneur?

On trouve aussi des personnes qui s'abstiennent de la cène du Seigneur, parce qu'elles voient, ou ont cru voir, chez d'autres, des fautes, des manquements non reconnus, et souvent des torts envers elles. Au lieu de s'abstenir du privilège précieux de rappeler la mort du Seigneur, l'Écriture ne nous enseigne-t-elle pas ce que nous avons à faire dans des cas semblables? D'abord, aussi longtemps que l'assemblée qui a à cœur la gloire du Seigneur et la sainteté de sa table, n'a pas été obligée d'exclure une personne, j'ai à la supporter avec tous ses défauts et ses torts réels ou prétendus envers moi. Je suis en communion avec l'assemblée. Souvenons-nous de la parole du Seigneur: «Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugés», et de ce que dit l'apôtre: «Qui es-tu, toi, qui juges le domestique d'autrui? Il se tient debout ou il tombe pour son propre maître?» Et ensuite, quelle est la marche à suivre, si réellement nous voyons des fautes manifestes? Aux Galates, Paul écrit: «Frères, quand même un homme s'est laissé surprendre par quelque faute, vous qui êtes spirituels, redressez un tel homme *dans un esprit de douceur*, prenant garde à toi-même, de peur que toi aussi tu ne sois tenté» (Galates 6: 1). Que dit le Seigneur: «Si moi, le Seigneur et le Maître, j'ai lavé vos pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres» (Jean 13: 14). Paul nous donne de cela un bel exemple, lorsqu'il dit: «Je supplie Evodie, et je supplie Syntiche, d'avoir une même pensée dans le Seigneur» (Philippiens 4: 2). Il y avait entre elles un dissentiment qui eût pu avoir des suites fâcheuses; Paul, avec humilité et douceur, tourne leurs regards vers le Seigneur, près duquel tout dissentiment disparaît, et où l'on se pardonne l'un à l'autre, comme Christ nous a pardonné (Colossiens 3: 13). Et enfin, si vous estimez que votre frère, ou votre soeur, a péché contre vous, que dit Jésus: «Va, reprends-le, entre toi et lui seul; s'il t'écoute, tu as gagné ton frère; mais s'il ne t'écoute pas, prends avec toi encore une ou deux personnes, afin que par la bouche de deux ou de trois témoins, toute parole soit établie. Et s'il ne veut pas les écouter, dis-le à l'assemblée» (Matthieu 18: 15-17). Tels sont les préceptes de la Parole que nous avons à suivre, au lieu de nous abstenir de la cène, où l'on est en communion avec l'assemblée. C'est elle ou soi-même que l'on juge en s'abstenant de la cène. Combien il serait à désirer que l'on n'apportât à la table du Seigneur aucun sentiment d'aigreur, de rancune, aucune mauvaise pensée à l'égard les uns des autres, ce qui est une gêne dans l'assemblée, mais au contraire rien que des entrailles de miséricorde, de bonté, de douceur.

Tout cela étant posé, à l'égard de ceux qui, pour un motif ou un autre, se privent de la jouissance et du privilège d'annoncer la mort du Seigneur, et sont responsables à cet égard, entrons maintenant dans l'examen du passage que nous avons cité en tête de ces pages. L'apôtre vient de dire: «Toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne». Et il ajoute: «Ainsi, quiconque mange le pain ou boit la coupe du Seigneur *indignement*, sera coupable à l'égard du corps et du sang du Seigneur». Nous avons vu que, dans la cène du Seigneur, la coupe de bénédiction que nous bénissons est la communion du sang du Christ, et le pain que nous rompons, la communion de son corps, et que nous, qui sommes plusieurs à participer à la cène, nous

sommes un seul pain, un seul corps. A tous ceux donc qui sont rachetés par le sang de Christ et membres de son corps, il appartient de s'asseoir à la table du Seigneur et à eux seuls. Comment un incrédule, un déiste, un arien, un mondain, y aurait-il sa place? En venant à cette table, en rompant le pain et en buvant la coupe, j'annonce la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. Je professe donc que je suis sauvé par son sang, par sa mort; et de plus que je suis membre de son corps. Je professe croire à cette mort du Seigneur et être uni à lui dans la mort, et ainsi séparé du monde qui l'a crucifié. Je professe enfin que mes espérances sont en haut et que j'attends son retour pour les réaliser. Si toutes ces choses ne sont pas pour moi des réalités vivantes, et que je prétende avoir ma place à la table du Seigneur, que suis-je, sinon un menteur et un hypocrite? C'est manger et boire *indignement*, c'est manger et boire un jugement contre soi-même, en ne discernant pas le corps du Seigneur, c'est manquer de respect à ce qu'il y a de plus sacré, c'est le profaner; c'est se rendre coupable à l'égard du corps et du sang du Seigneur. Quelle terrible responsabilité

Ce que nous venons de dire ne doit pas avoir pour effet de jeter du trouble dans des âmes craintives, qui penseraient n'avoir pas saisi suffisamment les vérités divines que la cène rappelle, ou qui n'éprouveraient pas à un assez haut degré les sentiments que ces vérités sont appelées à produire dans le coeur. Il ne s'agit ni de connaissance de l'intelligence, ni de sentiments, il s'agit de Christ. As-tu trouvé en lui ton Sauveur? Te reposes-tu avec confiance sur son sang versé pour expier tes péchés, sur son sacrifice parfait qui a pleinement satisfait Dieu? Crois-tu à cet amour de Christ qui surpasse toute connaissance et qui est venu te chercher et te sauver, et qui maintenant s'exerce constamment pour toi? Contemples-tu avec bonheur le Seigneur mort pour toi, et désires-tu le connaître toujours mieux pour le servir? Alors, si faible et si indigne que tu te saches et que tu te sentes, viens, prends ta place avec ceux qui annoncent la mort du Seigneur en attendant qu'il vienne; approche, et bénissons-le, et louons-le, et adorons-le ensemble. Certes, nous avons à nous éprouver nous-mêmes, et à nous juger nous-mêmes, mais ensuite, loin de nous écarter, suivons la bénie exhortation de l'apôtre: «Et qu'ainsi il mange du pain et boive de la coupe».

En second lieu — et ici je parle de ceux qui professent être chrétiens et qui peut-être le sont réellement — il est évident qu'un pécheur scandaleux, quelqu'un qui est tombé dans le péché, ou qui vit d'une vie de péché, ne saurait avoir sa place à la table du Seigneur. Si son péché ou son état de péché est découvert — et tôt ou tard, il le sera — le commandement du Seigneur est positif: «Otez le méchant du milieu de vous-mêmes» (1 Corinthiens 5: 13). Sa présence souillerait la table du Seigneur, l'associerait au péché, jetterait le blâme et l'opprobre sur le nom de Christ. S'il réussit pour un temps à cacher à l'assemblée la connaissance de ce qu'il est, croit-il échapper aux regards de Celui dont les yeux sont comme une flamme de feu? Qu'il sache qu'en attendant d'être dévoilé, il assume sur lui-même la plus terrible des responsabilités: il mange le pain et boit la coupe indignement; il est coupable — et combien coupable! — du corps et du sang du Seigneur; il mange et boit un jugement contre lui-même, et combien terrible sera ce jugement, s'il ne se juge pas lui-même et ne se repent point!

Examinons brièvement le passage des Corinthiens qui a suggéré ces réflexions. Il s'agit d'une assemblée chrétienne et de ce qui s'y passait à l'égard de la cène. L'apôtre Paul, dans son long séjour à Corinthe, avait enseigné à ces chrétiens ce que lui-même avait reçu du Seigneur touchant le mémorial de sa mort. Les Corinthiens semblaient avoir oublié ce qu'il leur avait dit, et des abus grossiers s'étaient introduits dans la célébration du souper du Seigneur, et lui avaient fait perdre son caractère. De là les enseignements, les avertissements et les exhortations de l'apôtre à ce sujet. Dans d'autres assemblées, et particulièrement de nos jours, les faits peuvent différer, mais les principes restent les mêmes; les avertissements et les exhortations ont donc leur valeur pour nous. La solennité et l'importance de l'acte par lequel nous rappelons la mort du Seigneur, son dévouement pour la gloire de Dieu et notre salut, son amour pour les siens, ressortent des paroles qu'emploie l'apôtre dans ses avertissements. On peut manger le pain ou boire la coupe du Seigneur *«indignement»*. On est ainsi *«coupable à l'égard du corps et du sang du Seigneur»*, qui sont méconnus et méprisés. On *«mange et on boit un jugement contre soi-même»*. Certes, cela est bien propre à faire naître de sérieuses réflexions. De plus, prendre la cène indignement avait des conséquences fatales, et les Corinthiens les subissaient.

Ayant perdu de vue ce que Paul leur avait enseigné, et sans doute sous l'influence de leurs anciennes coutumes païennes, ils en étaient venus à faire de la cène un repas ordinaire pris en commun, lorsqu'ils se réunissaient en assemblée. A ce repas, qui avait plutôt le caractère d'une agape, ils apportaient des sentiments d'égoïsme et d'orgueil, n'ayant point égard aux pauvres. Au lieu de s'attendre pour exprimer leur communion, les premiers arrivés s'empresaient de manger, sans s'inquiéter de ceux qui avaient faim. De plus, ils se livraient à des excès dans le boire, allant jusqu'à s'enivrer, et méprisant et profanant ainsi le caractère saint et pur de l'assemblée de Dieu. Agir de cette manière était manger et boire indignement, car c'était ravalier les choses saintes destinées à attirer les regards de l'âme en dehors des choses terrestres et les fixer sur le Seigneur, au rang de la satisfaction des besoins naturels du corps et même des convoitises. Ils ne discernaient donc pas le corps, c'est-à-dire qu'ils ne distinguaient pas la différence qu'il y avait entre ce qui représentait le corps du Seigneur et un repas ordinaire; ils ne voyaient pas ce qui est le fond et le caractère de la cène — la mort du Seigneur — et la conséquence en était que *«coupables»*. à l'égard du corps et du sang du Seigneur, ils tombaient sous l'effet d'un jugement de Dieu qui les atteignait dans leur corps. C'était un jugement temporel: plusieurs étaient faibles et malades, et quelques-uns morts. Le Seigneur les châtiait ainsi, afin qu'ils ne fussent pas condamnés avec le monde. *«C'était l'acte du gouvernement de Dieu, dont l'autorité est confiée aux mains du Seigneur qui juge sa propre maison»*. C'était pour ceux que ce jugement atteignait une perte évidente — être mis ainsi de côté à cause d'une marche qui était contraire à la sainteté que requiert le Seigneur à sa table, et qui profanait ce qui le rappelait au coeur.

Cherchons maintenant à appliquer à nos circonstances actuelles, l'enseignement de l'apôtre. Parmi nous, la cène ne vient pas à la suite d'un repas ordinaire. Nous la célébrons, extérieurement du moins, avec toute la simplicité qu'elle requiert. Il n'y a pas lieu d'y satisfaire

son appétit, ni de s'y enivrer. Mais on peut cependant y apporter une disposition d'esprit et de coeur telle qu'elle ne différera pas d'un repas ordinaire aux yeux du Seigneur. On viendra souvent par routine et sans le sentiment du sérieux et de la solennité de cet acte, sans s'être jugé soi-même: c'est une légèreté coupable. Ici, nous citerons les paroles d'un autre: «C'est de la mort d'un Christ livré, que nous nous souvenons. Le corps offert était, pour ainsi dire, devant leurs yeux. Le sang versé du Sauveur réclamait les affections de leurs coeurs. S'ils prenaient part à la cène d'une manière indigne, ils étaient coupables du mépris de ces choses précieuses. Dans cette ordonnance, le Seigneur lui-même, de la manière la plus touchante et au moment même où il était trahi, a arrêté nos pensées sur son corps offert et sur son sang versé pour nous. Mais si Christ attirait ainsi le coeur pour fixer son attention sur ces faits, la discipline s'exerçait aussi d'une manière solennelle en rapport avec cette ordonnance. Le châtement tombait sur ceux qui méprisaient le corps rompu et le sang du Seigneur, en y prenant part avec légèreté. Ainsi, plusieurs d'entre eux étaient devenus faibles et malades, et plusieurs dormaient, c'est-à-dire étaient morts.

« Il ne s'agit pas de s'enquérir si l'on est digne de participer à la cène ». Il est dit que chacun s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange du pain et boive de la coupe; «ce qui est blâmé, c'est qu'on y participe d'une manière indigne. Tout chrétien, à moins d'un péché qui l'exclue, est digne de participer à la cène, parce qu'il est chrétien». Mais un chrétien peut venir par habitude, parce que la chose est établie ainsi, comme il viendrait à une de ses occupations journalières, à ses repas, par exemple. «Il peut arriver qu'un chrétien vienne sans se juger lui-même, ou sans apprécier comme il le devrait ce que la cène lui rappelle, et ce que Christ y a rattaché. Il n'a pas discerné le corps du Seigneur; et il n'a pas discerné et n'a pas jugé le mal qui est en lui. Dieu ne peut pas nous laisser dans cette insouciance. Si le croyant se juge lui-même, le Seigneur ne le jugera pas; si nous ne nous jugeons pas nous-mêmes, le Seigneur juge; mais lorsque le chrétien est jugé, il est châtié par le Seigneur, afin qu'il ne soit pas condamné avec le monde».

Combien tout cela est sérieux! En sommes-nous suffisamment pénétrés? Plus ces choses sont précieuses, plus le privilège d'y participer est grand, plus est intime et profonde la jouissance qu'elles procurent, plus aussi est grande la responsabilité de ceux qui y prennent part, et si c'est indignement, comment le gouvernement de Dieu ne s'exercera-t-il pas à l'égard de ceux qui méprisent et traitent légèrement ce qui, dans la personne de Jésus, l'a le plus glorifié, et par conséquent ce à quoi il tient?

Citons encore quelques paroles: «Le gouvernement de Dieu est dans les mains du Seigneur qui juge sa propre maison: vérité importante et trop oubliée. Nul doute que le résultat de tout soit selon les conseils de Dieu, qui déploie, dans ce gouvernement, toute sa sagesse, sa patience, et la justice de ses voies; mais ce gouvernement est réel. Dieu veut le bien de son peuple à la fin, mais il veut sa sainteté, *un coeur dont l'état réponde à ce qu'il a révélé (et il s'est révélé lui-même), et une marche qui en soit l'expression*. L'état normal du chrétien, c'est «la communion avec Dieu selon la puissance de ce qui a été révélé. Si l'on manque à cela, la communion est perdue, et avec elle la puissance pour glorifier Dieu,

puissance qui ne se trouve nulle part ailleurs». N'est-il pas évident que s'approcher de la cène avec insouciance, légèreté, sans s'être jugé, par habitude, sans discerner et apprécier ce qu'elle nous rappelle, c'est y venir en dehors de la communion avec Dieu qui prend ses délices en son Fils, que nous oublions en agissant ainsi? Quelle force spirituelle aurons-nous pour marcher dans la sainteté, pour glorifier Dieu qui nous appelle à son propre royaume et à sa propre gloire? Nous serons, au point de vue spirituel, faibles, malades, et même comme morts, sans énergie pour rendre témoignage à Christ dans le monde, n'annonçant pas la mort du Seigneur. «Mais», dit l'auteur que nous citons, «si l'on se juge, il y a restauration, le coeur étant purifié du mal en jugeant ce mal; la communion est rétablie», et avec elle la force pour marcher selon Dieu, et la puissance pour jouir de ce qu'il nous présente en Christ. «Si l'on ne se juge pas, il faut que Dieu intervienne, et qu'il nous corrige et nous purifie par la discipline — discipline qui peut aller jusqu'à la mort» (voyez Job 33, 34; 1 Jean 5: 16; Jacques 5: 14, 15).

Ajoutons encore ces quelques réflexions:

«Ce que nous avons à faire en venant à la cène, n'est pas seulement de juger un mal commis, mais de discerner notre état tel qu'il est manifesté dans la lumière — comme Dieu est dans la lumière — et de marcher dans la lumière. Cela nous préserve de tomber dans le mal, soit en actes, soit en pensée. Mais si nous y sommes tombés, *il ne suffit pas de juger l'acte, il faut nous juger nous-mêmes, et l'état du coeur, la tendance, la négligence, qui ont occasionné notre chute dans le mal*, en un mot, il nous faut juger ce qui n'est pas communion avec Dieu, ou qui empêche cette communion».

Faisons encore attention aux remarques suivantes: «Le fondement et le centre de tout cela est la position dans laquelle nous sommes envers Christ dans la cène, comme centre visible de communion et expression de sa mort dans laquelle le péché, tout péché, a été jugé. Or nous sommes en rapport avec ce saint jugement; il est notre portion. On ne peut pas mêler la mort de Christ avec le péché. Elle est, quant à sa nature et à son efficace, dont le plein résultat sera manifesté à la fin, l'entière abolition du péché. Elle est la négation divine du péché. Christ «est mort au péché», et cela en amour pour nous. Cette mort est la sainteté absolue de Dieu qui nous est rendue sensible et est exprimée dans ce qui a eu lieu à l'égard du péché. Elle est, sous ce rapport, le dévouement absolu à Dieu pour sa gloire. Apporter le péché ou la négligence dans ce qui la représente, c'est profaner la mort de Christ, qui est mort plutôt que de laisser le péché subsister devant Dieu. Nous ne pouvons être condamnés avec le monde, parce que Christ est mort et qu'il a aboli le péché pour nous, mais apporter le péché à ce qui représente la mort même de Christ, dans laquelle il a souffert pour le péché, est une chose qui ne peut être supportée. Dieu revendique ce qui est dû à la sainteté et à l'amour d'un Christ qui a laissé sa vie pour ôter le péché. On ne peut pas dire: «Je ne viendrai pas à la table», ce serait accepter le péché et abandonner la confession de la valeur de cette mort. Nous nous éprouvons nous-mêmes, et nous venons. Nous rétablissons dans notre conscience les droits de sa mort, car tout est pardonné et expié quant à la culpabilité, et nous venons reconnaître ces droits comme preuve de la grâce infinie.

»*Le monde est condamné.* Le péché chez le chrétien est jugé; il n'échappe ni à l'oeil, ni au jugement de Dieu. Dieu ne permet jamais le péché; il en purifie le croyant en le châtiant, quoiqu'Il ne le condamne pas, parce que Christ a porté son péché.

»Ainsi, la mort de Christ forme le centre de communion dans l'Assemblée, et elle est la pierre de touche de la conscience, et, pour ce qui regarde l'Assemblée, c'est dans la cène que se trouve l'application de cette vérité».

Puisse chacun de ceux qui, assemblés au nom de Jésus, ont le privilège, chaque premier jour de la semaine, de rappeler la mort du Seigneur, être pénétré de la grandeur de son amour, apprécier toujours plus sa Personne et son œuvre et se souvenir en même temps, pour jouir pleinement de sa communion, que nous sommes à la table de Celui qui est le Saint et le Véritable.

Quelques remarques sur l'Apocalypse

(Fragment d'une lettre)

ME 1899 page 121

L'étude de l'Apocalypse, quelles que soient, au premier abord, les difficultés qu'elle présente, est d'un grand intérêt et d'une haute importance, comme étant la «Révélation de Jésus Christ, que Dieu lui a donnée», dans le but de nous faire connaître les choses qui doivent arriver bientôt. La valeur que ce livre doit avoir pour nous, nous est montrée par cette déclaration: «*Bienheureux* celui qui lit, et ceux qui *entendent* les paroles de la prophétie, et qui *gardent* les choses qui y sont écrites, car *le temps est proche*», d'autant plus proche actuellement.

Pour aider à l'intelligence de ce livre, il faut remarquer les trois divisions que le Seigneur, parlant à Jean, indique lui-même (1: 19): «Ecris donc les choses que tu as vues, et les choses qui sont, et les choses qui doivent arriver après celles-ci».

1° *Les choses que tu as vues*: c'est le Seigneur dans son caractère de Juge au milieu des sept assemblées (ou églises), se présentant à la fois comme le Fils de l'homme, et comme l'Ancien des jours, c'est-à-dire sous son caractère humain et divin en même temps (comparez les versets 13 et 14 du chapitre 1, avec Daniel 7: 9, 13, 14; et lisez Jean 5: 22, 27).

2° *Les choses qui sont*: c'est l'Eglise dans sa responsabilité envers Dieu sur la terre, où elle est la lampe qui doit répandre la lumière divine de la vérité qui lui est confiée. C'est pourquoi le Seigneur Jésus est représenté comme marchant au milieu des sept assemblées (2: 1), tenant dans sa main l'autorité suprême, et ayant les yeux comme une flamme de feu, des yeux qui pénètrent et sondent tout. Il a ainsi tous les caractères nécessaires pour apprécier si l'Eglise a répondu à sa mission et comment elle l'a fait. Cette division comprend les chapitres 2 et 3, après quoi l'Eglise n'est plus vue que dans le ciel. Mais ici, il faut nous rappeler que l'Eglise est présentée dans la Parole sous deux aspects; l'un, telle qu'elle est selon la pensée de Dieu, et l'autre, dans sa manifestation sur la terre. Dans le premier cas, l'Eglise est une. Elle est le corps de Christ, dont lui est la Tête, et dont les croyants sont les membres (1 Corinthiens 12: 12, 13; Ephésiens 1: 23; Colossiens 1: 18); et il n'y a qu'un seul corps (Ephésiens 4: 4). L'Eglise est aussi la maison de Dieu; un édifice que Christ a commencé d'élever le jour de la Pentecôte, quand le Saint Esprit est descendu sur les disciples assemblés. Elle est un temple saint qui s'élève, une habitation de Dieu par l'Esprit (1 Timothée 3: 15; Matthieu 16: 18; Actes des Apôtres 2: 1-4, 41, 47; Ephésiens 2: 20-22). Considérée ainsi, l'Eglise, une, ne se compose que de vrais croyants, baptisés du Saint Esprit, des pierres vivantes (1 Corinthiens 12: 13; 1 Pierre 2: 4, 5).

L'Eglise a aussi sa manifestation, sa réalisation sur la terre. Elle est un édifice qui s'élève par le moyen d'ouvriers que Dieu emploie: elle est le labourage de Dieu, l'édifice de Dieu. Dieu confie l'ouvrage à ces ouvriers: ils en ont la responsabilité, et il y a de bons et de mauvais

ouvriers (1 Corinthiens 3: 10-15). L'Eglise a sa manifestation dans diverses assemblées locales; mais toutes ensemble ne font qu'une seule Eglise, et chacune est l'expression locale de l'Eglise universelle. Tel était le cas au commencement, tel il devrait être aujourd'hui; mais l'Eglise a manqué à sa responsabilité: la ruine et la confusion en ont été le résultat. Remarquez que la lampe pourrait être ôtée d'une assemblée locale, sans que l'ensemble en fût affecté.

Les sept églises ou assemblées auxquelles s'adresse le Seigneur, dans les chapitres 2 et 3 de l'Apocalypse, étaient des assemblées locales existantes au temps de Jean. Le Seigneur s'adresse à elles comme responsables envers lui de marcher fidèlement en écoutant ses exhortations et ses avertissements; ce dont nous pouvons toujours tirer profit. Mais leur nombre, sept, qui indique un tout complet, le choix des églises selon le caractère respectif que présentait chacune d'elles, et l'ordre dans lequel elles sont placées, nous montrent qu'il faut voir en elles ce que serait, dans ses différents états ou phases successives, l'Eglise comme corps responsable sur la terre, jusqu'au moment où elle ne serait plus reconnue du Seigneur, mais «vomie de sa bouche» (3: 16). Nous avons donc comme l'histoire prophétique de l'Eglise, aux différentes époques de son existence ici-bas.

Les quatre premières assemblées nous montrent d'abord le premier déclin de l'Eglise (Ephèse); elle a abandonné son premier amour puis les persécutions (Smyrne) pour la réveiller elle est exhortée à être fidèle jusqu'à la mort ensuite son association avec le monde sous Constantin (Pergame); elle habite là où est le trône de Satan; et enfin sa chute dans l'idolâtrie des systèmes romain et grec, surtout le premier où la prétendue Eglise, Jésabel, assumant l'autorité, enseigne et égare les serviteurs de Dieu.

Les trois dernières assemblées représentent la phase durant laquelle le protestantisme est introduit. Remarquons que Thyatire et les suivantes vont simultanément jusqu'à la fin, la venue du Seigneur. Nous sommes actuellement dans la période désignée par «les choses qui sont», car l'Eglise, quel que soit son état de ruine et de confusion, est encore reconnue du Seigneur, puisque le Saint Esprit est encore sur la terre dans les croyants, et qu'il agit pour la conversion des pécheurs.

3° *«Les choses qui doivent arriver après celles-ci»* (comparez 4: 1), c'est-à-dire après cette période de l'Eglise reconnue comme telle, et où nous sommes encore. Ainsi, depuis le chapitre 4, ce qui se trouve dans l'Apocalypse, sont des événements encore à venir. Ils sont vus dans le ciel (4: 1), dans la pensée de Dieu, et révélés au prophète, mais comme devant avoir lieu sur la terre (*). Ils ne commenceront (bien que les principes dont ils sont la conséquence, opèrent déjà parmi les hommes) que lorsque les saints qui composent l'Eglise seront dans le ciel, où ils auront été ravis par le Seigneur; les uns ressuscités et glorifiés en même temps que les fidèles de l'Ancien Testament; les autres, les saints vivants à la venue du Seigneur, transmués ou changés, c'est-à-dire revêtus de corps incorruptibles et glorieux, propres pour habiter le ciel (lisez et comparez 1 Thessaloniens 4: 15-17; 1 Corinthiens 15: 48-54; 2 Corinthiens 5: 1-5; Philippiens 3: 20). Pour les saints de l'Ancien Testament, remarquez qu'ils sont compris dans les «morts en Christ», et «ceux qui sont du Christ»; pesez aussi Hébreux 11: 39, 40: ils n'ont pas reçu ce qui était promis, ils atteindront comme nous la perfection en résurrection et en

gloire; mais Dieu a eu en vue quelque chose de meilleur, des privilèges spéciaux pour nous, les appelés actuels. Remarquez bien que Jésus appelle auprès de lui les siens, ressuscités ou changés, avant de venir personnellement exercer le jugement sur le monde, ce qui nous dit déjà ce que c'est que la première résurrection.

(*) Sauf ce qui est dit des noces de l'Agneau, du combat de Michel contre Satan, et de la sainte cité.

Les saints sont donc au ciel, et le monde laissé tel quel. Le nom d'église chrétienne continuera sans doute à exister avec la masse des professants inconvertis ; il pourra y avoir des services religieux; mais ce sera une forme sans réalité devant Dieu, non reconnue du Seigneur et où l'erreur et le mensonge iront en s'accroissant toujours plus (lisez Matthieu 25: 11, 12; 2 Thessaloniens 2: 9-12). D'un autre côté, l'incrédulité ouverte, reniant tout principe religieux, deviendra aussi toujours plus audacieuse. Les saints n'étant plus sur la terre, l'Esprit de Dieu n'y sera plus, n'y aura plus son habitation, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y agira pas (Apocalypse 1: 4; 4: 5; 5: 6). Autrefois, la gloire de l'Eternel quitta le temple de Jérusalem à cause des péchés des Juifs (Ezéchiel 11), ainsi la présence de Dieu (d'une manière spéciale) par l'Esprit (Ephésiens 2: 22), ne sera plus sur la terre, puisque l'habitation de Dieu, l'Eglise, n'y sera plus. (Par l'Eglise, j'entends ici non le corps professant, mais les saints, les vrais fidèles).

Au chapitre 4, on voit, dans le ciel, les saints glorifiés, sous le symbole des vingt-quatre anciens assis sur des trônes (verset 4), mais du chapitre 4 au 19, il n'est fait aucune mention de l'Eglise dans les événements qui se passent sur la terre. C'est important à retenir. Les hommes sauvés du chapitre 7 ne sont pas l'Eglise, car dans l'Eglise, corps de Christ, il n'y a ni Juifs, ni Grecs (1 Corinthiens 12: 13; Ephésiens 3: 6), mais tous sont un en lui. Au contraire, dans ce chapitre, les Israélites scellés d'entre les douze tribus, sont soigneusement distingués de la foule innombrable des gentils qui sont devant le trône. Les 144.000 du chapitre 14 ne sont pas non plus l'Eglise.

Au chapitre 19, on voit les noces de l'Agneau avec l'Eglise célébrées dans le ciel. C'est la déclaration publique, *dans le ciel*, au milieu des saints transports d'allégresse de ses habitants, de la relation étroite d'affection de Christ pour l'Eglise et de son union avec elle (Ephésiens 5: 23-32). Plus tard a lieu la manifestation devant le monde de la gloire céleste de l'Eglise (chapitre 21, depuis le verset 9). Mais, je le répète, *sur la terre*, du chapitre 4 au 19, il n'est point fait mention de l'Eglise. S'il y en a une, c'est Babylone, la fausse église, et elle n'est mentionnée que pour montrer son iniquité horrible, et le jugement terrible dont elle est frappée (17: 14; 18: 8; 18). Il y a, sans doute, des saints sur la terre durant cette période, et même des saints qui souffrent de grandes persécutions, mais ce ne sont pas des saints chrétiens, si je puis dire ainsi (chapitres 6: 9-11; 7: 14; 12: 17; 13: 7, etc.). L'invocation des âmes que le prophète voit sous l'autel, indique qu'elles ne crient pas à Dieu selon le caractère chrétien. Le chrétien persécuté dit comme Etienne: «Seigneur, ne leur impute pas ce péché» (Actes des Apôtres 7). Ici les âmes disent: «Jusques à quand ne *vengeras-tu pas?*» C'est le langage que nous trouvons dans les Psaumes, et qui convient au résidu juif.

Une autre chose importante à retenir, c'est que si, depuis le chapitre 4, tout est encore à venir, il y a eu dans certains événements passés comme un accomplissement partiel, comme des ombres des événements futurs prédits dans l'Apocalypse, et qui peuvent parfois aider à comprendre ceux-ci.

Le grand objet présenté dans la troisième section de l'Apocalypse (chapitre 4-19) est la préparation, par des jugements qui fondent sur les hommes impies, à l'établissement du règne de Christ sur la terre. Ce règne n'est pas purement spirituel, comme quelques-uns l'enseignent. Christ lui-même reviendra, après avoir reçu «la domination, l'honneur, et la royauté, et tous les peuples, les peuplades et les langues, le serviront» (Daniel 7: 13, 14). C'est le cinquième et dernier empire (Daniel 2: 44, 45), qui ne sera pas détruit; il subsistera à toujours: c'est le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ (Apocalypse 11: 15). On voit, au chapitre 19, Christ sortant du ciel comme Celui qui juge et combat en justice. Il apparaît pour exécuter un jugement en détruisant par l'épée de sa bouche ceux qui, conduits par la bête et le faux prophète, se sont audacieusement ligués contre lui. Je dis *un* jugement, car l'Ecriture nous montre qu'il y aura plusieurs actes de jugement des *vivants* (par exemple, celui de Gog (Ezéchiel 39); puis celui décrit en Matthieu 25: 31-46, qu'il ne faut pas confondre avec le jugement des morts d'Apocalypse 20; l'un est avant, et l'autre après le règne de mille ans). Partout dans l'Ecriture, il est question de l'apparition *personnelle* de Christ pour établir son royaume par le jugement des méchants, et il ne sera établi que de cette manière, et non, comme plusieurs le supposent, par la prédication de l'Evangile. Actuellement, selon les desseins de Dieu cachés en lui dans les âges précédents (Ephésiens 3: 5-9), Dieu tire des nations «un peuple pour son nom» (Actes des Apôtres 15: 14). C'est l'Eglise, peuple céleste, composé des croyants unis à Christ par le Saint Esprit. Quand «la plénitude des nations» sera entrée (Romains 11: 25), que l'Eglise (la vraie, le corps de Christ) ne sera plus sur la terre, mais dans le ciel avec Jésus, Dieu reprendra ses voies envers son peuple terrestre, Israël, et envers les nations, et, après une série d'événements et de jugements, Christ, par son apparition, délivrera le résidu fidèle et persécuté et rétablira le royaume pour Israël (Actes des Apôtres 1: 6). «Ainsi», dit Paul, «tout Israël sera sauvé, selon qu'il est écrit: Le libérateur viendra de Sion» (Romains 11: 26; comparez Ezéchiel 37). De là, l'empire du Seigneur s'étendra sur toutes les nations; elles reconnaîtront son autorité (Zacharie 14: 9; Psaumes 72: 11). Nombre de passages des Psaumes et des prophètes confirment ce que nous venons de dire; mais, pour les comprendre, il faut lire simplement et prendre les choses comme elles nous sont dites. Israël est Israël et non l'Eglise; Sion est Sion et non l'Eglise. Celle-ci n'apparaît pas dans les écrits des prophètes. Elle était, il est bon de le répéter, un mystère caché en Dieu jusqu'à ce que Dieu en donnât la révélation par le moyen de Paul (Ephésiens 3; Romains 16: 25, 26; Colossiens 1: 26). Les prophètes ont en vue Israël; il est au premier plan. S'ils parlent des nations, c'est pour les montrer, mais au second plan, bénies par le moyen d'Israël. Ainsi Esaïe, dans ses derniers chapitres, parle de la gloire future d'Israël, montre la splendeur à venir de Jérusalem (non de l'Eglise), et fait voir la bénédiction des nations en rapport avec l'état glorieux du peuple terrestre. Il faut cependant remarquer que Jean, ou plutôt l'Esprit Saint, emprunte aux prophètes des images pour représenter la gloire de la cité céleste qui est

l'Eglise, de même qu'il se sert de l'arrangement et des objets du tabernacle et du temple, comme figures de ce qu'il voit dans le ciel.

Le chapitre 4 de l'Apocalypse nous montre donc le trône de Dieu dressé dans le ciel. C'est un trône de gouvernement et de jugement, comme le font voir les tonnerres, les voix et les éclairs qui en sortent. Mais Dieu se souvient de son alliance avec la terre (Genèse 9: 13); l'arc-en-ciel entoure le trône. Les jugements frapperont les hommes; mais ce n'est pas encore le jugement final, quand les cieux passeront et que la terre et les oeuvres qui sont en elle, seront brûlées entièrement (2 Pierre 3: 10; comparez Apocalypse 20: 11). Il ne faut donc pas confondre ce trône avec celui du Fils de l'homme, quand il viendra dans sa gloire et tous les anges avec lui (Matthieu 25: 31) pour juger les nations des vivants; ni avec le grand trône blanc devant lequel comparaissent les morts (Apocalypse 20: 12). Le trône d'Apocalypse 4, est le trône sur lequel est assis Celui qui a créé le monde et les choses qui y sont (voir versets 10, 11), à qui elles appartiennent, qui a sur elles l'autorité suprême, qui va frapper les hommes de jugements qui doivent les avertir avant que le jugement final arrive; c'est le trône de Celui devant qui les anciens et les agents de sa puissance se prosternent et adorent. Les anciens, les saints glorifiés, comprenant ceux de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau Testament, ressuscités ou transmués à la venue de Christ, sont autour du trône, associés à ce que Dieu va faire. On voit, au chapitre 19, les saints qui composent l'Epouse dont les noces ont été célébrées, sortir du ciel avec Christ qui va exécuter le jugement; ils sont là comme «les armées qui sont dans le ciel», suivant leur Chef, associés à lui (pour voir que ces armées sont bien les saints glorifiés, comparez les versets 8 et 14; voyez aussi 1 Corinthiens 7: 2, 3).

Le chapitre 4 nous a montré le Dieu créateur; le chapitre 5 présente le Dieu rédempteur; l'Agneau qui a été immolé; Celui qui a été rejeté et mis à mort par les hommes, et dont les droits vont être revendiqués. Les anciens, les anges et toutes les créatures lui rendent hommage.

Dans les chapitres suivants, nous voyons d'une part, la série des jugements qui frappent les hommes, de l'autre, les principaux agents qui s'opposent à Christ et entraînent les hommes contre lui. Remarquez que le septième sceau renferme les sept trompettes, et que la septième trompette, signal de l'intervention de Dieu (chapitre 10: 7), renferme les sept coupes qui sont les dernières manifestations de la colère de Dieu contre les méchants (comparez chapitres 8: 1, 6; 11: 15; 15: 1). Remarquez aussi que les plaies qui frappent les hommes augmentent toujours d'intensité, et que si, au sixième sceau, les hommes manifestent de la frayeur devant les signes de la colère divine (6: 15-17), ils s'endurcissent ensuite et ne se repentent pas, puis en viennent à marcher audacieusement et ouvertement contre Dieu (9: 20, 21; 16: 9, 11, 14; 17: 14; 19: 19). Enfin, remarquez que les jugements des sceaux frappent le quart de la terre; ceux des trompettes, le tiers; mais que ceux des coupes sont universels.

La scène des événements est tantôt en Orient (chapitre 9, puis 11; 12; 16: 13-16); tantôt en Occident (chapitre 8, entre autres). Les Juifs, comme nation, ont réapparu sur la scène, sans être cependant formellement nommés, sauf les scellés du chapitre 7. Mais on voit le temple à Jérusalem (chapitre 11) où les deux témoins fidèles prophétisent et sont mis à mort,

ce qui montre que les Juifs sont là, mais dans l'incrédulité. Mais il y a un résidu fidèle — les deux témoins. Au chapitre 12, la femme n'est pas l'Eglise, mais Israël. En effet, l'enfant mâle est Christ (comparez Apocalypse 12: 5, avec 2: 27 et Psaumes 2: 8, 9), et Christ n'est pas issu de l'Eglise, mais d'Israël. Bien plus, c'est comme Christ et l'Eglise que l'enfant mâle est enlevé au ciel. La femme représente donc Israël selon la pensée de Dieu, et non l'Israël incrédule, qui a rejeté Christ et qui va recevoir l'imposteur, l'Antichrist. La femme est revêtue du soleil, symbole de gloire et d'autorité souveraine, car Israël restauré sera à la tête des nations (lisez Esaïe 60; 61; 62); la lune aux phases changeantes est sous ses pieds, car Israël ne connaîtra plus les vicissitudes par lesquelles il a passé, et elle porte la couronne des douze chefs des tribus d'Israël. Tout cela nous fait bien voir qu'il ne s'agit pas de l'Eglise. C'est le résidu fidèle qui est, aux yeux de Dieu, le vrai Israël, comme on le voit plus loin dans ce chapitre.

En effet, Satan est chassé du ciel, et précipité sur la terre, où il va exercer sa fureur avec d'autant plus de rage qu'il sait qu'il n'a plus que peu de temps (versets 7-12). C'est durant la courte période de la dernière demi-semaine d'années annoncée par Daniel (Daniel 9: 26, 27), et qui est exprimée de diverses manières, telles que «un temps, des temps, et la moitié d'un temps» (c'est-à-dire trois ans et demi; Apocalypse 12: 14; Daniel 7: 25, comparez avec 4: 32); quarante-deux mois, ou mille deux cent soixante jours (Apocalypse 11: 2, 3; 12: 6). Pendant ce temps limité, Satan persécute la femme qui est mise à l'abri par les soins de Dieu, et il fait la guerre «contre le résidu de la semence de la femme, ceux qui gardent les commandements de Dieu et qui ont le témoignage de Jésus». Tout cela est à venir et concerne ceux d'Israël qui seront fidèles.

Le chapitre 13 nous fait connaître les agents que Satan emploiera pour séduire et entraîner les hommes, et pour persécuter les saints. Il y en a deux: en Occident, surgit la puissance représentée par la première bête qui s'élève de la mer, symbole des peuples livrés à l'anarchie (13: 1-10). Elle monte de l'abîme (11: 7) et tire sa force, son pouvoir et son autorité de Satan. C'est l'empire romain rétabli (voir chapitre 17 et Daniel 7: 7), et vu dans la personne de son chef. De même, dans Daniel 7 et 8, les empires sont représentés par des bêtes, mais personnifiés dans leurs chefs. Il faut remarquer que, dans Daniel, la quatrième bête n'a pas des caractères distincts comme les trois premières, mais est présentée sous l'aspect d'une puissance extraordinaire et terrible. Les dix cornes qu'elle porte, de même que les dix orteils de la statue dans la vision de Nebucadnetsar, l'assimilent à la bête du chapitre 13 de l'Apocalypse, et nous montrent que celle-ci est bien le quatrième empire, l'empire romain. Remarquons encore que cette bête porte les traits qui caractérisent les trois premières bêtes de Daniel 7, le léopard, l'ours et le lion; elle en est un composé, joint à ce qui la distingue comme plus terrible que toutes par sa méchanceté et sa haine contre Dieu et les saints.

En Orient, en Judée, se montre la seconde bête (13: 11-18). Elle s'élève de la terre, d'un état de choses stable. C'est l'Antichrist, celui qui vient en son propre nom. (Jean 5: 43). Il se dit être le Christ, le Messie et le Roi, et les Juifs incrédules le reçoivent comme tel. Il parle comme un dragon, avec des paroles de mensonge. C'est le faux prophète, l'homme de péché. Ici, il paraît comme une puissance politique, subordonnée à la première bête, et l'aidant par

les séductions par lesquelles il captive les hommes. Aux chapitres 16 et 19, on ne le voit que dans son rôle de faux prophète; en 2 Thessaloniens 2, sont dépeints ses prétentions et ses caractères religieux, et 1 Jean 2 nous dit que l'antichrist nie le Père et le Fils — c'est l'apostasie.

Ces deux bêtes sont animées et conduites par Satan, et avec lui forment une redoutable trinité du mal qui mène les hommes à la perdition en les faisant marcher contre Dieu, contre Christ et son peuple (chapitre 16: 13, 14). Babylone, la fausse église, qui veut dominer sur les rois mêmes, est aussi sur la scène en Occident (chapitre 17: 3-6; 14: 8; 18).

Après les diverses plaies versées sur les hommes par les anges qui tiennent les sept coupes du courroux de Dieu (chapitres 15 et 16), vient le jugement final, annoncé par ces mots: «C'est fait». Babylone, la grande prostituée, tombe la première sous la main de Dieu, qui se sert pour la détruire de la bête et des dix rois associés à celle-ci (chapitres 17 et 18). La bête, chef de l'empire romain (*), forme avec ces dix rois une confédération dont elle est le chef. On peut voir dans l'histoire passée, et même actuelle, des systèmes analogues de chef suprême avec des rois subordonnés.

(*) Le chapitre 17 explique clairement que la bête est en effet l'empire romain, le quatrième empire reconstitué.

Après le jugement de Babylone, la fausse église, et l'anéantissement de son idolâtrie et de sa gloire mondaine, les noces de l'Agneau avec la vraie Eglise, son Epouse, c'est-à-dire la reconnaissance publique de son union avec elle, sont célébrées dans le ciel, au milieu des transports de joie de ses habitants (chapitre 19: 1-10). Ensuite vient le jugement de la bête, du faux prophète et de ceux qu'ils ont entraînés avec eux contre Christ. Séduits par les paroles mensongères des émissaires de Satan et de ses deux acolytes — la bête et le faux prophète — les rois de la terre, et avec eux les dix rois qui ont donné leur pouvoir à la bête, s'assemblent avec leurs armées pour combattre contre l'Agneau et les saints (chapitre 16: 13-16; 17: 12-14; 19: 19). Alors Christ lui-même, comme juste Juge, comme «la Parole de Dieu», comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs, sort du ciel avec les saints (comparez chapitre 19: 14 et verset 8). Il vient, accompagné des anges de sa puissance (2 Thessaloniens 1: 7, 8). Ce n'est pas sa venue pour prendre les siens auprès de lui; cela a déjà eu lieu (Jean 14: 1-4; 1 Thessaloniens 4: 13-18). C'est son apparition au monde comme Juge et vainqueur, venant exécuter le jugement. «Il vient avec les nuées, et tout oeil le verra», dit le prophète au commencement (1: 7). Ses ennemis sont frappés par l'épée de sa bouche; la bête et le faux prophète sont pris et jetés vifs dans l'étang de feu (chapitre 19: 19-21; comparez 2 Thessaloniens 2: 8); Satan est lié pour mille ans, et le royaume millénaire, sous l'autorité du Fils de l'homme, est établi — règne de paix et de justice, bienheureuse période pour la terre, et dont il faut lire les traits dans les prophètes. Christ avec les siens, règne sur la terre (chapitre 20: 1-6). Remarquons qu'il y a trois classes de personnes qui ont part à la première résurrection, qui vivent et règnent avec Christ durant les mille ans. D'abord, ceux que nous voyons déjà assis sur des trônes, au chapitre 4, et à qui le jugement est donné; ensuite, ceux qui ont été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu (comparez 6: 9); et enfin, ceux qui n'avaient

pas rendu hommage à la bête, ni à son image, et qui n'avaient pas reçu la marque sur leur front et sur leur main (comparez 13: 4, 15-17).

Après ce bienheureux règne du Seigneur durant les mille ans, vient la dernière révolte, à l'instigation de Satan qui a été délié pour un temps (chapitre 20: 7-10). Car le coeur de l'homme reste le même; en quelque temps que ce soit, même sous les bénédictions du millénium, il faut naître de nouveau. Le coeur des irrégénérés prête l'oreille aux insinuations du diable, et une dernière fois il les assemble pour combattre les saints de Dieu. Mais Dieu prend leur défense, les méchants sont détruits par le feu du ciel; Satan est définitivement jeté dans l'étang de feu, c'est la fin de sa puissance, et c'est aussi la fin de l'histoire de l'homme sur cette terre.

En effet, le ciel et la terre actuels disparaissent, le grand trône blanc est dressé, c'est pour le jugement final, et les morts, ramenés à la vie (comparez 20: 5), y entendent leur sentence d'éternelle condamnation. Mais, je le répète, il ne faut pas confondre ce trône de jugement avec celui de Matthieu 25. Là, le Fils de l'homme vient et s'assied sur le trône de sa gloire. La scène se passe sur la terre. Ceux qui sont jugés sont des vivants; il y a des bénis et des maudits. Le grand trône blanc n'est pas sur la terre — car terre et ciel ont disparu — le Fils de l'homme ne vient pas, il est assis sur le trône, et enfin ceux qui se trouvent là sont les morts, ceux qui n'ont jamais eu la vie de Dieu, mais sont restés morts dans leurs fautes et dans leurs péchés (Ephésiens 2: 1). Ils revivent dans cet état, mais c'est la résurrection de jugement (Jean 5: 24-29), et tous sont condamnés: leur nom n'est pas dans le livre de vie.

La dernière scène (21: 1-8) nous montre l'état éternel et immuable, tous les desseins de Dieu étant accomplis. Nous y voyons un ciel nouveau, une terre nouvelle, un nouvel état de choses, car la mer n'est plus. Sur cette terre demeurent les hommes sauvés, et au milieu d'eux l'Eglise, la sainte Jérusalem, habitation de Dieu pour l'éternité. Plus de gentils et de Juifs, plus de nations; Dieu est tout en tous; Il est leur Dieu et répand sur eux les flots de son bonheur. Les desseins de son amour ont leur plein effet.

La suite du chapitre 21 et 22: 1-5 est une vue rétrospective décrivant l'Eglise dans la gloire céleste comme centre du gouvernement de Dieu et de Christ durant le Millénium; c'est pourquoi elle est représentée sous l'emblème d'une cité, en laquelle se trouve le trône de Dieu et de l'Agneau. Elle est dans le ciel, elle appartient au ciel, c'est là son origine, mais elle est en relation avec la terre qui voit sa gloire et pour qui elle est un canal de bénédictions.

Quand je dis que Christ et les saints régneront sur la terre, cela ne veut pas dire que Christ restera personnellement ici-bas à Jérusalem avec les saints. L'Eglise, au milieu de laquelle l'Agneau a son trône, est du ciel et dans le ciel, comme je l'ai rappelé. C'est du ciel que Christ et les siens règnent. Sur la terre, il y aura, pour gouverner Israël, un prince (Ezéchiel 44: 3; 45: 7, 8, 17, 22, etc. Depuis le chapitre 40, nous avons la description du temple de l'avenir, la division du pays entre les tribus, etc.). Il y aura aussi là une manifestation visible de la gloire de l'Eternel et de sa présence. La gloire de l'Eternel qui avait quitté le premier temple souillé par les péchés des Israélites (Ezéchiel 1 à 11, et particulièrement 10: 19; 11: 23), revient dans

le dernier, celui décrit par Ezéchiel (Ezéchiel 43: 1-5). Elle n'était pas venue dans le temple bâti par Zorobabel. Christ vient donc d'abord sur la terre pour établir son royaume par le jugement et la destruction de ses ennemis, et pour revendiquer ses droits à tout l'héritage. Puis les méchants étant consumés, il juge les vivants, et à la fin du millénium, tous ceux qui s'opposent à lui étant sous ses pieds, le dernier ennemi, la mort, étant vaincu, le Fils remet au Père le royaume. Pendant sa durée millénaire, l'Eternel est Roi sur toute la terre, Israël étant à la tête des nations.

La fin du livre (chapitre 22: 6-21) présente trois fois la venue du Seigneur comme prochaine: «Je viens bientôt», est-il dit, premièrement s'adressant à ceux qui sont sous la responsabilité de garder les paroles du livre; secondement à ceux qui ont la responsabilité de marcher fidèlement, car le Seigneur rendra à chacun selon son oeuvre; et enfin à l'Eglise, l'Epouse, pour combler ses désirs.

Fragments

ME 1899 page 140

Quand l'Eglise a saisi ses privilèges, elle dit naturellement au Seigneur: «Viens». Mais il y a des âmes qui n'ont pas saisi ces privilèges de l'Eglise, c'est pourquoi il est dit à celui qui l'entend de dire: «Viens». L'Eglise a déjà le fleuve de vie, c'est pourquoi elle dit: «Que celui qui a soif vienne». L'Eglise présente la grâce. En attendant l'Epoux, c'est son devoir et son privilège que d'inviter ceux qui ont soif à prendre de l'eau vive qu'elle possède. Ayant le Saint Esprit, l'Eglise invite à boire de cette eau vive. Fiancée de Jésus, elle dit à l'Epoux: «Viens». Que sa position est belle ici! Pour elle-même, ses affections sont en haut, fixées sur Christ qu'elle attend et qu'elle désire. En attendant, elle est le vase de la grâce. Elle ne dit pas: Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, comme Jésus a pu le dire. Mais elle est à sa place en grâce pour dire: Venez boire. Rien ne pousse davantage à l'évangélisation la plus simple et la plus fidèle, que la pensée que Jésus vient bientôt.

Les enfants des chrétiens

ME 1899 page 141

Dieu, dans sa grâce, a voulu placer les enfants de ses enfants dans une position privilégiée bien digne de remarque. Si, d'un côté, ils sont sur le même niveau que tous les enfants des descendants d'Adam, et héritiers de la condition de perdition dans laquelle Adam a entraîné toute sa race (*), d'un autre côté, Dieu montre combien il apprécie ses rachetés, en leur disant que leurs enfants ne sont pas impurs, mais saints (***) (1 Corinthiens 7: 12-14). Il était arrivé à Corinthe ce qui arrive partout. Des personnes mariées étaient saisies par l'Évangile et amenées au Seigneur; mais soit la femme, soit le mari, restait en arrière, de sorte que le mari ou la femme fidèle, qui se trouvaient ainsi unis à une personne inconverte, se mettaient en peine de savoir s'ils pouvaient continuer d'habiter avec un infidèle. C'est en répondant à cette question que l'apôtre parle des enfants.

(*) Seulement nous savons que non seulement les petits enfants des chrétiens, mais tous les petits enfants, morts avant l'âge de responsabilité, sont sauvés de cet état de perdition héréditaire par l'oeuvre de Christ. Le Seigneur dit, en parlant des enfants: «Car le Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui était perdu». Et il ajoute: «Ainsi ce n'est pas la volonté de votre Père qui est dans les cieux, qu'un seul de ces petits périsse». Le Père ne veut pas qu'un seul périsse. Le Fils est venu pour les sauver. Eux ne se refusent pas à être sauvés. Ainsi ils sont placés d'autorité divine dans le salut. De sorte que tous les enfants qui quittent ce monde avant l'âge de responsabilité, sont sauvés pour l'éternité.

(**) Comme le passage de Matthieu 18: 10-14, nous donne la pensée de Dieu à l'égard de tous les petits enfants quels qu'ils soient, de même, le passage de 1 Corinthiens 7: 12-14, nous révèle la pensée de Dieu relativement aux enfants des chrétiens. En Matthieu 18, il s'agit de l'état de perdition héréditaire des enfants, auquel répond l'oeuvre de Christ. Mais en Corinthiens 7, il s'agit d'une mise à part héréditaire des enfants des rachetés.

Il montre que, dans le christianisme, il n'en est pas comme dans le judaïsme. On était Juif par naissance; on devient chrétien par la réception de l'Évangile, qui, par l'Esprit Saint, opère une nouvelle naissance. Les Juifs ne devaient pas s'allier avec les nations païennes. Un Juif qui épousait une gentile se profanait, et ses enfants étaient profanes. On voit, au chapitre 10 d'Esdras, qu'il y eut un grand travail de conscience à cet égard, parmi les Juifs revenus de la transportation, et qu'ils renvoyèrent leurs femmes gentiles et les enfants qu'ils en avaient eus. Mais l'apôtre apprend aux Corinthiens que, dans le christianisme, c'est le contraire: la femme infidèle est sanctifiée par son mari, et le mari infidèle est sanctifié par sa femme. «Autrement», dit-il, «vos enfants seraient impurs, mais maintenant ils sont saints». Seulement il faut remarquer que cette sainteté n'est pas personnelle, c'est une mise à part qui découle du fait qu'au moins l'un des deux parents est un enfant de Dieu. Les enfants des chrétiens participent donc à la position de mise à part de leurs parents, laquelle consiste à faire partie de la maison de Dieu sur la terre, où il habite par son Esprit (Éphésiens 2: 22). C'est cette mise à part des enfants qui leur donne le privilège d'être introduits, comme officiellement, dans cette maison de Dieu par le baptême.

Quelle merveilleuse pensée de Dieu que celle de vouloir que les enfants des chrétiens soient mis à part, comme identifiés avec leurs parents! Aussi voit-on que la Parole les considère positivement comme étant introduits dans cette enceinte de bénédictions ici-bas. L'apôtre, écrivant aux Ephésiens et aux Colossiens, met dans chacune de ses lettres quelques paroles à l'adresse des enfants de parents qui faisaient partie de l'assemblée. Car l'épître aux Ephésiens et celle aux Colossiens n'étaient pas adressées à tous les habitants de la ville d'Ephèse ou de Colosses, mais aux enfants de Dieu rassemblés dans chacune de ces villes, en sorte que les enfants dont parlent ces épîtres, étaient bien les enfants de ceux qui composaient l'assemblée. C'est à ces enfants-là que l'apôtre adresse directement une exhortation: celle d'obéir à leurs parents (Ephésiens 4: 1, et Colossiens 3: 20). Or il est évident que la pensée de Dieu n'était pas de leur faire cette place privilégiée, pour que plus tard, en grandissant, ils s'éloignassent de la bénédiction en se lançant dans le monde et dans le mal. Car il faut remarquer qu'une fois à l'âge de responsabilité, cette position de mise à part n'équivaut pas pour eux à la nouvelle naissance, et n'exclut pas la nécessité de la conversion. Ils sont responsables, comme tout autre, de recevoir Christ pour leur Sauveur. Il faut en eux l'opération de l'Esprit Saint par la Parole, pour produire la nouvelle naissance. Mais, par cette mise à part, ils sont dans l'enceinte où se trouve l'enseignement du Saint Esprit par la Parole, pour arriver au salut. Un enfant juif, ou païen, n'a pas cette prérogative, tant que l'Evangile ne l'a pas atteint, là où il se trouve.

Dieu a donc voulu avoir, dans sa maison ici-bas, les enfants des chrétiens avec leurs parents, et ceux-ci sont tenus de les élever dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur (Ephésiens 6: 4). En conséquence, les parents ne doivent faire aucune différence entre leurs enfants et eux-mêmes quant à la séparation du mal et du monde, sous prétexte que leurs enfants ne sont pas encore convertis. Ils doivent les tenir par la main dans le chemin de Dieu, où la grâce les a placés eux-mêmes, chemin qui aboutit au ciel.

Autrefois, Dieu habitait sur la terre au milieu du peuple juif racheté de l'esclavage d'Egypte (Exode 29: 45, 46). Il manifestait sa présence dans le tabernacle et, plus tard, dans le temple. En Israël était donc le seul endroit sur la terre où sa bénédiction se trouvât. Si l'on était dans l'enceinte du peuple d'Israël, on avait part aux privilèges qui s'y trouvaient. Si l'on était en dehors, on n'y avait aucun droit. La Parole parle d'un mur mitoyen de clôture qui bornait l'enceinte de cette bénédiction (Ephésiens 2: 14). C'est à ce point de vue que le Seigneur se plaçait, en disant à la femme cananéenne que les Juifs étaient les enfants, et les gentils les chiens (Matthieu 15: 21-28). Mais Israël a été rejeté (pour un temps); Dieu s'est retiré du milieu d'eux, et aujourd'hui, c'est l'Eglise sur la terre qui est l'habitation de Dieu. Dieu n'habite plus chez les Juifs, et il n'habite pas chez les païens. La maison de Dieu d'aujourd'hui est donc l'enceinte où la bénédiction se trouve. Si l'on est dans cette enceinte, on a part aux privilèges qu'elle renferme; si l'on est dehors, on en est privé. La pensée de Dieu est donc que les enfants des chrétiens y soient, et ceux d'entre eux qui sont baptisés (tous devraient l'être) y sont effectivement.

Mais outre la maison de Dieu, il y a le corps de Christ, l'Assemblée, dont on ne fait partie qu'en étant né de Dieu et scellé du Saint Esprit. Les enfants des chrétiens, en âge d'être responsables et qui sont nés de nouveau, manifestés comme enfants de Dieu, sont membres du corps de Christ. Or les membres du corps de Christ ont leur place à la Table du Seigneur.

Grâces à Dieu, un grand nombre d'enfants de chrétiens se sont laissé enlacer par les cordeaux d'amour du Sauveur, et se trouvent avec leurs parents, ou leur ont succédé dans le témoignage du Seigneur. C'est un grand sujet d'actions de grâces que ce fait, que les témoins du Seigneur se recrutent particulièrement dans les familles des saints. Ceux qui ne veulent point du Seigneur, ou qui veulent goûter un peu des délices du péché (Hébreux 11: 25) avant de se laisser saisir par Christ, sont en somme le petit nombre. Mais malheur à eux, s'ils persistent dans leur refus du Seigneur ou dans leur indifférence. L'Epoux vient; ceux qui seront trouvés n'ayant pas d'huile dans leurs lampes, seront laissés dehors, et *la porte sera fermée!*

Quant à ceux d'entre les enfants des chrétiens qui sont dociles, et dont l'esprit n'est pas incrédule, il est quelquefois difficile de discerner exactement le moment de leur conversion. Leur foi qui d'abord était, pour ainsi dire, celle de leurs parents, devient personnelle. Ils croient simplement la Parole, acceptant pour eux-mêmes qu'ils sont des pécheurs perdus, et que le Seigneur Jésus est mort pour eux sur la croix. Souvent une oeuvre plus approfondie s'opère en eux après leur conversion, par un travail semblable à celui qui est décrit à la fin du chapitre 7 de l'épître aux Romains, travail auquel succède un affranchissement plus complet. D'autres, moins dociles, plus raisonneurs, manifestant de bonne heure des allures mondaines, passent par un grand travail de conscience, avant d'arriver à posséder la paix: leur conversion est plus manifeste. D'autres encore qui ont, hélas! voulu goûter du monde et du mal, et ont mené une vie plus ou moins déréglée, s'ils se réveillent, doivent nécessairement passer par un travail de conscience semblable à celui d'un mondain corrompu, pire même, en sorte que leur conversion aura un caractère des plus évidents.

Ce que nous venons de dire rend souvent difficile et délicat de décider si un enfant de chrétien qui demande à prendre place à la table du Seigneur, est propre à y être reçu au moment où il le demande. Il est parfois plus difficile de prendre une décision dans un cas semblable, que lorsqu'il s'agit d'une personne du dehors. On se tromperait en pensant que les enfants des chrétiens, à l'âge de responsabilité, sont par le fait même sauvés, et que, lorsqu'ils demandent à entrer dans l'assemblée, il n'y a pas lieu à un examen semblable à celui qui est nécessaire à l'égard d'une personne du dehors. De même il serait dangereux de faire une règle générale pour les admissions des enfants de chrétiens, car, autant de personnes, autant de cas différents et variés. Il faut un discernement tout spirituel pour juger de chaque cas selon Dieu. On a vu de chers enfants (en âge d'être témoins responsables) réellement au Seigneur, ayant une marche irréprochable, mais délicats de conscience, qui n'osaient pas croire qu'ils avaient droit à la table du Seigneur aussi longtemps qu'ils voyaient du mal dans leur coeur, craignant de déshonorer plus tard le Seigneur. Il faut quelquefois pousser ceux-là à prendre leur place, en leur montrant que leurs raisonnements et leurs craintes ne viennent pas du Seigneur. D'autres, plus légers, déclarent qu'ils croient, puisqu'il n'y a qu'à croire, mais on ne

trouve pas chez eux de manifestation de la nouvelle vie. Avec ceux-là, on ne doit pas se hâter. Pour ceux qui ont voulu goûter du monde et du mal, il faut qu'il y ait dans leur marche une manifestation bien évidente qu'ils sont régénérés. Si l'on est près du Seigneur, sans faire acception de personnes, ni relativement aux parents, ni relativement aux enfants, il donne le discernement pour chaque cas, car chaque cas doit être jugé selon son mérite.

Pour terminer, nous aimerions attirer l'attention du lecteur sur les versets 4 et 5 du 4^e chapitre de l'épître aux Ephésiens: «Il y a un seul corps et un seul Esprit, comme aussi vous avez été appelés pour une seule espérance de votre appel. Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. Il y a un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tout, et partout, et en nous tous». Il y a là comme trois cercles concentriques, désignant trois positions distinctes. Les mots «il y a» déterminent chacun d'eux. Nous avons d'abord le cercle intérieur: «Il y a un seul corps et un seul Esprit, etc.». Pour se trouver dans, ce cercle, il faut posséder la nouvelle vie produite par l'Esprit Saint et être scellé de cet Esprit. C'est le cercle de la réalité vitale; il est immuable; il n'y a là que les membres du corps. Le second cercle qui embrasse le premier, désigné par ces paroles: «Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême (*)», est celui de la profession chrétienne. Il est caractérisé par «le *Seigneur*», par Celui qui a des droits sur ceux qui se réclament de son nom. L'apôtre, écrivant à l'assemblée de Dieu, à Corinthe, aux sanctifiés dans le Christ Jésus, saints appelés, ajoute: «Avec tous ceux qui, en tout lieu, *invoquent* le nom de notre Seigneur Jésus Christ, et leur *Seigneur*, et le nôtre» (1 Corinthiens 1: 2). Le même apôtre écrit à Timothée: «Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du *Seigneur*» (2 Timothée 2: 19). Il est donc Seigneur de tous ceux qui invoquent son nom, que ce soit d'une manière vitale et réelle, ou seulement comme profession.

(*) C'est partout *un*: un corps, un Esprit, une espérance; un Seigneur, une foi, un baptême; un Dieu.

Autour de ce second cercle, et embrassant les deux cercles intérieurs, s'en trouve un troisième plus vaste que désignent ces paroles: «Il y a un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tout, et partout, et en nous tous». Il comprend toute la création. Son Auteur et son Maître, est le seul Dieu, qui est Père de tous, car tous ont leur origine en lui; il est le Tout-puissant, présent partout, mais, par son Esprit, il est en *nous* tous, c'est-à-dire en tous ses enfants. Dans ce grand cercle de la création, on entre par la naissance; dans celui de la profession, par le baptême; dans le cercle central, par la nouvelle naissance, qu'accompagne le sceau de l'Esprit Saint. Le cercle de la création comprend nécessairement toutes les créatures, mais les chers enfants de Dieu y occupent la meilleure place, le seul Dieu et Père de tous est en eux. Le cercle de la profession comprend tous ceux qui ont reçu le baptême chrétien, mais les rachetés y occupent la place importante: ils sont l'expression vivante de la profession chrétienne. Le cercle intérieur ne comprend que les membres du corps de Christ. Là ils sont seuls, tout en occupant la meilleure place dans chacun des deux autres cercles, dont ils font aussi partie. Ajoutons que l'on ne peut sortir du cercle de la création que par la mort; de celui de la profession que par l'apostasie; mais du cercle intérieur, grâce à Dieu, on ne peut pas sortir du tout.

En reportant encore une fois notre pensée sur les enfants des chrétiens, nous disons que ceux d'entre eux qui sont nés de nouveau, se trouvent nécessairement dans le cercle intérieur. Puis, ceux-là et ceux qui ne sont pas encore convertis, mais qui sont baptisés, se trouvent dans le cercle de la profession. Quant au cercle de la création, naturellement tous s'y trouvent.

Ces trois cercles assignent à l'enfant de Dieu une position bénie: le Dieu créateur est mon Père; j'ai une profession vitale sur la terre; je suis membre du corps de Christ, et j'ai part à l'espérance de cet appel, qui est de rencontrer bientôt le Seigneur et de lui être rendu semblable pour être dans la gloire avec tous les membres du corps, la plénitude de Celui qui remplit tout en tous (Ephésiens 1: 23). Tous les vrais croyants, membres du corps de Christ, constituent aussi, dans la gloire, l'Épouse, la femme de l'Agneau, ornée pour son mari (Apocalypse 19: 7-9; 21: 2, 8, 9). Aussi: «L'Esprit et l'Épouse disent: Viens!» (Apocalypse 22: 17). Que Dieu préserve tout enfant de chrétien, devenu responsable, d'être trouvé, par sa faute, en dehors de ces glorieuses et éternelles bénédictions!

Promesses relatives au peuple juif concernant le millénium

ME 1899 page 151

Et il arrivera, à la fin des jours, que la montagne de la maison de l'Eternel sera établie sur le sommet des montagnes, et sera élevée au-dessus des collines; et toutes les nations y afflueront; et beaucoup de peuples iront, et diront: Venez, et montons à la montagne de l'Eternel, à la maison du Dieu de Jacob, et il nous instruira de ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers. Car de Sion sortira la loi, et de Jérusalem, la parole de l'Eternel. Et il jugera au milieu des nations, et prononcera le droit à beaucoup de peuples; et de leurs épées ils forgeront des socs, et de leurs lances, des serpes: une nation ne lèvera pas l'épée contre une autre nation, et on n'apprendra plus la guerre. Venez, maison de Jacob, et marchons dans la lumière de l'Eternel! (Esaïe 2: 2-5).

Et le loup habitera avec l'agneau, et le léopard couchera avec le chevreau; et le veau, et le jeune lion, et la bête grasse, seront ensemble, et un petit enfant les conduira. La vache paîtra avec l'ourse, leurs petits coucheront l'un près de l'autre, et le lion mangera de la paille comme le boeuf. Le nourrisson s'ébattra sur le trou de l'aspic, et l'enfant sevré étendra sa main sur l'ancre de la vipère. On ne fera pas de tort, et on ne détruira pas, dans toute ma sainte montagne; car la terre sera pleine de la connaissance de l'Eternel, comme les eaux couvrent le fond de la mer. Et, en ce jour-là, il y aura une racine d'Isaï, se tenant là comme une bannière des peuples: les nations la rechercheront, et son repos sera gloire (Esaïe 11: 6-10).

Le désert et la terre aride se réjouiront; le lieu stérile sera dans l'allégresse, et fleurira comme la rose; il fleurira abondamment, et il sera dans l'allégresse, oui, dans l'allégresse, et il exultera. La gloire du Liban lui sera donnée, la magnificence du Carmel et du Saron. Ils verront la gloire de l'Eternel, la magnificence de notre Dieu. Fortifiez les mains lassées, et affermissiez les genoux qui chancellent. Dites à ceux qui ont le coeur timide: Soyez forts, ne craignez pas; voici votre Dieu: la vengeance vient, la rétribution de Dieu! Lui-même viendra, et vous sauvera.

Alors les yeux des aveugles s'ouvriront, et les oreilles des sourds seront ouvertes. Alors le boiteux sautera comme le cerf, et la langue du muet chantera de joie. Car des eaux jailliront dans le désert, et des rivières dans le lieu stérile; et le mirage deviendra un étang, et la terre aride, des sources d'eau; dans l'habitation des chacals où ils couchaient, il y aura un parc à roseaux et à joncs. Et il y aura là une grande route et un chemin, et il sera appelé le chemin de la sainteté: l'impur n'y passera pas, mais il sera pour ceux-là. Ceux qui vont ce chemin, même les insensés, ne s'égareront pas. Il n'y aura pas là de lion, et une bête qui déchire n'y montera pas et n'y sera pas trouvée; mais les rachetés y marcheront. Et ceux que l'Eternel a délivrés retourneront et viendront à Sion avec des chants de triomphe; et une joie éternelle sera sur leur tête; ils obtiendront l'allégresse et la joie, et le chagrin et le gémissement s'enfuiront (Esaïe 35).

Et la gloire de l'Eternel sera révélée, et toute chair ensemble la verra; car la bouche de l'Eternel a parlé (Esaïe 40: 5).

Ainsi dit l'Eternel: En un temps agréé je t'ai répondu, et au jour du salut je t'ai secouru, et je le garderai, et je te donnerai pour être une alliance du peuple, pour rétablir le pays, pour faire hériter les héritages dévastés, disant aux prisonniers: Sortez! à ceux qui sont dans les ténèbres: Paraissez! Ils paîtront sur les chemins, et sur toutes les hauteurs seront leurs pâturages. Ils n'auront pas faim, et ils n'auront pas soif, la chaleur et le soleil ne les frapperont pas; car celui qui a compassion d'eux les conduira et les mènera à des sources d'eau. Et je ferai de toutes mes montagnes un chemin, et mes grandes routes seront élevées. Voici, ceux-ci viendront de loin, et voici, ceux-là, du nord et de l'ouest, et ceux-ci, du pays de Sinim. Exultez, cieus, et égaye-toi, terre! Montagnes, éclatez en chants de triomphe! Car l'Eternel console son peuple et fera miséricorde à ses affligés (Esaïe 49: 8-13). Voici, je t'ai gravée sur les paumes de mes mains; tes murs sont continuellement devant moi... Les fils que tu as eus quand tu étais privée d'enfants diront encore à tes oreilles: Le lieu est trop étroit pour moi; fais-moi place, afin que j'y habite. Et tu diras en ton coeur: Qui m'a enfanté ceux-ci? Et moi, j'étais privée d'enfants, et abandonnée, captive et chassée; et ceux-ci, qui les a élevés? Voici, moi j'étais laissée seule, — ceux-ci, où étaient-ils?

Ainsi dit le Seigneur l'Eternel: Voici, je lèverai ma main devant les nations, et j'élèverai mon étendard devant les peuples; et ils apporteront tes fils sur leurs bras, et tes filles seront portées sur leurs épaules, et des rois seront tes nourriciers, et leurs princesses tes nourrices; ils se prosterneront devant toi le visage contre terre, et ils lécheront la poussière de tes pieds; et tu sauras que moi je suis l'Eternel: ceux qui s'attendent à moi ne seront pas confus... Et toute chair saura que je suis l'Eternel, ton sauveur, et ton rédempteur, le Puissant de Jacob (Esaïe 49: 16-26).

Car l'Eternel consolera Sion; il consolera tous ses lieux arides, et fera de son désert un Eden, et de son lieu stérile, comme le jardin de l'Eternel. L'allégresse et la joie y seront trouvées, des actions de grâces et une voix de cantiques... Et ceux que l'Eternel a délivrés retourneront et viendront à Sion avec des chants de triomphe; et une joie éternelle sera sur leur tête; ils obtiendront l'allégresse et la joie; le chagrin et le gémissement s'enfuiront (Esaïe 51: 3-12).

Car vous sortirez avec joie, et vous serez conduits en paix; les montagnes et les collines éclateront devant vous en chants de triomphe, et tous les arbres des champs battront des mains: au lieu de l'épine croîtra le cyprès; au lieu de l'ortie croîtra le myrte; et ce sera pour l'Eternel un nom, un signe à toujours, qui ne sera pas retranché (Esaïe 55: 12, 13).

Lève-toi, resplendis, car ta lumière est venue, et la gloire de l'Eternel s'est levée sur toi... Sur toi se lèvera l'Eternel, et sa gloire sera vue sur toi. Et les nations marcheront à ta lumière, et les rois, à la splendeur de ton lever. Lève autour de toi tes yeux, et regarde: ils se rassemblent tous, ils viennent vers toi; tes fils viennent de loin, et tes filles sont portées sur les bras. Alors tu verras, et tu seras rayonnante, et ton coeur frissonnera et s'élargira; car

l'abondance de la mer se tournera vers toi, les richesses des nations viendront vers toi. Une multitude de chameaux te couvrira, les dromadaires de Madian et d'Epha; tous ils viendront de Sheba; ils porteront de l'or et de l'encens, et annonceront avec joie les louanges de l'Eternel; tous les troupeaux de Kédar se rassembleront vers toi, les béliers de Nebaïoth te serviront; une offrande agréée, ils monteront sur mon autel; et j'ornerai la maison de ma magnificence.

Qui sont ceux-ci, qui volent comme une nuée, et comme les colombes vers leurs colombiers? Car les îles s'attendent à moi, et les navires de Tarsis viennent les premiers, pour apporter tes fils de loin, leur argent et leur or avec eux, au nom de l'Eternel, ton Dieu, et au Saint d'Israël, car il t'a glorifiée. Et les fils de l'étranger bâtiront tes murs, et leurs rois te serviront... Et tes portes seront continuellement ouvertes,... pour que te soient apportées les richesses des nations, et pour que leurs rois te soient amenés. Car la nation et le royaume qui ne te serviront pas périront, et ces nations seront entièrement désolées. La gloire du Liban viendra vers toi, le cyprès, le pin, et le buis ensemble, pour orner le lieu de mon sanctuaire; et je rendrai glorieuse la plante de mes pieds. Et les fils de tes oppresseurs viendront se courber devant toi, et tous ceux qui t'ont méprisée se prosterneront à la plante de tes pieds, et t'appelleront la ville de l'Eternel, la Sion du Saint d'Israël.

Au lieu d'être abandonnée et haïe, de sorte que personne ne passait par toi, je te mettrai en honneur à toujours, pour joie de génération en génération. Et tu suceras le lait des nations, et tu suceras les mamelles des rois; et tu sauras que moi je suis l'Eternel, ton sauveur, et ton rédempteur, le Puissant de Jacob. Au lieu d'airain je ferai venir de l'or, et au lieu de fer je ferai venir de l'argent, et au lieu de bois, de l'airain, et au lieu de pierres, du fer. Et je te donnerai pour gouvernants la paix, et pour magistrats, la justice. On n'entendra plus parler de violence dans ton pays, de dévastation et de ruine dans tes confins; mais tu appelleras tes murs Salut, et tes portes Louange. Le soleil ne sera plus ta lumière, de jour, et la clarté de la lune ne t'éclairera plus; mais l'Eternel sera ta lumière à toujours, et ton Dieu, ta gloire. Ton soleil ne se couchera plus, et ta lune ne se retirera pas; car l'Eternel sera ta lumière à toujours, et les jours de ton deuil seront finis. Et ton peuple, — eux tous, seront justes, ils posséderont le pays pour toujours, rejeton que j'ai planté, l'oeuvre de mes mains pour me glorifier. Le petit deviendra mille, et le moindre, une nation forte. Moi, l'Eternel, je hâterai cela en son temps (Esaïe 60).

A cause de Sion je ne me tairai pas, et à cause de Jérusalem je ne me tiendrai pas tranquille, jusqu'à ce que sa justice paraisse comme l'éclat de la lumière. Et son salut comme un flambeau qui brûle. Et les nations verront ta justice, et tous les rois, ta gloire, et on t'appellera d'un nom nouveau, que la bouche de l'Eternel désignera. Et tu seras une couronne de beauté dans la main de l'Eternel, et une tiare royale dans la main de ton Dieu. On ne te dira plus la délaissée, et on n'appellera plus ta terre la désolée. Car on t'appellera: Mon plaisir en elle, et ta terre: La mariée; car le plaisir de l'Eternel est en toi, et ton pays sera marié. Car, comme un jeune homme épouse une vierge, tes fils t'épouseront, et de la joie que le fiancé a de sa fiancée, ton Dieu se réjouira de toi...

Passez, passez par les portes; préparez le chemin du peuple; élevez, élevez la chaussée, ôtez les pierres; élevez un étendard devant les peuples! Voici, l'Eternel a fait entendre jusqu'au bout de la terre: Dites à la fille de Sion: Voici, ton salut vient; voici, son salaire est avec lui, et sa récompense devant lui. Et on les appellera le peuple saint, les rachetés de l'Eternel; et toi, tu seras appelée la recherchée, la ville non abandonnée (Esaïe 62).

Celui qui se bénira dans le pays, se bénira par le Dieu de vérité, et celui qui jurera dans le pays, jurera par le Dieu de vérité; car les détresses précédentes seront oubliées, et elles seront cachées de devant mes yeux.

Car voici, je crée de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et on ne se souviendra plus de ceux qui ont précédé, et ils ne monteront pas au coeur.

Mais réjouissez-vous et égayez-vous à toujours de ce que je crée; car voici, je crée Jérusalem pour être une jubilation, et son peuple, une joie; et je m'égayerai sur Jérusalem, et je me réjouirai en mon peuple. Et on n'y entendra plus la voix des pleurs et la voix des cris. Il n'y aura plus, dès lors, ni petit enfant de peu de jours, ni vieillard qui n'ait pas accompli ses jours. Car le jeune homme mourra âgé de cent ans, et le pécheur âgé de cent ans sera maudit. Et ils bâtiront des maisons et les habiteront, et ils planteront des vignes et en mangeront le fruit; ils ne bâtiront pas pour qu'un autre habite; ils ne planteront pas pour qu'un autre mange; car les jours de mon peuple seront comme les jours d'un arbre, et mes élus useront eux-mêmes l'ouvrage de leurs mains. Ils ne travailleront pas en vain, ni n'engendreront pour la frayeur; car ils sont la semence des bénis de l'Eternel, et leur postérité avec eux. Et il arrivera qu'avant qu'ils crient je répondrai, et pendant qu'ils parlent j'exaucerai. Le loup et l'agneau paîtront ensemble, et le lion mangera de la paille comme le boeuf; et la poussière sera la nourriture du serpent. On ne fera pas de tort, et on ne détruira pas sur toute ma montagne sainte, dit l'Eternel (Esaïe 65).

Réjouissez-vous avec Jérusalem, et égayez-vous à cause d'elle, vous tous qui l'aimez; tressaillez de joie avec elle, vous tous qui menez deuil sur elle; parce que vous téterez et serez rassasiés du sein de ses consolations; parce que vous sucerez, et que vous vous délecterez de l'abondance de sa gloire. Car ainsi dit l'Eternel: Voici, j'étends sur elle la paix comme une rivière, et la gloire des nations comme un torrent qui se déborde; et vous téterez, vous serez portés sur les bras, et caressés sur les genoux. Comme quelqu'un que sa mère console, ainsi moi, je vous consolerais; et vous serez consolés dans Jérusalem. Et vous le verrez, et votre coeur se réjouira, et vos os fleuriront comme l'herbe verte; et la main de l'Eternel sera connue en ses serviteurs...

Et ils amèneront tous vos frères, d'entre toutes les nations, en offrande à l'Eternel, sur des chevaux, et sur des chars, et dans des voitures couvertes, et sur des mulets, et sur des dromadaires, à ma montagne sainte, à Jérusalem, dit l'Eternel... Et j'en prendrai aussi d'entre eux pour sacrificateurs, pour lévites, dit l'Eternel. Car comme les nouveaux cieux et la nouvelle terre que je fais, subsisteront devant moi, dit l'Eternel, ainsi subsisteront votre semence et

vosre nom. Et il arrivera que de nouvelle lune à nouvelle lune, et de sabbat en sabbat, toute chair viendra pour se prosterner devant moi, dit l'Eternel (Esaïe 66).

Car voici, les jours viennent, dit l'Eternel, où je rétablirai les captifs de mon peuple Israël et Juda, dit l'Eternel; et je les ferai retourner au pays que j'ai donné à leurs pères, et ils le posséderont... Et ils serviront l'Eternel, leur Dieu, et David, leur roi, lequel je leur susciterai... Et Jacob reviendra, et sera tranquille et en repos, et il n'y aura personne qui l'effraye. Car je suis avec toi, dit l'Eternel, pour te sauver (Jérémie 30).

En ce temps-là, dit l'Eternel, je serai le Dieu de toutes les familles d'Israël, et ils seront mon peuple... Voici, je les fais venir du pays du nord, et je les rassemble des extrémités de la terre, et parmi eux l'aveugle et le boiteux, la femme enceinte et celle qui enfante, tous ensemble, — une grande congrégation... Et ils viendront, et exulteront avec chant de triomphe sur les hauteurs de Sion, et ils afflueront vers les biens de l'Eternel, au blé, et au moût, et à l'huile, et au fruit du menu et du gros bétail, et leur âme sera comme un jardin arrosé, et ils ne seront plus languissants. Alors la vierge se réjouira dans la danse, et les jeunes gens et les vieillards, tous ensemble. Et je changerai leur deuil en allégresse, et je les consolerais, et je les réjouirai en les délivrant de leur douleur. Et je rassasierai de graisse l'âme des sacrificateurs, et mon peuple sera rassasié de mes biens, dit l'Eternel.

Voici, des jours viennent, dit l'Eternel, et j'établirai avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda une nouvelle alliance, non selon l'alliance que je fis avec leurs pères, au jour où je les pris par la main pour les faire sortir du pays d'Egypte, mon alliance qu'ils ont rompue, quoique je les eusse épousés, dit l'Eternel. Car c'est ici l'alliance que j'établirai avec la maison d'Israël, après ces jours-là, dit l'Eternel: Je mettrai ma loi au dedans d'eux, et je l'écrirai sur leur coeur, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple; et ils n'enseigneront plus chacun son prochain, et chacun son frère, disant: Connaissez l'Eternel; car ils me connaîtront tous, depuis le petit d'entre eux jusqu'au grand, dit l'Eternel; car je pardonnerai leur iniquité, et je ne me souviendrai plus de leur péché (Jérémie 31).

Voici, je les rassemblerai de tous les pays où je les ai chassés dans ma colère... et je les ferai retourner en ce lieu; et je les ferai habiter en sécurité; et ils seront mon peuple, et moi je serai leur Dieu; et je leur donnerai un seul coeur, et une seule voie, pour me craindre tous les jours... Et je me réjouirai en eux pour leur faire du bien, et je les planterai dans ce pays, en vérité, de tout mon coeur et de toute mon âme (Jérémie 32).

Dans ce lieu-ci, dont vous dites: C'est un désert... on entendra encore la voix de l'allégresse et la Voix de la joie, la voix de l'époux et la voix de l'épouse, la voix de ceux qui disent: Célébrez l'Eternel des armées, car l'Eternel est bon, car sa bonté demeure à toujours, — des gens qui apportent des actions de grâces à la maison de l'Eternel (Jérémie 33).

* * *

Je susciterai sur eux un pasteur qui les paîtra, mon serviteur David: lui, les paîtra, et lui, sera leur pasteur. Et moi, l'Eternel, je serai leur Dieu, et mon serviteur David sera prince au milieu d'eux. Moi, l'Eternel, j'ai parlé. Et je ferai avec eux une alliance de paix... Et je ferai

tomber la pluie en son temps: ce seront des pluies de bénédiction. Et l'arbre des champs donnera son fruit, et la terre donnera son rapport; et ils seront dans leur terre en sécurité, et sauront que je suis l'Eternel (Ezéchiel 34: 23-28).

Mais vous, montagnes d'Israël, vous pousserez vos branches, et vous porterez votre fruit pour mon peuple Israël, car ils sont près de venir. Car voici, je pense à vous, et je me tourne vers vous: vous serez labourées et vous serez semées. Et je multiplierai sur vous les hommes, la maison d'Israël tout entière; et les villes seront habitées, et les lieux désolés seront rebâties; et je multiplierai sur vous les hommes et les bêtes, et ils multiplieront et fructifieront; et je ferai que vous serez habitées comme en vos temps d'autrefois, et je vous ferai plus de bien que lors de votre commencement; et vous saurez que je suis l'Eternel (Ezéchiel 36: 8-12).

Et je vous prendrai d'entre les nations, et je vous rassemblerai de tous les pays, et je vous amènerai sur votre terre; et je répandrai sur vous des eaux pures, et vous serez purs... Et je vous donnerai un coeur nouveau, et je mettrai au dedans de vous un esprit nouveau; et j'ôterai de votre chair le coeur de pierre, et je vous donnerai un coeur de chair; et je mettrai mon Esprit au dedans de vous... Et vous habiterez dans le pays que j'ai donné à vos pères, et vous serez mon peuple, et moi je serai votre Dieu (Ezéchiel 36: 24-30).

Voici, je prendrai les fils d'Israël d'entre les nations où ils sont allés, et je les rassemblerai de toutes parts, et je les ferai entrer dans leur terre; et je les ferai être une seule nation dans le pays, sur les montagnes d'Israël: un seul roi sera leur roi à tous; et ils ne seront plus deux nations, et ils ne seront plus divisés en deux royaumes... Et ils seront mon peuple, et moi je serai leur Dieu. Et mon serviteur David sera roi sur eux, et il y aura un seul pasteur pour eux tous; et ils marcheront dans mes ordonnances, et ils garderont mes statuts et les pratiqueront. Et ils habiteront dans le pays que j'ai donné à mon serviteur Jacob, où vos pères ont habité; et ils y habiteront, eux et leurs fils, et les fils de leurs fils, à toujours; et David mon serviteur sera leur prince à toujours. Et je ferai avec eux une alliance de paix; ce sera, avec eux, une alliance éternelle; et je les établirai, et je les multiplierai, et je mettrai mon sanctuaire au milieu d'eux pour toujours; et ma demeure sera sur eux; et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. Et les nations sauront que moi je suis l'Eternel qui sanctifie Israël, quand mon sanctuaire sera au milieu d'eux à toujours (Ezéchiel 37: 21-28).

Prophétise, et dis à Gog: Ainsi dit le Seigneur, l'Eternel: En ce jour-là, quand mon peuple Israël habitera en sécurité, ne le sauras-tu pas? Et tu viendras de ton lieu, du fond du nord, toi et beaucoup de peuples avec toi, tous montés sur des chevaux, un grand rassemblement et une nombreuse armée; et tu monteras contre mon peuple Israël comme une nuée, pour couvrir le pays. Ce sera à la fin des jours; et je te ferai venir sur mon pays, afin que les nations me connaissent, quand je serai sanctifié en toi, ô Gog! devant leurs yeux (Ezéchiel 38: 14-16).

Tu tomberas sur les montagnes d'Israël, toi et toutes tes bandes, et les peuples qui seront avec toi; je te donnerai en pâture aux oiseaux de proie de toute aile, et aux bêtes des champs; tu tomberas sur la face des champs; car moi j'ai parlé, dit le Seigneur, l'Eternel... Et les habitants des villes d'Israël sortiront et allumeront du feu, et brûleront les armes, et les écus,

et les boucliers, avec les arcs, et les flèches, et les épieux, et les piques; et ils en feront du feu pendant sept ans. Et ils n'apporteront point de bois des champs, et ils n'en couperont point des forêts, car ils feront du feu avec des armes; et ils butineront ceux qui les ont butinés, et ils pilleront ceux qui les ont pillés, dit le Seigneur, l'Eternel... Et la maison d'Israël les enterrera pendant sept mois, pour purifier le pays; et tout le peuple du pays les enterrera; et ce sera un renom pour eux, le jour où je me glorifierai, dit le Seigneur, l'Eternel (Ezéchiel 39).

Les chapitres 40 à 48 d'Ezéchiel contiennent la description, trop longue à copier, du Temple du millénium, du partage des tribus, et de la portion du prince, et les mesures de la ville de Jérusalem millénaire, avec ses douze portes, description qui se termine par ses mots : «Et le nom de la ville, dès ce jour : *l'Eternel est là*».

* * *

Et je ferai pour eux, en ce jour-là, une alliance avec les bêtes des champs, et avec les oiseaux des cieux, et avec les reptiles du sol; et j'ôterai du pays, en les brisant, l'arc, et l'épée, et la guerre; et je les ferai reposer en sécurité. Et je te fiancerai à moi pour toujours; et je te fiancerai à moi en justice, et en jugement, et en bonté, et en miséricorde; et je te fiancerai à moi en vérité; et tu connaîtras l'Eternel. Et il arrivera, en ce jour-là, que j'exaucerai, dit l'Eternel, j'exaucerai les cieux, et eux exauceront la terre, et la terre exaucera le froment et le moût et l'huile, et eux exauceront Jizréel (Dieu sème) (Osée 2: 18-22).

Je serai pour Israël comme la rosée; il fleurira comme le lis, et il poussera ses racines comme le Liban. Ses rejetons s'étendront, et sa magnificence sera comme l'olivier, et son parfum comme le Liban. Ils reviendront s'asseoir sous son ombre, ils feront vivre le froment, et ils fleuriront comme une vigne; leur renommée sera comme le vin du Liban (Osée 14: 5-7).

Alors l'Eternel sera jaloux pour son pays, et aura pitié de son peuple. Et l'Eternel répondra, et dira à son peuple: Voici, je vous envoie le blé, et le moût, et l'huile, et vous en serez rassasiés... Ne crains pas, terre, égaye-toi et réjouis-toi; car l'Eternel fait de grandes choses. Ne craignez pas, bêtes des champs, car les pâturages du désert verdissent, car l'arbre porte son fruit, le figuier et la vigne donnent leur force. Et vous, fils de Sion, égayez-vous et réjouissez-vous en l'Eternel, votre Dieu... Et les aires seront pleines de blé, et les cuves regorgeront de moût et d'huile... Et vous mangerez abondamment et serez rassasiés, et vous louerez le nom de l'Eternel, votre Dieu, qui a fait des choses merveilleuses pour vous... Et il arrivera, en ce jour-là, que les montagnes ruisselleront de moût, et les collines découleront de lait, et tous les torrents de Juda découleront d'eau; et une source sortira de la maison de l'Eternel, et arrosera la vallée de Sittim (des acacias) (dans les chapitres 2 et 3 de Joël).

Voici, les jours viennent, dit l'Eternel, où celui qui laboure atteindra celui qui moissonne, et celui qui foule les raisins, celui qui répand la semence; et les montagnes ruisselleront de moût, et toutes les collines se fondront. Et je rétablirai les captifs de mon peuple Israël, et ils bâtiront les villes dévastées et y habiteront, et ils planteront des vignes et en boiront le vin, et ils feront des jardins et en mangeront le fruit. Et je les planterai sur leur terre, et ils ne seront

plus arrachés de dessus leur terre que je leur ai donnée, dit l'Eternel, ton Dieu (Amos 9: 13-15).

Et sur la montagne de Sion il y aura délivrance; et elle sera sainte, et la maison de Jacob possédera ses possessions... Et le royaume sera à l'Eternel (Abdias).

Je te rassemblerai certainement, Jacob, toi, tout entier; je réunirai certainement le résidu d'Israël; je les mettrai ensemble comme le menu bétail de Botsra, comme un troupeau au milieu de son pâturage. Ils bruiront à cause de la multitude des hommes... Leur roi est passé devant eux, et l'Eternel est à leur tête (Michée 2: 12, 13).

Et il arrivera, à la fin des jours, que la montagne de la maison de l'Eternel sera établie sur le sommet des montagnes, et sera élevée au-dessus des collines; et les peuples y afflueront; et beaucoup de nations iront, et diront: Venez, et montons à la montagne de l'Eternel, et à la maison du Dieu de Jacob, et il nous instruira de ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers. Car de Sion sortira la loi, et de Jérusalem, la parole de l'Eternel. Et il jugera au milieu de beaucoup de peuples, et prononcera le droit à de fortes nations jusqu'au loin; et de leurs épées ils forgeront des socs, et de leurs lances des serpes: une nation ne lèvera pas l'épée contre une autre nation, et on n'apprendra plus la guerre. Et ils s'assiéront chacun sous sa vigne et sous son figuier, et il n'y aura personne qui les effraye: car la bouche de l'Eternel des armées a parlé (Michée 4: 1-4).

Exulte, fille de Sion, pousse des cris, Israël! Réjouis-toi et égaye-toi de tout ton coeur, fille de Jérusalem!... Le roi d'Israël, l'Eternel, est au milieu de toi: tu ne verras plus le mal, En ce jour-là, il sera dit à Jérusalem: Ne crains pas! Sion, que tes mains ne soient pas lâches! L'Eternel, ton Dieu, au milieu de toi, est puissant; il sauvera; il se réjouira avec joie à ton sujet: il se reposera dans son amour, il s'égayera en toi avec chant de triomphe. En ce temps-là, je vous amènerai, dans ce même temps où je vous rassemblerai, car je ferai de vous un nom et une louange parmi tous les peuples de la terre, quand je rétablirai vos captifs, devant vos yeux, dit l'Eternel (Sophonie 3: 14-20).

Car, ainsi dit l'Eternel des armées: Encore une fois, ce sera dans peu de temps, et j'ébranlerai les cieux et la terre, et la mer et la terre sèche; et j'ébranlerai toutes les nations. Et l'objet du désir de toutes les nations viendra, et je remplirai cette maison de gloire, dit l'Eternel des armées. L'argent est à moi, et l'or est à moi, dit l'Eternel des armées: la dernière gloire de cette maison sera plus grande que la première, dit l'Eternel des armées, et dans ce lieu, je donnerai la paix, dit l'Eternel des armées (Aggée 2: 6-9).

C'est pourquoi, ainsi dit l'Eternel: Je suis revenu à Jérusalem avec miséricorde; ma maison y sera bâtie, dit l'Eternel des armées... Mes villes regorgeront encore de biens, et l'Eternel consolera encore Sion, et choisira encore Jérusalem... Exulte, et réjouis-toi, fille de Sion! car voici, je viens, et je demeurerai au milieu de toi, dit l'Eternel. Et beaucoup de nations se joindront à l'Eternel en ce jour-là, et elles me seront pour peuple, et je demeurerai au milieu de toi; et tu sauras que l'Eternel des armées m'a envoyé à toi. Et l'Eternel possédera Juda

comme sa part sur la terre sainte, et il choisira encore Jérusalem. Que toute chair fasse silence devant l'Eternel, car il s'est réveillé de sa demeure sainte (Zacharie 1; 2).

Ainsi dit l'Eternel: Je suis revenu à Sion, et j'habiterai au milieu de Jérusalem; et Jérusalem sera appelée la ville de vérité, et la montagne de l'Eternel des armées, la montagne sainte. Ainsi dit l'Eternel des armées: Il y aura encore des vieillards et des femmes âgées, assis dans les rues de Jérusalem, chacun son bâton à sa main, à cause du nombre de leurs jours. Et les places de la ville seront pleines de jeunes garçons et de jeunes filles jouant dans ses places... Ainsi dit l'Eternel des armées: Voici, je sauve mon peuple du pays du levant, et du pays du coucher du soleil, et je les amènerai, et ils demeureront au milieu de Jérusalem, et ils seront mon peuple, et moi je serai leur Dieu, en vérité et en justice... Et beaucoup de peuples, et des nations puissantes, iront pour rechercher l'Eternel des armées à Jérusalem, et pour implorer l'Eternel. Ainsi dit l'Eternel des armées: En ces jours-là, dix hommes de toutes les langues des nations saisiront, oui, saisiront le pan de la robe d'un homme juif, disant: Nous irons avec vous, car nous avons ouï dire que Dieu est avec vous (Zacharie 8).

Et il arrivera, en ce jour-là, que des eaux vives sortiront de Jérusalem, la moitié vers la mer orientale, et la moitié vers la mer d'occident; cela aura lieu été et hiver. Et l'Eternel sera roi sur toute la terre. En ce jour-là, il y aura un Eternel, et son nom sera un... Et Jérusalem habitera en sécurité... En ce jour-là, il y aura sur les clochettes des chevaux: Sainteté à l'Eternel (Zacharie 13).

Et pour vous qui craignez mon nom, se lèvera le soleil de justice; et la guérison sera dans ses ailes; et vous sortirez, et vous prospérerez comme des veaux à l'engrais (Malachie 4).

1 Pierre 5: 1-4

ME 1899 page 160

Les anciens doivent paître le troupeau de Dieu de coeur, et non comme y étant forcés, ni pour un gain, ni comme gouvernant un héritage qui leur appartienne, mais comme des modèles pour le troupeau. Ils doivent prodiguer, de coeur, leurs soins au troupeau, pour l'amour de Christ, souverain pasteur, en vue du bien des âmes. Aussi c'est le troupeau *de Dieu* qu'ils sont appelés à paître. Quelle pensée solennelle et toutefois douce! Il est impossible qu'un homme ait jamais l'idée de *son* troupeau, s'il a saisi ce que c'est que le «troupeau de Dieu», et s'il a compris que Dieu nous permet de le paître. On peut remarquer que le coeur du bienheureux apôtre est là où le Seigneur l'avait placé. «Pais mes brebis», telle avait été l'expression de la grâce parfaite du Seigneur envers Pierre, lorsqu'il amenait celui-ci à la confession humiliante, mais salutaire, qu'il fallait l'oeil de Dieu pour voir que son faible disciple l'aimait. Au moment où il le convainc de son entière misère, le Seigneur lui confie ce qu'il a de plus cher; aussi voyons-nous que le désir du coeur de l'apôtre, ici, c'est que les anciens «paissent le troupeau».

La couronne de gloire sera présentée à celui qui aura été fidèle et qui aura satisfait au coeur du souverain Pasteur.

Les opérations de l'Esprit de Dieu

Darby J.N. – ME 1899 page 161

Première partie

Je désire appeler l'attention des chrétiens sur les opérations de l'Esprit de Dieu; sur la connexion de son oeuvre en nous avec Christ, et aussi sur la distinction à faire entre l'opération de l'Esprit *en nous*, et l'oeuvre parfaite de Christ déjà accomplie *pour nous* (*).

(*) Je n'ai nullement la prétention de donner une idée complète des opérations de l'Esprit, car «qui est suffisant pour ces choses?» Je vois assez, en effet, combien est pauvre et obscur ce qui en est apparu à mon esprit, comparé avec la gloire de ce qui reste encore.

Béni soit Dieu de ce qu'il en est ainsi — qu'il soit béni éternellement! Je dirai cependant ce qui me paraît clairement enseigné dans l'Écriture sur ce sujet. Si d'autres en ont appris davantage, ils pourront être conduits à le communiquer; ceux qui en savent moins ne regretteront pas mon travail. Ce que j'en espère, c'est qu'il conduira à approfondir davantage ces choses et à en réaliser toujours plus la puissance.

Bien que cette assertion puisse sembler étrange, je ne doute pas que des chrétiens, même des plus réels, ne soient que trop portés à séparer et en même temps à confondre Christ et l'Esprit; c'est-à-dire qu'ils séparent trop Christ et l'Esprit dans l'opération qui se fait *en nous*, et qu'ils confondent trop avec l'action de l'Esprit, l'oeuvre de Christ *pour nous*. Dans les deux cas, la conséquence est l'incertitude, la pauvreté de jugement et les doutes.

L'oeuvre de l'Esprit de Dieu *en moi*, dans la puissance de vie, produit des luttes, du travail, des découvertes de péché, et le besoin de mortifier mes membres qui sont sur la terre. Et plus ce «*qu'est Christ*» est révélé à mon âme, plus je le compare avec ce que je suis, plus je trouve sujet de m'humilier; plus aussi je comprends, par le contraste de Christ marchant ici-bas dans la chair, sans péché, que Dieu condamne cette mauvaise racine de péché dans la chair qui est en moi. Et bien plus encore: en découvrant ce qu'est mon précieux Seigneur dans la gloire, je vois par l'Esprit combien je suis loin d'avoir «atteint le but», quoique je puisse être progressivement «transformé en la même image, de gloire en gloire» (2 Corinthiens 3: 18). C'est pourquoi, bien qu'ayant la paix et une espérance, peut-être même une espérance qui relève le coeur, et une joie qui parfois remplit l'âme, il y a cependant un pénible exercice de jugement de soi-même et de la douleur de coeur, lorsqu'on découvre combien chaque sentiment envers Dieu, et combien tout objet connu spirituellement sont loin de produire leurs justes effets. C'est pourquoi aussi, dans le cas où l'on se serait laissé aller à caresser ou à se permettre quelque mal positif, on ressent une profonde humiliation et l'on a horreur de soi-même. Si, dans cet état, on ignore la plénitude et la perfection de notre acceptation devant Dieu en Christ, l'anxiété, l'abattement spirituel et les doutes surgissent et aboutissent quelquefois à un retour mal entendu et fâcheux à la loi — sorte de consécration du principe d'incrédulité qui place l'âme, lorsqu'elle a découvert par l'Esprit l'opération du péché en elle,

sous la loi et sa condamnation, et non «dans la liberté où Christ nous a placés en nous affranchissant (*)» (Galates 5: 1).

(*) Le sabbat, c'est-à-dire le repos de Dieu, se rattachait à la manne (Christ) envoyée d'en haut (Jean 6); la lutte avec Amalek était liée aux eaux de Réphidim.

Tout chrétien doit apprendre, plus ou moins péniblement, à connaître son propre coeur. Mais la grande chose est de séparer cela de notre justification, et de comprendre qu'il s'agit là de nous juger nous-mêmes, et non d'attendre le jugement de Dieu sur nous. Lorsque la découverte du péché en nous a lieu *avant* que nous n'ayons une claire connaissance de l'oeuvre de Christ, elle est ordinairement accompagnée d'un sentiment de terreur et de désespoir. Lorsque c'est *après* cette connaissance, le péché est peut-être plus profondément abhorré, mais ce n'est pas avec la terreur de notre condamnation, mais plutôt en condamnant plus absolument le péché lui-même.

On entend dire: «Dieu cache sa face de moi». La foi ne se servira jamais de cette expression et d'autres semblables, car la foi sait que Dieu regarde toujours son Oint et ne cache jamais sa face. Si de telles pensées nous viennent, il faut les considérer comme de l'incrédulité toute pure, et les traiter en conséquence. Tout fidèle, s'il croit à la pleine et parfaite acceptation des saints dans le Christ, reconnaîtra qu'il n'est pas vrai que Dieu cache sa face; l'admettre comme vrai, serait un mensonge de son coeur et de l'incrédulité.

L'Esprit de Dieu juge le *péché* en moi; mais il me fait connaître que *moi* je ne suis pas jugé à cause de ce péché, parce que Christ en a subi le jugement pour moi. Cela n'est point un manteau pour couvrir la licence; la chair voudrait toujours, il est vrai, en faire cet usage; elle voudrait tout pervertir. Mais la vérité est que l'Esprit Saint qui nous montre le Seigneur assis à la droite de Dieu, après avoir porté nos péchés et en avoir fait par lui-même la purification, me donnant ainsi une pleine assurance que ces péchés sont ôtés, et que je suis, en Christ, infiniment agréable à Dieu, est le même Esprit qui, en vertu de son caractère, juge en moi le péché comme vu dans la lumière de cette même gloire où est Christ.

Si ce jugement n'a pas lieu, le Père — entre les mains duquel le Fils a remis ceux que le Père lui a donnés à garder — discipline et châtie comme un Père saint, et, comme un cultivateur, il nettoie les sarments. Ici, de plus, intervient la discipline de l'Eglise de Dieu, comme ayant l'Esprit; discipline dont l'abandon et la négligence ont beaucoup contribué à faire perdre au croyant la confiance de sa pleine et heureuse assurance. En effet, l'Eglise comme corps (et c'est sa part selon la Parole) doit nécessairement, comme un peuple saint, *manifesté* tel, et par l'Esprit habitant en elle, prendre sur elle d'exercer tout ce que comporte une discipline, et, selon Dieu, une discipline de grâce pour le maintien de la sainteté manifestée de ce peuple saint. L'Eglise est l'habitation de l'Esprit. L'Esprit révèle la position de l'Eglise en Christ, et celle en Christ aussi des individus qui la composent, comme dit le Seigneur: «En ce jour vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous»; et l'Esprit produit, maintient et garde dans l'Eglise le caractère de Christ en grâce et en sainteté: «Vous êtes la lettre de Christ écrite par l'Esprit du Dieu vivant».

Si mon âme se repose entièrement sur l'oeuvre de Christ, et sur le fait qu'il est lui-même agréé de Dieu et qu'il paraît devant Dieu pour moi, elle se repose sur une oeuvre accomplie et sur une acceptation parfaite et infinie: «Comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce

monde», en sorte qu'en «ceci est consommé l'amour avec nous, afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement» (1 Jean 4). Or, ce que l'on substitue à cela, c'est l'examen des effets de l'Esprit en moi. Au lieu de la rédemption, ce sont les effets de la régénération qui sont pris pour fondement du repos. De là vient que parfois l'on espère quand l'on aperçoit ces effets, et que d'autres fois, on est découragé en voyant l'action de la chair. Ayant mis l'oeuvre de l'Esprit à la place de celle de Christ, la confiance qu'il nous est recommandé de retenir ferme jusqu'au bout, n'existe jamais de fait, et l'on en vient même à douter si l'on est du tout dans la foi. Tout cela résulte de ce que l'on met l'oeuvre de l'Esprit de Dieu en soi, à la place de l'oeuvre, de la victoire, de la résurrection et de l'ascension de Christ, effectivement accomplies, et qui constituent pour la foi (parce que l'oeuvre est parfaite) un sûr lieu de repos, qui jamais ne s'altère, jamais ne varie, et est toujours le même devant Dieu.

Si l'on dit: «Oui, mais je ne le vois pas clairement, à cause de la chair et de l'incrédulité», cela ne change en rien la vérité. Et à quelque degré qu'aïlle ce manque de clarté, traitez-le comme étant de l'incrédulité et du péché, et non comme l'état vrai d'un chrétien, ou comme si Dieu cachait sa face. La découverte du péché en vous, tout détestable et haïssable qu'il est, n'est pas une raison de douter, parce que c'est à cause du péché même, pour en faire l'expiation, et parce que vous êtes un pécheur, que Christ est mort; et de plus, Christ est ressuscité, ce qui coupe court à cette question.

Mais on dira encore: «Je crois pleinement que Christ est le vrai Fils de Dieu, un avec le Père; je crois à toute son oeuvre et à toute sa grâce; mais j'ignore si j'ai une part avec lui. C'est là la question, et une question toute différente». Nullement; c'est une ruse de Satan et le résultat d'un mauvais enseignement, qui tendent à vous éloigner de Christ. Dieu, pour notre consolation, a identifié les deux choses — la foi et la part que nous avons au salut. Il a posé ce principe que «par lui (Christ) quiconque croit est justifié de tout» (Actes des Apôtres 13: 38, 39). En un mot, dire: «Je crois, mais je ne sais pas si j'ai une part avec Christ», est une illusion du diable, car *Dieu dit* que ce sont ceux qui croient qui ont cette part — c'est ainsi que Dieu procède. Je n'ai pas plus de droits à me *croire* un pécheur tel que Dieu me voit, qu'à croire que je suis juste en Christ. Le même témoignage déclare qu'il n'y a pas un seul juste, et que les croyants sont justifiés.

Je puis avoir, enseigné par l'Esprit, une conscience naturelle du péché, et une conscience du péché et de ce qu'il est. Si je m'en tiens là, point de paix possible; mais dans l'oeuvre de Christ au sujet du péché, je trouve une paix parfaite. Mais, dira-t-on, ne dois-je pas m'examiner moi-même pour voir si je suis dans la foi? Nullement. Que veut donc dire l'apôtre, en 2 Corinthiens 13: 5: «Examinez-vous vous-mêmes, et voyez si vous êtes dans la foi»? Il veut dire simplement que si les Corinthiens cherchaient une preuve que Christ parlait en Paul, ils n'avaient qu'à s'examiner eux-mêmes; et, par la certitude de leur christianisme, dont ils ne doutaient pas, être assurés de l'apostolat de Paul. Le raisonnement de l'apôtre n'avait de valeur qu'autant qu'il était fondé sur la certitude positive qu'ils étaient chrétiens. Je me suis arrêté sur ce point plus longtemps que je n'en avais l'intention, mais la consolation des âmes

le demandait. Il se lie d'ailleurs à la recherche que fait quelqu'un pour trouver dans l'oeuvre de l'Esprit de Dieu en lui, ce qu'on ne peut attendre que de l'oeuvre de Christ.

Si mon assurance, ma consolation ou mon espérance, reposent sur l'expérience de ce qui se passe en moi — bien que cette expérience puisse être constatée pour répondre à des difficultés, comme on le voit dans la 1^{re} épître de Jean — je ne m'appuie pas sur la justice de Dieu par la foi, car l'expérience de ce qui se passe dans mon âme n'est pas la foi. Je le répète, c'est en regardant à l'oeuvre de Christ que la mesure de la sainteté atteint sa véritable élévation, parce qu'au lieu de regarder l'image pleine de taches de Christ dans mon âme, je le contemple lui-même par l'Esprit dans la perfection de cette gloire, à la communion de laquelle je suis appelé, et, par conséquent, appelé aussi à marcher d'une manière digne de Dieu (*) qui m'appelle «à son propre royaume et à sa propre gloire» (1 Thessaloniens 2: 12). J'oublie les choses qui sont derrière, et, tendant avec effort vers les choses qui sont devant, je cours droit au but pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus. Alors l'examen de moi-même n'a plus pour but de rechercher misérablement si je suis ou non dans la foi, ce qui n'honore jamais Dieu en qui je dois avoir pleine confiance après tout ce qu'il a fait, mais de voir si ma marche est digne de quelqu'un qui est appelé de Dieu à son royaume et à sa gloire.

(*) Lorsqu'il n'en est pas ainsi, la mesure de la sainteté risque pour nous de s'abaisser jusqu'à se contenter d'avoir les fruits de l'Esprit juste nécessaires pour nous assurer que nous sommes chrétiens; puis, examen fait, on continue sa course comme auparavant, satisfait que l'on est de s'en être assuré.

* * *

Mais séparer Christ des opérations de l'Esprit est aussi un mal, et tend au même résultat, bien que l'application n'en soit pas si directe.

Dans l'enseignement évangélique ordinaire, on dit qu'il faut être «né de l'Esprit»; on en prouve la nécessité d'après ce que nous sommes par nature, puis on montre le fruit de cette nouvelle naissance, et ensuite vient la question: «Etes-vous né de nouveau? Si vous l'êtes, vous irez au ciel». Il y a en cela une mesure de vérité; mais est-ce bien ainsi que l'Ecriture nous présente la chose? Non; je la trouve continuellement et pleinement rattachée à Christ, impliquant le fait que nous sommes en ce précieux Sauveur, et lui en nous. Par conséquent, il ne s'agit pas simplement d'une preuve fournie par des fruits, que je suis né de l'Esprit de Dieu, mais d'une participation à tout ce dont Christ est héritier comme homme ressuscité (héritier est son titre assuré comme Fils de Dieu), moi-même étant vivifié avec lui. C'est une union de vie et d'héritage, dont l'Esprit Saint est la puissance et le témoin.

C'est ce qui est exprimé de la manière suivante dans l'épître aux Ephésiens: «Et quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons, selon l'opération de la puissance de sa force, qu'il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts, et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes... Et nous, alors même que nous étions morts dans nos fautes, il nous a vivifiés *ensemble* avec le Christ... et nous a ressuscités *ensemble*, et nous a fait asseoir *ensemble* dans les lieux célestes dans le Christ Jésus» (Ephésiens 1 : 19, 20 ; 2 : 5, 6). De même dans les Colossiens : «Il vous a vivifiés *ensemble* avec lui, nous ayant

pardonné toutes nos fautes» ; et : «Si donc vous avez été ressuscités *avec le Christ*» (chapitres 2 : 13 ; 3 : 1).

L'opération de l'Esprit de Dieu agissant en puissance divine, a pour effet de nous amener en association vivante avec le Christ. Tout ce qui, dans le Christ, le dernier Adam, l'homme ressuscité, a été réalisé en fait de vie, d'office et de gloire, l'Esprit, par son opération, le réalise en nous, nous y unit, nous le révèle, et nous amène dans la puissance de ces choses, selon ce qui est écrit : «Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui» (1 Corinthiens 6 : 17). Nous sommes «héritiers *avec lui*, nous souffrons *avec lui*, afin que nous soyons aussi glorifiés *avec lui*», et ainsi finalement rendus «conformes (ayant une même forme *avec*) à l'image du Fils de Dieu», en qui Dieu «nous a vivifiés ensemble, ressuscités ensemble et fait asseoir ensemble dans les lieux célestes» (Ephésiens 2 : 5, 6 ; Romains 8 : 17, 29). L'Esprit de Dieu opère ainsi en nous, en vie, et en service, et en souffrance, et finalement en gloire, et aussi dans la résurrection de nos corps.

* * *

Je désire retracer brièvement et par ordre, le témoignage que l'Écriture rend de ces choses. On peut le considérer soit dans les individus, soit dans l'Église comme corps. Il est d'abord parlé de l'Esprit vivifiant les individus, puis habitant en eux. Nous sommes nés de l'Esprit, et ceux qu'il a ainsi vivifiés, il les associe par son habitation en eux à la gloire de Christ en versant aussi l'amour de Dieu dans leur cœur, et il les associe à la puissance de la vie de Christ comme ayant part à la vie éternelle — vie qu'il a en lui-même comme Fils de Dieu. Et quant à sa gloire comme Fils de l'homme, l'Esprit la leur révèle et fait d'eux, selon son bon plaisir, des instruments pour la révélation de cette gloire. Ces privilèges sont une conséquence de l'ascension de Christ, de même que la vie de Dieu en nous est déclarée et démontrée par la résurrection.

L'objet spécial dont l'Esprit Saint rend témoignage dans l'Église comme corps, et qui la constitue actuellement le fidèle témoin, est que Jésus Christ est Seigneur, et cela se lie directement à la gloire, ainsi qu'il est dit: «que Jésus Christ est Seigneur, a la gloire de Dieu le Père» (Philippiens 2: 11).

Le chapitre 3 de Jean est le premier qui place devant nous le sujet des opérations de l'Esprit. «Il vous faut être nés de nouveau», y est-il dit; nés «d'eau et de l'Esprit». En général, on entend simplement par là qu'il faut être régénéré pour être sauvé, mais le passage va beaucoup plus loin. Si quelqu'un n'est pas né de nouveau, dit le Seigneur, il ne peut ni voir le *royaume de Dieu*, ni y entrer. Ce royaume renferme des choses terrestres et des choses célestes, et un Juif, bien que se flattant d'être un enfant du royaume, doit être né de nouveau pour y avoir part, même s'il s'agit *des choses terrestres*. C'est ce que Nicodème, comme docteur d'Israël, aurait dû savoir, d'après Ezéchiel 36: 24-28. Quant aux choses célestes, le Seigneur ne pouvait pas encore diriger leurs pensées vers elles, sauf qu'il en montrait l'entrée, c'est-à-dire *la croix*, par laquelle on était introduit dans des choses meilleures et plus élevées. En vue de la croix, le Seigneur déclarait que Dieu avait aimé le monde et non les Juifs

seulement, tout comme par rapport à l'oeuvre de l'Esprit agissant en puissance souveraine, il est dit: «Il en est ainsi de *tout homme* né de l'Esprit», de sorte que les gentils pouvaient y avoir part; car l'Esprit ne *trouvait* pas, mais *rendait* les hommes tels qu'il voulait qu'ils fussent.

Dans ce passage donc, nous n'avons pas seulement l'individu renouvelé et rendu propre pour le ciel, mais aussi l'estimation que Dieu fait du Juif, et la révélation d'un royaume qui embrasse des choses terrestres et des choses célestes, royaume que les régénérés seuls voient, où seuls ils peuvent entrer. Quant aux choses célestes, la croix, aussi inintelligible alors que les choses célestes elles-mêmes, en était l'unique entrée, et là on voyait le Fils de l'homme élevé de la terre, et le Fils de Dieu donné au monde par l'amour de Dieu. «Dans la régénération», dont l'opération vivifiante de l'Esprit dans le coeur était les prémices, de même que sa présence dans le croyant est les arrhes de la portion céleste de celui-ci, «dans la régénération (*), le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire» (Matthieu 19: 28).

(*) *Le rétablissement de toutes choses. (Traducteur)*

Le principe donc sur lequel on insiste, c'est-à-dire qu'il faut «être né de nouveau», est vrai; mais ce que révèle Jean 3, est beaucoup plus étendu et plus défini qu'on ne le suppose. Ce n'est pas seulement que l'homme est changé ou sauvé, mais il voit un royaume, et il entre dans un royaume dont le monde ne connaît rien, jusqu'à ce que ce royaume vienne en puissance. En outre, cet homme reçoit une vie aussi vraie et réelle, et surtout bien plus importante et précieuse qu'aucune vie naturelle dans la chair. Il ne s'agit pas simplement ici du changement d'un homme par une action opérée sur ses facultés, mais du don d'une vie qui peut agir vraiment maintenant, par le moyen de ces facultés, sur des objets bien au delà de leur portée naturelle, de même que l'ancienne vie corrompue le fait sur des objets qui rentrent dans son cercle et celui de ces facultés. Et, de plus, dans cette vie nouvelle, il est fait participant de la nature divine (2 Pierre 1: 4), et là, non seulement les facultés de son âme ont de nouveaux objets, mais il est associé au dernier Adam qui est «un esprit vivifiant», de même que, dans sa vie naturelle, il était associé au premier Adam, «devenu une âme vivante» (1 Corinthiens 15: 45). Et j'ajouterai que l'Eglise, afin qu'elle soit assimilée à Christ en cela, est faite participante de cette vie en suite de la résurrection du Seigneur. Elle est donc participante de la vie selon la puissance déployée dans cette résurrection, et elle existe en conséquence de ce dont elle est aussi le témoin, savoir que — béni soit Dieu — le jugement de tous ses péchés est chose passée. En effet, Christ les a tous laissés ensevelis, pour ainsi dire, dans le tombeau d'où il est sorti, et l'Eglise vit en conséquence de son association avec lui en résurrection. Elle existe, mais uniquement à cause du fait que le jugement pour elle est chose absolument accomplie et passée.

Tel est donc le vrai caractère de la régénération qui donne entrée dans le royaume, où il n'y a plus, et ne peut plus y avoir d'accusation de péché pesant sur nous, puisque nous y avons été introduits par la puissance de ce en quoi tout le péché a été ôté. La vie de l'Eglise est identifiée avec la résurrection de Christ, et par conséquent il y a pardon sans réserve de toute l'oeuvre de la chair, Christ s'en étant chargé, et l'ayant ôtée. La justification de l'Eglise est identifiée avec la grâce vivante, car elle possède cette justification comme étant vivifiée avec

Lui qui est sorti du tombeau, où il a enseveli tous ses péchés. La régénération et la justification sont donc nécessairement liées ensemble, et l'opération de l'Esprit n'est pas une simple action sur les facultés, une oeuvre entièrement séparée de Christ et qui doit être connue par ses fruits, tandis que la mort de Christ est un autre sujet sur lequel on raisonne à part; mais c'est une vivification avec Christ qui me tire hors de mes fautes et de mes péchés. Moi, je me trouvais là, à la vérité, moralement mort, mais je le trouve là aussi, Lui, judiciairement mort pour moi, qui, étant ainsi vivifié, suis nécessairement pardonné et justifié. La résurrection de Christ prouve qu'il y aura un jugement, dit l'apôtre (Actes des Apôtres 17: 31); mais elle prouve aussi qu'il n'y en aura point pour moi, dit l'Esprit par le même apôtre: car Christ a été ressuscité pour ma justification (Romains 4: 25). Il était mort sous le poids de mes péchés; Dieu l'a ressuscité, et ces péchés, où sont-ils maintenant? L'Eglise est vivifiée, sortant avec Jésus du tombeau où les péchés ont été laissés.

Ensuite, quant à la puissance de cette vie et aux autres opérations de l'Esprit, je trouve, dans ce que le Seigneur dit de son propre témoignage, l'exposé de deux choses, savoir, la *communion* et la *gloire manifestée*: «Nous disons ce que nous connaissons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu». Jésus rendait témoignage de ce qu'il connaissait dans son unité avec le Père, et de ce qu'il avait vu dans «la gloire qu'il avait auprès du Père avant que le monde fût».

Les opérations de l'Esprit, en nous donnant la vie dans le Fils, et en révélant, la gloire, gloire qui, par conséquent, est aussi nôtre, dans laquelle Christ a introduit son humanité, et qui, par suite, est révélée en elle, ces opérations, dis-je, répondent exactement à ce que le Seigneur affirme de lui-même dans les paroles que nous avons citées. Notre communion — communion vivante avec lui et le Père — ainsi que l'intelligence que nous avons de la gloire qui est sienne, et la manifestation de cette gloire, sont les deux sujets dont parlent les chapitres 4 et 7 de l'évangile de Jean. Il faut remarquer que ces chapitres et d'autres portions des Ecritures, ne nous instruisent pas relativement à l'action de l'Esprit sur nous, mais ont trait à sa demeure *en* nous. L'Esprit de Dieu agit sur l'homme, soit par un simple témoignage, de la réception duquel nous sommes responsables; tel était le cas des gouverneurs des Juifs auxquels Etienne dit: «Vous résistez toujours à l'Esprit Saint; comme vos pères, vous aussi»; sujet sur lequel je n'ai pas à m'étendre maintenant; ou bien l'Esprit agit sur l'homme en le convainquant, en le renouvelant et en le vivifiant. Cette oeuvre s'accomplissant par le moyen de la Parole, c'est par la foi en elle, c'est-à-dire par sa réception dans le coeur, que nous sommes vivifiés, que Christ nous est révélé. «Vous êtes tous fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus». — «De sa propre volonté, il nous a engendrés par la parole de la vérité, pour que nous soyons une sorte de prémices de ses créatures» (Galates 3: 26; Jacques 1: 18). Ces passages suffisent pour montrer la manière dont s'effectue l'opération; comment, en tant qu'elle est un témoignage, l'homme naturel le rejette, coupable en cela, car c'est le témoignage de Dieu; et comment l'opération est effective par la puissance vivifiante de l'Esprit. Mais c'est par la foi, à cause de l'instrument employé, c'est-à-dire la Parole. J'ai déjà parlé de sa puissance, d'où nous voyons que, tandis que ceux qui ne croient pas font Dieu menteur, ceux qui croient ont

le témoignage en eux-mêmes, car, dans la communion de l'Esprit, ils sont faits participants d'une manière vivante de ce qu'ils croient.

Mais l'oeuvre, en vertu de laquelle ils sont ainsi rendus participants de la vie et sont en communion avec Dieu, étant une oeuvre parfaite, l'Esprit qui fait sa demeure dans le croyant, est un esprit de paix et de joie, un esprit qui témoigne de tout ce que Christ est, et de tout ce qu'il a fait, et, devons-nous ajouter, il témoigne de la parfaite acceptation par le Père, de Christ et du croyant.

Que l'homme naturel ne reçoive point ces choses, mais les rejette, nous le verrons; mais la conscience étant réveillée et la paix étant faite, l'Esprit est le témoin de ces choses dans l'âme renouvelée.

Or, dans le chapitre 5 de Jean, nous avons l'opération de l'Esprit quant à son caractère, en ceci que «les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et que ceux qui l'auront entendue vivront». Bien que ce soit par l'Esprit, c'est cependant le Fils qui parle du ciel, comme autrefois il le fit sur la terre, en Sinäi, par le moyen des anges, à non par l'Esprit.

Quant à la forme et au caractère du témoignage, j'en dirai davantage lorsque j'arriverai au chapitre 7 de Jean, où il est parlé de l'Esprit comme témoin de la gloire du Fils de l'homme, et comme étant donné ainsi aux croyants et présent au milieu d'eux.

A présent, j'aborderai l'enseignement que nous donne le chapitre 4 de Jean, où l'Esprit est comparé à une source d'eau vive. La stupidité de la chair et son incapacité à recevoir les choses de l'Esprit, se font voir immédiatement dans les réponses réitérées de la femme aux déclarations du Seigneur, qu'on aurait supposé devoir réveiller en elle quelque chose qui dépassât ses pensées habituelles. Mais je ne m'occuperai pas ici de l'incapacité de la chair à recevoir les choses de l'Esprit; je parlerai de ce que le Seigneur nous révèle touchant l'Esprit. Jésus ne le présente pas ici comme agent vivifiant, mais comme un don, et un don fait par lui-même. Remarquons-le bien, c'est Christ qui est le donateur, et non pas le don: «Celui qui boira de l'eau que je lui *donnerai*, moi», dit le Seigneur; puis il parle de l'Esprit comme demeurant dans celui qui reçoit ce don: «*L'eau que je lui donnerai, sera en lui* une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle». Il est donné comme énergie de la vie intérieure; il est donné divinement — c'est le don de Dieu — mais c'est Jésus qui le fait: «Que *je lui donnerai*», dit le Seigneur, et cette eau jaillit en vie éternelle. C'est la vie divine qui vient du Fils et dont on jouit par la puissance de l'Esprit Saint demeurant en nous, non comme Esprit de Dieu révélant la gloire de Christ, mais comme puissance de vie, d'une vie qui a sa communion et sa fin dans la source éternelle d'où elle découle. Que Jésus fût dans l'humiliation ou qu'il fût glorifié, cette puissance était en lui, et bien que l'expression en pût être différente, cependant c'était toujours la même puissance. Comme Fils de Dieu, il avait la vie en lui-même. Il pouvait ressusciter en rappelant les morts à la vie naturelle, ou bien il pouvait ressusciter en donnant la vie de résurrection, et de là la différence dans l'expression de cette puissance; car maintenant c'est sous la dernière forme qu'elle se montre, forme qui est, en dessein final,

celle en laquelle se trouve la puissance de rendre conforme à lui-même, afin qu'il soit premier-né entre plusieurs frères. C'est la vie en abondance, même si l'on avait déjà la vie auparavant.

C'est en même temps avec cette nouvelle vie que l'Esprit demeure et rend témoignage. La vie pouvait être communiquée alors que Jésus était sur la terre, mais ce ne pouvait, pas être la vie selon la révélation ou le caractère de Christ comme Homme ressuscité, ou comme Chef ou Tête du corps. C'est cette grande vérité qui, dans tous les discours du Seigneur à ses disciples, perçait et cherchait à se faire jour à travers les nuages qui obscurcissaient leur intelligence. D'un autre côté, non seulement il présentait cette vérité à la nation vers laquelle il venait, mais il leur donnait les preuves les plus complètes de l'accomplissement des prophéties, et démontrait par ses actes l'exercice de la puissance. Les Juifs étaient ainsi sans excuse s'ils ne le recevaient pas, soit quant à son caractère, soit quant à sa Personne. C'est par cette opération de l'Esprit demeurant dans le nouvel homme, que nous avons d'une manière spéciale la connaissance de Dieu, et que nous jouissons de lui. Mais comme c'est l'Esprit du Fils, en qui nous sommes vivifiés, nous jouissons de Dieu et l'adorons comme Père (Galates 4: 6, 7). Tel est le grand résultat de la révélation du Fils, et de notre vie en lui et par lui. Et en cela est la vie éternelle (Jean 17: 2). Dieu était connu en quelque mesure de tout Juif pieux; mais s'il le cherchait dans une relation spéciale, c'était comme Jéhovah qu'il l'invoquait. Pour nous, notre relation particulière avec Dieu est exprimée dans ces paroles du Seigneur: «Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu».

Nous le connaissons comme fils, mais c'est Dieu que nous connaissons ainsi, et duquel nous jouissons. En Jean 4, le Seigneur suppose cette relation filiale entre Dieu et les adorateurs, car il dit: «Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité»; mais auparavant il avait déclaré: «Les vrais adorateurs adorent le Père en esprit et en vérité, car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent». Cette connaissance de Dieu et cette communion avec lui sont pour l'âme un sujet d'extrême joie: je parle de le connaître et de jouir de lui comme Dieu. Il est difficile de comparer les choses qui se rapportent à un pareil sujet, mais, étant goûtée dans la paix et la communion qui résultent de ce que toute question de péché est réglée, cette joie a une profondeur qui dépasse toute autre de nos pensées. Elle subsiste pendant que nous jouissons comme enfants de Dieu des bénédictions attachées à l'économie actuelle, et elle s'élève au-dessus de ces bénédictions.

Des châtiments dont nous avons besoin peuvent nous priver de la jouissance de ces bénédictions: «Etant affligés», dit l'apôtre, «par diverses tentations, si cela est nécessaire». Mais bien que la joie soit ainsi affaiblie, la source d'une juste confiance en Dieu est toujours là, et nous sommes rejetés sur lui d'une manière plus complète et plus absolue. Nous devrions en tout temps nous réjouir en Dieu, mais nous sommes enclins à regarder trop aux bénédictions qui nous sont conférées, et à oublier en quelque mesure le Bienfaiteur (voyez Psaumes 63). C'est pour cette raison que nous en sommes privés, afin que nous nous souvenions de lui.

A proprement parler, cette source d'eau vive jaillissant en vie éternelle est la participation à la nature divine dans laquelle — «ayant échappé aux souillures du monde» — nous nous

réjouissons en Dieu, nous nous reposons en lui, nous trouvons nos délices en lui, nous sommes remplis jusqu'à toute sa plénitude, et nous le connaissons en vérité dans la félicité d'une révélation effective de lui-même. Mais c'est encore selon son nom de Dieu et comme Dieu, que nous est donnée la puissance de cette communion. «Etant fondés et enracinés dans l'amour», connaissant Dieu et étant connus de lui, elle suppose tout le reste de la vérité, et se trouve en Christ, selon ce qui est écrit: «Il nous a donné une intelligence afin que nous connaissions le Véritable; et nous sommes *dans* le Véritable; savoir *dans* son Fils Jésus Christ: lui est le Dieu véritable et la vie éternelle».

Nous avons en Jésus la parfaite manifestation de cette communion subsistant en dépit de toutes les épreuves par lesquelles il eut à passer. En effet, comment l'Esprit qui demeurerait dans toute sa plénitude en lui, même comme homme, aurait-il pu être attristé par sa perfection divine? «Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ», est-il dit. Le Seigneur, présentant la même idée en sens inverse, et montrant ainsi la puissance qui produit cette communion, dit: «Afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux»; puis, quant à la forme de la communion, telle qu'elle est avec nous, il dit encore: «En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous». Mais maintenant nous en parlons comme connaissant Dieu d'une manière spéciale.

Si l'on étudie les Psaumes, on apprendra à cet égard, et d'une manière profonde, par où l'Esprit de Christ a passé et ce qu'il nous enseigne; mais il faut se rappeler que, pour les Juifs, lorsqu'il s'agit des bénédictions de l'alliance, le nom que Dieu prend est Jéhovah, tandis que pour nous c'est celui de «Père», dans un sens spécial. Mais sans nous arrêter ici sur cette distinction, en rapprochant, comparant et étudiant les Psaumes et les parties des Psaumes où sont employés d'un côté le nom de Jéhovah, et de l'autre celui de Dieu, il en découlera la plus profonde instruction pratique relativement à la puissance de communion de la part de l'Esprit de Christ lui-même. Seulement il faut nous rappeler que, pour nous, elle est fondée sur une oeuvre accomplie, et que ce par quoi Christ a passé pour l'accomplir, est quant à nous la communion de ses souffrances ou bien une discipline en amour. Les Psaume 42 et 43 nous en fournissent un exemple.

Mais de plus, dans l'histoire personnelle de notre Seigneur, remarquons la différence entre ses paroles en Gethsémané: «Père, si tu voulais faire passer cette coupe loin de moi! Toutefois, que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui soit faite», et celles qu'il prononce sur la croix: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» Ici, nous voyons Christ entrer dans un autre caractère de communion plus profond, où toute la puissance et le caractère de Dieu sont mis en évidence. Ce caractère de communion est manifesté par Jésus, notre Chef glorieux et béni, afin que tout ce que Dieu est, soit pour nous une source de joie infinie et éternelle. Et cela nous appartient à tous comme fils, et nous en jouissons par l'Esprit Saint, le don de Dieu qu'il nous a fait en vertu de la résurrection de Christ. Telle est la puissance de la vie éternelle en nous, comme conséquence de la mort de Christ.

Oh! que l'Eglise entrât plus entièrement dans ces choses, et y marchât davantage dans la puissance d'une communion intime et secrète avec Dieu! Puissions-nous la désirer pour nous-

mêmes et pour l'Eglise, prier pour que nous la possédions toujours plus, et pour que nous goûtions tout le bonheur que l'on y trouve!

Deuxième partie

Dans ce qui précède, j'ai parlé d'abord de la puissance vivifiante de l'Esprit de Dieu nous introduisant dans le Royaume; ensuite, de son habitation dans l'individu, comme la puissance de vie éternelle, par laquelle sa communion avec Dieu est entretenue; communion qui existe nécessairement là où est la vie selon le Christ Jésus.

Il reste à parcourir un vaste champ, où je redoute presque d'entrer; non que je doute qu'il y ait une joie infinie à étudier le sujet, à le réaliser dans sa propre âme, et à y pénétrer, mais parce qu'il est infini, et que je sens profondément mon incapacité à le traiter convenablement, même à la pleine satisfaction de mon esprit. J'ajouterai que je le sens d'autant plus, en considérant la responsabilité que l'on assume, lorsqu'on veut communiquer et enseigner ces choses à d'autres. L'intérêt profond qui se rattache à ce sujet et son importance seront mon excuse.

Il y a une chose importante que je désire faire remarquer avant de poursuivre mon sujet. Bien que l'Esprit soit vie, et que celui qui est uni au Seigneur soit un seul esprit avec lui, et bien que Christ, comme esprit vivifiant, soit notre vie, cependant il est aussi parlé de l'Esprit Saint comme étant une Personne, et ainsi comme agissant *personnellement* en puissance dans nos âmes — agissant en bénédiction, car il est Dieu. Et quoique nous soyons faits participants de la nature divine, et que nous ayons la vie de Dieu en nous comme étant nés de lui, toutefois cette vie n'est pas le Saint Esprit, car l'Esprit Saint est une Personne divine C'est pourquoi il est écrit: «L'*Esprit lui-même* rend témoignage avec notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu; et si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers»; c'est pourquoi encore l'Ecriture parle de l'homme intérieur comme fortifié et renouvelé par l'Esprit, ainsi que nous lisons: «Fortifiés en puissance par son Esprit quant à l'homme intérieur»; autre part: «Si même notre homme extérieur dépérit, toutefois l'homme intérieur est renouvelé de jour en jour»; et encore: «Il nous a sauvés... par le lavage de la régénération et le renouvellement de l'Esprit Saint, qu'il a répandu richement sur nous par Jésus Christ, notre Sauveur». L'Esprit n'est donc pas simplement une influence, mais une *Personne*.

Avant de passer à son caractère et à son opération, je voudrais appeler l'attention sur le fait de l'habitation spéciale de l'Esprit Saint *dans* les croyants individuellement. Je ne parle pas de cela comme d'une chose nouvelle pour la plupart de ceux qui lisent ces lignes, mais parce que j'ai vu constamment qu'elle est nouvelle pour un grand nombre de ceux qui cherchent la vérité, et qu'elle place le sujet dans une lumière tout à fait différente de ce qu'ils en pensaient. Nous allons voir que cette habitation de l'Esprit Saint dans les croyants se rattache à la résurrection et à la glorification de Christ, et qu'elle en est la conséquence. Mais il faut nous rappeler que, tandis que d'une part, l'Esprit Saint descendu du ciel est le témoin de l'ascension de Christ dans la gloire et de la justice divine qui l'a placé là, et que la part que nous avons en cela est la conséquence, selon le cours nécessaire de l'administration des conseils divins, de

l'entrée de Christ dans la gloire; d'un autre côté, l'Esprit Saint est en même temps en nous la puissance par laquelle nous réalisons toutes les choses du ciel d'où il vient, qui nous y introduit et nous y associe. C'est ce que nous verrons dans les passages que je citerai, et dont le premier sera celui qui nous fait entrer plus spécialement dans notre sujet actuel.

«Auquel aussi (lisons-nous en Ephésiens 1: 13, 14) *ayant cru*, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse, qui est les arrhes de notre héritage, pour la rédemption de la possession acquise». Je sais qu'on a voulu appliquer ces paroles seulement aux dons spirituels, sujet que j'espère traiter avant de terminer ces pages. Mais il est évident que ce passage ne peut être limité à ces dons, quelle que puisse être par eux la manifestation de l'Esprit. En effet, s'il en était ainsi, là où il n'y aurait point de dons, il n'y aurait point d'arrhes de l'héritage; or le Consolateur lui-même devait être «*éternellement*» avec eux, les disciples. De plus, dans notre passage, il n'est point parlé de dons, mais de l'Esprit comme arrhes: confondre l'Esprit avec les dons, c'est confondre le Donateur avec ce qu'il donne; car l'Esprit «distribue les dons à chacun en particulier comme il lui plaît» (1 Corinthiens 12: 11); et les dons sont «la *manifestation* de l'Esprit en vue de l'utilité». Confondre l'un avec les autres, c'est, inconsciemment peut-être, tendre à détruire la personnalité et la déité de l'Esprit Saint, et ne pas distinguer entre la puissance de rendre témoignage aux autres (puissance qui peut exister sans pouvoir vital et sanctifiant), et l'heureuse et sanctifiante communion avec les choses que nous espérons, qui sont renfermées en Christ comme étant nôtres, dont nous anticipons la jouissance et qui seront manifestées en leur jour. En un mot, l'Esprit qui distribue le don, n'est pas le don qu'il distribue, bien qu'il soit manifesté dans le don. Et les choses dans lesquelles la puissance donnée est manifestée, ne sont pas nécessairement les arrhes de l'héritage. De cela nous avons un exemple dans le cas de Balaam, et Paul parle de la possibilité d'être réprouvé après avoir prêché à d'autres. Et bien que le caractère des dons porte en certaines occasions l'indice de la dispensation dans laquelle ils se sont produits, et qu'il y ait une différence dans leur nombre et les circonstances où ils se manifestaient, cependant l'existence de puissances et d'actes extraordinaires n'était pas en elle-même une preuve caractéristique de l'habitation de l'Esprit et des arrhes de l'héritage, chez ceux en qui ces choses se montraient. Plusieurs miracles remarquables ont été opérés, et une grande puissance a été déployée dans le service, avant que le Fils de l'homme eût été glorifié et que l'Esprit Saint eût été donné. Mais ces choses ne constituaient pas la demeure de l'Esprit dans l'Eglise, qui n'existait pas encore, ni dans l'individu comme arrhes de l'héritage, car elles pouvaient se trouver chez un homme tel que Balaam, ainsi que nous l'avons dit, sans que l'individu fût un héritier. L'Esprit de Christ qui était dans les prophètes pouvait s'enquérir touchant ce qu'ils annonçaient, et leur faire connaître que les choses qu'ils administraient n'étaient pas pour eux. Je reviendrai sur ce sujet, mais poursuivons maintenant celui dont nous avons à nous occuper.

En écrivant aux Galates, l'apôtre, ayant montré qu'ils n'étaient plus des esclaves, mais qu'ils étaient fils de Dieu, par la foi dans le Christ Jésus, ajoute: «Et, parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos coeurs, criant: Abba, Père!» Il distingue clairement la puissance régénératrice de l'habitation de l'Esprit Saint dans le coeur, et montre l'une

comme étant la conséquence de l'autre: l'Esprit vient habiter dans l'individu qui était, et parce qu'il était fils de Dieu. Nous voyons aussi l'Esprit comme étant différent d'un don, car il est envoyé dans le coeur pour crier: Abba, Père! De plus, en cela, l'Esprit appartient à la dispensation et la caractérise. Car il n'était pas la *portion* de l'héritier quand celui-ci était en bas âge, et comme un esclave, sous des tuteurs et des curateurs. C'est la condition où ils étaient auparavant; *bien qu'héritiers*, ils n'étaient pas en communion directe et personnelle avec le Père. Ils n'avaient pas l'intelligence nécessaire pour cela, n'ayant pas l'Esprit qui la donne. Mais lorsqu'ils prennent leur position de fils, qui est la leur dans la dispensation actuelle, l'Esprit Saint est leur portion; et bien qu'ils ne soient pas encore entrés en possession de l'héritage, cependant «ils sont renouvelés en connaissance dans l'esprit de leur entendement» quant à ce qui concerne l'héritage, et entrent pleinement dans tout ce qui intéresse la maison du Père.

Pierre, devant le sanhédrin, dit aussi: «Nous lui sommes témoins de ces choses, ainsi que l'Esprit Saint que Dieu a donné à tous ceux qui lui obéissent» (Actes des Apôtres 5: 32). Nous trouvons dans un langage analogue: «Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui» (Romains 8: 9), et en Ephésiens: «Qu'il vous donne d'être fortifiés en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur, de sorte que le Christ habite dans vos coeurs par la foi». Ces passages ont rapport à la communion, et la signalent comme une chose individuelle dans laquelle le coeur a sa portion par la foi.

Nous avons aussi des passages où la relation entre les choses que l'on espère, et la puissance de la communion dans laquelle on en jouit dans la certitude de l'amour de Dieu, sont présentées ensemble. Ainsi Paul dit: «L'espérance ne rend point honteux, parce que l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous, a été donné» (Romains 5: 5); et encore: «Autant il y a de promesses de Dieu, en lui est le oui et en lui l'amen, à la gloire de Dieu par nous. Or celui qui nous lie fermement avec vous à Christ et qui nous a oints, c'est Dieu, qui aussi nous a scellés, et nous a donné les arrhes de l'Esprit dans nos coeurs» (2 Corinthiens 1: 20-22); passage bien riche et précieux! Nous y voyons Dieu, le grand Auteur de toutes nos bénédictions et la puissance par laquelle il les opère, nous liant fermement à Christ, notre Chef glorieux et béni, dans la communion d'une même gloire avec lui; dans la communion de ce en quoi *Dieu* est glorifié, par l'accomplissement en Christ lui-même de toutes les promesses dans leur merveilleuse étendue de bénédiction. Et étant admis à avoir en grâce notre part avec Christ, nous sommes directement les objets mêmes de la bénédiction, comme associés à lui, de sorte que nous jouissons de toutes les conséquences des promesses. C'est notre portion, les promesses étant en Christ, à la gloire de Dieu *par nous*.

C'est Dieu qui nous établit dans cette portion. Mais comment le savons-nous? Quelle en est la marque? Comment en jouit-on, comment possédons-nous les arrhes, alors que nous n'avons pas l'héritage, et que la gloire n'est pas encore venue? Voici la réponse: Dieu nous a établis en Christ — telle est l'assurance et la sécurité de notre position. Il nous a oints de l'onction de la part du Saint, c'est-à-dire venant de lui-même, onction par laquelle nous connaissons toutes choses (1 Jean 2: 20; comparez avec 1 Corinthiens 2, du verset 7 à la fin du

chapitre, où tout est clairement expliqué); mais alors la possession de l'Esprit est le sceau ou la marque qui indique d'une manière significative que nous appartenons à Dieu, que nous sommes ses héritiers: «Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui». Nous ayant été donné pour demeurer en nous, nous avons, étant héritiers, l'Esprit comme arrhes dans nos coeurs. Nous abondons «en espérance par la puissance de l'Esprit Saint» (Romains 15: 13). Sachant que nous sommes fils, nous trouvons nos délices dans la pensée de l'héritage, et dans celle d'être semblables à Celui qui est «premier-né entre plusieurs frères». Et dans cette joie de l'Esprit Saint, nous sommes remplis (au milieu même de beaucoup d'afflictions) «de toute joie et paix en croyant», l'âme entrant, comme associée avec Christ, dans toute la gloire qui accomplit en lui toutes les promesses de Dieu. Etre ainsi associé à Christ dans ces choses forme la meilleure partie de la joie, la partie la plus précieuse et la plus intime, bien que ce ne soit pas toute la joie. Je dis: pas toute la joie, parce que (de quelles richesses ne sommes-nous pas comblés! elles dépassent toute expression) il n'est pas dit seulement: «*Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés*», bénédiction connue comme étant notre portion, dans la communion de laquelle l'Esprit nous garde, et qui aura sa manifestation dans la gloire où nous en jouirons avec Christ. Mais le Seigneur a dit aussi: «Et que le monde connaisse... que *tu les as aimés* comme *tu m'as aimé*». Par conséquent, nous ne sommes pas seulement les compagnons du Fils de l'homme dans la gloire, mais étant fils de Dieu par adoption, nous y sommes comme frères, introduits dans toute la joie du royaume du Père, ou plus exactement de la maison du Père, où la place nous est préparée par le Premier-né. Ainsi l'amour du Fils, riche et sans jalousie, parce qu'il est divin, nous donne une place dans la gloire qui lui a été donnée, et nous manifestera dans cette gloire; et ce sera pour le monde la démonstration que le Père nous a aimés comme il a aimé Jésus. Y a-t-il rien de semblable à cet amour? N'avons-nous pas la preuve, rien qu'en y pensant, qu'il est tout à fait divin? Nul, si ce n'est Dieu, ne peut opérer, agir et connaître ainsi. La possession même de ces choses dans nos coeurs témoigne que Dieu est là, si elles sont connues dans l'amour, dans un saint amour, car «celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui». Et ces choses nous les avons maintenant, non que nous soyons déjà entrés en possession de l'héritage, mais l'Esprit nous en donne et nous en fait goûter les arrhes, comme le même Esprit nous le dit par l'apôtre: «Nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit accomplie» (1 Jean 1: 4); «afin que vous aussi vous ayez communion avec nous; or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ» (verset 3).

Voilà un lieu vraiment saint pour y habiter, une demeure qui convient à des saints, que le sang de Jésus pouvait seul nous acquérir, où nul autre que Dieu ne pouvait nous introduire, nous présentant devant lui sans tache en vertu de l'oeuvre merveilleuse qu'il a accomplie par Christ. Mais c'est là notre place, telle est notre portion. Que sa grâce en soit bénie! Qu'elle le soit d'autant plus que cette portion est sainte, que nous en jouissons, parce que nous avons l'Esprit Saint qui la révèle et nous donne avec elle une communion spirituelle et divine, nous scellant comme héritiers de tout ce qu'elle renferme, et étant la puissance de la joie que nous avons en elle. O mon âme! demeure dans cette joie, la joie en Christ!

Remarquons que l'apôtre dit: «Avec son Fils Jésus Christ», ce qui n'est pas seulement l'expression de la foi en sa Personne, mais une parole qui nous présente le Seigneur dans ce caractère de Sauveur et d'homme oint, caractère dans lequel il nous a amenés en communion, et nous a associés avec lui dans cette relation de fils, et nous a de plus fait avoir communion avec le Père comme fils; nous-mêmes étant fils, mais par lui.

Cette relation des croyants avec le Père nous est confirmée par ces paroles du Seigneur: «Je ne vous dis pas que moi je ferai des demandes au Père pour vous (comme si le Père lui-même ne vous aimait pas); car le Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que moi je suis sorti d'auprès de Dieu». Ils avaient cru cela, mais ne connaissaient pas encore pleinement, ce qui est connu ainsi seulement par l'Esprit Saint (l'Esprit d'adoption qui fut donné), savoir que Jésus était sorti d'auprès *du Père*. A cet égard leur esprit était borné, et c'est cependant la vie des saints. C'est pour cela que la notion que Christ n'est entré dans sa relation filiale que lors de son incarnation, tend tellement à détruire même la joie élémentaire de l'Eglise, et répugne à ceux qui ont communion par l'Esprit avec la vérité.

Mais la joie et le bonheur dont je parle, me conduisent directement à la déclaration contenue dans ces paroles: «Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Ecriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre» (Jean 7: 38). Ici encore vous remarquerez que c'est quelque chose d'individuel; c'est la portion du croyant, de quelque manière que ce soit administré. Voici ce qui suit: «Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui; car l'Esprit n'était pas encore [donné], parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié». Or cette déclaration, nous le verrons, est d'une extrême importance. Elle se rattache au caractère et à l'état tout entiers de la dispensation actuelle, comme étant celle des bénédictions de Dieu qui est au-dessus de toute dispensation, vu qu'elle nous amène en communion avec Dieu lui-même. Il faut en excepter le fait du don de l'Esprit Saint comme puissance de vie et adoration.

Jean 4, dont j'ai déjà parlé, bien que renfermant l'idée de dispensation, ne repose pas sur elle. Il montre, en disant qu'on n'adorera plus sur «cette montagne», ni même à Jérusalem, que ce qui prendrait place serait la puissance vivante de communion avec le Père, avec Dieu qui est Esprit, et cela en quelque endroit que ce fût. C'est pourquoi, c'était une puissance vivifiante manifestée aussi bien dans l'humiliation que dans la gloire; oui, selon le don de l'amour, qui avait sa preuve dans l'humiliation du Seigneur. Et, en effet, l'heure était alors là, aussi bien qu'elle était à venir.

Il n'en est pas ainsi des chapitres 3 et 7, bien qu'ils renferment ces choses. Le chapitre 3, comme nous l'avons vu, parle du royaume, et montre ce qu'il fallait à un Juif pour entrer dans la partie terrestre de ce royaume. Il devait être vivifié: cela seul pouvait y amener même ceux qui nominalement en étaient les enfants, parce que c'était le royaume de Dieu.

Mais dans le chapitre 7, il est question du don de l'Esprit comme conséquence de l'ascension de Jésus et de son entrée dans le ciel comme Homme glorifié. Ses frères,

représentant les Juifs incrédules, avaient engagé Jésus à venir à la fête des tabernacles, afin de se montrer lui-même au *monde*. Jésus répondit que leur temps à eux était toujours prêt, mais que le sien n'était pas encore venu. Le huitième jour de la fête, jour qui était particulier à cette fête (le jour de la résurrection, fête d'une nouvelle semaine et commencement d'une nouvelle scène), ce jour-là, la grande journée de la fête, Jésus se tint là, et cria: «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive». Les Juifs venaient célébrer la fête des tabernacles comme étant en repos dans le pays; et de même qu'autrefois l'eau du rocher (et le rocher était Christ) avait suivi et désaltéré les fils d'Israël dans le désert, Jésus voulait abreuver ceux qui viendraient à lui, et bien plus, les siens étant unis à leur Chef glorifié, il devait les remplir tellement de l'Esprit, que non seulement de lui vers eux, mais que d'eux-mêmes vers d'autres, découleraient des fleuves d'eau vive, savoir l'Esprit que devaient recevoir les croyants. Il est dit: «de leur ventre». Cette expression est pour moi très précieuse. Elle est d'un usage familier dans les Ecritures pour désigner les pensées, les sentiments, la condition de l'homme intérieur. Tout repose sur cette bénédiction particulière. Elle nous fait voir la différence essentielle entre l'action de l'Esprit Saint aujourd'hui, et celle opérée autrefois par l'Esprit sur les prophètes. La possession de l'Esprit Saint maintenant repose sur le fait de notre union avec Christ; par conséquent, c'est une chose constante, et un gage, pour la personne en qui il habite, de la part qu'elle a aux choses qu'il révèle. Comme uni au Chef, Christ, le croyant a été amené en communion avec lui, dans tout ce en quoi le Chef est révélé. Le croyant possède l'Esprit en vertu de cette union; l'Esprit est donc nécessairement en lui le témoin de sa participation à ces choses révélées. Et comme l'union du croyant avec Christ se rattache à la nature divine qui lui a été communiquée, l'esprit, les pensées, les sentiments, les joies, les douleurs, les intérêts, les consolations, les craintes, les espérances, les fleuves d'amour, toutes les choses dans lesquelles entre cette nature, sont maintenant la portion du saint. Cela a lieu, en même temps, selon la puissance de l'énergie de l'Esprit, qui, bien que demeurant en nous, agit cependant d'une manière indépendante (c'est-à-dire par rapport à nous), quoique ce soit selon l'ordre et les révélations de la dispensation dont il est la puissance: «Il dira tout ce qu'il aura entendu» (Jean 16: 13).

Je ne parle pas maintenant du combat avec la chair et avec le monde (car les deux sont la conséquence de la même chose), combat qui subsiste encore, malgré la présence de l'Esprit, et même à cause de sa présence. Je parle de la chose elle-même, c'est-à-dire de l'énergie de l'Esprit. L'Esprit comme arrhes est en rapport avec la gloire de Jésus, et par conséquent, remplit le coeur de joie triomphante et d'espérance. L'Esprit Saint, par sa présence, est le témoin que Christ, comme Homme, est dans la gloire; de plus, il demeure en ceux qui, n'étant pas encore glorifiés, sont sanctifiés pour Dieu, et de là résultent deux choses précieuses. D'abord l'Esprit, comme arrhes, est le témoin complet de «la certitude d'intelligence» la plus entière, parce que Jésus, qui est maintenant sur le trône, a passé par tout le combat; de plus, l'Esprit est le témoin de l'acceptation de Jésus par le Père selon la justice divine. En second lieu, l'Esprit est entré dans toutes les circonstances par lesquelles l'Homme juste a passé, donnant ainsi, en Celui qui a reçu «la langue des savants pour soutenir celui qui est las», le

modèle et la forme de connaissance dont les saints ont besoin dans toutes les épreuves par lesquelles, conduits par l'Esprit, ils passent et doivent passer.

L'Esprit devient ainsi un Esprit de sympathie parfaite, la sympathie de l'Esprit de Christ, connaissant la gloire et, par conséquent, sensible selon Dieu, à l'extrême misère, à la douleur, à la dégradation, au milieu desquelles, quant aux circonstances, se trouvent plongés ceux en qui il demeure comme témoin de Jésus; et sachant ce que sont leurs épreuves dans la voie de la gloire et dans le sentier de patience qui y conduit. En même temps, il est aussi le témoin de l'amour du Père manifesté dans la gloire. Et ainsi, l'Esprit affluant dans leurs coeurs, car ils sont par lui unis à Jésus, d'eux découle comme un fleuve de rafraîchissement divin dans le désert, pour rafraîchir tous ceux qu'atteignent ces eaux célestes et bénies, afin que s'en abreuvant comme une terre déserte et altérée, ceux-ci produisent cette verdure et ces fruits, en qui le grand Chef de l'Eglise trouve sa joie et ses délices, tandis que leur joie à eux est accomplie à cause de leur communion avec la source d'où découlent les eaux vives. De chaque âme où le fleuve est reçu, le fleuve découle aussi pour rafraîchir d'autres âmes.

Jésus ne pouvait pas alors se montrer au monde comme prenant place au milieu des Juifs, ses frères selon la chair; mais tout individu d'entre eux qui croyait en lui, avait part à la bénédiction promise et présentée par le Seigneur, et qui était substituée à celle d'Israël. Mais étant un objet de foi, elle s'adressait à «celui qui a soif»; elle appartenait donc à quiconque croyait. Nous avons maintenant à nous enquérir d'où venait ce fleuve d'eau vive, de quoi il dépendait. L'Esprit Saint a été envoyé de la part du Père par Jésus glorifié, et est devenu le témoin de l'acceptation parfaite de Christ que déclare sa glorification à lui, l'Homme qui a pris sur soi la responsabilité de nos péchés; et il est aussi le témoin de la gloire qui lui a été conférée, et de tout ce qui est mis en évidence dans sa Personne comme assis dans les lieux célestes. Cette gloire est notre espérance, car nous le verrons comme *il est*, et nous lui serons semblables. De plus, l'Esprit est le témoin de notre communion avec lui — non selon cette gloire dans laquelle il apparaîtra à la terre, car je ne sais pas que cela nécessite l'Esprit Saint, bien que la communion vitale avec lui d'une manière quelconque, le rende nécessaire, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent — mais l'Esprit est le témoin de notre communion avec lui, selon la gloire dans laquelle il est assis sur le trône du Père, gloire dans laquelle, nous qui sommes fils, nous le connaissons «en ce jour-là», celle dans laquelle l'Eglise le connaît comme assis actuellement sur le trône du Père.

Il y a une gloire que Jésus revêtira d'une manière visible à tous, sa propre gloire comme Seigneur et Fils de l'homme, et dans laquelle «tout oeil le verra». Mais il y a une gloire révélée maintenant par l'Esprit, dans laquelle l'Eglise le connaît, dans laquelle, bien que Fils de l'homme, il est un avec le Père. C'est une gloire dans laquelle il est entré comme Homme, une gloire auprès du Père, qu'en elle-même il avait auprès du Père avant que le monde fût, mais qu'il a prise maintenant comme Homme. L'Esprit nous la fait connaître, à nous qui «sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os», et nous met en communion avec elle; et elle est pour nos coeurs la puissance et l'objet de l'espérance. C'est ainsi qu'il est écrit: «Par l'Esprit, sur le principe de la foi, nous attendons l'espérance de la justice». Cette justice est

établie pour nous en Christ assis sur le trône, car Celui qui a porté nos péchés est allé auprès du Père dans la gloire qui est le résultat et la récompense de cette justice. Par là, nous voyons que la gloire est notre part en espérance, car la justice est nôtre. Et comme nous sommes en Christ, la gloire est aussi à nous. Bien que son unité avec le Père, qui lui donne sa place où se trouve maintenant la gloire, appartienne à lui seul, cela n'est point sans porter avec soi une bénédiction pour nous, car l'Eglise connaît cette unité en lui, et ainsi la pleine et divine source de la gloire lui est manifestée. De même que maintenant Christ est «dans le Père, et nous en lui, et lui en nous», ainsi, au jour de son apparition, ce sera Christ en nous, et le Père en lui, afin que nous soyons «consommés en un» (Jean 14: 20; 17: 23).

Nous avons vu que la source abondante de ces fleuves d'eau vive est la gloire du Fils de l'homme sur le trône du Père; mais nous n'avons pas dit tout ce qui en découle. La fête des tabernacles avait lieu, dans le pays, après l'accomplissement des promesses faites au peuple d'Israël, et comme Salomon, à l'occasion d'une grande célébration de cette fête (type du règne à venir de Christ), disait: «L'Eternel parla de sa bouche à David, mon père, et de sa main il a accompli sa parole»; de même, c'est à Christ que toutes les promesses ont été faites, comme héritier de toutes choses, Fils de Dieu, Fils de l'homme, Fils de David. «Autant il y a de promesses de Dieu, en lui est le oui et en lui l'amen, à la gloire de Dieu par nous». Or, tout ce dont nous venons de parler est pour la gloire de Dieu manifestée en Christ, mais puisque c'est à la gloire de Dieu *par nous*, Christ prend les promesses comme homme, afin qu'ayant purifié et sanctifié les enfants par son sang, il puisse les introduire comme ses cohéritiers dans la jouissance de ces promesses, en témoignage de l'amour du Père envers eux. Ainsi, quant à eux aussi, tout ce dont il est héritier comme homme glorifié — et en droit comme Fils de Dieu — fait partie de ces fleuves d'eau vive, dont ils jouissent dans la connaissance et la communion par l'Esprit. Et c'est pour cela qu'au passage que nous avons cité, l'apôtre ajoute: «Celui qui nous lie fermement avec vous à Christ et qui nous a oints, c'est Dieu, qui aussi nous a scellés, et nous a donné les arrhes de l'Esprit dans nos coeurs» (2 Corinthiens 1: 21, 22).

Non seulement l'Esprit révèle la gloire de Jésus assis maintenant comme homme sur le trône de Dieu, mais aussi ce qu'il prendra lorsqu'il apparaîtra en gloire, et que tout sera bénédiction. Nous sommes appelés à hériter de la bénédiction; par conséquent, du moment que la terre est bénie, cette bénédiction devient une partie de notre héritage en Christ. Ce sera au temps où s'accomplira la prophétie d'Osée: «En ce jour-là, dit l'Eternel, j'exaucerai les cieux, et eux exauceront la terre, etc.» (Osée 2: 21). Tout ce qui est promis à Christ comme semence d'Abraham et grand objet des desseins de Dieu (voyez Galates 3), toutes les choses dans lesquelles se déploie la gloire de Dieu, qui ornent, reflètent et manifestent cette gloire par Christ (et toutes choses sont pour lui), sont à la gloire de Dieu par nous. L'Esprit nous fait jouir en espérance de cette bénédiction dans toute son étendue et sa plénitude de bonheur, en Christ, le dernier Adam, et en même temps le Seigneur venu du ciel, le témoin en bénédiction (le mal étant vaincu) de tout l'amour du Père déployé envers et dans la créature introduite dans l'héritage. Les promesses sont à nous en Christ, et nous le voyons, quoique toutes choses ne soient pas encore mises sous ses pieds, couronné de gloire et d'honneur,

rendant toutes choses sûres, car il est Celui qui les soutient, le Premier-né de toute la création, aussi bien que le Premier-né d'entre les morts, et le Chef de l'Eglise. Ainsi, parce que nous sommes en Christ et participants de l'Esprit, nous possédons ces choses et abondons en espérance, car elles sont le témoignage de l'amour et de la bénédiction du Père, apportant leur tribut à ces fleuves d'eaux vives, c'est-à-dire à la connaissance de la gloire de Christ en elles. On en jouit intérieurement par l'Esprit, et là où est cette jouissance, ces eaux débordent, car nul cœur humain qui en jouit ne peut les garder pour lui-même.

Pensée assurément bien réjouissante — car il nous faut prendre maintenant les promesses dans leur sens le plus étendu — toutes choses dans les cieux et sur la terre sont à Christ comme héritier. En effet, il les a toutes créées, et toutes doivent être réconciliées par lui; et si elles sont réconciliées avec Dieu, combien complète et abondante sera la bénédiction! C'est pendant qu'Israël traverse le désert que coule le fleuve, car le désert n'en sera plus un, lorsqu'Israël sera reconnu de Dieu. En fait, les ruisseaux d'eau n'appartenaient pas au désert, mais ils y jaillissaient pour le premier-né (Israël, voir Exode 4: 22), lorsque le premier-né était là. Beau tableau de la faveur divine et de l'espérance triomphante! «Le désert et la terre aride se réjouiront; le lieu stérile sera dans l'allégresse et fleurira comme la rose», lorsque, par la faveur divine, Israël entrera dans son héritage. Ainsi, quand Israël traverse le désert — quoique le désert reste toujours ce qu'il est — le fleuve, qui un jour le renouvellera et le réjouira, coule pour rafraîchir Israël d'une manière bénie dans le lieu aride. Ainsi, Moïse et les fils d'Israël, lorsqu'ils sont sortis de la mer Rouge, proclament, dans leur magnifique cantique, qu'ils veulent préparer à l'Eternel, leur Dieu, une habitation, et l'exaltent comme le Dieu de leur père; puis ils ajoutent: «Tu as conduit par la bonté ce peuple que tu as racheté; tu l'as guidé par ta force jusqu'à la demeure de ta sainteté». Israël avait déjà été amené à Dieu, et nous le sommes aussi. Ensuite, le cantique continue: «Tu les introduiras et tu les planteras sur la montagne de ton héritage, le lieu que tu as préparé pour ton habitation, ô Eternel! le sanctuaire, ô Seigneur! que tes mains ont établi. L'Eternel régnera toujours et à perpétuité». Le lieu destiné à Israël, le pays que les tribus rachetées avaient en espérance, était Canaan, et Canaan strictement au delà du Jourdain. Nous voyons, en effet, que Moïse discuta avec les deux tribus et demie, lorsqu'elles demandèrent de rester en deçà, et que, dans cette occasion, les autres sont seules nommées les fils d'Israël (Nombres 32: 6, 7). Il en est de même de l'Eglise qui a sa vraie place dans le ciel. Mais, dans les promesses faites à Abraham, les limites d'Israël s'étendaient depuis le fleuve d'Egypte jusqu'au grand fleuve, l'Euphrate, et le désert y était compris. Or, le jour devait venir où le désert et le lieu aride se réjouiraient, où le lieu stérile fleurirait comme la rose, et verrait la gloire de l'Eternel et la magnificence du Dieu d'Israël; mais le sanctuaire que Dieu avait préparé pour sa demeure était le lieu où Israël devait être introduit. Portion bénie de son peuple! Il en est ainsi pour les saints maintenant. Ils ont leur place dans le ciel, et ils la connaissent *maintenant* en esprit et en espérance; ils la connaissent comme étant à eux, bien que, pour un peu de temps, il faille lutter là contre «la puissance de méchanceté qui est dans les lieux célestes», et qui s'y maintient jusqu'au jour du grand combat qui les en exclura pour toujours. Ainsi les saints ont leur place, leur siège dans les lieux

célestes, au delà du Jourdain; héritage précieux, où Christ a placé pour eux la gloire — la gloire du Père et la sienne!

Bien que le monde soit un désert à travers lequel les saints passent comme étrangers, le monde, ainsi que toutes choses, est à eux. Du moment qu'ils sont rachetés, encore qu'ils ne jouissent plus du repos d'Egypte, et qu'ils n'aient plus les aulx et les concombres, les oignons et l'esclavage, et bien que le monde soit pour eux un désert, «une terre aride et altérée, et sans eau», ils sont appelés à le traverser comme étant à eux — à eux pendant qu'il n'est qu'un désert — mais ils sont appelés à s'y trouver après être sortis d'Egypte, pour y célébrer une fête à l'Eternel. Et si, de même que les Israélites pendant que Moïse était sur la montagne pour recevoir la loi, il en est qui célèbrent une fête au veau d'or, cela ne change en rien ce qu'est le désert pour le coeur fidèle. Les croyants ont été conduits hors d'Egypte, et non seulement ils savent en esprit qu'ils ont été amenés à Dieu, pour être aussi en esprit dans les lieux célestes, mais là ils trouvent Jésus, et c'est parce qu'ils le trouvent là, qu'ils y sont eux-mêmes. En trouvant Jésus, ils apprennent que toutes choses sont à eux, même dans le désert. Et là ils ne peuvent être nourris que du pain du ciel, guidés seulement par ce qui est céleste, abreuvés uniquement par l'eau du rocher, ou plutôt par le fleuve de Dieu qui coule en eux; mais s'ils sont dans le désert, ils savent en Jésus quel est leur héritage. «Toutes choses sont à vous», dit l'apôtre, «et vous à Christ, et Christ à Dieu».

Le désert n'est maintenant pour les croyants qu'un lieu de passage; il n'y a là rien pour eux, et cependant toutes choses leur appartiennent. Mais de même qu'Israël dans le désert, quand l'Eglise passe ainsi à travers le monde qui est son héritage, le fleuve d'eau vive est là, jaillissant dans le coeur des saints, et ils chantent: «Tu as conduit par ta bonté ce peuple que tu as racheté; tu l'as guidé par ta force jusqu'à la demeure de ta sainteté», car en droit l'oeuvre de la rédemption est complète, bien que n'étant pas encore accomplie en puissance quant à la création. La réconciliation de toutes choses sur la terre et dans les cieux aura lieu, en vertu du sang de la croix, et nous sommes maintenant réconciliés. Quand l'eau vive arrosera et fera revivre le désert, quand le Fils de l'homme prendra de fait le monde comme son héritage, et que l'Esprit sera de nouveau répandu (Esaïe 32: 15), le désert ne se réjouira-t-il pas, ne s'égaiera-t-il pas, et ne fleurira-t-il pas? Eh bien, le fleuve d'eau vive remplit déjà le coeur de celui qui appartient à Dieu, de celui qui croit en Jésus, maintenant, et cela *parce qu'il est dans le désert*; ainsi ne se réjouira-t-il pas et ne fleurira-t-il point? Oui, certainement; «des fleuves d'eau vive couleront de son ventre», et quoique coulant souvent sur des coeurs semblables à des sables arides, qui les absorbent sans rien rendre en retour, et restent comme auparavant secs et stériles, cependant partout où elles rencontrent la terre que la main de Dieu cultive et les semences qu'il y répand, celles-ci seront aussi rafraîchies et pousseront leur jet.

Il est très important de remarquer ici le caractère individuel de ce dont nous venons de parler, et que j'ai déjà mentionné précédemment, parce que c'est le principe de salut au milieu de la désolation et du mal, quelque bien général que d'ailleurs il puisse produire. Il n'est pas dit des croyants: Ils boiront du fleuve qui sort du rocher, ou ils boivent en commun du même fleuve, mais: «Des fleuves d'eau vive couleront de son ventre». C'est la possession personnelle

de l'Esprit Saint, sa demeure en nous individuellement. Et c'est ainsi que la chose est présentée constamment dans l'évangile de Jean, qui traite de ce qui est essentiel aux saints et de ce qui les unit, et non des conséquences qui en résultent.

Sous un autre point de vue, la demeure du Saint Esprit en nous présente un trait particulier à la dispensation actuelle, un caractère qui lui est spécial et qui résulte de l'exaltation de Christ dans la gloire. La place qu'il occupe est le témoignage que toutes choses sont accomplies; Lui-même est personnellement en possession du résultat de cet accomplissement, et nous sommes unis à lui pour en jouir, Lui étant là continuellement. Par conséquent, ce témoignage est totalement différent de tout autre qui l'aurait précédé et qui était relatif aux choses à venir, si précieux d'ailleurs qu'il fût. En réalité, le mystère (l'union des Juifs et des gentils en un seul corps) n'était pas révélé, et, comme je l'ai déjà fait remarquer, le témoignage qui était alors rendu n'était aucunement lié avec la jouissance des choses qui en faisaient l'objet, non pas même quand les témoins étaient des saints, comme le montre 1 Pierre 1: 10, 12.

Ce témoignage différait aussi, autant que possible, de toute opération de l'Esprit produisant des fruits, bien qu'il fût l'oeuvre de l'Esprit vivant de Christ (toujours efficace pour sauver). La raison en est que l'on ne rendait pas et que l'on ne pouvait pas rendre témoignage à un Christ vivant, Homme glorifié dans le ciel, avec lequel on était uni, qui avait accompli toutes les choses dont on avait à jouir, qui donnait un droit à y participer, et un fondement à la jouissance de ces choses. Cela ne pouvait exister que lorsque Jésus aurait accompli toute l'oeuvre que Dieu lui avait donnée à faire, qu'il serait dans la gloire, et de là aurait envoyé l'Esprit Saint, puissance de communion pour ceux qui sont unis à lui. La chose n'existait pas, l'oeuvre n'était pas accomplie, et Jésus, comme Homme, n'était pas dans la gloire. C'est pourquoi il est dit: «L'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié».

Le fait est que l'union de l'Eglise avec Christ en un seul corps, n'était pas même encore révélée. C'était un mystère caché en Dieu comme Christ l'est maintenant, et qui, par conséquent, ne pouvait être connu et dont on ne peut jouir que par l'Esprit Saint donné à ceux qui croient. Ce n'est pas qu'il y ait une autre oeuvre par laquelle l'homme soit sauvé (le croyant sait que cela est impossible), ni non plus un autre Esprit, car il y a «un seul Esprit». Mais l'Esprit ne pouvait alors rendre témoignage à ceux en qui il agissait, que le croyant était comme chose actuelle uni à Jésus ressuscité, à l'Homme glorifié, comme il le fait maintenant à l'âme des fidèles; car ces choses n'existaient pas.

Si l'on dit: «Cela était vrai pour la foi», je réponds, non, cela ne pouvait être vrai pour la foi qu'ils fussent alors unis à Jésus et le connussent comme glorifié, car Jésus ne l'était pas encore, et l'Esprit Saint n'était pas venu, sur le pied de cette union, faire sa demeure dans le coeur du croyant. «L'Esprit n'était pas encore», dans le sens de demeurer comme témoin de l'Homme glorifié en ceux qui, par l'Esprit, étaient unis à Christ.

C'est toute la différence qui existe entre quelqu'un qui est libre et quelqu'un qui espère l'être sur la parole d'un homme véridique, qui n'a jamais menti, et qui est capable d'accomplir

ce qu'il a promis. Tous deux ont une certitude, mais elle n'est pas la même. «Si le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres»; c'était là «ce quelque chose de meilleur» que Dieu avait en vue pour nous (Hébreux 11: 40), «afin qu'ils ne parvinssent pas à la perfection sans nous». C'est ce qui fait que «le moindre dans le royaume de Dieu est plus grand» que même le plus grand de ceux qui sont nés de femme, comme Jean le Baptiseur, le plus grand des prophètes (Luc 7: 28). C'est cette présence de l'Esprit Saint avec et dans les croyants (Jean 14: 17), comme résultat de l'accomplissement de l'oeuvre de Christ et témoignage de notre union avec lui, qui fait la différence entre «l'assemblée des premiers-nés écrits dans les cieux», et «les esprits des justes consommés» (Hébreux 12: 23). Les fils d'Israël en Egypte pouvaient croire et croyaient à la promesse de l'Eternel relativement à Canaan, comme on le voit par l'exemple de Jacob, et celui de Joseph, qui «donna un ordre touchant ses os» (Genèse 50: 25; Hébreux 11: 22); mais quelle que fût la fermeté de leur foi, ils ne pouvaient pas dire: «Tu as conduit par ta bonté ce peuple que tu as racheté; tu l'as guidé par ta force jusqu'à la demeure de ta sainteté», parce que l'oeuvre de leur rédemption n'était pas accomplie. C'est là ce qu'ils pouvaient chanter après avoir été tirés d'Egypte et avoir traversé la mer Rouge, bien qu'ils ne fussent encore amenés que dans le désert où il n'y avait ni chemin, ni pain, ni eau; ils pouvaient chanter ainsi, parce qu'alors ils étaient rachetés. Je considère ici l'ensemble des choses, et non aucun type en particulier.

J'insiste sur ce point, parce qu'un grand nombre de personnes trouvent difficile de comprendre qu'il y ait un même moyen de salut, et que cependant il y ait une différence dans l'état de ceux qui sont sauvés. Mais nous lisons: «Aussi longtemps que l'héritier est en bas âge, *il ne diffère en rien d'un esclave*, quoiqu'il soit seigneur de tout; mais il est sous des tuteurs et des curateurs», n'ayant aucun rapport libre et immédiat avec la pensée du père, ni l'intelligence des intérêts de celui-ci.

La connaissance de sa relation filiale avec le Père et de son union avec Christ, en voyant quels sont les droits de Christ, tels sont les traits caractéristiques de la demeure de l'Esprit Saint dans le chrétien. Quoique nous ne voyions pas encore que toutes choses lui soient assujetties, nous voyons cependant «Jésus couronné de gloire et d'honneur», de sorte que nous nous réjouissons dans la perspective de ce qui nous est réservé selon le droit que nous y avons en lui, «puisque'il n'a pas honte de nous appeler ses frères».

Ainsi, en Romains 8, où la présence de l'Esprit Saint dans le croyant est présentée comme étant le caractère même de la dispensation actuelle, l'apôtre, après avoir montré les opérations morales de l'Esprit (c'est-à-dire comme vie dans l'âme) et la vivification du corps par son action, parle de lui comme demeurant personnellement en nous, et y étant témoin avec nous: «L'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu», et par conséquent héritiers; «héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ; si du moins nous souffrons avec lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec lui». Nous avons ici la chose dans son ensemble — les enfants de Dieu, c'est-à-dire l'assemblée des premiers-nés, placés dans le désert, comme l'était Israël, duquel Dieu a dit: «Israël est mon premier-né». Ensuite Canaan, figurant le ciel, est placé devant nous qui sommes héritiers de Dieu, car Canaan était

sa terre, et son droit en Israël s'étendait d'un fleuve à l'autre. Pour Israël, cela comprenait Canaan et le désert; pour nous, le ciel et la terre. Nous sommes «cohéritiers de Christ», comme les Israélites l'étaient du «pays d'Emmanuel», et il est ajouté: «Si du moins nous souffrons avec lui», car nous passons à travers le monde comme à travers un désert.

L'Esprit Saint nous présente toutes ces choses dans leurs deux grands caractères, la gloire et les souffrances. La gloire nous appartient comme enfants et cohéritiers, et nous l'avons en espérance. Lorsque la perspective de la gloire est obscurcie en nous, nous y devenons indifférents, et profanes dans nos pensées. Si, au contraire, elle brille dans nos coeurs, nous n'avons besoin ici que de la manne (Christ), de l'eau (l'Esprit) et de la patience pour le désert, soupirant après le repos, mais soumis, à cet égard, à la volonté de Dieu. Lorsque, par l'Esprit, nous demeurons réellement dans la gloire, lorsque nous nous rassasions vraiment des grappes d'Escol, nous devenons morts à tout, sauf à la saveur et à la gloire de l'espérance. Ce qui est céleste l'est réellement pour nous, parce que nos pensées sont tournées vers le ciel; nous contemplons la gloire du Seigneur, et c'est dans le lieu sur lequel Dieu a «continuellement ses yeux», pays qu'on n'arrose pas «avec le pied», mais arrosé par des fleuves qui coulent entre les montagnes et dans les vallées, qui «boit l'eau de la pluie des cieux», le domicile du royaume du Père. L'Esprit, en révélant Dieu dans nos coeurs (car il est Dieu), nous fait demeurer dans la plénitude de Dieu, et par là nous fait apprécier l'héritage, notre communion avec Christ dans la possession de cet héritage, et la gloire. Nous demeurons dans cette plénitude, jouissant de la précieuse saveur des délices que Dieu prend en Jésus qui remplit toutes choses, qui les remplira de fait un jour, et qui, par l'Esprit, nous est maintenant révélé sous ce caractère. Sa présence, lorsqu'il prendra effectivement cette place, remplira et réjouira les cieux et la terre, en en bannissant le mal

Mais, *maintenant*, la parole est «si nous souffrons». Car le fait même de demeurer par la foi dans cette gloire, de voir, en esprit, toute la création réconciliée et amenée à jouir de la liberté de la gloire des enfants de Dieu (elle ne saurait jouir de celle de leur grâce), en attendant la révélation des fils de Dieu, tout cela nous fait sentir d'autant plus distinctement combien la création soupire et est en travail dans la servitude jusqu'à maintenant. Et, nos corps faisant partie de cette création, nous soupignons aussi dans un sentiment de sympathie. Nous connaissons ces soupirs de la création, parce que nous demeurons en esprit dans la gloire, mais nous y sympathisons, parce que nos corps nous rattachent à elle, et qu'ils n'ont pas encore part à la rédemption. Mais ce n'est pas le sentiment égoïste du mal que l'on éprouve. L'Esprit intercède en nous selon Dieu. L'Esprit qui demeure en nous, n'estime pas le mal simplement d'une manière humaine, d'après la douleur qu'il cause, mais il l'estime divinement comme s'intéressant à ceux, et demeurant en ceux qui sont au milieu du mal, et qui, pour ce qui est de leurs corps, y participent. Tous leurs soupirs qui embrassent ceux de la création et qui leur sont connus, parce que leur corps en fait partie, ne proviennent pas d'un sentiment de douleur égoïste, mais du sentiment du mal, sentiment produit par l'Esprit qui demeure en eux. Et bien que nous, pour ce qui est de notre esprit et de notre intelligence, nous ne sachions pas ce qu'il faut demander comme il convient, Celui qui sonde les coeurs,

sait quelle est la pensée de l'Esprit qui demeure en nous, car il intercède selon Dieu. Ainsi l'Esprit, cet autre Consolateur, sentant dans nos coeurs et par le moyen de nos coeurs, et parce que notre corps attend encore l'adoption, qu'il demeure dans un monde qui soupire sous la servitude de la corruption, non seulement nous enseigne touchant la gloire, de sorte que nous pouvons dire: «Nous savons», mais encore exprime selon Dieu (dans le sentiment qu'il a de toutes ces choses) le besoin que ressentent les saints. Il rencontre ainsi en eux une communion plus étendue et plus profonde, et cette gloire en espérance qui mettra fin à tous les soupirs.

Je dirai quelques mots sur les exercices du coeur à l'égard de ces choses. Comme étant dans l'Esprit, notre joie est entière, la saveur des choses célestes est dans toute sa fraîcheur, notre sentier est facile, car «là où est l'Esprit du Seigneur, il y a la liberté». Là est la communion qui rend tout aisé; nous y marchons et y demeurons, et en elle tout est radieux. L'Esprit Saint est la puissance qui communique toute plénitude. Mais quand nous en venons au désert, il y a des exercices et des difficultés. Le coeur est mis à l'épreuve; tout s'oppose à nous; c'est le désert, et vouloir s'y reposer n'empêche pas que ce soit encore le désert, et n'est de fait que le prélude d'un retour de coeur en Egypte. Au lieu du repos nous ne trouverons autre chose que le désert, et nous attirerons sur nous le châtiment du Seigneur qui est fidèle. Mais là même où il y a du trouble, si le coeur est droit devant Dieu, à travers tout, on connaît Dieu. Ce n'est pas que l'on ne sente le trouble, loin de là; plus la foi est parfaite, plus on le sentira. Plus je connais Canaan, plus j'y ai mon coeur et mes pensées, plus aussi je comprendrai ce qu'est le désert. Même le culte rendu à Dieu, si précieux qu'il soit, sera du désert et s'en ressentira; les grâces que je reçois, les bontés dont je suis l'objet, sont des grâces et des bontés pour le désert, et ma nourriture est une nourriture pour le désert. La nuée me guide vers Canaan, mais en Canaan il n'est pas besoin de nuée pour le chemin. Toutefois, lorsque le coeur est au large et heureux par grâce, bien qu'il sente tout ce qui est dans le désert, il possède une expérience riche et profonde de ce qu'est Dieu, et cette expérience produit cette «espérance qui ne rend pas honteux, parce que l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné». Dans cette patience d'esprit que l'on n'apprend qu'au désert — car en Canaan il n'est plus besoin de patience — les traits les plus profonds du caractère de Dieu nous sont révélés. Si la foi avait à supporter six cent mille rebelles, comme si elle les avait enfantés, combien elle apprendrait, dans une communion constante avec Dieu, quelle est la profondeur de sa patience, la sagesse de ses desseins, l'infinie perfection de son amour qui ne trouve dans son objet rien qui puisse le porter à s'exercer et qui est cependant toujours incliné à bénir! Elle y apprendrait comment il connaît la fin dès le commencement, et par conséquent comment, tandis que notre coeur est exercé et en travail à cause des circonstances présentes, il se sert de ces circonstances mêmes pour y produire la certitude des espérances futures, ou afin de le former pour la jouissance de ces choses à venir. Et elle y apprendrait encore comment le coeur ainsi façonné par la connaissance intime des voies de Dieu, est préparé à apprécier la gloire dans sa valeur intrinsèque, en brisant les liens qui nous rattachent aux choses présentes (chose étrange pour ceux dont le coeur est occupé de ces choses), afin que la vie de Dieu en nous croisse, par une association sans entraves avec ce qui est céleste.

Le désert est nécessaire — non pour nous donner un droit d'être amenés à Dieu — mais afin de mettre pratiquement Dieu à la place de l'Égypte dans nos coeurs. Je ne dis pas cependant qu'il doive en être nécessairement ainsi, et que nous ne devons pas être comme Josué et Caleb tout prêts à monter dans le pays, et que les grappes d'Escol ne doivent pas être un encouragement pour aller en avant, plutôt que de nous laisser effrayer par les fils d'Anak. Elles portent, en effet, le cachet de la bonté et de la puissance de Celui qui nous appelle dans le pays — elles sont les grappes de sa terre à lui, et il est bien capable de nous y faire entrer. Mais habituellement la manière dont Dieu agit envers nous, c'est de se servir du désert pour nous dégager de l'Égypte et pour occuper la place dans nos coeurs. Mais quand notre foi saisit et savoure ces grappes, ces avant-goûts du ciel, quand nos coeurs en jouissent, nous pouvons nous élever au-dessus du trouble, tout en le sentant; et lorsque nous sommes spirituels, tout trouble devient pour nous l'instrument dont Dieu se sert pour que nous fassions l'expérience précieuse de ce qu'il est.

Les desseins de Dieu ne sont pas les nôtres, et il agit toujours en vue de les accomplir; or ces desseins sont de nous bénir pleinement, de nous rendre conformes à l'image de son Fils, ses cohéritiers, «à la gloire de Dieu par nous». Dans notre adorable Maître, qui «a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes», nous voyons réalisé, dans sa perfection, ce sentier à travers le désert. Il en sentait l'âpreté comme nul ne l'a sentie, mais voyant — en demeurant dans la plus entière soumission — la divine perfection des voies du Père, et le but vers lequel elles conduisaient, c'est-à-dire la gloire, il en jouissait comme de «la joie qui était devant lui», comme d'un fleuve d'eau pure donné pour reposer et rafraîchir. «Alors», nous est-il dit, «il commença à adresser des reproches aux villes dans lesquelles le plus grand nombre de ses miracles avaient été faits, parce qu'elles ne s'étaient pas repenties» (Matthieu 11: 20); c'était là pour lui une vraie douleur, douleur profondément ressentie. Il n'y a de vraie douleur que là où ne se trouve aucune ressource dans ce qui nous entoure; et il n'y en avait pas pour Jésus autour de lui. «Rachel, pleurant ses enfants, refusait d'être consolée, parce qu'ils n'étaient plus»; mais pour elle, la parole d'encouragement était: «Il y a espoir pour ta fin» (Jérémie 31: 15-17).

Mais considérons ce que fait Jésus. «En ce temps-là, Jésus répondit et dit: Je te loue, ô Père, Seigneur *du ciel et de la terre*, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants. Oui, Père, car c'est ce que *tu as trouvé bon devant toi. Toutes choses m'ont été livrées par mon Père*; et personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père; ni personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler. Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de coeur, et vous trouverez le repos de vos âmes» (Matthieu 11: 25-29). Quels fleuves d'eau vive jaillissent de ce coeur frappé comme le fut autrefois le rocher! Au dehors, il n'y en avait point qui coulaient, mais comme on les voit sourdre des profondeurs de son être! Comme il nous révèle cette plénitude intérieure d'où les eaux coulent en abondance au dehors: «Toutes choses m'ont été livrées» — je puis révéler le Père. — «Venez à moi!» Comme

ce que renfermait son âme sort avec puissance après sa plainte douloureuse: «Et moi j'ai dit: J'ai travaillé en vain; j'ai consumé ma force pour le néant et en vain!» (Esaïe 49). En vain, quant aux circonstances présentes, mais pour répandre, dans le désert, ces fleuves de vie qui ont rafraîchi l'Eglise et la rafraîchiront, ô précieux Seigneur Jésus, à travers le désert, jusqu'à ce qu'arrivée au terme céleste, en Canaan, elle n'ait plus besoin que de Toi-même!

Et nous, ne sommes-nous pas fils? pauvres, à la vérité, en nous-mêmes, mais desquels il est dit à la gloire de sa plénitude: «Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre». Et là où se trouve réellement l'Esprit de Dieu, il n'y a pas de brisement, pas de coup, pas d'exercice de patience, par le moyen de la Parole, qui n'en fasse jaillir davantage, car nous sommes associés à la plénitude infinie qui est en Jésus. Parce que toute perfection se trouvait en lui, tout jaillissait en même temps, et les paroles: «Je te loue, ô Père» sortaient de ses lèvres à la même heure que: «Malheur à toi!»

En nous il y a souvent beaucoup à faire pour que ces eaux coulent et coulent pures; et quand la chair agit, quand la volonté propre est à l'oeuvre, jusqu'à ce qu'elles soient réprimées, il n'y a aucune perception de la splendeur et de la plénitude placées devant nous, et avec lesquelles nous sommes en communion — mais avec lesquelles la chair n'en a pas, et où la volonté n'a ni part, ni portion. Jusqu'à ce que nous ayons été amenés à dire: «Je te loue, ô Père!» et «je me glorifie dans les tribulations», il est impossible de dire aussi: «Toutes choses m'ont été livrées» — car elles sont nôtres en Jésus — ni non plus d'inviter avec réalité les autres à écouter les paroles: «Venez à moi», bien que nous puissions dire, d'après notre simple jugement: «C'est là que ces choses se trouvent». Etre amené à louer et à se glorifier dans les tribulations est une oeuvre profonde dans l'âme, mais c'est l'oeuvre de Dieu.

Je m'arrête ici pour ce qui concerne ces fleuves d'eau vive. Ils sont entièrement célestes, et ce n'est que lorsque nous serons simplement célestes qu'ils jailliront. Misérables sommes-nous, qu'il faille tant de choses pour que puissent couler ces eaux rafraîchissantes et précieuses qui viennent de Dieu! Amour merveilleux que celui qui opère en nous avec tant de patience! Puissions-nous être rendus capables de dire toujours, sans cependant être insensibles à la souffrance des épreuves: «*Je te loue, ô Père!*»

Cette servitude de la corruption à laquelle la création est assujettie ne provient pas de sa volonté, mais de celle qui était dans l'homme; c'est pourquoi ce qu'éprouvait Jésus au milieu de cet état de choses, était pure douleur, sans mélange, parce qu'elle était toute selon Dieu. Ce n'est pas notre cas, et la volonté qui est encore en nous doit être subjuguée. Cependant là où est l'Esprit, Dieu voyant la chose en amour envers nous, et agissant d'une manière spéciale dans cet amour, afin que notre volonté soit brisée, tout soupir qui s'exhale, alors même que «nous ne savons pas demander comme il convient», est l'intercession de l'Esprit, dont la pensée est connue de Celui qui sonde les coeurs, de sorte que nous soyons consolés et nous reposant en Dieu, il nous montrera la splendeur qui est au delà de la terre et de toute souffrance. Quelque profonde que soit la misère; quelque abattu que soit le coeur, quelque inconscient que nous soyons d'avoir été entendus, un vrai soupir montant *vers Dieu*, est

toujours reçu là-haut comme l'intercession de l'Esprit, et Dieu y répond suivant toute la perfection de son dessein envers nous en Christ.

C'est pourquoi la charge du prophète contre Israël est: «Ils n'ont pas crié à *moi* dans leur coeur, quand ils ont hurlé sur leurs lits» (Osée 7: 14). Il n'y a pas de conséquence de péché que ne puisse atteindre ce soupir du coeur vers Dieu, rien en réalité, si ce n'est la propre volonté qui refuse de soupirer ainsi. Pensée précieuse! Tels sont nos rapports, avec Dieu dans la joie et dans la douleur. Et je ne doute pas que ces soupirs poussés vers Dieu par nous, créatures à la fois si pauvres et si bénies, ne soient ce qu'il y aura de plus réel, de plus précieux, ce qui brillera du plus grand éclat, lorsque toutes choses seront manifestées devant Dieu. Ils ne peuvent, à la vérité, exister dans leur plénitude que là où se trouve la connaissance de la gloire de la bénédiction. Je les vois précéder les oeuvres et les paroles les plus grandes de Jésus. Le sentiment que Jésus avait du désert dans son coeur, n'agissait que pour faire couler au dehors, dans la sympathie de l'Esprit que ce sentiment éveillait, les fleuves d'eau vive qui pouvaient le rafraîchir, et cet Esprit est maintenant en nous.

Mais je dois clore ces pensées. Je n'ai touché qu'à un seul point, et avec quelle faiblesse et quelle étroitesse. Combien troubles sont ces eaux! Le sujet qui nous a occupés a été la présence bénie de l'Esprit dans le désert, comme étant dans nos coeurs; source de joie par les choses qu'il nous communique dans notre union avec notre Chef; puis, eau rafraîchissante dans le lieu qu'il traverse avec les pauvres pèlerins de Dieu, messenger de toutes leurs douleurs selon l'appréciation que lui-même en fait, lui qui connaît, qui aime, et rend effective la bénédiction de la portion de Christ dans les siens, en demeurant en eux comme leur précieux Paraclet.

«Que la grâce soit avec tous ceux qui aiment notre Seigneur Jésus Christ en pureté!»

Troisième partie

Jusqu'ici nous avons considéré l'Esprit Saint d'une manière générale dans ses opérations caractéristiques comme Esprit de vie, et non dans son oeuvre *ecclésiastique*, si je puis dire ainsi. Les chapitres 3, 4 et 7 de l'évangile de Jean nous ont donné des enseignements très clairs sur le premier sujet.

En premier lieu, nous avons vu, au chapitre 3, l'Esprit vivifiant ou donnant la vie.

Secondement, au chapitre 4, nous avons l'Esprit *donné* au croyant, pour être en lui une source d'eau jaillissant en vie éternelle. Il est ainsi un *don de Dieu* en rapport avec les richesses de la grâce; il les manifeste en faisant connaître le Père, le Dieu d'amour qui cherche des adorateurs. C'est ce même Esprit qui nous rend capables d'adorer, en esprit et en vérité, Celui que nous connaissons comme nous ayant cherchés en grâce. Nous sommes ainsi introduits par la foi dans la communion avec Dieu, communion avec le Père et le Fils, de quelque nation que nous soyons. En un mot, c'est la dispensation de la manifestation du Fils, du Fils manifesté à la foi comme Celui à qui nous sommes unis par l'Esprit, et cela par le don de la grâce.

Troisièmement, au chapitre 7, l'Esprit est présenté comme découlant du croyant, semblable à un fleuve rafraîchissant, et cela en relation avec la gloire du Fils de l'homme. Dans ce cas, l'Esprit n'est pas tant la puissance d'adoration, que les arrhes de la gloire, la puissance de rafraîchissement et un témoignage glorieux qu'en Christ l'homme règne et possède la gloire, bien que maintenant il doit attendre jusqu'à ce que Christ soit manifesté au monde, rétabli par sa présence, lors de la grande fête des tabernacles.

Le premier de ces trois chapitres met fin aux relations judaïques proprement dites, en montrant pour les Juifs mêmes la nécessité d'une nouvelle naissance, afin d'entrer dans le royaume de Dieu; et il en était ainsi pour *tout homme* né de l'Esprit, la croix, ou l'élévation du Fils de l'homme, mettant fin à toutes les associations terrestres alors existantes, et introduisant les choses célestes encore inconnues.

Dans le chapitre suivant (chapitre 4), le Seigneur, après ces choses, ayant quitté la Judée pour se rendre en Galilée, traverse la Samarie, et là, dans un entretien avec une femme, la plus indigne d'entre la race réprouvée des Samaritains, il fait connaître le don de Dieu et les conséquences de l'humiliation du Fils de Dieu, et révèle le nom du Père et le culte spirituel par la grâce. Ainsi, par elle, est introduite la dispensation évangélique, son culte, la relation filiale et la joie.

Le troisième de nos chapitres (chapitre 7), nous fait voir l'Esprit se répandant au dehors, découlant vers le monde comme un fleuve des affections qui sont remplies de lui, le témoin, bien que n'en étant pas l'accomplissement, de ce jour où Jésus apparaîtra dans la gloire à laquelle il est rendu témoignage, jour qui sera comme une résurrection d'entre les morts, et cela ici-bas, par le moyen des frères autrefois incrédules de Jésus, mais alors convertis à lui.

Le chapitre 4 traite le sujet du don de l'Esprit Saint à un point de vue plus large et plus général. L'Esprit y est présenté comme la puissance de toute communion vivante avec Dieu; et telle est *spécialement* la position des saints. Ce chapitre s'identifie plus particulièrement avec la prière contenue en Ephésiens 3: 16 à 19, et qui est fondée sur le titre de: «Père de notre Seigneur Jésus Christ», bien que cela aille plus loin. Le chapitre 7 a plus d'analogie avec la première partie de la prière que nous trouvons en Ephésiens 1, où il est question aussi de la portion de l'Eglise, il est vrai, mais plutôt de son espérance que de sa communion, prière basée sur le titre de: «Dieu de notre Seigneur Jésus Christ». Dans ce passage le Seigneur est considéré comme la Tête du corps, le premier-né entre plusieurs frères, le premier-né des morts, le Chef de l'Eglise. On le voit clairement dans le témoignage de l'apôtre en suite de cette prière; Christ n'y est point envisagé dans l'union étroite où il est avec la nature divine comme Fils, mais dans sa primauté comme homme, primauté ordonnée de Dieu, mais avec justice, et suivant laquelle il l'a établi héritier de toutes choses. Les deux prières dépendent, il est vrai, de ce qu'il est le Fils; mais l'une se rapporte à sa proximité de Dieu, le Père, c'est-à-dire à son unité avec lui; l'autre a trait à sa manifestation en gloire, selon les conseils divins, lorsqu'il prend sa place avec l'Eglise devant le monde; bien que naturellement et nécessairement il soit la Tête de celle-ci, elle étant son corps, la plénitude de Celui qui remplit tout en tous.

Je dirai un mot sur les chapitres de l'évangile de Jean qui se trouvent entre le 4^e et le 7^e, afin que nous puissions voir quel sommaire de théologie divine cet évangile présente dans le témoignage qu'il rend à la Personne du Seigneur Jésus, élevée au-dessus de toute dispensation. Je ferai d'abord remarquer que, dans le chapitre 5, la puissance vivifiante absolue du Fils de Dieu dans son union avec le Père, est mise en contraste avec l'entière insuffisance de puissance restauratrice en rapport avec la loi. En effet, la loi exigeait chez le patient une force que la maladie même du péché avait détruite, et une justice dont l'existence aurait rendu le remède inutile. En un mot, l'entière inutilité de tout remède était mise en évidence. De plus, ce chapitre montre qu'ensuite du rejet de Jésus, du rejet de sa parole, car c'est par elle que sa puissance agissait, l'autorité judiciaire est mise entièrement entre ses mains comme Fils de l'homme, pour exécuter le jugement sur tous ceux qui l'auront rejeté, «afin que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père».

La place de Jésus et celle de ses disciples, lorsqu'il est rejeté, et eux avec lui, tel est le sujet du chapitre 6. Il nous montre d'abord Jésus comme Celui qui accomplit la parole du Psaume 132: 13-15: «Je rassasierai de pain tes pauvres», comme le Jéhovah qui bénira Israël aux derniers jours, lorsque Sion sera «son repos à perpétuité». Jésus ensuite, reconnu comme prophète, refuse d'être roi, et se retire sur la montagne pour exercer à part sa sacrificature d'intercession. Pendant ce temps, les disciples seuls sur la mer agitée, luttent contre les vents contraires, cherchant le rivage mais ne l'atteignant pas. Aussitôt qu'ils ont été rejoints par Jésus, qui marche au-dessus de toutes les difficultés, ils abordent au lieu vers lequel ils tendaient. Après ce précieux petit tableau de l'ordre et des circonstances de la dispensation actuelle, Jésus, portion de l'Eglise durant sa sacrificature céleste, se présente dans son humiliation, comme l'aliment et la force de la vie des croyants. D'abord, venu ici-bas, il est dans son incarnation la manne, le vrai pain descendu du ciel; ensuite, offert en sacrifice, il donne sa vie, la vie qu'il avait prise comme homme. En conséquence de cela, les croyants mangeant sa chair et buvant son sang, vivent par lui. Ensuite vient la question finale: «Si donc vous voyez le fils de l'homme monter où il était auparavant?» Cela est suivi, comme nous l'avons vu, de l'instruction donnée au chapitre 7, où Jésus déclare que le temps de la manifestation du Fils de l'homme *n'était pas encore venu*, et où il annonce le don de l'Esprit Saint comme étant, *dans cet intervalle, le témoin de sa gloire comme Fils de l'homme*. J'ai parlé de ce sujet dans la seconde partie de ce traité, j'y reviens seulement pour montrer la beauté de l'ordre suivi par l'Esprit dans les enseignements de l'évangile de Jean.

Il reste à traiter un autre point qui se rattache aux opérations de l'Esprit de notre Dieu; ce sont ses opérations collectives, ses opérations en relation avec le corps de Christ, soit en étant à la fois le centre et le maintien de son unité, soit aussi en l'administrant par la diversité de ses dons. Il faut en même temps distinguer soigneusement entre l'action de l'Esprit Saint dans le corps, et sa présence dans le croyant comme individu.

Cette différence, très importante à retenir, découle, en s'y rattachant intimement, de l'ordre tout entier de l'économie de la grâce, dont l'Esprit de Dieu est le grand agent en nous,

et dans un certain sens dans le monde aussi, mais en témoignage seulement, bien que n'y étant pas reçu.

Cette différence dépend aussi du caractère de la relation dans laquelle Christ se trouve, d'abord avec le Père, comme Fils, et nous, par adoption, étant devenus fils avec lui; et secondement, avec Dieu, comme Chef ou Tête du corps, qui est l'Eglise, Sa plénitude. Nous verrons que l'Ecriture parle des deux distinctement et d'une manière définie. Avec le Père, le Seigneur Jésus soutient une relation plus proprement divine, et nous introduit, par l'adoption, en une certaine mesure, dans la jouissance de cette proximité. L'autre relation, bien que tout soit divin, se rattache davantage à sa nature humaine et aux charges qui s'y rapportent; c'est pourquoi Dieu est appelé *son Dieu*. Le Seigneur, sur le point de quitter la terre, a lui-même exprimé la différence et la réalité de ces deux choses. Ayant accompli la rédemption, il peut présenter au Père ses frères avec lui-même, comme fils dans sa maison, fils sans tache et par adoption, et prendre sa place comme Tête du corps, de l'Assemblée. Mais il ne permet pas qu'on le touche et qu'on l'adore comme s'il eût été corporellement présent dans son royaume terrestre, parce qu'il n'était pas encore monté vers son Père. Or cela était nécessaire pour qu'il pût mettre en évidence la plénitude de sa gloire et montrer que ce royaume était bien positivement celui du Père, et avait sa racine et sa source dans la gloire la plus élevée. Mais il place ses amis, et cela pour la première fois, dans la position de fils et de frères, et mettant les saints, et lui-même pour eux, dans cette position qui désormais est la leur, il dit à Marie de Magdala: «Va vers mes frères, et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». Il établit ainsi ces deux relations dans lesquelles ses disciples sont associés avec lui.

Après cela, le Seigneur monte en haut pour accomplir en puissance ce dont il vient de parler, dans la vérité et l'efficacité de l'oeuvre qu'il avait achevée, et selon la valeur de sa Personne devant le Père, aussi bien que de son sang par lequel le péché a été ôté.

C'est sur cette déclaration du Seigneur dans l'évangile de Jean, que repose en fait la différence à laquelle j'ai fait allusion et qui est confirmée par plusieurs autres passages des Ecritures. Nous y avons la révélation précise des caractères que revêt le Seigneur en s'en allant et qu'il devait maintenir en haut en notre faveur, nous mettant, selon ces caractères, en communion avec le Dieu et Père.

Il y a cependant un autre point qui se rattache à ce que nous venons de voir, et qui est renfermé dans la position que Christ a prise: *Il est la manifestation de la gloire divine*, la gloire de son Père. «*Celui qui m'a vu*», dit-il, «*a vu le Père*». *Il apparaîtra dans la gloire du Père* (Luc 9: 26; Matthieu 16: 27). Il était sur la terre «*Dieu manifesté en chair*», vu aussi des anges. Ailleurs nous lisons qu'il est «*le resplendissement de la gloire de Dieu, et l'empreinte de sa substance*». Sa gloire aussi était «*une gloire comme d'un Fils unique de la part du Père*». — «*Le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître*». En lui, «*toute la plénitude s'est plu à habiter*», et ce en quoi «*la plénitude s'est plu*», est plus loin posé en fait: «*En lui habite toute la plénitude de la Dité corporellement*». C'est donc dans la personne du Seigneur Jésus Christ que la gloire divine se manifeste de toute manière. Maintenant il est caché en

Dieu; c'est la position qu'il a prise dans le temps actuel. En conséquence, l'Esprit Saint a été envoyé du ciel dans le monde pour maintenir le témoignage et la manifestation de sa gloire, qui n'est pas encore déployée visiblement sur la terre, mais accomplie en haut dans sa Personne. Il est là «couronné de gloire et d'honneur». De plus, le Saint Esprit est ici-bas les arrhes et le témoin des droits qu'a Christ à la possession de la terre. L'Eglise sur la terre est la place et la dépositaire de ces choses. «Celui-là», dit Jésus en parlant de l'Esprit Saint, «me glorifiera; car il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera. Tout ce qu'a le Père est à moi; c'est pourquoi j'ai dit qu'il prend du mien, et vous l'annoncera».

Ainsi l'Esprit Saint envoyé du ciel est le témoin de ce que Christ est là-haut pour nous auprès du Père, le témoin aussi de ses droits, de la part de Dieu, sur le monde, et spécialement de ce qu'est la puissance de l'espérance de l'appel et de l'héritage de Dieu dans les saints.

La jouissance et le témoignage de ces choses peuvent, dans les opérations de l'Esprit, être très mélangés; mais ce sont deux choses distinctes. Par exemple, la révélation de ce que je possède en Christ comme Fils devant le Père, peut remplir mon cœur, et faire de moi un témoin et un témoignage de cette grâce, pour la bénédiction et la consolation de l'Eglise, si le Seigneur m'accorde en même temps un don convenable pour communiquer ce dont je jouis. La puissance de ce qui remplit mon âme de joie, se lie intimement avec ce qui doit être exprimé, parce que c'est ainsi que l'Esprit Saint agit dans cette oeuvre. C'est pourquoi il est dit: «Des fleuves d'eau vive couleront *de son ventre*». Mais les deux choses sont distinctes; car une personne peut avoir la révélation des choses de Christ dans son âme et en jouir, et manquer du don de les communiquer à d'autres, bien que sa joie soit profonde, et même plus profonde peut-être que celle de quelqu'un qui aura le don de faire part à d'autres de ce qu'il sent. Ainsi la jouissance des choses et le don d'en rendre témoignage sont distincts, bien que liés l'un à l'autre. Je pense même que ceux qui possèdent le don de rendre témoignage ont souvent éprouvé autant et plus de joie en entendant parler des choses précieuses de Christ qu'en en parlant eux-mêmes, quoique le sentiment de ces choses et la joie qu'elles produisent aient contribué à la capacité d'en parler.

Je désire, avec l'aide du Seigneur, étudier séparément ces deux sujets, tout en faisant remarquer leur liaison.

Dans les chapitres de Jean que nous avons examinés, et dans les remarques qu'ils nous ont suggérées, il a été parlé de l'Esprit Saint envoyé d'en haut comme puissance de vie, puissance de communion et puissance de communication. Dans la dernière partie de l'évangile de Jean, ainsi qu'en d'autres passages, il est surtout question de *l'envoi* du Saint Esprit, parce que le départ et l'absence de Christ étaient placés devant l'esprit des disciples comme un fait actuel, et, à cause de cela, l'Esprit leur est annoncé comme Celui qui maintiendrait les relations introduites par le mystère d'un Christ caché en Dieu, et comme «un autre Consolateur». Une vie en communion avec le Père et le Fils, des communications concernant la gloire du Fils de l'homme, étaient toutes des choses distinctes et précieuses; mais elles n'étaient pas la révélation de la dispensation pour laquelle elles étaient ordonnées, ni le développement des relations que cette dispensation mettait en lumière, bien que pour

l'âme enseignée de Dieu elles y soient impliquées. C'est le sujet dont traite la fin de l'évangile de Jean, et nous le trouvons aussi, mais sur un autre terrain, à la fin de l'évangile de Luc.

Ce sujet est introduit par la déclaration de Jésus à ses disciples: «Comme j'ai dit aux Juifs: là où moi je vais, vous, vous ne pouvez venir, je vous le dis aussi maintenant à vous» (Jean 13: 33). Dans la première partie du chapitre suivant, le Seigneur leur dit ce qui devait être leur consolation: savoir qu'ils avaient à croire en lui comme ils croyaient en Dieu; qu'il ne s'en allait pas pour être seul dans la félicité, les laissant ici-bas dans la misère, mais qu'il allait leur préparer une place, puis qu'il reviendrait pour les prendre avec lui, afin que là où il était, ils y fussent avec lui, chose bien meilleure que sa présence avec eux dans la condition où ils étaient ici-bas. En attendant ils savaient où il allait, et ils en connaissaient le chemin. Cela résultait, comme il le leur explique, de ce qu'en le connaissant, lui, Jésus, ils connaissaient le Père (vers lequel il allait), parce qu'il était dans le Père et que le Père était en lui.

Ainsi se trouve placée devant nous la scène merveilleuse où les disciples sont introduits par la connaissance de la Personne du Seigneur Jésus et de son unité avec le Père, lui dans le Père, et le Père en lui. La scène de félicité à laquelle ils seraient associés et dans laquelle ils étaient amenés par la vivante connaissance qu'ils avaient de Jésus, leur était montrée, mais la *puissance* par laquelle cela serait *connu* et *goûté* n'était pas encore. Mais la connaissance du Père par le moyen du Fils, objet de la foi, était mise en lumière, et la manifestation subséquente de sa gloire dans le monde, en vertu de l'exaltation du Seigneur Jésus, était annoncée.

Ensuite le Seigneur, insistant sur la nécessité de l'obéissance envers lui comme voie qui conduit à la bénédiction, prend le caractère de Médiateur pour obtenir aux disciples le Consolateur — un autre Consolateur qui ne les laisserait pas comme lui allait le faire, mais qui demeurerait avec eux *éternellement*. C'était là la *puissance* qui les associerait à ce dont il leur avait parlé auparavant, savoir la communion du Père et du Fils; d'abord du Père avec le Fils, ensuite du Fils avec le Père, et enfin d'eux avec le Père et le Fils, et cela en conséquence de l'habitation en eux de l'Esprit Saint, le Consolateur qui allait leur être envoyé. Ainsi, bien qu'ils ne pussent venir là où serait Jésus, ils le verraient, et il viendrait à eux, et lui avec le Père viendraient faire leur demeure en eux jusqu'à ce qu'il vint les prendre dans les demeures de la maison du Père.

Ce chapitre 14 nous présente donc d'abord la bénédiction, savoir la connaissance du Père et du Fils, par le moyen du Fils; puis ce qu'il faut pour en jouir, c'est-à-dire l'obéissance au Fils; ensuite la puissance nécessaire pour cette jouissance, la présence dit Consolateur obtenue par la médiation de Christ; mais de plus, en conséquence de cette présence, la *connaissance* qu'ils auraient que Jésus était dans le Père, eux en lui, et lui en eux, bénédiction bien au-dessus de la simple médiation, mais résultant de la présence de l'Esprit obtenu par cette médiation. Comme conséquence, il est ajouté que le Père et le Fils viendraient faire leur demeure chez eux, savoir chez ceux qui aiment Jésus et gardent sa parole. Cependant, dans ce chapitre, quel que soit l'effet de la médiation en vue de la connaissance chez les disciples, Christ ne va pas

au delà de sa place de Médiateur; c'est pourquoi il leur dit que le Père enverrait l'Esprit en son nom, et que l'Esprit leur rappellerait ses paroles et ses enseignements.

Ce chapitre (*) établit sur ses bases le terrain de notre bénédiction actuelle, quant à la place qu'y occupent les grands objets d'où découle cette bénédiction — le Père, le Fils et l'Esprit Saint. Il est entièrement distinct des chapitres suivants. Il s'occupe de la Personne du Seigneur comme objet de foi et de sa médiation. Dans le chapitre 15, nous voyons qu'ici-bas, Israël n'était pas la vraie vigne, mais que c'était Christ. *Les disciples* devaient être les témoins personnels de sa vie ici-bas, car ils l'avaient vue; le témoin de son exaltation comme Chef dans les cieux, était l'Esprit Saint envoyé par lui, en suite de cette exaltation (**).

(*) En fait, dans le chapitre 14, Christ parle beaucoup plus comme étant sur la terre (voyez verset 25), quoique sur le fondement de son départ, et il montre à ses disciples qu'ils auraient dû connaître sa Personne (dans la puissance dont il parle; comme «je le ferai»), ici-bas, et ainsi qu'ils auraient dû savoir où il allait et quel en était le chemin. Dans ce qui suit, le verset 46, il parle davantage de leur position après son départ et des conséquences de celui-ci, mais cependant comme étant encore avec eux. De là cette parole: «Je prierai le Père, et il vous donnera, etc.». Ils sont donc envisagés comme étant dans cette position sur la terre, le Père étant en haut. Au chapitre 16, où il est question de l'union, et où ils sont, pour ainsi dire, placés en lui devant le Père, ses paroles sont: «Je ne dis pas que je ferai des demandes au Père pour vous», et il leur dit qu'ils aient à demander en son Nom, car ils sont eux-mêmes devant le Père. Puis, à la fin du chapitre 15, Jésus dit, en parlant du Saint Esprit: «Lequel j'enverrai». Les paroles: «Levez-vous, partons d'ici», terminent ce qui se rapporte simplement à la position terrestre individuelle.

Le chapitre 15 n'annonce pas l'exaltation de Christ comme Chef sur toutes choses dans le ciel; mais Israël, la vigne de l'Eternel qui ne portait pas de fruit, étant rejeté, lui-même devient la vraie vigne ici-bas, et porter du fruit est la preuve que l'on demeure en lui. Nous savons que c'est dans sa position élevée de gloire comme Chef dans le ciel, qu'il est maintenant la source vivante d'où provient tout fruit; mais cela ne fait pas partie de la déclaration du chapitre 15. Mais le témoignage de l'Esprit Saint est la preuve évidente qu'il est allé là haut, accepté et glorifié par le père. Cette remarque éclaircit beaucoup le chapitre 15 de Jean. C'est la relation d'alors de ses disciples avec lui, et le fait de porter ainsi du fruit, mais ce n'est pas son exaltation au ciel, que ce chapitre montre.

(**) C'est là ce qui constitue la distinction entre le ministère de Paul et celui des autres apôtres. Il ne pouvait pas avoir la seconde partie du témoignage mentionné dans ce chapitre. Il n'avait pas été avec Jésus dès le commencement. Lorsqu'il vit Jésus, il le vit dans la gloire de sa seigneurie céleste, à laquelle l'Esprit Saint rendait témoignage. Cela fait que le témoignage de Paul était plus purement céleste; c'est ainsi qu'il dit: «Si même nous avons connu Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus ainsi». Pierre, dans son témoignage, aurait difficilement pu dire cela, quoiqu'annonçant les mêmes vérités. Il dit de lui-même: «Témoin des souffrances de Christ et qui aussi ai part à la gloire à venir qui va être révélée».

C'est pour cela que, dans ce passage, ce n'est pas le Père qui envoie l'Esprit Saint au nom du Médiateur, mais c'est le Seigneur Jésus *qui envoie* le Consolateur d'auprès du Père, en relation avec sa gloire et pour en rendre témoignage; le Consolateur, l'Esprit Saint qui procède du Père.

Il y a ici une chose à remarquer. Presque toute la dernière partie de ce passage se rattache intimement et en détail aux opérations de l'Esprit Saint, donné en rapport avec le Seigneur Jésus appelant Dieu son Dieu et le nôtre, comme l'Homme qui, par grâce, nous associe *de fait*

avec lui-même dans la gloire. Toutefois jamais, dans cette portion des Ecritures, Jésus ne sort de la place de Fils, au-dessus de toute dispensation. Quoique les actes auxquels il est fait allusion dans ces chapitres, aient leur place en rapport avec la puissance dispensée, ainsi que le montrera le témoignage de l'Esprit, cependant Christ occupe ici la position dans laquelle il envoie l'Esprit Saint dans ce but. Mais il le fait comme dominant lui-même les associations que l'Esprit révèle dans ces actes. Jésus affirme que tout ce que le Père a, est à lui comme Fils (bien que les actes par lesquels il le démontre soient le témoignage et la conséquence d'une union avec lui), et il nous présente par grâce, nous-mêmes avec lui, non seulement comme des FILS devant le PERE *individuellement*, mais devant DIEU comme un *corps* dont il est la *Tête*.

Cette distinction est d'une grande importance, parce que l'exercice de la puissance dispensée peut dépendre de l'état du corps par le moyen duquel elle est dispensée, tandis que le témoignage rendu à la gloire de la Tête du corps par l'Esprit qui a été envoyé, ne peut jamais en dépendre.

Et c'est ce qu'il y a de particulier dans l'état de l'Eglise. Sa position en Christ est au-dessus de toute dispensation; ses membres sont comme fils auprès du Père. Sa manifestation dans le temps peut se faire par un service qui lui est départi, et en cela, elle partage toute la responsabilité d'une dispensation sur la terre, la responsabilité d'actes accomplis *dans le corps*. Pour comprendre la distinction que nous venons de faire, remarquons que dans l'évangile de Jean le commencement est antérieur à celui de la Genèse, qui raconte la création de la scène sur laquelle les diverses dispensations se sont déployées. Ici, il est écrit: «Au commencement Dieu créa», et là, il est dit: «Au commencement était la Parole», par laquelle toutes choses furent créées. Or l'Eglise tire son existence et sa plénitude céleste de cette source souveraine, et le dessein divin à son égard a été effectué en conséquence du rejet du Fils de l'homme par le monde. Il aurait été la juste couronne de toute dispensation confiée à l'homme naturel, mais ayant été rejeté, il s'associe, comme Homme ressuscité, l'Eglise rachetée, et la place dans une position au-dessus de tout, savoir dans sa propre association de relation filiale avec le Père dans le privilège du même amour. L'Esprit Saint est envoyé du ciel par Jésus, pour être le témoin, en même temps que la puissance de cette relation, et il est dans son action propre au-dessus de toute dispensation, mais uniquement dans le fait de son témoignage à Christ exalté dans la gloire. C'est là le point de vue que l'évangile de Jean présente ici.

Or la manifestation de la relation de l'Eglise avec Christ comme Tête du corps, relation selon laquelle il dit en notre faveur: «Mon Dieu», comme il l'avait dit selon un titre béni de justice lorsqu'il était le Modèle de notre position ici-bas, cette manifestation, et par conséquent la *manifestation actuelle* de la gloire de l'Eglise unie à lui, dépend de l'obéissance de l'Eglise, et d'un état chez elle qui la rende propre à être l'instrument de cette manifestation ici-bas — chose tout à fait distincte de la certitude de son union avec son Chef glorifié et de la gloire connue et infaillible de Celui-ci. Cette union avec Christ et la gloire du Seigneur sont révélées d'une manière permanente par la présence de l'Esprit; ce n'est pas une manifestation dont on ait la responsabilité et qui participe à la nature d'une dispensation sur la terre. La

gloire à laquelle il est rendu témoignage est au-dessus de toute simple dispensation, soit qu'il s'agisse de la gloire du Chef ou de celle des membres. Mais la jouissance et le sentiment de la gloire à laquelle on a part, dépend de l'obéissance et de la fidélité, et non du fait permanent que l'Esprit rend témoignage à la gloire de Christ dans l'Eglise. Ainsi, en Jean 15, le Seigneur dit: «Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour; comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour». Nul doute que le Fils ne demeurât dans l'amour du Père, mais la réalisation de ce fait sur la terre dépendait de l'obéissance, qui, chez le Seigneur, était infailliblement parfaite, et avait par suite des conséquences parfaites; chez nous, au contraire, l'obéissance est mêlée à des manquements continuels et, par suite, porte les conséquences de cette imperfection?

Nous avons vu que le témoignage que l'Esprit rend est celui de la gloire de Jésus Christ. Envoyé par le Père au nom du Fils, il est la puissance d'union et de communion avec le Père et le Fils, il associe les disciples à la plénitude de bénédiction qui est dans le Père et dans le Fils, et il manifeste ainsi la présence du Père et du Fils dans l'âme du croyant. Envoyé par le Fils, l'Homme exalté dans la gloire, mais envoyé de la part du Père, il est le témoin de la gloire de Christ, et déclare que tout ce qui appartient au Père, est aussi à ce Saint que l'homme a rejeté.

D'après les remarques que j'ai déjà faites, on peut voir qu'en Jean 16, l'Esprit et son témoignage nous sont présentés comme l'inaliénable portion des saints, le témoignage nécessaire de la gloire de Christ. Il forme et soutient l'Eglise, au lieu de dépendre de l'obéissance de l'Eglise, bien que l'étendue de la jouissance de la bénédiction repose, pour l'Eglise, sur son obéissance. L'Esprit est le témoin de l'acceptation par le Père de l'obéissance de Christ, Fils de Dieu, parfait en tout et de la gloire de sa Personne. Il établit ainsi notre position présente devant notre Dieu et Père, ainsi que la place de l'Eglise qui reconnaît ces choses par l'opération de l'Esprit, en vertu de la grâce: place en contraste avec le monde qui a rejeté Jésus comme Fils de Dieu (*).

(*) Comme il s'agit du témoignage direct de la présence de l'Esprit Saint convainquant le monde de péché, parce qu'il a rejeté Jésus, et de la réception de Christ par le Père le reconnaissant comme son Fils, la conséquence pour le monde étant le jugement, pour cette raison les disciples (qui, à proprement parler, ne sont pas encore l'Eglise) sont entièrement perdus de vue dans ce chapitre 16; mais, pour ce qui les concerne en détail, le grand principe d'obéissance comme fondement de la bénédiction est maintenu au chapitre 14, où il en est question: «Si vous m'aimez, gardez mes commandements. Et je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur, pour être avec vous éternellement».

C'est pourquoi, bien que les disciples obéissants du Seigneur Jésus fussent les instruments du témoignage, cependant ils sont d'abord perdus de vue dans ce chapitre pour ce qui regarde le témoignage, et le sujet dont il est parlé, est le témoignage du Consolateur convainquant le monde de péché. Il est présent comme témoin de la gloire de Christ. C'est-à-dire, comme puissance permanente de la dispensation actuelle, le caractère *nécessaire* du témoignage rendu par *la présence même de l'Esprit Saint dans le monde*, était celui-ci: il était venu pour la condamnation du monde entier devant Dieu; car le monde avait rejeté le Fils que le Père dans son amour lui avait envoyé. Dieu avait dit: «J'ai encore un fils unique, je le leur enverrai», mais ils l'avaient jeté dehors. Et les Juifs n'étaient pas seuls en question, le monde l'avait rejeté: «Il

était méprisé et délaissé des hommes». Tout ce qu'il y a de grâce en Dieu, tout ce qu'il y a de justice possible dans l'homme, avait été manifesté dans le Fils de Dieu; mais les hommes n'avaient vu en lui nulle beauté, rien qui le fit désirer. Bien plus, comme le Seigneur l'a dit positivement du monde: «Ils m'ont vu, et ont haï et moi et mon Père», oui, haï sans cause, Celui qui était parfait dans toutes ses voies!

C'est sur ce fondement solennel que le Seigneur fait appel au Père dans le chapitre 17. Pour les enfants de Dieu, il demande les soins du Père saint. Quant au monde, il en appelle au jugement du Père juste. Lui et le monde étaient maintenant entièrement opposés l'un à l'autre. «Père juste», dit-il, «et le monde ne t'a pas connu, mais moi je t'ai connu; et ceux-ci ont connu que toi tu m'as envoyé». La présence du Saint Esprit, envoyé à la suite du départ du Fils de Dieu, démontrait que le monde était dans un état de péché irréparable, parce qu'il n'avait pas cru en lui. Il n'y avait dans le monde rien d'autre que le péché; il gisait dans le méchant. De justice il n'y en avait point; le seul Juste avait été rejeté, jeté dehors et tué. Dieu n'était pas intervenu pour l'empêcher; Jésus n'avait point résisté; car des desseins plus profonds devaient s'accomplir. Mais la preuve du péché était complète, irréfragable, et, en soi-même, le péché, quant au monde, irréparable; car c'était l'acte suprême de sa méchanceté, acte montrant sa haine pour le Seigneur venu en grâce, et en même temps contraire à la justice de l'homme devant lui. Il n'y avait donc plus lieu de chercher la justice sur la terre dans l'homme; le péché du monde avait été démontré. La justice ne se trouvait plus que dans la réception au ciel de l'Homme juste, du Fils de Dieu, et dans son élévation sur le trône de Dieu, et dans la condamnation du monde qui ne le verrait plus tel qu'il était venu en grâce. C'est ce qu'attestait aussi la présence de l'Esprit Saint envoyé d'en haut en conséquence de l'exaltation de Jésus. Le *jugement* du monde, qui n'est pas encore exécuté, était constaté, parce que celui qui, en le conduisant contre Christ, avait été déclaré par le monde être son prince, était déjà jugé; le reste devait suivre en son temps. Ainsi la présence du Saint Esprit, convainquant le monde de ces choses, attestait ici-bas la gloire de Christ; il était son témoin contre un monde qui l'avait rejeté.

Pour les disciples, la présence du Saint Esprit était une bénédiction. Il devait les conduire dans toute la vérité — vérité qu'ils n'étaient pas capables de supporter avant qu'il ne fût venu. C'était la vérité liée à la gloire de Christ, et qui, par conséquent, renverserait tout ce qu'ils connaissaient alors et à quoi ils étaient attachés. Et non seulement l'Esprit les conduirait dans toute la vérité *présente*, mais il leur montrerait les choses à venir, la portion de l'Eglise, leur portion, et aussi les voies futures de Dieu envers le monde. En ceci il devait glorifier Christ, prenant de ce qui est à lui et le leur annonçant; or tout ce qu'avait le Père était à Christ.

Telle était donc l'action de l'Esprit Saint contre le monde et en faveur des disciples, dans le témoignage qu'il rendait à la gloire de Christ. Si, par grâce, un homme recevait le témoignage rendu contre le monde, et, étant saisi par lui, abandonnait le monde et suivait Christ avec ses disciples, il devenait l'heureux objet du service subséquent de l'Esprit Saint, le guidant, l'enseignant, et glorifiant «Christ comme possédant tout ce qui est au Père. C'est là l'office et le service du Consolateur qui demeure éternellement avec nous (à quelque degré

que *l'on en jouisse*), pour répondre à ce que demande la gloire de Christ, jusqu'à ce que l'Eglise soit prise en haut pour en jouir dans le ciel; jusqu'à ce que le monde soit effectivement jugé. Alors il n'y aura plus besoin de témoignage à l'égard de l'une et l'autre de ces choses, bien que l'Esprit demeure pour l'Eglise la puissance perpétuelle de jouissance en ceux qui la composent à la gloire de Dieu par eux.

La présence de l'Esprit Saint impliquait et renfermait la nécessité devant Dieu que Christ fût glorifié. En cela l'Esprit Saint agit, pour ainsi dire, comme serviteur, ne parlant pas de par lui-même, *mais disant ce qu'il a entendu*. Quel que soit l'instrument employé, le sujet est la gloire de Christ et le Saint Esprit est la puissance. L'Esprit Saint est fidèle dans ce service, et il doit l'être, car il faut que Christ soit glorifié. C'est ce qui garantit le témoignage de la gloire de Christ, en quelque mesure qu'il soit rendu, selon la fidélité de l'Esprit Saint, et c'est en quoi l'Eglise prend ses délices.

Dans tout ce qui précède, il est parlé de l'Esprit Saint comme étant sur la terre, envoyé à la place de Christ qui est monté en haut, et par conséquent comme d'une personne distincte. Et la gloire de la Personne de Christ, le grand sujet de l'évangile de Jean, y est présentée soit relativement au monde qui l'a rejeté, soit relativement aux disciples qui par grâce l'ont reçu.

Il me semble que la communication de l'Esprit Saint mentionnée dans le chapitre 20 de cet évangile (verset 22), présente (quant à la place qu'elle tient là) le caractère dont ou a déjà parlé. L'ensemble de ce chapitre est une sorte de tableau abrégé de la dispensation actuelle. Nous n'y avons pas la Tête et le corps, mais Christ dans son droit personnel d'envoyer les disciples, comme le Père l'avait envoyé, et leur donnant, selon son pouvoir d'Homme ressuscité, la capacité d'accomplir leur mission, le service permanent et essentiel de ceux qui y sont appelés maintenant, quelle que soit la mesure de puissance selon laquelle il est accompli.

Mais Christ n'est pas seulement allé au Père et retourné dans la gloire qu'il avait auprès de lui avant que le monde fût; il n'a pas seulement envoyé le Consolateur, le témoin de cette gloire et l'assurance pour les saints de leur relation filiale et de leur communion avec lui dans cette relation, exprimée par ces paroles: «Mon Père et votre Père». Il a de plus pris sa place en haut comme Chef ou Tête du corps; il est certes le Seigneur de l'Eglise et Celui en qui elle trouve toute ressource, mais il en est aussi la Tête, et il est monté en haut, afin de recevoir pour elle l'Esprit Saint qu'il lui a envoyé et qu'il lui administre. Christ exalté dans la gloire a comme tel un double caractère: il est Seigneur, et il est la Tête de son corps uni à lui. Mais l'Esprit Saint est, dans ce qui a été opéré depuis la création, l'agent propre et immédiat.

Comme Tête du corps, le Seigneur Jésus présente l'Eglise dans une même gloire avec lui; mais en cela, comme dans sa résurrection et son exaltation, il est montré comme l'objet de l'exercice de la puissance de Dieu (Ephésiens 1: 19-23). Et même comme Seigneur, c'est de Dieu qu'il reçoit ce titre, comme il est écrit: «Dieu l'a fait Seigneur et Christ» (Actes des Apôtres 2: 36). Et nous lisons encore que, parce qu'il s'est abaissé et est devenu un homme, Dieu l'a haut élevé, et lui a donné un nom au-dessus de tout autre nom, afin que toute langue confesse

qu'il est Seigneur. Mais bien que son humiliation soit une chose réelle, la foi de tout croyant est basée sur le fait qu'il est «le vrai Dieu et la vie éternelle».

Le chapitre 2 des Philippiens établit pleinement cette grande vérité — cette vérité précieuse qui tire toute sa valeur de ce que Jésus est vraiment et essentiellement Dieu — savoir qu'il s'est abaissé lui-même, qu'il est devenu un homme pour l'amour de nous, et qu'il a été obéissant jusqu'à la mort, afin qu'il fût, comme homme, élevé à la position de Seigneur, place qui lui était due dans la gloire. Comme mon sujet est la présence de l'Esprit Saint, je me bornerai à faire encore une seule remarque sur ce passage de Philippiens 2. Il me paraît présenter un contraste spécial entre le premier et le dernier Adam. Le premier Adam, n'étant qu'un homme, a cherché à s'élever, et est devenu désobéissant jusqu'à la mort, c'est-à-dire a été assujéti à la mort par sa désobéissance. Le second homme, au contraire, est Celui qui, ne regardant pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, s'est anéanti lui-même en devenant un homme; et la mort pour lui a été l'acte suprême et le plus complet d'obéissance et de confiance, comme homme, envers le Père. En conséquence, Dieu l'a haut élevé, tandis que l'homme pécheur qui avait cherché à s'élever et à être comme Dieu, a été abaissé par sa désobéissance. Nous avons donc là, la grande doctrine de l'exaltation de Jésus comme le nouvel homme, le dernier Adam, le Chef d'une nouvelle race, le dépositaire du pouvoir, Celui en qui l'homme, selon le Psaume 8, a «toutes choses mises sous ses pieds».

La puissance divine par laquelle Jésus soutient toutes choses, et le titre de Fils, en vertu duquel il la possède — car il est le Créateur — n'est pas le sujet dont j'ai à m'occuper maintenant. Il est présenté dans le premier chapitre de l'épître aux Colossiens, ainsi que la double primauté de Christ, celle sur la création et celle sur l'Eglise, reposant sur la divine puissance de Christ et sur son titre de Fils.

Pour le moment, nous avons à examiner la relation de ces choses avec le don du Saint Esprit. Ce n'est pas, j'ai à peine besoin de le dire, comme s'il y avait deux Esprit Saint, ou comme si l'Esprit Saint donné ne le fût pas tout de suite complètement, quels que fussent les résultats, mais la place et la puissance de l'Esprit Saint sont deux choses distinctes. Dans l'une, il est le gage et la puissance de notre relation filiale avec le Père; dans l'autre, il rend effective la seigneurie de Christ, et il est l'énergie qui anime chaque membre selon la mesure du don de Christ, et aussi la puissance d'unité du corps tout entier. Nous voyons, cependant, que Christ ressuscité, mais non encore glorifié, pouvait communiquer l'Esprit Saint aux disciples, mais il ne pouvait pas, avant d'être glorifié, l'envoyer ici-bas comme témoin de son exaltation comme Seigneur.

Nous avons vu que (comme bénédiction individuelle) l'Esprit Saint rend l'âme propre à exercer le don, quel qu'il soit, qui a été conféré, mais qu'il peut aussi la bénir en la faisant jouir d'une plénitude de communion, alors même qu'aucun don n'est en exercice; ainsi le *don* et la *communion* sont choses distinctes. Le premier point, la relation du don avec ce que saisit et ce dont jouit l'âme, constitue la différence entre le don *chrétien*, consistant dans la demeure permanente de l'Esprit dans le croyant, et les opérations de l'Esprit Saint dans les temps qui ont précédé la dispensation actuelle. Avant que l'Esprit fût donné, la parole était: «Ainsi dit

l'Eternel», et individuellement le prophète, en s'enquérant et étudiant sa propre prophétie, découvrait que ce qu'il administrait était pour d'autres (1 Pierre 1: 10-12). Mais dans l'exercice d'un don, un vrai chrétien, bien que n'agissant peut-être pas à ce moment dans la communion et la jouissance effectives des choses dont il parle, administre cependant des choses qui sont siennes, et il les connaît comme telles par les arrhes de l'Esprit Saint envoyé du ciel.

Je présenterai maintenant quelques passages qui se rapportent au point dont je viens de parler. Dans l'exercice du don, l'Esprit Saint est un Esprit de puissance, et non un Esprit d'adoption, bien que ce puissent être des fils, en qui est l'Esprit Saint, qui aient cette puissance selon sa volonté, par sa présence opérant en eux. Cette présence de l'Esprit Saint manifestée ainsi est en même temps sa présence, c'est-à-dire son opération dans le corps. Sans doute que, relativement au corps, elle agit par des individus, mais par eux comme membres du corps, agissant en puissance, non pas en communion. Par conséquent, nous voyons que, si le don ne s'exerce pas pour le profit du corps (lorsque l'édification du corps est l'objet du don), il ne doit pas s'exercer, même en étant évidemment un don de l'Esprit Saint. Car un don particulier de l'Esprit doit rester soumis au droit et au gouvernement de l'Esprit Saint dans l'ensemble, comme le membre est soumis à la pensée du corps entier, et cela pour la gloire de Christ, et la gloire du corps avec Christ. En effet, la puissance est confiée à l'individu pour le bien de tout le corps et en vue de cette gloire, et nulle puissance n'est exercée comme il faut, si l'on n'a pas en vue les objets de la grâce qui l'a conférée.

J'ai été conduit à cette suite de pensées par le premier passage que je désire examiner, c'est-à-dire Luc 24: 41-49. Christ s'y présente comme déjà exalté dans la gloire, le monde et toute chair étant ici-bas sur le même niveau. Il ne dit pas, comme en Matthieu: «Allez donc, et faites disciples toutes les nations»; mais il envoie les apôtres prêcher «la repentance et la rémission des péchés en son nom à *toutes* les nations, en commençant par Jérusalem», qui n'est nommée ici que comme ayant la première place parmi les nations. Pierre accomplit cette mission dans ses premiers discours, comme cela nous est rapporté dans les Actes. Paul la poussa plus loin, pour ce qui regarde les nations, sans cependant commencer par Jérusalem. La parole du Seigneur en Luc est d'abord: «Et vous, vous êtes témoins de ces choses», puis il ajoute: «Et voici, moi j'envoie sur vous la promesse de mon Père; mais vous, demeurez dans la ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus *de puissance* d'en haut». Ensuite il est séparé d'avec eux, et élevé dans le ciel.

C'est précisément ce que nous retrouvons dans le premier discours de Pierre: «Ce Jésus», dit-il, «Dieu l'a ressuscité, ce dont nous, nous sommes tous témoins. Ayant donc été exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père l'Esprit Saint promis, il a répandu ce que vous voyez et entendez» (Actes des Apôtres 2: 32, 33). Il cite ensuite le témoignage du Psaume 110, et ajoute: «Que toute la maison d'Israël donc sache certainement que Dieu a fait *et Seigneur et Christ*, ce Jésus que vous avez crucifié» (verset 36). Le rejet de ce témoignage a mis de côté la forme de la mission donnée en Matthieu, où Jérusalem était le centre formel de l'évangélisation organisée selon l'ancienne position de cette cité, les nations étant traitées comme nations par rapport à Israël (*).

(*) C'est seulement en grâce que Jérusalem aurait pu avoir cette position, mais la grâce ne la lui avait point ôtée, jusqu'à ce qu'elle-même eût rejeté la grâce.

Mais le don de l'Esprit, en tant que conféré aux croyants, et formant l'Eglise, est présenté dans les passages de Luc et des Actes sous un caractère très distinct. Jésus envoie la promesse du Père; telle est la grande vérité générale. Mais sous quel caractère l'Esprit Saint est-il envoyé? C'est pour revêtir de puissance d'en haut. Il se manifeste d'abord au monde sous cet aspect, et non pas comme établissant la communion de fils avec le Père, bien que, naturellement, le même et seul Esprit soit la puissance de cette communion. *Son premier témoignage* est rendu à la seigneurie de Christ.

Nous avons vu l'identité des expressions dans Luc 24: 48, 49 et Actes 2: 32-36; remarquons maintenant les termes dans lesquels l'Esprit, par l'apôtre, rend témoignage à Jésus: «Jésus, le Nazaréen», dit-il, «homme approuvé de Dieu auprès de vous par les miracles et les prodiges et les signes que Dieu a faits par lui au milieu de vous... Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité, ce dont nous, nous sommes tous témoins. Ayant donc été exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père l'Esprit Saint promis, il a répandu ce que vous voyez et entendez... Que toute la maison d'Israël donc sache certainement que Dieu a *fait* et Seigneur et Christ, ce Jésus que vous avez crucifié».

Or il est clair que, dans tout ce passage, notre précieux et adorable Seigneur est envisagé comme homme, comme s'étant abaissé pour devenir tel, ainsi que nous l'avons vu en Philippiens 2. C'est comme homme qu'il est fait Seigneur et Christ. Nous verrons que ce fait se rattache directement à l'opération et à la puissance de l'Esprit qui en sont la conséquence, mais non pas encore à l'ensemble des principes qui s'y lient. Le caractère comme corps de la scène des opérations de l'Esprit n'avait pas encore été développé. Nous avons donc déjà ce premier point mis distinctement en évidence: le témoignage rendu à la seigneurie de Christ comme homme, rendu par le moyen des disciples devant le monde, selon que l'Esprit leur donnait d'en parler. Mais quelle que fût la rumeur occasionnée par les faits qui eurent lieu à ce moment, la seule chose qui nous soit rapportée est l'effet de la prédication adressée aux Juifs. Ils devaient être baptisés au nom du Seigneur Jésus pour la rémission des péchés, et recevoir alors le don de l'Esprit Saint; car à eux et à leurs enfants était la promesse, et à tous ceux qui étaient loin, autant que le Seigneur en appellerait. Tous ceux donc qui reçurent la parole furent baptisés, et en ce jour-là environ trois mille âmes furent ajoutées.

L'Assemblée était formée, et le Seigneur y ajoutait tous les jours ceux qui devaient être sauvés.

Le témoignage à la seigneurie de l'Homme Christ Jésus avait été rendu au monde, en commençant à Jérusalem, par les témoins choisis de Dieu. Par ce témoignage, l'Eglise avait été formée, et le Seigneur ajoutait à l'Eglise ceux qui devaient être sauvés, le résidu d'Israël.

Nous voyons dans ces faits l'opération de l'Esprit fondée sur l'exaltation et la seigneurie de Christ, et accomplie par des témoins choisis, mais précédant l'existence de *l'Eglise et la formant*. C'est le caractère de toute prédication.

L'Eglise une fois rassemblée, le Seigneur y ajoute tous les jours ceux qui devaient être sauvés. Alors sont mis en évidence les privilèges les plus élevés du croyant, savoir la portion révélée à son nouvel homme par l'Esprit d'adoption, l'Esprit Saint qui lui est donné, le sceau de la foi que Dieu a opérée dans son coeur.

Le Saint Esprit poursuit son oeuvre en rendant un témoignage abondant à la puissance de Christ. Il proclame (Actes des Apôtres 3) le retour de Jésus et l'avènement des temps de rafraîchissement si Israël se repent. Puis on voit l'opposition et le rejet du témoignage par les gouverneurs du peuple et en même temps le courage des disciples; ensuite la puissance de l'Esprit Saint pour la bénédiction et le jugement dans l'Eglise (Actes des Apôtres 5); l'opposition déterminée des anciens et des principaux des Juifs, et leur rejet de la résurrection et de l'exaltation de Jésus. En présence de cette opposition, est rendu le témoignage constant des apôtres, «témoins», disent-ils, «de ces choses, comme l'est aussi l'Esprit Saint que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent».

Nous avons ensuite (Actes des Apôtres 6) la manifestation de l'énergie de l'Esprit Saint pourvoyant aux circonstances qui résultaient d'un manquement partiel dans l'Eglise. Enfin de nouveau, un témoignage est rendu, selon la puissance souveraine de l'Esprit, par Etienne, «homme plein de l'Esprit Saint». Et alors, les Juifs ayant rejeté le témoignage de l'Esprit, leur jugement (comme nation) est prononcé, et leur histoire se termine avec ce qui introduit dans le ciel l'Eglise, rendant ainsi témoignage, comme remplie de l'Esprit, mais rejetée à Jérusalem, centre du système terrestre des voies de Dieu. On voit aussi dans ce récit que l'esprit du saint va auprès de Jésus, dans l'état intermédiaire entre la mort et la résurrection. «Ils lapidaient Etienne, qui priait et disait: Seigneur Jésus, reçois mon esprit», et en même temps, de même que Jésus le fit, lorsqu'il était rejeté et crucifié, Etienne intercède pour ce malheureux peuple, en disant: «Seigneur, ne leur impute point ce péché». Ainsi l'Esprit, agissant dans Etienne, reconnaît Jésus comme Seigneur, et Etienne remet son esprit à Jésus, ainsi que Jésus, le Fils de Dieu rejeté, avait remis le sien au Père.

Comme l'ont souvent fait remarquer ceux qui sont familiers avec ces vérités, le martyr d'Etienne détruisait le système et le centre terrestres de l'Eglise. La mission donnée aux apôtres dans Matthieu, cessa d'exister dans sa forme originale. En effet, le peuple juif, dans la personne de ses gouverneurs, ayant comme nation rejeté le témoignage rendu par l'Esprit à l'exaltation de Christ, de même qu'il avait rejeté le Fils de Dieu dans son humiliation, lorsqu'il venait parmi eux comme Messie, il s'ensuivait que Jérusalem cessait d'être le centre d'où devait partir la puissance de rassemblement. En conséquence, l'Eglise, à l'exception des apôtres, est dispersée.

Je ferai remarquer, en passant, la manière très distincte dont la présence *personnelle* de l'Esprit Saint est placée devant nous dans toute cette histoire. Ananias ment à l'Esprit Saint, lui et sa femme tentent l'Esprit du Seigneur. Les apôtres étaient les témoins de la résurrection et de l'exaltation de Christ; l'Esprit Saint donné aux croyants, *l'était aussi*. Le fait «qu'ils étaient remplis de l'Esprit Saint», comme le Seigneur l'avait promis, voilà quelle était à la fois la puissance et la source de leurs discours, comme nous le voyons en toute occasion. Ainsi, la

présence *personnelle* de l'Esprit Saint, cet autre Consolateur, était clairement devant leurs esprits. De même qu'autrefois le Fils avait été avec eux, *de même*, selon la promesse, l'Esprit Saint était avec eux maintenant. Le Fils leur avait donné la connaissance de l'amour du Père, plus clairement saisi maintenant qu'ils avaient l'Esprit Saint comme Esprit d'adoption, et l'Esprit actuellement leur révélait la seigneurie de l'Homme Jésus, qui avait été tué et rejeté par le monde.

Mais la dispensation allait remplir un cadre plus étendu et prendre une autre forme.

Sauf, par le moyen d'un simple disciple, Ananias, reçoit l'Esprit Saint après sa conversion, et commence, à Damas, à rendre témoignage à Jésus, disant qu'il était le Fils de Dieu.

Ensuite les gentils reçoivent l'Esprit Saint, et sont admis dans l'Eglise par le moyen de Pierre. Les chapitres 11, 12 et 13 des Actes, montrent distinctement quelle place prééminente tenaient la présence et la puissance de l'Esprit Saint. Il y a en outre le service des anges envers l'apôtre de la circoncision, mais le don de l'Esprit Saint est le signe de l'acceptation du croyant.

Dans l'appel et la conversion de Saul se présente un nouveau et précieux principe, qui s'identifie dans son esprit avec cet appel. «Saul, Saul, pourquoi *me* persécutes-tu?» dit le Seigneur. En un mot, c'est l'unité de l'Eglise et son union avec Christ, dont l'apôtre, irrégulièrement appelé, comme un avorton, ou quelqu'un né hors du temps, devient le témoin éminent et le docteur. En effet, bien qu'il puisse se trouver dans les autres épîtres des vérités qui se lient à celle-ci, nous ne trouvons jamais d'une manière positive l'expression «son corps, qui est l'assemblée», sinon dans les écrits de Paul. C'est cette vérité et tout ce qui s'y rattache, que l'apôtre semble appeler d'une manière spéciale son évangile. Dans celui-ci, qui présente, sous une forme quelconque, la *puissance* de la gloire de Christ, la connaissance de Christ ou l'unité avec lui, on trouve l'Esprit Saint opérant et se manifestant lui-même. Sans quitter absolument le terrain de la seigneurie de Christ, l'Esprit agit en même temps comme puissance d'unité dans tout le corps, et en diversité d'opérations dans les membres en particulier. Dans chacun d'eux, en même temps aussi — car ce caractère *le plus élevé* et *le plus précieux* de l'Esprit, n'était pas perdu, j'ai à peine besoin de le dire — il était «l'Esprit d'adoption, criant: Abba, Père». Mais ce privilège était une opération individuelle distincte, bien que, par le même Esprit, produisant une joie réelle pour le saint, mais individuelle et qu'il peut goûter, fût-il seul, quoique sans doute elle soit augmentée par la communion avec les autres. C'est notre joie auprès du Père, comme fils avec le bien-aimé Fils de Dieu, Jésus, le premier-né parmi plusieurs frères.

Le témoignage collectif rendu à la seigneurie de Christ et à sa gloire, et à l'union de l'Eglise avec lui comme Chef sur toutes choses, est un sujet distinct. La base sur laquelle repose cette union, ainsi que la bénédiction et la portion de l'Eglise en vertu de cette union, sont le sujet spécial de l'épître aux Ephésiens, et il y est par conséquent envisagé au point de vue de la bénédiction et de l'utilité de l'Eglise. Mais l'administration de ces choses, et par suite leur ordre général dans leurs principes et leur manifestation devant le monde, nous sont donnés

dans la première épître aux Corinthiens, qui renferme les directions apostoliques pour le gouvernement de l'Eglise dans son économie intérieure ici-bas.

Mais avant d'entrer dans l'examen de l'économie formelle de l'Esprit, telle qu'elle nous est présentée dans ces épîtres, je voudrais m'occuper un instant de la doctrine de la Parole qui s'y rapporte, comme étant la portion ordinaire de l'Eglise en général. Deux ou trois passages de l'Ecriture en parlent à ce point de vue, d'une manière nettement déterminée. Par la résurrection, Jésus a été déclaré Fils de Dieu en puissance, selon l'Esprit de sainteté. Il était de la semence de David selon la chair, mais il était Fils de Dieu selon une vie, un esprit et une énergie tout autres. Sa résurrection en était à la fois la preuve et le glorieux caractère, car elle était le triomphe sur la mort, dans laquelle, à cause de la vie et de la sainteté qui étaient en lui, il ne pouvait être retenu, bien qu'il eût pris, par imputation, le péché sur lui. Dans cette résurrection et dans la puissance d'une liberté entière et triomphante — liberté de perfection et de sanctification de l'homme pour Dieu, dans une nouvelle condition de vie où l'homme ne s'était jamais trouvé — il est devenu le Chef d'une nouvelle famille, le premier-né d'entre les morts; le Chef du corps, de l'Eglise, ayant en toutes choses la prééminence; et il est le Fils, prenant maintenant sa place, comme tel, en résurrection.

Ainsi notre justification s'identifie de fait avec notre position comme fils, et comme ressuscités; c'est-à-dire avec la sainteté dans le caractère qu'elle prend en résurrection: nous sommes devant Dieu comme ses enfants. C'est pour cela que l'apôtre dit: «Si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi», car maintenant il le connaissait dans ce caractère de résurrection, comme Chef de la nouvelle création — la nouvelle famille de Dieu — comme second Homme, et ainsi pour nous un Esprit vivifiant, quand nos âmes vivantes étaient spirituellement mortes dans le premier Adam, dans le péché, comme Chef d'une nouvelle famille d'hommes, avec laquelle, à la fin, sera le tabernacle de Dieu.

La justification de l'Eglise ayant d'abord été démontrée par l'Esprit, l'apôtre traite les sujets suivants: premièrement, en Romains 6, celui de la mort et la résurrection; au chapitre 7, de la loi, d'abord dans son application à la «nature», ou à «la chair» en elle-même; ensuite il parle de l'opération de la loi pour répondre à la question que l'intelligence spirituelle et une nouvelle volonté amènent la conscience à se poser; et au chapitre 8, l'apôtre traite de la présence de l'Esprit relativement à son opération morale et à son témoignage dans le croyant. Il montre la source du grand changement opéré dans l'âme, et de la sainte liberté dans laquelle elle se trouve, source qui n'est autre que «la loi de l'Esprit de vie qui est dans le Christ Jésus». Cet Esprit ou souffle de vie pour nos âmes est *la même puissance* que celle qui a ressuscité Christ d'entre les morts, et qui nous fait participer à toutes les conséquences de sa résurrection. Puis Dieu a accompli ce que la loi ne pouvait pas faire, c'est-à-dire qu'il a condamné le péché dans la chair, *et cela par l'expiation*, et en grâce envers nous. L'apôtre ayant établi cela, continue en nous enseignant quelle est la *puissance* et le *caractère* de l'Esprit dans la nouvelle nature.

L'Esprit est envisagé comme Esprit de Dieu, en contraste avec l'homme *dans la chair*. C'est l'Esprit *de Christ*, sous le rapport de la forme et du caractère du nouvel homme. Enfin, c'est l'Esprit *de Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts*, selon la puissance et l'énergie par lesquelles il opère comme *résultat final une pleine et entière délivrance*. Ainsi, son caractère moral et son opération sont révélés comme étant d'un Esprit de puissance et de délivrance EN nous et nous caractérisant, en réponse à la question: «Qui me délivrera de ce corps de mort?»

Outre ce qui vient d'être dit, il y a aussi la doctrine qui se rapporte à la relation où nous sommes dans le nouvel homme, aussi bien comme caractère moral que comme puissance. «Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, sont fils de Dieu», et, par conséquent, «héritiers; héritiers de Dieu, et cohéritiers de Christ; si du moins nous souffrons avec lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec lui». Et les soupirs que nous poussons (verset 23) ne proviennent pas de ce que nous avons un esprit de servitude, qui nous fasse craindre *le jugement de Dieu, à cause du mal qu'il voit en nous; mais* ils sont le résultat de notre propre jugement du mal *dans ses effets*, parce que *nous sommes* fils et *certain* de l'être, et que nous savons que nous sommes héritiers. Nous prenons part aux soupirs de toute la création dont nous faisons partie, quant à nos corps, et nous l'exprimons à Dieu avec sympathie, dans le sentiment du bonheur qui résultera pour la création de sa délivrance, lorsque nous entrerons en possession de notre glorieux héritage. Nous souffrons ainsi *avec Christ* par son Esprit, au milieu des douleurs actuelles qui nous entourent, et nous l'exprimons par l'Esprit de Dieu, même si nous n'avons pas l'intelligence de ce que nous avons à demander pour porter remède à cet état de choses. En tout cela donc, l'Esprit remplit un double office. Il rend témoignage avec notre esprit, pour notre joie, que nous sommes fils de Dieu et héritiers; et il nous aide dans les infirmités qui pèsent sur la création et sur nous comme étant dans nos corps. Et lorsque l'Esprit, agissant en nous pour produire la sympathie, soupire ainsi en nous, exprimant la douleur que nous éprouvons en voyant les maux de la création, Celui qui sonde les cœurs sait quelle est la pensée de l'Esprit, *parce* qu'il intercède pour nous SELON Dieu.

L'épître aux Galates, avec moins de développement, nous enseigne la même vérité, en posant fermement le fondement sur lequel elle repose. Nous y trouvons les fils héritiers, mais l'épître ne va pas plus loin. Mais en Ephésiens, ils sont héritiers, cohéritiers de Christ, et l'Esprit est le sceau de la rédemption accomplie, en vertu de laquelle ils le possèdent. Il est en eux le témoignage de leur relation filiale et les arrhes de l'héritage qu'ils ont avec Christ; héritage connu par la révélation de la gloire de Christ et des choses à venir qui se rapportent à sa Personne. C'est ce que nous trouvons exprimé en Ephésiens 1: 9-14.

Il y a un autre passage d'un grand intérêt par l'enseignement qu'il nous donne sur ce point. C'est 2 Corinthiens 1: 20, 22. «Autant il y a de promesses» — qui appartiennent à Christ comme héritier — «autant il y a de promesses de Dieu, en lui est le oui et en lui l'amen, à la gloire de Dieu *par nous*». Les promesses sont de Dieu, et elles sont réalisées en Christ. Dieu nous lie donc fermement à Christ, et alors, pour que nous en possédions la connaissance, l'assurance et la jouissance, nous sommes oints, scellés, et nous avons les arrhes de l'Esprit

dans nos coeurs. Par l'onction nous avons la connaissance, comme nous le voyons en 1 Jean 2: 20; par le sceau, nous avons l'assurance (Ephésiens 1: 13), et ayant les arrhes dans nos coeurs, nous jouissons par anticipation de la bénédiction connue, et en vue de laquelle nous sommes scellés.

Ayant déjà parlé de ce passage, je ne m'y arrêterai pas. Mais il y en a un autre qui lui est parallèle et que je ne veux point passer sous silence, parce qu'il se rapporte à la connaissance, à la communication et à la réception des révélations de l'Esprit, et qu'il montre notre entière dépendance de ce divin Consolateur et de la puissance de Dieu pour la connaissance de ces choses. Nous trouvons ce passage en 1 Corinthiens 2: «Ce que l'oeil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas entendu, et qui n'est pas monté au coeur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment, mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit». Le coeur de l'homme n'avait pu concevoir ces choses, mais Dieu, par son Esprit, les a révélées à ses saints. Ils ont reçu l'Esprit qui est de Dieu, afin qu'ils pussent les connaître. Et voici à ce sujet ce que l'apôtre nous dit: «Nous avons reçu *l'Esprit qui est de Dieu*, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été librement *données* de Dieu»; ensuite, comment les portaient-ils à la connaissance des autres? Il répond: «Desquelles aussi nous parlons... en paroles *enseignées de l'Esprit*, communiquant les choses spirituelles par des moyens spirituels», et de plus, quant à leur réception, il ajoute: «Elles se discernent spirituellement». Ainsi ces choses étaient connues, communiquées et reçues par l'Esprit.

Ayant fait remarquer ces passages parallèles, je passerai à l'examen de l'opération de l'Esprit Saint en rapport avec l'unité du corps. Dans les discours de Pierre aux Juifs, nous avons vu le témoignage rendu à la seigneurie de Christ, et à ce caractère de son exaltation. C'est un point qui, naturellement, n'est jamais perdu de vue. Mais une autre vérité a été mise en lumière lors de la conversion de Saul, celle de l'identification de l'Eglise avec Christ, base même du ministère spécial de Paul, vérité qui ressort de ces paroles: «Saul, Saul, pourquoi *me* persécutes-tu?» Il en fut pour Saul comme pour Adam, lorsque son péché fut manifesté à ses yeux en entendant la terrible question: «Où es-tu?» C'est selon cette vérité que la grâce et l'administration de l'Esprit Saint devaient dès lors s'exercer. L'Esprit avait rendu témoignage par la bouche de certains disciples, et par là l'Eglise avait été rassemblée. Maintenant l'Eglise, comme corps, devait être le vase du témoignage et, comme corps, le témoin de l'Esprit. La révélation distincte de cette position de l'Eglise et son établissement dans l'intelligence et la réalité de cette position, commença par la dispersion de l'assemblée de Jérusalem. Elle continua par l'apôtre Paul qui, ayant été appelé et fortifié par le Seigneur, et ayant prêché Jésus immédiatement comme étant Fils de Dieu, fut en quelque mesure mis de côté pour un temps, puis recommença l'oeuvre en partant d'Antioche, comme d'un centre. C'est là qu'il fut mis à part pour l'oeuvre à laquelle Christ l'avait appelé, non point, comme les autres apôtres, par une vocation qui lui aurait été adressée par Jésus selon la chair, mais par la direction et l'autorité de l'Esprit Saint agissant dans les disciples. Paul n'avait aucune part dans le témoignage mentionné en Jean 15: 27: «Et vous aussi, vous rendrez témoignage; parce que dès le commencement vous êtes avec moi». Le témoignage de Paul était seulement celui de

l'Esprit Saint, celui d'avoir vu la gloire de Christ et d'avoir entendu les paroles de sa bouche. Ainsi ce n'était pas le témoignage rendu à l'exaltation et à la seigneurie de Christ par ceux qui avaient été ses compagnons sur la terre, témoignage portant que Dieu l'avait exalté pour être Seigneur et Christ là-haut. Paul part du fait de sa seigneurie vue dans la gloire, du fait que Jésus est Fils de Dieu, et d'un témoignage — que par conséquent il reconnaît — rendu par le Seigneur à l'union de tout le corps, comprenant Juifs et gentils, avec Celui qui avait été élevé à la droite de Dieu, C'est pourquoi les opérations de l'Esprit Saint, qui suivent toujours le témoignage concernant Christ, tout en déclarant sa seigneurie et lui étant subordonnées, ces opérations, dis-je, agissent dans l'unité du corps entier, selon que Dieu opère.

C'est ainsi que nous lisons en 1 Corinthiens 12: «Or, pour ce qui est des manifestations spirituelles, frères, je ne veux pas que vous soyez ignorants. Vous savez que quand vous étiez gens des nations, vous étiez entraînés vers les idoles muettes, selon que vous étiez menés. C'est pourquoi je vous fais savoir que nul homme parlant par l'Esprit *de Dieu*, ne dit «anathème à Jésus»; et que nul ne peut dire «Seigneur Jésus», si ce n'est par l'Esprit Saint»; c'est-à-dire que quiconque dirait cela (en Esprit) le dirait par l'Esprit Saint, car c'était l'Esprit *Saint*, et non un *mauvais* esprit, qui rendait témoignage que Jésus était Seigneur.

Il y avait, avec ce témoignage, «diversité de dons», non pas cependant plusieurs esprits, «mais un même Esprit. «Et il y avait diversité de services, mais le même Seigneur (non plusieurs seigneurs — Jésus était Seigneur); et diversité d'opérations, mais le même Dieu (car les opérations étaient vraiment divines) qui opérait tout en tous. Il n'y avait pas «plusieurs dieux», et toutes les opérations étaient l'oeuvre du seul vrai Dieu.

Ce n'est pas la Trinité — le Père, le Fils et le Saint Esprit — qui nous est présentée dans ces paroles, bien que d'autres passages nous fassent connaître sa relation avec le sujet que nous avons ici. C'est Dieu, le Seigneur, et l'Esprit, opérant dans l'Eglise sur la terre; mais de peur que nous ne supposions que l'Esprit n'est pas Dieu, l'apôtre dit plus loin: «Le seul et même Esprit *opère* toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier *comme il lui plaît*». Puis il continue: «Car de même que le corps est un, et qu'il a plusieurs membres, mais que tous les membres du corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ. Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit hommes libres; et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit».

Nous avons donc ces deux points: la *seigneurie de Christ*, prenant sa place relativement aux services dont les dons étaient la puissance; et *l'unité du corps entier*, dans lequel, par les membres de ce corps, l'Esprit opérait selon les diverses fonctions qui leur étaient assignées. L'opération était toujours celle de Dieu, mais réglée selon les fonctions du corps et le but proposé pour l'ensemble; car le service des membres était pour le bien du corps tout entier.

D'après cela, nous apprenons distinctement l'ordre du ministère de l'Esprit Saint, tel qu'il nous est présenté ici. Nous verrons plus tard d'autres enseignements de la Parole sur ce sujet.

Nous avons donc en tout premier lieu le témoignage que Christ — ou plus exactement Jésus — était Seigneur. C'est la grande vérité fondamentale, à laquelle tout était subordonné. L'Esprit Saint dans son opération, bien que souverain dans la distribution des dons, était subordonné à la seigneurie de Jésus, et c'était le grand et béni témoignage qu'il rendait (*). Et il le rend maintenant dans sa fidélité pleine de grâce, comme il le fera plus tard, lorsque toute langue sera forcée de confesser que «Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père».

(*) C'est ce qui fait dire à l'apôtre, mais non comme mettant en question la divinité de Christ, ces paroles: «Pour nous, il y a un seul Dieu, le Père... et un seul Seigneur, Jésus Christ».

C'est là-dessus que repose la responsabilité de chaque don. Par ces dons nous sommes les serviteurs du *Seigneur*, ainsi qu'il est dit: «Vous servez le *Seigneur* Christ»; — «ces sortes de gens ne servent pas notre *Seigneur* Christ, mais leur propre ventre»; — «Paul, *esclave* de Jésus Christ», ce titre faisait la gloire du fidèle apôtre. Il regardait au *Seigneur*, juste Juge. Trois fois, il supplie «le *Seigneur*» que l'écharde dans la chair lui soit ôtée. Et nous lisons encore: «L'esclave qui est appelé est l'affranchi du Seigneur, de même aussi l'homme libre qui a été appelé est l'esclave de Christ». Partout on voit établie la seigneurie de Christ.

Les dons de l'Esprit plaçaient donc ceux qui les possédaient dans des services pour le Seigneur, et ils étaient individuellement responsables à Christ pour leur exercice; c'étaient des talents à faire valoir. Mais en même temps il y avait pour eux une responsabilité de les exercer dans le corps, selon l'ordre dans lequel ils y étaient placés, et dans la soumission à la pensée du Seigneur, la Tête du corps. Cela garantissait entièrement *la pleine responsabilité personnelle et la liberté d'exercice*; car nul n'était Seigneur qu'un seul; pas même un apôtre ne l'était, et cependant il y avait une dépendance mutuelle, salutaire à tous, même à un apôtre, car l'autorité du Seigneur était aussi grande et aussi exclusive sur le pied ou sur la main que sur l'apôtre lui-même. Et celui-ci — ayant encore à lutter contre la chair — n'aurait pas su garder sa place, à moins que le principe mentionné ci-dessus ne fût maintenu. Bien que par la supériorité de son don, un apôtre pût diriger, conduire, guider, et, par une révélation de la part du Seigneur, donner un commandement à l'Eglise, il ne pouvait, même au moindre degré ou par un droit quelconque, toucher à la responsabilité envers Christ le Seigneur, du plus petit membre du corps. En le faisant, il se serait établi lui-même comme le cep, ou comme seigneur sur l'héritage de Dieu. Les apôtres étaient donnés comme aides et pour contribuer à la joie des saints, et *cela* par l'autorité qui leur était confiée pour l'édification, mais jamais pour dominer sur leur foi. Toutefois, l'autorité donnée par le Seigneur accroissait la responsabilité; mais nous parlerons plus loin de ce sujet. Si l'apôtre, par l'Esprit, donnait un conseil à quelque membre du corps, malheur à celui-ci s'il méprisait ce conseil. Naturellement, si l'apôtre révélait un commandement du Seigneur, la responsabilité envers le Seigneur d'obéir à ce commandement incombait directement au croyant. Et bien que l'apôtre spécialement, avec l'Eglise tout entière, pût juger par l'Esprit, ce devait être en se souvenant toujours de ces paroles «Qui es-tu, toi qui juges le serviteur d'autrui?»

Mais il faut bien se rappeler que cette liberté de ministère ne conférait à un individu aucun droit particulier, ni aucun titre. Je ne reconnais rien de tel qu'un droit pour un individu.

Un droit, dans le sens ordinaire du mot chez les hommes, est un certain titre qu'a quelqu'un à exercer sa propre volonté, sans que personne soit fondé à l'en empêcher. OR LE CHRISTIANISME MET CELA ENTIÈREMENT DE CÔTÉ. On pourrait insister d'une manière spécieuse sur la dernière partie de la définition, et dire que la grâce donne un droit d'agir sans que personne ait celui d'y mettre empêchement, *mais ce droit n'est en fait que notre responsabilité envers Dieu, et n'existe qu'en vertu de celle-ci*. Personne n'a le droit d'intervenir dans une chose dont je suis responsable vis-à-vis de Dieu. La lumière que le christianisme jette sur ce point me fait voir, non que j'ai le droit de m'immiscer dans la volonté d'un autre, mais l'obligation où je suis de faire la volonté de Dieu coûte que coûte: «Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes», disaient les apôtres. Et ayant d'abord fait la volonté de Dieu, on souffre ensuite pour elle, «car il vaut mieux, si la volonté de Dieu le voulait, souffrir en faisant le bien, plutôt qu'en faisant le mal», car Christ, dans le sens le plus excellent, a souffert, lui juste, pour des injustes. Si, en faisant le bien, nous souffrons et que nous l'endurons, cela est digne de louange devant Dieu. Mais l'idée du droit chez l'individu, selon la force ordinaire et humaine du mot, le christianisme la coupe dans sa racine, parce qu'il déclare que la volonté de l'homme est entièrement mauvaise, et affirme que l'exercice de cette volonté est *le principe du péché*. Nous sommes *sanctifiés «pour l'obéissance»*, aussi bien que «pour l'aspersion du sang de Jésus Christ». Ainsi l'idée que tous ont *un droit* de parler dans l'Eglise, ne devrait jamais entrer dans l'esprit d'un chrétien. Elle n'a aucune place dans le plan du christianisme qui commence son existence morale en abattant, comme étant mauvaise, la volonté de l'homme.

L'Esprit Saint a le droit, qu'il exerce souverainement, de distribuer «à chacun en particulier comme il *lui plaît*». De là la responsabilité pour tous d'être soumis au dessein de l'Esprit Saint. Car «à chacun est donnée *la manifestation* de l'Esprit (ce sont les dons — ils ne sont pas l'Esprit lui-même) en vue de l'utilité. Il y a, dans la manifestation de l'Esprit, un dessein, vers l'accomplissement duquel la puissance de l'Esprit Saint doit diriger l'emploi des dons pour le bien de tous, comme le montre clairement la portion de l'épître aux Corinthiens dont nous nous occupons.

Les dons *aux hommes* ou *dans l'homme* (la seconde expression a rapport à Christ le donateur, la première à ceux à qui Christ les donne) ne sont pas l'Esprit Saint, bien qu'ils soient par l'Esprit Saint, et c'est pourquoi ils sont guidés par la pensée de Christ, pour l'accomplissement de laquelle ils sont donnés. Ainsi exercer le don des langues, ou s'en servir lorsqu'il n'y avait personne à qui il pût s'appliquer, est taxé par l'apôtre comme une folie d'enfant, car les dons étaient conférés pour être profitables; ils sont donnés «en vue de l'utilité». Le don de prophète était le plus élevé et le plus désirable, mais les esprits des prophètes étaient assujettis aux prophètes. Ne pas voir cela, et confondre les dons de l'Esprit dans l'homme avec le Saint Esprit lui-même, a causé une grande confusion, déplorable dans ses conséquences. On en est venu à penser que l'on ne pouvait mettre aucune restriction à leur exercice, ni les assujettir même à la règle apostolique, et, comme il arrive toujours lorsqu'on s'écarte de la Parole, on les a changés en licence de la chair et de la volonté de l'homme; l'on a même donné prise, aux pires séductions de l'ennemi.

L'Esprit Saint lui-même, demeurant dans l'individu, et spécialement aussi dans l'Eglise comme telle, guide, dirige et gouverne par la Parole, l'emploi des manifestations de sa puissance dans l'homme, comme il le fait en toute autre chose, je le répète, par la Parole. Il en est comme de la marche de celui qui *est conduit par l'Esprit*; elle est gouvernée et guidée par la Parole, la puissance du même Esprit dirigeant et appliquant la Parole. C'est là ce qui maintient la *responsabilité*, quelle que soit la puissance communiquée, et par là même, l'unité, par l'Esprit Saint, dans tout le corps. Sans cette direction, la puissance étant donnée, son exercice dépendrait de la volonté de l'homme, ou bien elle ne serait pas du tout dans l'homme.

Ce principe s'est montré vrai dans l'exemple le plus élevé que nous ayons, là où ne pouvait exister ni erreur, ni défaut. Lorsque le Fils de Dieu, selon la grâce infinie et les conseils de la sagesse divine, est devenu un homme, ce n'a pas été pour détruire la responsabilité, mais pour accomplir pleinement tout ce qu'elle exigeait, et cela dans la perfection la plus absolue, car «il s'est rendu obéissant». Même lorsqu'il opérait des miracles, il ne s'est point départi de cette obéissance. Il n'aurait pas voulu changer des pierres en pain, sans la volonté de Dieu, son Père. Employer son pouvoir pour ce que l'on aurait appelé un exercice innocent (ou même légitime) de sa volonté, voilà à quoi Satan cherchait à le pousser. Mais Jésus était parfait, et l'ennemi fut confondu. Il était satisfait de faire la volonté de Dieu. Il gardait ses commandements et demeurait dans son amour. Et si lui, une Personne divine, pouvait montrer par son obéissance qu'il aimait le Père, et que, dans ses souffrances, il y avait une raison pour que le Père l'aimât (Jean 10: 17), il ajoute néanmoins, et c'est ce qui constitue sa perfection: «Et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais». Et ainsi il termina sa carrière bénie et parfaite, en prononçant ces paroles de vérité adressées à son Père: «Je t'ai glorifié sur la terre; j'ai achevé, l'oeuvre que tu m'avais donnée à faire». Jésus, précieux Sauveur! tu es digne d'être glorifié en toutes choses, Toi, notre Seigneur!

* * *

Mais il y a maintenant cette différence, que Jésus, ayant pris la place de puissance, car «toute autorité lui a été donnée dans le ciel et sur la terre», sa position n'est plus la manifestation de l'obéissance parfaite dans un état d'humiliation volontaire, mais celle de l'élévation et de la puissance. Mais bien que cela ait changé la position du Seigneur, et par suite celle de ses disciples, comme vases de cette puissance par le témoignage de l'Esprit de Dieu en eux, le principe de leur responsabilité n'a été touché en rien, bien que par là sa sphère se soit élargie. L'accroissement de *puissance* n'a pas non plus laissé place, au moindre degré, au principe de la volonté humaine. Elle a seulement introduit le principe de la responsabilité dans l'exercice de la puissance qui a été confiée, quelle qu'elle soit, et qui se rattache à la seigneurie de Christ, dont on est constitué serviteur par le don que l'on a reçu, afin de le faire valoir pour sa gloire, soit dans le monde en témoignage de l'amour divin, soit en édification pour l'Eglise. Et la Parole règle l'exercice de ce don, comme elle règle toute autre chose.

«Ne pas éteindre l'Esprit», «ne pas mépriser les prophéties», lors même qu'il plairait à Dieu de se servir du plus humble et du plus simple dans l'Eglise quant aux circonstances extérieures, forme une partie de notre responsabilité vis-à-vis du Chef de l'Eglise.

Le titre et le droit d'exercice des dons sont de Dieu: les dons sont démontrés comme étant divins, bons par conséquent. Quant à la responsabilité, elle est de l'homme, et le don n'est que l'occasion d'agir sous cette responsabilité, le Seigneur étant Celui sous l'autorité duquel le don est exercé; et cette responsabilité le rend nécessairement indépendant des hommes, car personne ne peut servir deux maîtres. De plus, le don est exercé dans l'Eglise selon la pensée de Christ, de laquelle l'Esprit est la *puissance* dans l'Eglise, et selon la Parole écrite comme guide et règle. A ce dernier égard, les Ecritures tiennent une place qui, à certains égards, était occupée par les apôtres, c'est-à-dire celle de révéler la pensée de Christ. Elles n'ont pas en elles-mêmes la puissance, mais elles renferment la sagesse de Dieu, et dans le Nouveau Testament, la pensée de Christ. Il faut bien distinguer ce but de la révélation. Nous parlerons plus loin d'autres points qui concernent la charge apostolique.

Quelques autres points sont à considérer dans le chapitre 12 de la première épître aux Corinthiens.

L'apôtre a parlé de l'Esprit, du Seigneur, et de Dieu. Les deux premières expressions font connaître la puissance pour le service et la relation dans laquelle il s'accomplit. La dernière nous fait comprendre que c'est en même temps véritablement la puissance et l'opération de Dieu. Et enfin l'apôtre, en se servant des mêmes termes, attribue la puissance et l'opération à l'Esprit, afin que la divinité de l'Esprit soit reconnue, bien qu'il prenne en un certain sens la place de service, comme agissant dans l'instrument subordonné à la seigneurie de Christ.

Ayant éclairci ce point, l'apôtre prend le sujet dans son rapport avec l'unité du corps. Et ici Christ, ou du moins le corps de Christ identifié avec lui-même (1 Corinthiens 12: 11), devient le sujet des opérations divines. En premier lieu, nous avons plutôt le fruit ou le résultat de ces opérations, car «nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps — ainsi est le Christ». Christ et le corps sont identifiés, et il est parlé de tout l'ensemble comme de l'objet du conseil divin; seulement Christ est la Tête, et nous sommes les membres dépendants les uns des autres. Mais la sphère tout entière est envisagée comme la scène où se déploient les opérations. Nous n'avons pas ici simplement l'Esprit Saint rendant le témoignage qui convainc le monde, ou qui atteint les individus pour produire en eux la conviction de péché, et qui rassemble l'Eglise; mais nous lisons que «maintenant, Dieu a placé les membres — chacun d'eux — dans le corps, comme il l'a voulu». «Dieu a composé le corps... et Dieu a placé les uns dans l'assemblée — d'abord les apôtres, en second lieu les prophètes, etc.». Les croyants, étaient «le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier».

Nous voyons ainsi les opérations de l'Esprit de Dieu formellement établies dans l'unité du corps, dans les divers dons des différents membres, dont l'Esprit lui-même forme l'unité et est la puissance. Toutefois c'est en étant subordonné à la seigneurie de Christ, et par conséquent dirigeant l'Eglise selon sa pensée, soit pour l'édification de l'Eglise en amour, soit pour le témoignage à rendre dans le monde, Dieu plaçant les membres dans le corps comme il lui plaît.

Ensuite, après avoir montré l'excellence supérieure de l'amour par-dessus tous les dons (chapitre 13), l'apôtre parle du contrôle de l'Esprit, communiquant la pensée de Christ, sur l'exercice des dons ainsi confiés aux individus. L'amour était Dieu, et rendait témoignage de Dieu; il était le lien de la perfection, la bénédiction essentielle. Les dons étaient le témoignage de la puissance, dominant le mal, il est vrai, mais exercés au milieu du mal, et par conséquent devant cesser un jour et être abolis. Leur emploi *dans un but d'amour* devenait ainsi la vraie pierre de touche de la grâce et de la pensée de Christ; autrement, ce n'était que l'étalage de soi-même. L'édification de l'Eglise devait être la règle de l'exercice de tous les dons, et non le droit de l'individu, car tous devaient suivre la pensée de Christ.

Cela donne lieu à établir une distinction entre les dons; entre ceux qui étaient propres à agir sur le monde, et ceux qui avaient pour objet l'utilité et le bénéfice de l'Eglise. Ainsi les «langues» étaient un signe pour les incrédules, et non pour l'Eglise; il fallait en user en conséquence. Quelqu'un qui possédait ce don ne devait pas l'exercer, à moins qu'il n'y eût un interprète, car sans cela l'Eglise n'aurait pas été édifiée, comme ç'aurait été le cas, s'il y avait un interprète. Ainsi les «signes» ou «miracles» confirmaient la Parole.

Le don des langues était spécial et évangélique d'une manière caractéristique. Il s'élevait au-dessus des conséquences du péché de l'homme et du jugement exécuté en Babel, et mettait de côté avec évidence la limite qui bornait au peuple juif le témoignage de Dieu. Il constituait envers ceux de dehors ce ministère actif, qui caractérise essentiellement le christianisme. Ce don, conféré aux Juifs et aux gentils, devenait la preuve manifeste que l'Esprit Saint était envoyé d'en haut, comme on le voit dans le cas des cent vingt disciples et de Corneille; l'Esprit Saint était le témoin de la grâce envers eux, ainsi que de la gloire et de la suprématie de Christ. Des miracles avaient été opérés autrefois parmi les Juifs, lorsqu'au commencement leur système national fut établi; il y en eut même parmi ceux qui avaient abandonné l'alliance. Dans le royaume de Juda, les prophètes rappelaient à la loi, et quant à leurs prophéties, ils les laissaient, ou se vérifiaient par elles-mêmes, ou être reconnues par la foi. Leurs sommations de retourner à la loi ne demandaient pas à être confirmées par des miracles, puisque l'obligation d'y obéir était reconnue. Mais le don des langues convenait proprement à la dispensation chrétienne comme agissant sur le monde. Il était une manifestation caractéristique de l'Esprit Saint envoyé pour agir dans un monde qui en avait besoin.

Les dons de langues, miracles, guérisons, pouvaient donc être exercés par ceux qui les possédaient dans l'Eglise, mais ils l'étaient comme témoignage de la bonté de Christ, le Seigneur, envers le monde, et non envers l'Eglise jouissant déjà d'une vie céleste par la puissance profondément vivifiante de cette bonté. Tel était le caractère général de ces dons. La bénédiction propre et spéciale de l'Eglise était l'édification: «Que tout se fasse pour l'édification», ou comme cela est exprimé dans l'épître aux Ephésiens: «Pour l'édification de lui-même (le corps) en amour».

Telle me paraît être la vraie distinction entre les dons: les signes pour le monde, et l'édification pour l'Eglise, et non la distinction que l'on fait ordinairement entre les dons

miraculeux et non miraculeux, comme si Dieu ne communiquait pas maintenant à l'Eglise des dons positifs, et comme si *miraculeux* était synonyme de *surnaturel*; comme si l'Esprit Saint avait cessé d'agir, et qu'ainsi l'énergie humaine fût le seul agent dans l'Eglise. Si par dons miraculeux, on entend ceux qui étaient des signes pour le monde, je n'y ferai point d'objection, pourvu que l'on ne mette pas de côté la puissance directe et le don de l'Esprit Saint en ceux qui ne sont pas des signes, mais qui servent à l'édification; autrement on porterait un grand déshonneur à l'Esprit Saint.

Il y a donc une distinction à faire dans les dons; quelques-uns sont pour signes, et les autres pour l'édification. Les premiers sont destinés à agir sur les sens et l'esprit de ceux du dehors, les derniers sur la conscience et l'intelligence spirituelle, et par conséquent, l'exercice de ceux-ci est l'objet du jugement intelligent des saints pour savoir s'il doit être accepté. Cette remarque est importante. L'Esprit de Dieu agissant en nous et produisant le sentiment de la responsabilité, est toujours supérieur à toute manifestation de puissance et à tout don — même réels; en effet, par là, l'autorité de Dieu est reconnue et nous gouverne. L'usage vrai d'un don dans l'Eglise vient appuyer cela; toutes les fois qu'il s'en écarte, l'emploi du don est faux en principe. Il faut éprouver «ceux qui se disent apôtres et ne le sont pas»; et il est dit: «Que les autres jugent»; et «celui qui est spirituel discerne toutes choses». La propre volonté, qui ne veut pas accepter qu'un don augmente la responsabilité, ou qui voudrait employer le don pour s'exalter elle-même, au lieu de sentir d'autant plus la responsabilité, n'est autre chose que la chair poussée par Satan à une indépendance sans frein. Le seul remède à cela est la grâce et la puissance et la présence de l'Esprit Saint, condamnant et mortifiant la chair dans les deux cas. Le manque de ce jugement de la chair et de cette mortification est reconnu, par l'apôtre, comme possible, et même comme une chose à venir: «Il y aura un temps où ils ne supporteront pas le sain enseignement; mais, ayant des oreilles qui leur démangent, ils s'amasseront des docteurs selon leurs propres convoitises».

Je ferai encore remarquer, dans le chapitre 12 de 1 Corinthiens, un autre enseignement que l'Esprit Saint nous y donne. C'est que, bien qu'il distribue à chacun en particulier comme il lui plaît, et emploie chacun comme il veut, de sorte que toute liberté doit être maintenue pour ses opérations, il y a cependant des dons permanents qui constituent les uns docteurs, les autres prophètes, etc. Toutefois l'exercice de ces dons reste toujours dans une constante dépendance de l'action du Saint Esprit lui-même. Enfin ces directions à l'égard des langues et des interprétations, du nombre des prophètes qui parlent et de la manière dont ils ont à parler, de l'obligation pour les femmes de se taire dans l'assemblée, montrent le contrôle distinct de l'Esprit Saint lui-même (selon son ordre exprimé dans la Parole) sur l'exercice de tous les dons confiés aux saints *dans l'Eglise*, où il habite d'une manière permanente, et où il guide pour l'édification de tous. La liberté et la dépendance pour être guidé caractérisent le christianisme, et sont des traits distinctifs, de la puissance qui opère *le vouloir et le faire*, et de la sagesse *de Dieu envers nous*.

Le témoignage de l'Esprit au monde, et l'édification de l'Eglise, impliquent aussi un autre principe, outre les signes opérés par l'Eglise devant le monde — principe de service un peu

modifié dans le cas de l'apôtre Paul — c'est que l'opération de l'Esprit, par le moyen d'un don, bien que ce soit en lui et par lui, précède la formation de l'Eglise.

Il est évident que le don pour l'évangélisation, bien qu'il fût dans un membre de l'Eglise, était nécessairement antécédent dans son caractère même à l'existence de l'Eglise, car c'est par son moyen que l'Eglise a été rassemblée.

Les apôtres, à Jérusalem, nous présentent l'application de ce principe sous sa forme la plus élevée, comme nous l'avons vu. Et bien que l'évangéliste sorte du milieu de l'Eglise et soit aidé par elle, c'est un don qui ne s'exerce pas envers elle, qui ne s'adresse pas à sa conscience, et qui, par conséquent, ne tombe pas sous sa compétence.

Ce don doit être exercé par le fait qu'on le possède, et la preuve s'en trouve dans les fruits qu'il porte, et qui se montrent par l'action opérée par l'Esprit de Dieu, sur la conscience des inconvertis pour les juger et non pour être jugés par eux, et pour leur apporter la vérité et la grâce de Jésus.

D'autres dons, comme celui de prophétie, peuvent bien parler à la conscience, mais ils s'exercent *dans l'Eglise*, et l'Eglise, ayant une conscience enseignée par l'Esprit, est tenue de juger; il se peut que ce soit par d'autres prophètes, mais elle est tenue de le faire. L'évangéliste, au contraire, est pour le monde, et là il y a, de la part de l'Eglise, incompetence pour juger. Toutefois il peut recevoir de ses frères, comme de la part du Seigneur, de saints conseils et d'utiles avis. Comme aidant en grâce et temporellement, l'Eglise, ou plutôt chacun de ceux qui la composent, fût-ce une simple femme, est tenu de n'avoir aucune communion avec toute doctrine qui ne serait pas selon la Parole, et l'Eglise, à cet égard, doit exercer toute la vigilance possible, afin de ne point participer au péché. Ce principe s'applique à toute mauvaise oeuvre; mais l'exercice du don d'évangéliste dans sa nature, bien qu'il découle du dedans de l'Eglise, a son action *au dehors*, et ne s'adressant pas à la conscience de l'Eglise, il n'est pas jugé par elle, tandis qu'elle est responsable devant Dieu, de ce qui lui est adressé. L'évangéliste est responsable envers Dieu pour l'exercice de son don envers ceux de dehors, et est *manifesté dans leurs consciences* devant Dieu.

Nous voyons cela sous sa forme la plus élevée le jour de la Pentecôte. Les apôtres de Jésus, établis par Lui, confirmés dans leur charge devant le monde par l'Esprit Saint venu en puissance, s'adressent à lui comme tels avec autorité. Ils forment ainsi l'Eglise, et, dans un sens subordonné, en deviennent les chefs pour guider, gouverner et diriger ceux qui étaient rassemblés. C'est ce qui, par la suite, donna son caractère à la charge apostolique.

L'évangéliste devient ainsi, dans un certain sens, indépendant de l'Eglise, bien que, comme *homme*, il ne le soit jamais; et quoique le ministère d'évangélisation soit dans l'Eglise, cependant l'Eglise n'est, à proprement parler, ni missionnaire, ni directrice de missions. Elle est «une ville située sur une montagne», formée par des missionnaires envoyés de la part de Dieu.

Le sentiment de ce qu'est la position de l'évangéliste est, je le crois, très salutaire à l'Eglise; elle est ainsi gardée à sa place, et préservée du danger d'assumer celle de Dieu comme

si c'était à elle à envoyer. Elle est rassemblée par les serviteurs de Dieu, et n'envoie pas. C'est Dieu qui le fait, bien que ceux qu'il envoie dans son amour, sortent du sein de l'Eglise. On le voit clairement dans le cas des premiers apôtres: «Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie», leur dit le Seigneur.

Mais cela était vrai de tous les serviteurs portant ce caractère, bien qu'inférieurs en rang aux apôtres, et même de tous les membres du corps lorsqu'ils avaient ce caractère de «dispersés» et non de «rassemblés», comme «*allant*», et non comme «*envoyant*». C'est ainsi qu'il est dit: «Ceux donc qui avaient été *dispersés, allaient* çà et là, annonçant la parole» (Actes des Apôtres 8: 4). Et même, avant cela, Etienne, duquel nous pouvons dire qu'ayant bien servi, il avait acquis «un bon degré pour lui et une grande hardiesse dans la foi qui est dans le Christ Jésus» (1 Timothée 3: 13), Etienne, dis-je, rempli de l'Esprit Saint, était puissant dans la parole. De même Philippe fut béni à Samarie, ce que les apôtres ayant appris, ils envoyèrent Pierre et Jean pour confirmer l'oeuvre; mais l'oeuvre était faite avant qu'ils en eussent entendu parler.

Tel est donc le caractère attaché, dans la Parole, à l'évangélisation. L'affaiblir aura pour effet l'affaiblissement de l'énergie individuelle et de l'Eglise; car Dieu restera indépendant de l'homme, bien que celui-ci ne puisse l'être de Dieu, ni, en amour, de son prochain.

J'ai dit que, dans le cas de Paul, la chose a été un peu modifiée, quoique clairement maintenue en principe. Mais Paul sortit pour évangéliser, «comme un avorton», comme quelqu'un né hors de terme, en un certain sens, après que le corps avait été formé. Il reconnaît le fait, non en ce qu'il est envoyé par l'Eglise, mais en ce qu'il en part et qu'il revient ensuite là d'où il avait été recommandé à la grâce de Dieu.

Il a le plus grand soin d'affirmer l'indépendance positive de sa mission. Elle n'était ni «de la part des hommes, ni par l'homme». Aussitôt que Christ a été révélé en lui afin qu'il l'annonce parmi les gentils, il ne prend conseil ni de la chair, ni du sang, mais sur-le-champ il prêche Jésus dans les synagogues. Ainsi le caractère de ce ministère d'évangéliste est pleinement maintenu.

Après un certain laps de temps, Paul vient de Tarse à Antioche, amené là par Barnabas, où, pendant une année, ils s'assemblent avec la congrégation chrétienne, et enseignent une grande foule. Alors certains prophètes et docteurs étant là, tandis qu'ils jeûnaient et priaient, «l'Esprit Saint dit: Mettez-moi à part Barnabas et Saul, pour l'oeuvre à laquelle je les ai appelés». Ainsi directement envoyés par l'Esprit Saint, ils partent en obéissant à lui et non à l'Eglise. Ils sortent de son sein, ils sont recommandés par elle à la grâce de Dieu pour l'oeuvre à laquelle il les avait appelés, puis reviennent au milieu d'elle. Ils ne lui envoient, dans l'intervalle de leur absence, aucun rapport comme étant responsables envers elle; cela eût été déroger à la vraie charge apostolique, mais ils communiquent à tous, pour leur joie, ce que Dieu avait opéré par leur moyen. Ainsi, quoique ce ne fût pas un don exercé par un service dans l'Eglise, son union avec elle était maintenue, et par là il y avait consolation pour tous. L'apôtre, envoyé ainsi par l'autorité de l'Esprit Saint du milieu de ceux qu'il avait rassemblés, devint l'apôtre des gentils.

Je me suis étendu sur l'évangélisation, parce que si le don d'évangéliste n'était pas un signe pour le monde, mais un ministère découlant de l'Eglise, il s'exerçait envers le monde, et avait une place spéciale parmi les dons octroyés soit pour le monde, soit pour l'Eglise. C'était, si je puis dire ainsi, un don *moral*, c'est-à-dire agissant sur la conscience, non sur celle de l'Eglise, mais sur celle de l'homme naturel. Il n'est pas mentionné parmi les dons que Dieu a placés dans l'Eglise (1 Corinthiens 12: 28), mais se trouve parmi ceux que Christ, monté en haut, a donnés aux hommes, pour l'utilité, pour l'oeuvre du service et l'édification du corps de Christ, comme l'ont été aussi les pasteurs et docteurs (Ephésiens 4: 7-12).

Le fait qu'il n'est pas question du don d'évangéliste dans l'épître aux Corinthiens, mais bien dans celle aux Ephésiens, tient à ce que cette dernière a pour objet spécial l'amour de Christ envers le corps et la bénédiction de celui-ci dans son union avec Lui, et par conséquent a pour objet l'unité. L'ayant complètement rachetée, et l'Eglise qui est son corps, étant sa plénitude, à lui qui remplit toutes choses, il lui fournit d'en haut les dons nécessaires à son avancement en grâce, à sa sécurité, pour qu'elle ne soit pas séduite et égarée, et à son édification afin qu'elle croisse jusqu'à lui. L'Eglise n'y est pas envisagée comme manifestant Christ au monde, mais dans ce qu'elle est devant lui et pour lui, bien qu'en cela même, par le moyen de ceux qui ont le don d'annoncer l'évangile de son amour, elle soit sa compagne pour proclamer sa grâce.

Telle est sur ce point la différence entre l'épître aux Ephésiens et celle aux Corinthiens. Dans celle-ci, l'Esprit est considéré comme présent dans le corps et y opérant selon la puissance de *Dieu*: «*Dieu* a placé dans l'Eglise, etc.». Il est là comme témoin de la seigneurie de Christ et comme lui étant subordonné, et, par conséquent, comprenant dans son opération ce par quoi le témoignage à cette seigneurie est rendu dans le monde. Il s'ensuit que le don, dans son exercice, dépend à plusieurs égards de la capacité de l'Eglise, capacité qui résulte de son état moral, pour rendre ce témoignage, ou qu'il dépend de la sagesse de Dieu en se servant ainsi du don.

Dans l'épître aux Ephésiens, il n'est pas fait allusion à l'état de l'Eglise. L'administration intérieure n'est pas le sujet qui y est traité, mais c'est l'amour de Christ pour son propre corps, l'Eglise, son épouse, celle qu'il chérit et nourrit comme sa propre chair, qu'il chérit et nourrit pour lui-même. C'est pourquoi nous y voyons Christ, monté en haut et remplissant toutes choses, donner des dons à l'Eglise qu'il a aimée. Il n'est pas dit dans cette épître que l'Esprit opère en puissance comme il lui plaît, mais il est dit: «A chacun la grâce est donnée selon la mesure du don de Christ»; bien qu'il soit question de la même unité, mais ici plutôt comme bénédiction que comme position de membres dans le corps. Il ne s'agit donc pas du témoignage rendu à la puissance de Dieu qui s'élève au-dessus de la chair et de la ruine de l'homme, et rendu à la seigneurie de Christ; mais de l'amour de Christ et du service de cet amour, ainsi que des conseils de Dieu à l'égard de la place qu'il a donnée à l'Eglise avec Christ. C'est pourquoi nous avons là un caractère plus permanent, car l'amour de Christ pour l'Eglise est immuable, et ne dépend pas de l'état moral de l'instrument qui manifeste la puissance, mais du besoin que l'Eglise a de cet amour tendre et plein de grâce, sur lequel nous pouvons

compter (*). Je ne dis pas que nos fautes ne puissent empêcher la manifestation de l'amour par le simple et heureux sentiment de la faveur du Seigneur. Assurément cela peut être; mais son amour à lui est toujours en exercice.

(*) C'est pour cette raison que la puissance extraordinaire des apôtres et des prophètes n'a pas continué. Ils étaient quant à cette puissance le fondement. La Parole donnée par leur moyen demeure.

On dira peut-être que le mauvais état de l'Eglise à Corinthe montre que le ministère des dons ne dépend *en rien de cet état*; car bien qu'il y eût tant de mal chez eux, «ils ne manquaient d'aucun don».

Cela montre, il est vrai, que notre Dieu, qui est patient, ne retire pas l'honneur conféré par sa bonté dès qu'il y a manquement, mais le principe attaqué dans l'objection n'en demeure pas moins vrai. L'Eglise qui conservait encore son unité, bien qu'ayant manqué dans la pratique, est reprise par l'apôtre sur tous les points où elle avait manqué. Cela fait voir l'importance de l'énergie apostolique qui la soutenait encore, et montre que sa sauvegarde n'était pas simplement sa position première, mais que tandis qu'elle la gardait, bien que tombant dans le mal, elle pouvait être restaurée par cette énergie et marcher dans l'ordre. Il ne serait pas permis à Satan, après tout, d'avoir le dessus. Mais c'était bien la preuve que, dans cette épître aux Corinthiens, ce qui était en question était l'état et l'administration de l'Eglise, et non le tendre amour dont le cœur de Christ est ému pour elle, se montrant dans les soins qu'il prend d'elle, son Epouse. L'Eglise, à Corinthe, est vue comme le témoin responsable de la gloire de Christ, et non comme la plénitude de Celui qui remplit tout en tous. Dans l'épître aux Ephésiens, c'est le précieux et saint privilège de la grâce, et non la condition même de l'Eglise, qui est présenté comme le fondement et la scène de la manifestation de Christ envers le monde. C'est ce que Christ est à l'égard de l'Eglise, et non ce que l'Eglise est pour Christ, ni ce que Dieu a placé dans son Chef et dans le corps, pour le monde qui l'entoure. Aussi y est-il dit: «Jusqu'à ce que *nous parvenions tous* à l'unité de la foi, etc.». C'est pourquoi, parlant du soin personnel et spécial de Christ envers l'Eglise et de son amour pour elle, l'apôtre ne mentionne pas «le Consolateur que le Père enverra en mon nom», ni «que je vous enverrai de la part du Père», ni même les membres que Dieu a mis dans le corps comme subordonnés à la seigneurie de Christ; mais il présente les dons que Christ, étant monté en haut, a donné, après avoir emmené «captive la captivité». Celui qui remplit toutes choses les a donnés comme gages de l'intimité de son amour. «Afin», est-il dit, «qu'il remplit toutes choses», «et il a donné les uns comme apôtres, etc.».

Telle est donc la portion qu'a l'Eglise dans l'amour et les tendres soins de Christ pour elle, au milieu du déploiement de ce qu'il est comme remplissant toutes choses; c'est là ce qui lui appartient à elle, son corps, le lieu de la manifestation de la suprême grâce. C'est ce qui est donné à l'Eglise, non pour manifester au monde la seigneurie de Christ, mais c'est le lien qui unit et associe l'Eglise à lui, pour l'élever dans les lieux célestes et la former en esprit jusqu'à toute la plénitude du Christ, la préservant d'être ballottée et emportée dans toutes sortes de doctrines étrangères, et agissant par le moyen du ministère pour la faire croître dans son

caractère céleste et vers la plénitude du Christ. Tel est le caractère des dons dans l'épître aux Ephésiens. Ils sont le lien d'association avec la plénitude céleste de Christ.

L'Eglise est «la plénitude de celui qui remplit tout en tous». Mais Lui est aussi Chef sur toutes choses à l'Eglise qui est son corps. L'Oint de Dieu occupe cette place, afin que, selon cette onction, par une communion immédiate et par les dons qu'il lui fait, il puisse, au moyen de l'exercice de ces dons, associer à toute sa plénitude l'Eglise comme étant son corps.

Il ne s'agit pas ici simplement du fait qu'il est Chef sur toutes choses à l'Eglise, mais de l'introduction dans l'intelligence de la plénitude selon laquelle il remplit toutes choses, comme étant descendu dans la mort et étant ensuite monté en haut, afin de remplir toutes choses. Par la communication des dons du Christ, de l'Oint, le corps est amené et introduit d'une manière intelligente et spirituelle, dans cette plénitude et y est associé réellement, bien que d'une manière subordonnée. Telle est la portion de l'Eglise; c'est un degré plus élevé et plus intime que le témoignage à rendre à la seigneurie de Christ, ou même que d'être participant de ce témoignage, bien que ce soit dans cette sphère que l'on jouisse de cette position. Car en fait la plénitude en Christ implique la divinité, bien que la communion avec la plénitude soit communiquée par le moyen de l'homme-Oint, ou, du moins, par le ministère des dons.

Il «remplit tout en tous», et l'Eglise est «sa plénitude»; mais cela est dit de Celui que Dieu — le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ — a ressuscité d'entre les morts, et être sa plénitude, cela est précisément la relation de l'Eglise avec Christ comme homme ressuscité. Il est dans le Père, et par conséquent divin, nécessairement et essentiellement; nous sommes en lui, et lui est en nous. «En lui, toute la plénitude s'est plu à habiter», et plus loin, comme fait, l'apôtre dit: «En lui habite toute la plénitude de la déité corporellement»; et nous sommes «accomplis (ou remplis) en lui».

Mais le passage qui précède immédiatement dans les Ephésiens celui qui nous a occupés relativement aux dons (chapitre 4), je veux dire la fin du chapitre 3, traite le sujet plus directement en rapport avec la puissance en nous. Cela vient de ce que l'épître aux Colossiens présente davantage la plénitude du Chef pour l'Eglise, tandis que l'épître aux Ephésiens nous parle de l'Eglise comme étant la plénitude de Celui qui remplit tout en tous, c'est-à-dire comme étant le complément, le corps de Celui qui est Chef sur toutes choses, et remplit toutes choses. Au chapitre 3, verset 16 et suivants, il est écrit: «Qu'il vous donne d'être fortifiés en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur... afin que vous soyez capables de comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur, — et de connaître l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance; afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu». Ainsi l'Esprit Saint devient en nous la puissance et la force de cette plénitude. Le chapitre second, après avoir établi que Juifs et gentils avaient par Jésus «accès auprès du Père par un seul Esprit», avait introduit la vérité additionnelle qu'ils étaient «édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit». Ce point, ayant été pleinement développé dans la parenthèse du chapitre 3, l'apôtre reprend, au chapitre 4, le sujet de la fin du chapitre 2, et en même temps celui de l'unité mentionnée dans le chapitre 1.

Nous sommes «fortifiés en puissance par son Esprit... de sorte que Christ habite dans nos cœurs», et qu'ainsi nous soyons «enracinés et fondés dans l'amour», afin que nous soyons «capables de comprendre *avec tous les saints*» la plénitude de bénédiction et de gloire qui se trouve dans le conseil divin, et que nous connaissions l'amour incompréhensible de Christ, de sorte que nous soyons remplis de cette plénitude. Nous la trouvons donc *en Christ*, et elle est connue par l'Esprit Saint demeurant en nous. Ainsi la plénitude de Dieu *est connue en Christ*, car c'est en lui que nous y sommes introduits, et cela par une puissance qui opère en nous, afin que nous entrions dans ce à quoi nous avons été amenés. «Or à celui qui peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons ou pensons, selon la puissance qui opère en nous, à lui soit gloire dans l'Eglise», c'est ainsi que conclut l'apôtre. Or cette précieuse plénitude — dont l'unité de l'Eglise unie à Christ est le centre et la scène où elle se développe, en même temps qu'elle s'étend à toute la sphère où se déploie la gloire universelle de Dieu — cette plénitude, dans l'amour de Christ, le Chef, pour l'Eglise, son corps, lui est communiquée pour l'accroissement du corps par le moyen des dons de Christ. Ils sont les ministères de Christ, la Tête, dans le corps. Ils sont *ses dons*, pour l'édification de *son corps*, afin que nous croissions dans la plénitude de *Christ*, de laquelle nous venons de voir le caractère.

Cela nous fait connaître le caractère des dons. Ici il n'est pas fait mention de l'Esprit d'une manière positive, bien que sans doute il soit l'agent de la puissance (*), mais les dons sont donnés par Christ, qui remplit toutes choses, afin d'introduire dans sa plénitude l'Eglise, dans laquelle l'Esprit Saint demeure — sa plénitude étant celle de Dieu, puisqu'en lui toute la plénitude habite, qu'il remplit tout en tous, et que l'Eglise est sa plénitude (**).

(*) Voyez chapitres 2: 22; 3: 16. Mais le chapitre 3 nous a montré l'Eglise amenée en union avec la plénitude divine, nous étant en Christ et Christ demeurant en nous, et c'est pourquoi le sujet est poursuivi ici en présentant Christ administrant par le moyen des dons et dans la puissance de cette plénitude, pour introduire l'Eglise dans la joie, la sécurité et la communion de la plénitude.

(**) Ephésiens 1 nous fait voir spécialement les saints placés devant Dieu; le chapitre 3 présente Christ demeurant en eux, afin qu'ils réalisent sa plénitude.

En résumé, nous avons dans ce chapitre 4, Christ donnant, selon sa plénitude bénie et dans son amour, aux membres de son corps, des dons afin qu'ils croissent «en toutes choses jusqu'à lui qui est le Chef», «jusqu'à ce que nous parvenions tous à la mesure de la plénitude de Christ». Il ne s'agit donc pas de la manifestation de sa seigneurie au monde, de l'Esprit agissant en vue de cette manifestation, distribuant divinement comme il lui plaît, et de Dieu opérant tout en tous; mais c'est Christ donnant à l'Eglise des dons, pour servir sur le terrain de l'union de l'Eglise avec lui, et la faire entrer dans la communion de sa plénitude.

Je m'arrêterai un moment sur le caractère des dons mentionnés ici. Nous verrons qu'ils sont en rapport avec le caractère spécial de choses données à l'Eglise, et non pour être un témoignage rendu par l'Eglise au monde.

Ayant insisté auprès des saints afin qu'ils marchassent individuellement dans cette humilité que devait produire le sentiment de l'excellence de leur appel — appel qui avait son existence dans l'unité de l'Esprit gardée dans le lien de la paix — l'apôtre continue en déclarant

quels sont les dons (et si ce sont des *dons*, il n'y a rien dont l'homme puisse se glorifier) que Christ a donnés aux hommes après son exaltation. Ils viennent de la part de Celui qui est descendu d'abord dans les parties inférieures de la terre, mais qui maintenant est monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplît toutes choses. La captivité étant emmenée captive, c'est-à-dire les puissances des ténèbres qui tenaient l'Eglise captive, étant elles-mêmes emmenées en captivité, Christ pouvait librement faire entrer l'Eglise, ainsi délivrée, dans la communion de sa plénitude, et dans cet acte il manifestait comment il remplit toutes choses. En conséquence, en vue de ce dessein, il donne ces dons: les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs. C'est ce dont maintenant je désire parler.

Il faut remarquer que tous les dons qui devaient être des *signes* pour le monde sont entièrement omis: *tous* ceux qui avaient à faire avec la nature, et *tous* ceux même qui avaient à faire avec la chair dans l'Eglise. Ceux-là seulement sont mentionnés qui commençaient l'oeuvre et qui édifiaient l'Eglise. Ainsi il n'est pas question de miracles, de langues, de guérisons, d'aides et de gouvernements, mais d'apôtres et d'évangélistes, de prophètes, de pasteurs et de docteurs.

Quant aux apôtres, ce qui en a été dit nous conduira à saisir quelques distinctions à faire, dans cette charge. Primitivement ils ne font pas, à proprement parler, partie du corps; ils le rassemblent. La maison est bâtie sur eux. Ainsi les douze furent envoyés par Jésus comme lui-même l'avait été par le Père. Paul le fut directement par le Seigneur. Mais, sous un autre point de vue, ils avaient une place dans le corps, dans l'exercice continu de leurs fonctions. Sous le premier caractère, ils étaient seuls, sauf en un point particulier qu'ils possédaient en commun avec les prophètes, celui de révéler la pensée de Dieu. Mais comme ayant autorité par révélation d'être les régulateurs de l'Eglise, ils avaient une place spéciale et déterminée. Sous le rapport de la révélation de la pensée et de la volonté de Christ et de Dieu, les prophètes pouvaient leur être associés, mais ceux-ci n'avaient pas dans leur office une autorité déléguée du Seigneur comme envoyés. La sainte bonté de Dieu se voit évidemment dans cet arrangement.

Ainsi, tandis que l'Eglise était gouvernée et maintenue en ordre par l'autorité et sous la responsabilité d'un apôtre, cependant on devait dire: «édifiée sur le fondement des apôtres et prophètes». Comme révélant la pensée de Dieu et posant le fondement, leur oeuvre est complète et achevée. La parole de Dieu a été écrite par eux pour nous. Les fruits de leur autorité pour gouverner et ordonner ont été laissés à la responsabilité de l'homme, et comme dans toutes les autres dispensations, l'homme a manqué entièrement. Mais la révélation de la volonté de Dieu est complète. Elle subsiste pour nous afin que nous y référions par l'Esprit, selon la lumière de la Parole dans notre condition présente, et non par imitation mais par obéissance. C'est pourquoi la tradition disparaît, car tout au plus est-elle imitation, et non obéissance, distinction très importante à faire, comme on le trouvera bientôt si l'on met la chose à l'épreuve.

Mais en outre, il est clair pour moi que, dans un sens subordonné, les apôtres et prophètes avaient, à côté de cela, une autre place. Il est évident que les apôtres ne s'attendaient pas à ce qu'il y eût continuation de leurs fonctions, car Paul, annonçant le mal qui s'introduirait après son départ, recommande les saints à Dieu et à la parole de sa grâce, et Pierre dit qu'il prendra soin de les faire ressouvenir des choses qui leur avaient été enseignées (Actes des Apôtres 20: 32; 2 Pierre 1: 12). Et d'ailleurs, toute personne familière avec le Nouveau Testament verra que le caractère de la responsabilité de l'Eglise est fondé sur l'absence de tout soin direct d'une autorité apostolique. L'Eglise n'aurait pu s'en remettre, comme étant une autorité complète et absolue, à ceux qui avaient communiqué la volonté du Seigneur, et avant le départ desquels il avait commencé à agir en jugement, si d'autres hommes également autorisés à être des communicateurs de la pensée divine eussent dû être constamment présents dans l'Eglise, et avec la même autorité. Le fait que dans toute dispensation Dieu place l'homme sous la responsabilité de garder un dépôt qui lui est confié, c'est-à-dire tout le principe des voies de Dieu jusqu'à la fin aurait été entièrement mis de côté, les prétentions élevées par les apôtres eussent été convaincues de fausseté, et la Bible eût été rendue inutile, s'il y avait eu une continuelle succession de communications revêtues d'une égale autorité. Car le principe de la charge dont nous parlons maintenant est la révélation avec autorité de la volonté de Christ.

Nous voyons donc que, dans un sens, le ministère apostolique précède l'Eglise, celle-ci étant rassemblée par son moyen. Son caractère est ainsi de rassembler en révélant avec autorité la volonté de Christ, parce que le témoignage rendu à Christ dans la puissance de l'Esprit, par les apôtres eux-mêmes ou par d'autres, attire et vivifie les âmes. C'est sous ce rapport que les apôtres étaient des évangélistes, autre témoignage que leur don était de Dieu, témoignage aussi qu'il pouvait dans sa souveraineté communiquer à d'autres des parties importantes de ce don; mais le service apostolique trouvait aussi sa place dans l'Eglise, ce qui n'avait pas lieu pour le simple don d'évangéliste, puisque le service de l'apôtre était, dans l'Eglise, de gouverner et de mettre en ordre, selon la volonté révélée du Seigneur, ceux qui avaient été rassemblés.

* * *

Comme nous l'avons vu précédemment, un principe nouveau fut introduit par l'apostolat de Paul, et même avant, lors de la dispersion de l'église de Jérusalem. Ce principe est celui de *l'action individuelle* selon l'énergie de l'Esprit, l'action de chacun selon la mesure qui lui en est donnée, l'opération se trouvant par elle-même et par sa propre efficacité. C'est ainsi que Paul justifie son ministère: «Les signes d'un apôtre ont été opérés [par moi] au milieu de vous»; et il écrivait à Timothée: «Accomplis pleinement ton service», et encore: «Que personne ne te méprise». C'est pourquoi, bien que ne subsistant plus avec l'autorité de révéler la volonté de Dieu, ni avec la puissance dans l'assemblée, il me semble que, dans un sens subordonné, le don d'apôtre et de prophète n'a point passé. Barnabas était un apôtre; Andronique et Junias étaient distingués parmi les apôtres, et une église est louée pour avoir éprouvé des hommes qui se disaient apôtres, et qui ne l'étaient pas, et les avoir trouvés menteurs. Il est probable

que ces faux apôtres prétendaient à l'apostolat dans sa forme la plus élevée, mais l'église n'aurait pas été louée de les éprouver, s'il avait été question seulement de Paul et des douze. A la vérité, le mot apôtre, bien qu'il ait maintenant un sens déterminé, signifie proprement quelqu'un qui est envoyé, un missionnaire. C'est ainsi que, dans le texte original, où nous trouvons à propos d'Epaphrodite, ces mots «votre envoyé», l'expression employée est «votre apôtre». Epaphrodite, le messenger de l'église de Philippiques, est appelé son «apôtre».

Ce qui semble être le caractère distinctif de l'apôtre, c'est d'être envoyé directement par Christ, suscité pour agir sous sa propre responsabilité envers Christ. Ce n'était pas simplement un don exercé dans telle ou telle occasion sujette aux règles de l'Eglise, pour annoncer au dehors la bonne nouvelle aux pécheurs, mais c'était quelqu'un envoyé par Christ, agissant de sa part sous sa propre responsabilité envers lui, ayant une mission qui lui était donnée, et une sphère dans laquelle il devait l'accomplir. Dans ce sens, bien que l'autorité primitive pour la révélation de la volonté de Dieu, pour rassembler et régler l'ordre dans l'Eglise, se limite clairement dans l'Ecriture au ministère des apôtres, je ne vois pas que le service apostolique ne puisse encore subsister, et n'ait été exercé, sans que le nom y ait été attaché. Il y a eu des hommes suscités et envoyés de Dieu pour accomplir une mission spéciale, pour effectuer certains résultats dans l'Eglise, ou pour agir sur les pécheurs, n'apportant pas de nouvelles révélations, mais travaillant pour remplir leur mission avec une énergie spéciale, au delà des limites d'un simple don circonscrit dans son exercice dans l'Eglise, mais don spécial dans sa relation avec Christ. La fidélité dans l'accomplissement de leur mission, le mélange d'autres choses avec elle, ou les manquements à la suivre nettement dans des cas particuliers, ne me semblent pas affecter la question.

De la même manière, les prophètes, associés aux apôtres comme fondement, parce qu'ils révélaient la pensée de Dieu, peuvent, je pense, exister encore dans un sens subordonné. Ce n'est pas que personne puisse révéler de nouvelles vérités non contenues dans la Parole, car sans cela le fondement ne serait pas complètement posé, chose impossible à admettre; mais il peut y avoir des hommes qui, non seulement enseignent et expliquent la doctrine connue et profitable, qui exposent les vérités, et guident dans la vérité présente, mais qui, par une énergie spéciale de l'Esprit, peuvent développer et communiquer à l'Eglise, quand celle-ci l'ignore, la pensée de Christ renfermée dans la Parole; des hommes qui peuvent faire ressortir, dans la puissance du témoignage de l'Esprit Saint, des vérités auparavant cachées et les porter à la connaissance de l'Eglise, afin de les appliquer à celle-ci dans les circonstances actuelles où elle se trouve, et aussi à l'avenir du monde, en montrant les choses futures. Mais il faut se rappeler que ces choses sont toutes actuellement déposées dans l'Ecriture, seulement ils peuvent leur donner une application présente et en montrer la portée selon la pensée, l'intention et la puissance de Dieu. Ils sont ainsi *pratiquement* des prophètes — bien qu'il n'y ait pas de nouveaux faits révélés, et que tout se trouve déjà dans la Parole — et ils sont une bénédiction et un don positif de Christ à l'Eglise, adapté à la situation où elle se trouve et à ses besoins. Bien qu'ils s'attachent strictement à la Parole, sans leur ministère, l'Eglise n'aurait pas saisi la portée et la puissance de cette Parole.

Je regarde comme l'essence même de la sécurité de l'Eglise, cette référence constante à la Parole, en reconnaissant en même temps la présence de l'Esprit de Dieu, le Consolateur, et en demeurant dans sa dépendance. Je parle de la Parole écrite, comprenant maintenant pour nous le Nouveau Testament avec l'Ancien, cette Parole dont Paul disait: «Sachant que *dès l'enfance (*)* tu connais les saintes lettres, qui peuvent te rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus». Aucune tradition ne peut remplacer au moindre degré ces saintes lettres; tout au plus la tradition peut-elle servir à assurer à l'esprit des hommes la certitude de certains points. Voyez à quoi l'apôtre, près de son départ, en leur affirmant qu'ils ne verraient plus sa face, renvoie les anciens d'Ephèse, donnant ainsi une preuve évidente qu'il n'avait pas la pensée qu'aucun apôtre, que nul successeur ne le remplacerait. «Je vous recommande à Dieu», dit le fidèle témoin de Christ; c'est le premier grand point; il faut toujours — et d'autant plus maintenant que l'apôtre est loin — chercher tout directement en Dieu: «Je vous recommande à Dieu, et à la parole de sa grâce, qui a *la puissance d'édifier*». C'était là exactement ce qui était nécessaire. Que le docteur développe cette parole de la grâce, que le pasteur guide par son moyen le troupeau, ou que le prophète l'applique en puissance, c'est la Parole qui a la puissance d'édifier et de donner l'héritage. Aucune tradition, quelque utile qu'elle puisse être à sa place, n'est une parole de la grâce de Dieu. Elle peut servir à régler certaines formes, rappeler des règlements d'église, ou même conserver une forme de saine doctrine, mais ce n'est pas la parole de la grâce *«puissante pour édifier»*.

(*) *Quelques-uns ont méprisé cette connaissance de Timothée comme étant selon la chair.*

Ce que je viens de dire montre donc clairement dans quel sens — subordonné sans doute et inférieur — il peut y avoir maintenant des apôtres et des prophètes, le don de ceux-ci se rapprochant davantage de son caractère primitif. La révélation de vérités nouvelles, inconnues et rien révélées, étant tout à fait exclue, les prophètes, exprimant la pensée de Dieu, pouvaient parler et le faisaient pour l'exhortation, l'édification et la consolation des saints, en leur appliquant ainsi la parole de Dieu. C'est ce que faisaient les prophètes les plus éminents d'autrefois.

Nous voyons que ces parties subordonnées du don d'apôtre et de prophète, étaient le partage d'autres, et répandues dans l'Eglise, afin que l'unité et la déférence mutuelle fussent maintenues. Celui qui exhortait devait s'appliquer à l'exhortation, et celui qui enseignait, sans être nécessairement un docteur, devait s'appliquer à l'enseignement, employant ainsi le talent qui lui était confié.

Ces deux services, je veux dire le ministère apostolique et le ministère prophétique, pouvaient, en un sens, être appelés extraordinaires, en tant qu'ils s'exerçaient dans des occasions spéciales et pour des objets particuliers, bien que toujours en témoignage à la bonté de Dieu et pour la gloire de Christ. Les évangélistes avaient un autre caractère; ils portaient aux pécheurs le témoignage naturel et constant de la grâce révélée dans la bonne nouvelle de Dieu dont ils étaient les hérauts, dans ce que nous nommons l'Evangile. Tout fidèle pouvait l'annoncer, mais il y avait des hommes spécialement doués pour le proclamer. Timothée est exhorté à le faire, à côté des soins qu'il donnait à l'Eglise à la place de l'apôtre. Il est toujours

salutaire dans un cas semblable à celui de Timothée, et c'est un bon signe, de travailler dans le sentiment de la grâce de Christ, et c'est en général un mauvais signe quand on ne le fait pas. Sans le sentiment de la grâce de Christ, qui porte à agir auprès des pécheurs, personne ne comprendra profondément le fondement de l'amour. Les apôtres travaillaient à l'oeuvre de l'évangélisation. Par elle on comprend ce que valent les âmes. La *grâce* proprement dite est sentie et appréciée dans le coeur, et nous sommes sur le terrain où nos âmes en ont éprouvé pour elles-mêmes le besoin.

La classe suivante est celle des pasteurs et docteurs. Ces deux ministères sont mis ensemble, parce que veiller sur les âmes et les nourrir par la Parole et selon la Parole, sont des fonctions clairement et intimement unies. Toutefois, celle du pastoralat renferme le soin de guider avec une sainte sagesse et avec grâce, et d'appliquer la Parole à l'âme des saints, selon leur état. Nous avons vu la partie subordonnée de cette tâche donnée pour s'exercer par elle-même: «Que celui qui enseigne s'applique à l'enseignement»; mais ici, le don est de guider comme pasteur, de conduire et de paître le troupeau, d'appliquer la Parole avec sagesse, de veiller à ce que les hérésies ne s'introduisent pas, d'édifier par la Parole, de garder les saints et de les garantir du mal, conduisant leurs pas dans des sentiers de droiture; en un mot, c'est de leur donner tous les soins nécessaires pour le bien-être et le bon état de leurs âmes. Ce n'est pas, comme on l'a fait remarquer, un gouvernement qui réprime la chair, mais un ministère de grâce qui nourrit et chérit, qui dirige et qui paît le troupeau: quelques-uns sont «pasteurs et docteurs».

Tels sont les ministères indiqués au chapitre 4 des Ephésiens. Les deux premiers, les apôtres et les prophètes, étaient, dans leur caractère primitif, le fondement, des dons extraordinaires; les trois derniers, évangélistes, pasteurs et docteurs, étaient des ministères ordinaires et permanents dans l'Eglise, pour l'édifier dans la plénitude de Christ connue et communiquée par ce moyen, afin que le corps de Christ prît son accroissement jusqu'à lui, le Chef, et que, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure, cet accroissement fût produit pour l'édification de lui-même [le corps] en amour.

L'objet premier et principal était la perfection des saints, c'est-à-dire qu'ils fussent formés et façonnés selon le modèle de cette plénitude et crussent jusqu'à elle. Mais il y avait, pour amener ce résultat, un objet instrumental, l'oeuvre du service et l'édification du corps de Christ. Pour marquer la différence de caractère de ces deux objets pour lesquels les dons sont donnés par Christ, l'original n'emploie pas les mêmes expressions. Il y a d'abord «*en vue* de la perfection des saints», et ensuite «*pour* l'oeuvre du service, etc.». L'oeuvre du ministère est simplement et clairement subsidiaire, et l'édification du corps de Christ, pour la parfaite jouissance de la plénitude par les saints, est l'objet direct et positif. Les deux autres étaient le service et la forme de bénédiction dans lesquels cet objet ou ce but s'accomplissait et vers lequel, par conséquent, tendaient ces dons, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait à la mesure de la stature, en pensée et en bénédiction, de la plénitude du Christ, dont nous avons parlé précédemment. Et cela, afin que nous ne soyons plus ni de petits enfants, ni ballottés et emportés çà et là par

tout vent de doctrine dans la tromperie des hommes, en étant préservés par le moyen de ces dons de Dieu.

Nous voyons ainsi l'importance de ces dons, et la bénédiction qui en résulte. Ils sont positivement faits par Christ qui veut le bien en grâce, et confiés à des hommes pour le bien de l'Eglise et pour que la précieuse plénitude de Christ lui soit communiquée. Nourrie de ce qui est bon, par le moyen de ces dons, elle est gardée contre l'habileté des hommes à user de voies détournées pour égayer les âmes. Ces dons sont faits à l'Eglise, non pas à tous, mais *pour* tous. Il est très important pour leur développement qu'il y ait une pleine et entière liberté de ministère. Ils ne peuvent se développer réellement et vraiment bien que de cette manière. C'est pourquoi, pour empêcher que la porte fût fermée à l'exercice d'un don, Dieu en a fait une affaire de responsabilité personnelle, en ordonnant «que celui qui exhorte s'applique à l'exhortation, et celui qui enseigne à l'enseignement», et encore: «Suivant que chacun de vous a reçu quelque don de grâce, employez-le les uns pour les autres, comme bons dispensateurs de la grâce variée de Dieu». C'est ainsi que «Judas et Silas, qui eux aussi étaient prophètes, exhortèrent les frères par plusieurs discours et les fortifièrent».

Par l'exercice de chaque don à sa place, ainsi que le dit l'apôtre, «tout le corps est bien ajusté et lié par chaque jointure du fournissement, et produit, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure, l'accroissement du corps pour l'édification de lui-même en amour». Mais remarquons bien que ces ministères sont tous pour l'édification et l'accroissement du corps, et non pour un témoignage extérieur au monde de la seigneurie de Christ. Ils sont la manifestation de son amour pour l'Eglise, en lui communiquant de sa plénitude; et ainsi en l'édifiant en elle; mais ils ne sont pas devant le monde l'affirmation et la preuve de sa seigneurie.

L'unique autre allusion distincte que je connaisse relative au sujet traité dans ces pages, se trouve dans l'Apocalypse. J'en parlerai brièvement, vu le caractère tout particulier de ce livre. Dans les trois premiers chapitres, l'unité du corps cesse d'être reconnue, et l'on n'y voit pas l'Esprit agissant dans l'Eglise dans la puissance de cette unité du corps dont Christ est la Tête. Christ y est envisagé dans un caractère judiciaire, bien que sacerdotal, au milieu des églises, et l'Esprit s'adresse à elles et les avertit prophétiquement; il n'est pas un don en elles. Nous y lisons: «Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux églises». Il pouvait y avoir un don dans l'apôtre à qui les communications sont faites, mais tel est le caractère de l'avertissement; il est individuel, et c'est pourquoi chacun de ceux qui a une oreille pour entendre est individuellement sommé d'écouter pour lui-même.

Après cela, l'Esprit est vu dans sa plénitude dans le ciel, et non dans l'Eglise, et il est envoyé comme l'agent providentiel de la puissance de l'Agneau, comme les sept esprits de Dieu envoyés sur toute la terre. Ce n'est plus du tout la puissance de communion et de dons dans l'Eglise. Mais à la fin, il est vu de nouveau dans l'Eglise envisagée comme l'Epouse, et dirigeant les désirs et les aspirations de celle-ci vers un unique objet, la venue de l'Epoux: «L'Esprit et l'Epouse disent: Viens!» et cela clôt toute la scène.

* * *

Ainsi j'ai retracé les opérations de l'Esprit dans l'individu comme Esprit d'adoption, son office le plus élevé et le plus précieux en nous; ensuite comme le Consolateur envoyé pour agir souverainement afin de convaincre et de guider, ainsi que nous le voyons dans l'évangile de Jean.

Ces opérations, après que le corps de Christ est formé, se retrouvent, dans son action et son caractère au milieu des membres du corps. D'abord, nous le voyons comme témoin de la seigneurie de Christ, agissant dans les membres du corps; ensuite, comme administrant les dons de l'amour de Christ à son corps pour le faire croître jusqu'à la plénitude de Christ; et enfin, comme témoin prophétique et judiciaire pour les églises elles-mêmes, puis seulement dans le ciel quant à ce qui regarde l'Eglise, mais agissant sur la terre.

J'ai cherché à développer aussi complètement que possible les opérations de cet agent béni de la puissance divine, en nous et envers le monde. J'en ai indiqué, je crois, les principaux points; je ne prétends à rien de plus. Ceux qui désirent approfondir davantage ce sujet, doivent le faire avec l'aide de l'Esprit Saint dans la Parole même. Et puissent-ils, en s'y arrêtant comme sur un sujet de méditation, être conduits à s'attendre à l'Esprit Saint lui-même dans sa présence et sa puissance personnelles, comme à Celui qui est avec l'Eglise, le Consolateur promis et qui a été envoyé. Et qu'ils ne se contentent pas d'avoir des pensées à son égard, mais qu'ils soient conduits, animés et dirigés par lui, et l'honorent comme fortifiés par lui en toutes choses.

C'est là le besoin spécial de l'Eglise.

Le livre d'Aggée et son application au temps actuel

Rossier H. - ME 1899 page 268

§ 1.

Les circonstances qui ont nécessité la prophétie d'Aggée se rapportent aux derniers événements de l'Ancien Testament. Lorsque la ruine morale d'Israël fut arrivée au dernier terme, Dieu déclara ce peuple: «Lo-Ammi» (pas mon peuple). Longtemps après, les dix tribus furent emmenées en captivité; plus tard encore, Juda et Benjamin. L'ennemi renversa et détruisit Jérusalem et le temple, déjà privé de la gloire de Dieu. Désormais, *aux yeux des hommes*, il n'y eut plus de maison de Dieu sur la terre.

Les soixante-dix années de captivité, annoncées par les prophètes (Jérémie 25: 11, 12; Daniel 9: 2), ayant pris fin, Cyrus fut suscité pour la restauration du peuple. A l'appel du roi, en l'an 536 A. C., un résidu de Juda et de Benjamin, en tout 49.697 hommes, remontent à Jérusalem, sous la conduite de Zorobabel et de Joshua, «*afin de bâtir la maison de l'Eternel*» (Esdras 1: 2, 3).

Au septième mois, ils rebâtissent *l'autel* sur son emplacement (Esdras 3: 2, 3), et y offrent leurs sacrifices, rétablissant ainsi *le grand témoignage public de leurs relations avec Dieu*.

«La seconde année de leur arrivée à la maison de Dieu à Jérusalem», ils posent les *fondements du temple* avec une joie mêlée de tristesse. Les ennemis de Juda s'offrent à participer à l'oeuvre du peuple de Dieu. Les chefs s'y refusent, mais le reste du peuple prend peur et l'ouvrage est abandonné.

L'interruption dure seize ans, motivée pendant six ans par la peur seule, et, pendant dix autres années, par la défense absolue de travailler, enjointe par Assuérus. Cette défense peut être considérée comme le châtement de Dieu sur le manque de foi du résidu.

En la deuxième année de Darius, les prophètes Aggée et Zacharie sont suscités; leur exhortation produit son effet. Dès lors, tout change; le peuple ne s'inquiète plus des rois, ni des hommes et de leur opposition; le travail recommence, et le grand édifice s'achève au bout de quatre années.

Pendant tout ce temps, ils prospèrent, non par l'ordre de Darius, mais «par la prophétie d'Aggée et de Zacharie», et achèvent leur ouvrage «selon l'ordre du Dieu d'Israël» dont émanent les décisions des souverains qui les gouvernent (Esdras 6: 14).

En l'an 515 A. C. (Esdras 6: 15), la maison étant achevée, le peuple célèbre joyeusement la Pâque et la fête des pains sans levain (Esdras 6: 19-22).

C'est ici que se termine la première partie du livre d'Esdras qui a trait à notre prophétie. Elle comprend trois grands faits: 1° la construction de l'autel; 2° la pose des fondements —

puis, après une parenthèse de seize années, suivies d'un réveil du peuple, 3° l'édification et l'achèvement de la maison.

§2.

Cette histoire d'Israël nous concerne aussi. «Toutes ces choses leur arrivèrent comme types, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints» (1 Corinthiens 10: 11). Il y a corrélation entre leur histoire et la nôtre. Les circonstances du peuple terrestre peuvent être mises en regard de celles du peuple céleste, avec cette différence que les événements matériels ont pour nous, chrétiens, une contrepartie spirituelle.

Cela n'est-il pas évident dans le cas de l'Eglise? Elle est, comme Israël, d'institution divine; comme lui, elle est établie ici-bas sur le pied de sa responsabilité; comme lui, elle a failli et a été complètement ruinée, l'homme y ayant introduit des éléments corrompus et corrupteurs. Où trouve-t-on Israël? où trouver maintenant l'Eglise de Dieu? Sans doute, aux *yeux de Dieu*, elle continue à exister dans son unité, et la foi la voit ainsi. Sans doute, celui qui en est l'architecte comme il en est l'époux, se la présentera glorieuse à la fin; mais, livrée à sa responsabilité, elle n'est plus, aux yeux du monde, qu'un monstrueux amas de ruines (*).

(*) Dans cet article, nous ne parlons que de l'Eglise, maison de Dieu, dont l'édification est confiée à la responsabilité de l'homme. La parole de Dieu considère encore l'Eglise à d'autres points de vue. Nous n'aborderons pas ce sujet.

La ruine étant consommée, Dieu appelle de nos jours, comme aux jours d'Esdras, un faible résidu à rebâtir sa maison. Pour un Juif, la maison de Dieu était le temple matériel où il lui plaisait de faire habiter son nom; pour un chrétien, elle est un temple spirituel composé de pierres vivantes, destiné à être «une habitation de Dieu par l'Esprit» (Ephésiens 2: 22).

Remarquez qu'il ne s'agissait nullement, pour le résidu d'Israël, de rebâtir une *seconde* maison, ni pour le résidu chrétien de réédifier une nouvelle Eglise. Plusieurs s'y sont trompés et ont tenté, avec l'ignorance des pensées de Dieu et la suffisance de la chair, de rebâtir une nouvelle maison. On les entend parler de «leur Eglise», comme s'ils avaient réédifié quelque chose selon Dieu. Leur travail n'est qu'une ruine nouvelle ajoutée aux anciennes. Le Saint Esprit a soin de nous mettre en garde contre une telle folie. Aux yeux de Dieu, l'Eglise, aussi bien que son temple en Israël, est *une*, reste une, et il n'y en aura jamais une seconde. De là, quant au temple, des expressions comme celles-ci: «Ils *commencèrent à bâtir* la maison de Dieu *qui est* à Jérusalem» (Esdras 5: 2). Quoique détruite, elle y était toujours. «Nous *bâtissons* la maison *qui fut bâtie* anciennement, il y a bien des années» (Esdras 5: 11). La maison nouvelle est la même que l'ancienne. «Le roi de Babylone *détruisit cette maison...* Le roi Cyrus donna ordre de *bâtir cette maison* de Dieu» (Esdras 5: 12, 13). La maison réédifiée est la même que la maison détruite. Et encore, en Aggée, parlant d'un temps à venir: «Je remplirai *cette maison* de gloire», et «la *dernière gloire de cette maison* sera plus grande que *la première*» (Aggée 2: 7, 9). Le prophète ne dit pas: La gloire de *cette dernière maison*, car si la gloire est différente, la maison reste toujours la même aux regards de Dieu. De fait, il y eut dans le passé plusieurs

temples: le temple de Salomon, celui de Zorobabel, celui d'Hérode; il y en aura un futur, celui de l'antichrist, et un final, le temple millénaire d'Ezéchiel. Or Dieu n'en compte pas cinq, mais un seul. Pour nous, rebâtir la maison de Dieu, n'est donc pas rebâtir une nouvelle maison, mais remettre en lumière, et cela dans un temps de ruine, la maison de Dieu telle que Celui-ci l'avait établie. Aujourd'hui, comme jadis, c'est la fonction de tous ceux que Dieu a réveillés pour restaurer la vérité de l'Eglise au milieu de la corruption actuelle. Ils ont à rendre un témoignage pratique à ce qu'elle doit être. Une telle restauration ne va pas sans un sentiment de tristesse et d'humiliation profondes. Pour les deux ou trois d'Israël qui rebâtissaient la maison, avec la joie à voir les fondements établis de nouveau, il y avait aussi des pleurs amers, quand ils comparaient la pauvreté actuelle de ce travail avec la richesse et la plénitude de l'institution première (Esdras 3: 11-13).

Ceux qui ignorent ce qu'est l'Eglise, s'imaginent que cette oeuvre de restauration a eu lieu lors de la Réforme et que, ce que l'on appelle l'église protestante, en a été la manifestation. Rien n'est plus faux que cette vue. Ce qui caractérise la Réformation, c'est la parole de Dieu, brisant les liens par lesquels Satan avait cherché à l'enchaîner. Cette Parole remet en lumière les grandes vérités du salut individuel, tandis que, établissant des églises de multitude, la Réforme ignorait, bien plus reniait, la vérité de l'Eglise du Dieu vivant.

Le premier témoignage du résidu d'Israël fut, comme nous l'avons vu au livre d'Esdras, le rassemblement autour de *l'autel* réédifié. De nos jours, il en a été de même. C'est la table du Seigneur qui a réuni les quelques témoins que Dieu a suscités pour «rebâtir» sa maison. Réunir les chrétiens autour de la Cène, ce n'est rien en apparence, mais en réalité c'est tout. Autour de la table du Seigneur, ses rachetés affirment posséder une relation vivante avec Dieu, basée sur la rédemption. Cette table réunit tous ceux qui ont part au salut, et leur caractère exclut le monde d'une manière absolue et les en sépare, pour les constituer en une unité dont la table du Seigneur est le signe (1 Corinthiens 10: 16, 17).

La restauration de l'autel n'est pas une chose à faire, car elle a eu lieu de nos jours. La table du Seigneur est dressée; nul n'a le droit d'en dresser une autre. Un faible résidu de croyants y proclame l'unité du corps de Christ. Qu'importe leur nombre, si l'autel est réédifié. La table du Seigneur ne se trouve nullement, comme beaucoup le prétendent, dans toutes les sectes de la chrétienté. Celles-ci conservent sans doute un mémorial de la mort de Christ, mais elles ignorent complètement que le caractère de ce même mémorial est de séparer les enfants de Dieu du monde et d'être le signe visible de l'unité du corps de Christ. Vis-à-vis de l'Ennemi, la sécurité du pauvre résidu de la transportation était là: «Ils établirent l'autel sur son emplacement; car la terreur des peuples de ces contrées était sur eux» (Esdras 3: 3). L'union des enfants de Dieu, autour du signe visible de l'unité de l'Eglise ne peut convenir à Satan. Son pouvoir sur eux est réduit à néant, tant qu'ils maintiennent cette unité; aussi l'Ennemi a-t-il en vue (et il n'y réussit que trop bien) de la détruire en dispersant les brebis.

Les bienfaits de la réunion des croyants autour de la table du Seigneur ne se font pas attendre. Des lumières nouvelles accompagnent nécessairement l'obéissance à la parole de

Dieu, et les âmes reviennent à l'enseignement apostolique et à Christ, seul fondement sur lequel l'Assemblée puisse être bâtie.

Christ ayant été reconnu comme le seul centre de notre rassemblement, il s'agit maintenant d'ajouter des pierres vivantes à l'édifice, et les difficultés ne tardent pas à surgir. Ce qui arriva au pauvre résidu en est la preuve. «Nous bâtirons avec vous», disent les ennemis de Juda et de Benjamin. Si ces derniers y avaient consenti, ç'aurait été la négation même de cette unité du peuple de Dieu qui verrait d'être remise en lumière par l'autel et par les fondements du temple. Dieu ne permet pas la réussite de ce plan. La bénédiction que les fidèles ont trouvée dans leur unité comme peuple de Dieu, leur fait repousser avec indignation toute action commune avec le monde: «Vous n'avez pas affaire avec nous pour bâtir une maison à notre Dieu, mais *nous seuls*, nous bâtirons à l'Eternel, le Dieu d'Israël» (Esdras 4: 3). La *ruse* de l'ennemi est déjouée, mais il agit par la *frayeur* qu'il inspire. Il soulève l'opposition, puis les persécutions contre les fidèles. Toute sorte de raisons aidant, les mains deviennent lâches. Israël finit par se désintéresser de la bâtisse et abandonne l'oeuvre commencée. Que de désertions, nous aussi, n'avons-nous pas vu se produire de nos jours!

C'est à ce moment qu'Aggée intervient pour montrer au résidu les causes qui, après ces commencements de force et de joie, avaient entravé l'oeuvre que Dieu lui avait confiée. Pussions-nous trouver aussi dans notre prophète les exhortations et la restauration dont nous avons besoin aujourd'hui.

§3. Aggée 1

Voici quel était le raisonnement du peuple au moment où Aggée lui est envoyé: «Le temps n'est pas venu, le temps de la maison de l'Eternel, pour la bâtir» (1: 2). A quoi bon ce travail qui ne peut aboutir? Hélas! combien cette parole est fréquente parmi les chrétiens, et même parmi ceux qui, après avoir mis la main à l'ouvrage, estiment leurs efforts superflus. Cela a un nom: *le découragement*. Il a pour motif la peur et notre incapacité de résister aux obstacles que la puissance de l'Ennemi nous oppose. Demandons-nous si ce découragement n'est pas un outrage à la puissance et à la fidélité de notre Dieu? Mais le prophète va nous montrer que le découragement lui-même n'était au fond qu'un prétexte. Derrière lui se cachait un principe que le résidu soupçonnait à peine, ou dont il ne connaissait pas la gravité: *l'égoïsme* et *la mondanité*. «Est-ce le temps pour vous d'habiter dans *vos maisons lambrissées*, tandis que cette maison est dévastée?» (1: 4). Le peuple de Dieu estimait ses propres affaires plus que celles de la maison de l'Eternel. Il s'établissait à l'aise, se laissait envahir par le luxe en lambrissant ses maisons, et les intérêts du temple étaient rejetés à l'arrière-plan.

Les fondements sont à peine sortis de terre, que, suivant notre pente naturelle, nous retournons à nos maisons et ne pensons qu'à y trouver un endroit de repos pour nous et les nôtres. Nous avons commencé par suivre Celui qui n'avait pas un endroit où reposer sa tête, et maintenant c'est nous qui le traitons en étranger et lui accordons à peine un chez lui au milieu de ceux qu'il a sauvés et dont il a fait sa maison. Ah! certes, le zèle de la maison de Dieu

ne nous a pas dévorés comme Lui! Nous aimons le confort de nos maisons lambrissées, nous ravalant ainsi, nous bourgeois du ciel, au niveau de «ceux qui habitent sur la terre!»

Maintenant, remarquons ce mot: «*Considérez bien vos voies*» (1: 5), ce mot qui revient jusqu'à cinq fois dans cette courte prophétie. Arrêtons-nous pour méditer sur nos voies; considérons leur conséquence. Cette conséquence, c'est la *discipline* du Seigneur sur notre mondanité et notre égoïsme: «Vous avez semé beaucoup, et vous rentrez peu; vous mangez, mais vous n'êtes pas rassasiés; vous buvez, mais vous n'en avez pas assez; vous vous vêtez, mais personne n'a chaud; et celui qui travaille pour des gages, travaille pour les mettre dans une bourse trouée» (verset 6).

Frères, souvenons-nous des paroles des prédications, des vérités répandues abondamment, quand Dieu nous fit la grâce de nous réunir autour de la table du Seigneur. Comme la semence se multipliait alors entre nos mains! Le temps de la récolte venu, où se sont trouvées des granges ployant sous le poids de la moisson? «Vous rentrez peu!» Etait-ce que la semence fit défaut? Non, c'est nous qui faisons défaut.

Mais la discipline de Dieu n'atteint pas seulement notre oeuvre; elle nous frappe personnellement. «Vous buvez, mais vous n'en avez pas assez». Peut-être nous occupons-nous beaucoup de la parole de Dieu. Combien de questions intéressantes élucidées, de difficultés résolues, de doctrines établies et apprises? N'y a-t-il pas là de quoi rafraîchir nos âmes? Non, le coeur reste desséché, et nous continuons à boire sans étancher notre soif. Et de plus, ayant de quoi se vêtir, «personne n'a chaud»; nous restons froids. Enfin, le fruit du travail, en vue de thésauriser pour soi-même, s'écoule à travers les trous de la bourse sans qu'il en reste rien!

«Ainsi dit l'Eternel des armées: Considérez bien vos voies. Montez à la montagne et apportez du bois, et bâtissez la maison, et j'y prendrai plaisir, et je serai glorifié, dit l'Eternel. Vous vous attendiez à beaucoup, et voici, ce n'a été que peu; et vous l'avez apporté à la maison, et j'ai soufflé dessus. Pourquoi? dit l'Eternel des armées. A cause de ma maison, qui est dévastée, — et vous courez chacun à sa maison».

Oui, considérons une seconde fois nos voies. Le travail pour Dieu, c'est d'ajouter des matériaux vivants à sa maison. Ce n'était pas ce travail seul que le résidu poursuivait; il avait cherché à réunir deux choses inconciliables: le travail de la maison de Dieu et la satisfaction de ses propres intérêts: «Vous courez chacun à sa maison». Ces choses ne pouvaient aller ensemble. Dans une telle association c'est toujours le côté de Dieu qui souffre. Ils avaient «peu apporté» à la maison de Dieu. Mais lui qui ne veut pas des coeurs partagés, avait «soufflé dessus». Leur peu de travail s'était réduit à *rien*. Tel était le jugement de l'Eternel sur leur activité. Il ne leur confiait plus les matériaux pour bâtir, du moment qu'ils bâtissaient pour eux-mêmes.

N'est-il pas remarquable que le monde, si empressé à mettre obstacle à leur travail pour Dieu, n'avait pas fait la moindre opposition quand ils couraient chacun à sa maison? Satan est

un ennemi dont la haine est clairvoyante. Il sait bien que l'oeuvre ne peut prospérer avec des coeurs partagés.

Mais, quelle grâce de Dieu! (versets 12-15). Les chefs écoutent, le peuple craint et reçoit le message de l'envoyé de l'Eternel. Le cri: Considérez vos voies, a trouvé de l'écho dans la conscience d'Israël. Puisse-t-il en trouver aussi dans la nôtre.

Le résultat de ce réveil ne se fait pas attendre. Dieu lui-même encourage les premiers pas de ceux qui se décident pour le chemin de l'obéissance. «Je suis avec vous», dit l'Eternel. Rien de plus touchant et de plus encourageant: «Je suis avec vous». Les craintes de plusieurs s'évanouissent, et leur âme a la conscience que l'intégrité est appréciée du Seigneur et lui plaît. Elle reçoit le témoignage d'avoir plu à Dieu. Un réveil général se produit, comme récompense du zèle de quelques-uns. Ils «vinrent et travaillèrent à la maison de l'Eternel des armées».

§4. Aggée 2: 1-9

Le livre d'Aggée contient quatre révélations. Celle-ci est la suite du réveil produit par la première. Dieu encourage ses témoins en un temps de ruine par la communication des ressources qui leur restent et par l'espérance glorieuse dont il veut remplir leurs coeurs. Ces versets offrent une ressemblance frappante avec la seconde épître à Timothée. Comme le résidu d'Israël, Timothée avait été sur le point de perdre courage et de se laisser intimider par le mal qui croissait autour de lui. L'apôtre l'exhorte à «ranimer le don de grâce de Dieu qui était en lui». Il ne fallait pas que ses mains fussent languissantes pour l'édification de la maison de Dieu, quel que fût l'aspect de cette dernière. «Dieu», ajoute l'apôtre, «ne nous a pas donné un esprit de *crainte*, mais de puissance, et d'amour, et de conseil» (2 Timothée 1: 7). Et plus loin: «Toi, mon enfant, *fortifie-toi* dans la grâce qui est dans le Christ Jésus» (2: 1). Il en est de même ici: «Mais maintenant, *sois fort*, Zorobabel, dit l'Eternel, et *sois fort*, Joshua, fils de Jotzadac, grand sacrificateur, et *soyez forts*, vous, tout le peuple du pays, et travaillez... *ne craignez pas*» (2: 4, 5). Pour encourager son peuple, Dieu n'atténue en rien le fait de la ruine, pas plus ici qu'en 2 Timothée. Il la constate, au contraire, dans toute sa réalité: «Qui est de reste parmi vous qui ait vu cette maison dans sa première gloire, et comment la voyez-vous maintenant? N'est-elle pas comme *rien* à vos yeux?» (2: 3). En effet, que pouvaient-ils penser de l'état actuel de cette maison comparé avec son premier état? Que restait-il à ce pauvre résidu? Où était l'arche avec les tables de la loi, et le propitiatoire, et le trône de Dieu entre les chérubins? Où étaient les Urim et les Thummim pour consulter l'Eternel? Qu'était devenue la royauté qui reliait le peuple avec Dieu? Zorobabel, fils de David, ne pouvait même porter le titre de roi. Qu'était devenue la sacrificature? Joshua avait des vêtements sales, au lieu de ses vêtements de gloire et de beauté (Zacharie 3: 3). Où chercher la présence de Dieu au milieu de son peuple? Où trouver la gloire? Icabod (*) avait été prononcé de nouveau. Quel contraste humiliant entre l'état actuel de cette maison et sa première gloire; mais aussi, quel contraste entre l'état actuel de l'Eglise et son aspect au moment de son institution! Devons-nous donc perdre courage? Au contraire, travaillez à cette oeuvre, nous dit le Seigneur. A ceux qui ont

bien considéré leurs voies sous sa discipline, qui ont été réveillés par son appel, il répétera cette parole consolante: «Car je suis avec vous» (2: 11). Le Seigneur ne venait-il pas prendre place au baptême de Jean avec le résidu réveillé à la parole du prophète? Ne l'a-t-il pas fait au temps d'Aggée? Ne le fera-t-il pas de nos jours? Il s'associe aux deux ou trois que sa parole a réveillés. Si la force nous manque, il l'a gardée en son entier. N'a-t-il pas les sept Esprits de Dieu et les sept étoiles? «Va avec la force que tu as» (il l'avait dans cette parole même), dit-il à Gédéon en un temps de ruine, tout aussi bien qu'en un temps de prospérité, il disait à Josué: «Fortifie-toi».

(*) Privé de gloire.

Oui, nous avons cette force en lui *pour le travail de sa maison*, pour y introduire ceux qui doivent en faire partie selon Dieu. Combien de chrétiens ignorent complètement cela? Ont-ils à coeur d'édifier l'assemblée sur Christ, le seul fondement divin, ou d'acquérir des prosélytes à leurs sectes diverses? Et quand on leur en fait la remarque, ils échappent à leur responsabilité en prétendant que la seule mission des chrétiens est l'évangélisation. Ils ne veulent pas entendre parler d'autre chose! Certes, l'évangélisation est une grande tâche, mais elle n'est pas la seule du serviteur de Dieu. Demandez à l'apôtre Paul, ce grand ministre de l'Évangile, s'il estimait ce ministère supérieur à celui de l'assemblée, ou plutôt, si tous deux n'avaient pas une égale valeur pour lui? (Colossiens 1: 23-25). Non certes, l'évangélisation n'est pas tout, ni pour le Seigneur, ni pour ses témoins. Il a aimé, l'Église et s'est donné lui-même pour elle. Comment lui deviendrait-elle indifférente? Dieu est honoré par le travail, tout faible soit-il, qui édifie sa maison, son Église ici-bas, et celui qui n'en tient pas compte méprise ce qui glorifie Dieu et se prive des bénédictions dont nous allons parler.

L'approbation de Dieu apporte au résidu obéissant des grâces nouvelles. Ce sont les mêmes grâces que nous trouvons aussi mentionnées en 2 Timothée. «*La parole* selon laquelle j'ai fait alliance avec vous, lorsque vous sortîtes d'Égypte, et *mon Esprit* demeurent au milieu de vous; ne craignez pas» (verset 5). L'intelligence de la Parole, la réalisation de la présence du Saint Esprit, ne peuvent se trouver là où sa maison est méprisée, ou bien là où l'on cesse d'y travailler.

Dieu ne se contente pas d'accorder ses bénédictions au pauvre résidu réveillé par sa Parole. Il lui présente une espérance glorieuse et prochaine. Il en est de même aujourd'hui. L'espérance actuelle de la venue du Seigneur a repris vie au milieu de ceux qui reconnaissent l'Assemblée de Christ. «Encore une fois, ce sera dans peu de temps, et j'ébranlerai les cieux et la terre, et la mer et la terre sèche; et j'ébranlerai toutes les nations. Et l'objet du désir de toutes les nations viendra, et je remplirai cette maison de gloire, dit l'Éternel des armées. L'argent est à moi, et l'or est à moi, dit l'Éternel des armées: la dernière gloire de cette maison sera plus grande que la première, dit l'Éternel des armées, et dans ce lieu, je donnerai la paix, dit l'Éternel des armées» (versets 6-9).

L'espérance terrestre juive est remplacée pour nous, chrétiens, par l'espérance céleste. Quand il reviendra, il remplira de gloire cette maison à la bâtisse de laquelle il nous avait conviés; maison, par notre faute, méprisée aujourd'hui, quoiqu'il y soit avec les siens — et cela

doit leur suffire — mais quand, en gloire, il habitera dans l'Eglise, le prix qu'il attache pour l'éternité à sa maison éclatera à tous les yeux. «Voici, *l'habitation de Dieu* est avec les hommes!» La dernière gloire de cette maison sera certes plus grande que la première! Alors nous aurons dit adieu pour toujours au travail et à la lutte, car «dans ce lieu le Seigneur donnera la paix».

Quelle assurance toutes ces promesses donnent à notre foi! Quelle récompense de la fidélité Dieu place devant nous! Considérons donc bien nos voies; demandons-nous d'où vient l'arrêt de notre travail. Cessons de préférer nos intérêts à ceux de la maison de Dieu; réveillons-nous de ce sommeil qui nous paralyse. Nous trouverons avec nous Dieu lui-même, et son Esprit et sa Parole, et nous serons encouragés par la venue du Seigneur qui nous promet une gloire sans nuages avec lui!

§5. Aggée 2: 10-19

La révélation du chapitre 1^{er} destinée à atteindre la conscience du résidu n'est pas la seule. Ce passage en contient une autre (*). Pussions-nous, comme le résidu, avoir entendu la première. Hélas! le temps devait venir où ce résidu dégénéré crucifierait l'Objet du désir des nations et son propre Messie, lui qui avait été ramené exprès à Jérusalem pour le recevoir. Aussi le chandelier d'Israël fut-il ôté de sa place et le peuple lui-même transporté au delà de Babylone. Il en est ainsi de tout témoignage devenu infidèle. Dieu n'a pas besoin de nous pour son témoignage. Si nous le méprisons, il le place en d'autres mains. N'a-t-il pas dit au sujet d'Israël Il donnera sa vigne à d'autres?»

(*) Comme nous l'avons déjà dit, le livre d'Aggée contient quatre révélation. La première et la troisième sont des répréhensions, la seconde et la quatrième, des encouragements prophétiques.

La première révélation avait trait à l'égoïsme, la seconde parle de la *sainteté*.

Nous possédons une sainteté inaltérable devant Dieu en Christ, de même que nous avons une justice intangible, étant faits justice de Dieu en lui. Mais cette justice et cette sainteté de position, nous sommes appelés à les réaliser ici-bas par la pratique. Séparation réelle de tout mal et communion vivante avec le bien, avec Dieu, le Père et le Fils, telle est la sainteté pratique. Cette sainteté avait fait défaut au résidu; bien des années ensuite, elle lui fit défaut d'une manière plus lamentable encore. Ils se souillèrent en prenant pour femmes les filles des Cananéens (Esdras 9), en violant le sabbat et en profanant la sacrificature (Néhémie 13). A ce sujet, le prophète interrogea les sacrificateurs en leur disant: «Si un homme porte de la chair sainte dans le pan de sa robe, et qu'il touche avec le pan de sa robe du pain, ou quelque mets, ou du vin, ou de l'huile, ou quoi que ce soit qu'on mange, ce qu'il a touché sera-t-il sanctifié? Et les sacrificateurs répondirent et dirent: Non» (2: 12). Le cas qu'il leur propose est celui d'un homme auquel la chair sainte qu'il porte dans son manteau donne un caractère de sainteté *extérieure*. Est-ce que le fruit de son travail (le pain, l'huile, le vin, produit de l'activité de l'homme) en sera sanctifié? Nullement. Il faut que le travail soit le fruit même de la sainteté pour être agréé. Dieu ne reconnaît comme accompli pour lui que ce qui découle de cette source. Aucune position de sainteté extérieure, aucune profession ne rend notre travail

agréable à Dieu. Chose sérieuse et digne d'être méditée de nos jours, où les chrétiens professants vivent dans l'illusion que Dieu reconnaît leurs «*oeuvres charitables*», comme étant faites pour lui.

Le prophète ajoute: «Si un homme qui est impur pour un corps mort touche quelqu'une de toutes ces choses, est-elle devenue impure? Et les sacrificateurs répondirent et dirent: Elle est impure» (verset 13).

Un corps mort était en Israël le type le plus complet de la terrible conséquence et des fruits ultimes du péché. Si la séparation du mal, du péché, n'est pas une réalité pour nous, comment l'oeuvre de nos mains serait-elle pure et pourrait-elle être agréée de Dieu? Elle est souillée, impure. Voilà ce qu'il s'agissait de graver sur la conscience du résidu, ce qu'il faut imprimer sur la nôtre. Il peut y avoir beaucoup d'activité pour moudre le grain, pour presser le jus du raisin ou l'huile de l'olive, afin de les faire servir à notre usage. Qu'est-ce pour Dieu que cela? Le fruit du péché. Ce qui demeure, c'est ce qui lui est offert d'un coeur pur, ce qui est fait pour lui seul; c'est le parfum de Marie. Remplir ses celliers n'est pas l'oeuvre d'un témoin, mais bien remplir les greniers et les celliers de Dieu. «Et Aggée répondit et dit: Ainsi est ce peuple, et ainsi est cette nation devant moi, dit l'Eternel, et ainsi est toute l'oeuvre de leurs mains, et ce qu'ils présentent là est impur» (verset 14).

Voilà ce qui, de nos jours, frappe notre oeuvre d'une incapacité *relative*; comme il est dit: «Si l'on venait à un tas de vingt boisseaux, il y en avait dix; si l'on venait à la cuve pour puiser cinquante mesures, il y en avait vingt» (verset 16). Nous disons «*relative*», parce que, si Dieu est obligé de nous châtier, il le fait avec mesure. Il est patient, miséricordieux, plein d'une infinie bonté. Que rapporte aujourd'hui le travail de nos mains? Ce qu'il devrait rapporter, nous l'avons appris par le prophète: des matériaux pour la maison de Dieu, des âmes non seulement sauvées, mais ajoutées à l'Assemblée. En est-il ainsi? Hélas non! Les enfants de Dieu se rassemblent avec peine. La lumière est si faible, qu'elle n'a pas le pouvoir d'attirer à elle ceux qui habitent les ténèbres, alors même que, la haïssant, ils seraient, comme des papillons de nuit, contraints de venir s'y brûler les ailes et d'y recevoir ainsi leur propre condamnation. A peine cette lumière réussit-elle à pénétrer vaguement à travers les paupières fermées de l'âme, pour la réveiller.

Mais le châtement était allé plus loin. «Je vous ai frappés par la brûlure, et la rouille, et la grêle, dans toute l'oeuvre de vos mains» (verset 17). Dieu avait condamné les sources même de leur travail. La porte de la bénédiction était fermée.

Le résidu s'était-il au moins repenti? «Aucun de vous n'est revenu à moi, dit l'Eternel!»

Mais maintenant, «considérez bien ce qui va arriver... considérez-le bien, je vous prie», nous dit avec instance la parole de Dieu: «Dès ce jour et dorénavant, depuis le vingt-quatrième jour du neuvième mois, depuis le jour où le temple de l'Eternel a été fondé; considérez-le bien ... Dès ce jour-ci, je bénirai» (versets 18, 19). Si en ce jour, considérant et jugeant vos voies, vous vous mettez à l'oeuvre pour bâtir cette maison que votre égoïsme et votre mondanité vous ont fait abandonner, après en avoir posé les fondements; dès ce jour-là, je bénirai!

Frères, faisons de même; écoutons cet appel. Nous pouvons retrouver la bénédiction. Un peu d'énergie de foi, d'abandon de nos aises et de nos intérêts, de séparation du monde, des coeurs affectionnés à Christ, zélés pour l'édification de la maison de Dieu, et à *l'heure même* nous retrouverons la bénédiction perdue

§6. Aggée 2: 20-23

Et maintenant, voici, dans une quatrième révélation, l'encouragement adressé au pauvre résidu dont la conscience s'était réveillée, et qui, de fait, quatre ans plus tard, eut achevé l'édification de la maison de Dieu. Cet encouragement est une *promesse* (Hébreux 12: 26). «J'ébranlerai les cieux et la terre, je renverserai le trône des royaumes, et je détruirai la puissance des royaumes des nations, et je renverserai les chars et ceux qui les montent; et les chevaux seront abattus, et ceux qui les montent, chacun par l'épée de son frère» (versets 21, 22; conf. 2: 6; Hébreux 12: 26). Tout serait ébranlé, et pourquoi? «Afin que les choses immuables demeurent» (Hébreux 12: 27). Or ces choses immuables, c'était, au chapitre 2, l'introduction du Messie dans son temple glorieux. Mais ici, quel étonnement nous saisit, quand nous apprenons qu'il s'agit d'établir et de sceller à toujours le faible Zorobabel! «En ce jour-là, dit l'Eternel des armées, je te prendrai, Zorobabel, fils de Shealthiel, mon serviteur, dit l'Eternel, et je te mettrai comme un cachet; car je t'ai choisi, dit l'Eternel des armées» (verset 23).

Sans doute, Zorobabel, le prince, était dans une faible mesure un type de Christ, mais avant tout il était le représentant du résidu devant Dieu, comme Joshua, le sacrificateur, l'est, au chapitre 3 de Zacharie. Eh bien! toutes choses seront ébranlées, afin d'établir ce résidu à toujours. Il en est de même pour nous. «C'est pourquoi, recevant un royaume inébranlable», est-il dit des chrétiens, en citant la prophétie d'Aggée (Hébreux 12: 28). L'Eternel a déjà établi le Seigneur à sa droite et nous *en* lui, mais bientôt il nous établira sur le trône *avec* lui.

«Et je te mettrai comme un cachet». Le faible Zorobabel, comme la faible assemblée de Christ, sera le sceau de toutes les voies d'ancienneté de l'Eternel. En lui, comme en elle, tous les yeux verront ce que l'Eternel a voulu faire et ce qu'il a accompli. «En ce temps, il sera dit de Jacob et d'Israël: Qu'est-ce que Dieu a fait?» (Nombres 23: 23). En ce temps, le Seigneur «sera glorifié dans ses saints et sera admiré dans tous ceux qui auront cru» (2 Thessaloniens 1: 10).

C'est la récompense de la fidélité et du dévouement à son service, mais c'est bien plus encore: il faut que la grâce de Dieu triomphe à la fin, qu'elle se montre supérieure à toutes nos faiblesses, à toutes nos infidélités: «Car *je t'ai choisi*, dit l'Eternel des armées» (verset 23). Il faut que la grâce de l'élection resplendisse à tous les yeux. Elle est la seule cause, la cause initiale et finale de la bénédiction éternelle des rachetés!

Fondés sur notre espérance qui est Christ, et sur la certitude du salut de Dieu, appliquons-nous donc, dans un continuel jugement de nous-mêmes, à accomplir l'oeuvre de la maison de

Dieu, en réunissant les âmes autour de Christ, seul centre de leur rassemblement et de leur bénédiction.

Ceux qui dorment

1 Thessaloniens 4: 13-18

Prod'hom F.

ME 1899 page 373

L'attente du Seigneur, on l'a souvent rappelé, était pour le coeur des Thessaloniens, un fait vital et pratique qui imprimait son caractère sur toute leur marche. Le monde racontait d'eux, comment ils s'étaient tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai et pour attendre des cieus son Fils (1: 9, 10). Aussi tout, dans ces deux épîtres, tourne autour de ce fait merveilleux: la venue du Seigneur. Il y avait cependant, chez ces frères de Thessalonique, une lacune au sujet de la manière dont elle aurait lieu et sur la part que leurs frères délogés pourraient y avoir. C'était chez eux manque de connaissance; ils pensaient que ceux qui les avaient quittés seraient privés du privilège d'avoir part, comme eux, à la venue du Seigneur. Mais leur méprise même était une preuve de l'attachement de leurs coeurs à cette venue. Nous serions capables aujourd'hui de la leur enseigner comme doctrine, mais eux-mêmes nous enseigneraient, d'une manière très humiliante pour nous, combien cette venue est et doit être une réalité pratique dans le coeur et la marche des enfants de Dieu. Hélas! ce que le monde peut raconter de nous aujourd'hui, c'est comment nous avons perdu de vue cet événement pour nous identifier avec le monde quant aux affaires, au confort, etc., comme si nous faisons partie de «ceux qui habitent sur la terre» et sur lesquels va venir l'heure de la tentation (Apocalypse 3: 10).

Chaque chapitre de la première épître aux Thessaloniens fournit une preuve du fait que tout y converge vers cet événement merveilleux. Le premier chapitre établit, pour ainsi dire, le motif et le but de la conversion, qui est de servir le Dieu vivant et vrai, et d'attendre des cieus son Fils (versets 9, 10). Le chapitre 2 présente la venue du Seigneur comme une espérance pour les saints vivant sur la terre, mais privés par l'éloignement de la réalisation des rapports fraternels que leurs coeurs désireraient. Ce passage parle surtout des relations entre les ouvriers du Seigneur et les saints dont ils s'occupent. Paul était privé de voir les Thessaloniens, comme son coeur l'aurait désiré. Dès lors il regarde à la venue du Seigneur qui le réunirait pour toujours à eux et où ils seraient sa joie et sa couronne. Cela prouvait que Paul et les Thessaloniens se trouveraient en compagnie les uns des autres (2: 17-20).

Les derniers versets du chapitre 3, exhortent à l'amour et à la sainteté, et cette marche aboutit en fin de compte à la venue de notre Seigneur Jésus avec tous ses saints. Au chapitre 4, sur lequel nous reviendrons, la venue est présentée comme la consolation dans la souffrance causée par la séparation d'avec ceux qui nous ont quittés (versets 13-18).

Les versets 8-10 du chapitre 5, présentent la venue du Seigneur comme un stimulant à la vigilance. Ils montrent que Dieu a destiné les saints à atteindre immanquablement ce moment glorieux, qu'ils soient trouvés veillant ou dormant, présents dans le corps ou absents du corps.

Enfin le verset 23 exprime le souhait — et le verset 24 la certitude — que le Dieu de paix lui-même nous sanctifie entièrement, et que notre esprit, notre âme, et notre corps tout entiers soient conservés sans reproche *en la venue de notre Seigneur Jésus Christ*.

* * *

Dans les versets indiqués en tête de ces pages et que nous désirons examiner avec quelque détail, l'apôtre redresse la méprise des Thessaloniciens à l'égard de ceux qui s'étaient endormis. Il les met au clair sur ce point, puis y ajoute dans une parenthèse (versets 15-18) la révélation de l'enlèvement des saints, comme le tout premier événement auquel participeront sans restriction *tous* les saints endormis et *tous* les saints qui vivront à ce moment glorieux.

Il peut paraître étrange que l'apôtre n'aborde cette question qu'au verset 13 du chapitre 4; mais il aimait à reconnaître en premier lieu leur attachement à la venue du Seigneur, et il en rendait grâces. Ensuite il ouvre graduellement leur intelligence pour corriger leur méprise. Le dernier verset du chapitre 3: «En la venue de notre Seigneur Jésus, *avec tous ses saints*», leur donnait déjà matière à réflexion. Si c'est avec *tous* ses saints, devaient-ils se dire, ceux que nous pleurons n'y manqueront pas!

Alors l'apôtre dit ouvertement (4: 13): «Or nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance à l'égard de ceux qui dorment».

Arrêtons-nous d'abord sur ces mots «Ceux qui dorment», puis sur ceux du verset 14 «Avec lui, Dieu amènera ceux qui se sont endormis par Jésus (ou en Jésus)». Ils se sont endormis. C'est un fait, un acte qui a eu lieu au moment où leur âme a été séparée du corps. Ils se sont reposés, pour ainsi dire, sur le sein de leur Sauveur et se sont endormis en Lui, comme à la fin d'une journée de fatigue on pose la tête sur l'oreiller pour s'endormir paisiblement. Dès lors ils dorment. Si s'endormir, est un *acte*, dormir est un *état* dans lequel on entre en s'endormant. C'est pourquoi, en pensant à ceux qui s'étaient endormis, l'apôtre les appelle: «Ceux qui dorment». Nous trouvons la même expression au chapitre 5: 10: «Soit que nous dormions». En 1 Corinthiens 15: 51, l'apôtre, parlant au futur, dit: «Nous ne nous endormirons pas tous». Nous n'entrerons pas tous dans ce sommeil. La mort est comparée à un sommeil, mais, hâtons-nous de le dire, cela est relatif au corps seulement et non pas à l'esprit. L'état de l'âme séparée du corps n'a rien du tout à faire avec cet état de sommeil. Jésus, sur la croix, dit au malfaiteur qui se recommandait à son souvenir, pour le moment où il viendrait dans son royaume: «Aujourd'hui tu seras *avec moi* dans le paradis» (Luc 23: 43). Or ce n'était pas en vue d'y aller dormir. Paul dit: «Nous savons qu'étant présents dans le corps, nous sommes absents du Seigneur... et nous aimons mieux être absents du corps et être présents avec le Seigneur» (2 Corinthiens 5: 6-8). Parlant de lui-même, Paul dit encore:

«Mais je suis pressé des deux côtés, ayant le désir de déloger et d'être avec Christ, car cela est de beaucoup meilleur» (Philippiens 1: 23).

C'est ainsi que la Parole s'exprime, pour désigner l'état bienheureux des rachetés qui sont auprès du Seigneur, en attendant la résurrection de vie. Il n'est pas question de dormir dans le paradis!

Il faut encore remarquer que, si c'est l'âme du racheté qui est présente avec le Seigneur, tandis que son corps est couché dans la poussière, la Parole nous parle toujours de lui comme d'une personne, quelle que soit la phase qu'il traverse. Le Seigneur ne dit pas au brigand: Aujourd'hui, ton âme sera avec la mienne, mais: *Tu* seras avec *moi* dans le paradis. L'apôtre ne dit pas: Nous aimons mieux être absents du corps pour que notre âme soit présente avec le Seigneur; c'est un être logé dans le corps qui se trouve présent avec Lui. Il ne dit pas, en Philippiens 1: Ayant le désir de déloger pour que mon âme soit avec Christ, mais pour y être, *moi*, personne spirituelle.

Cette manière de parler s'applique aussi au corps. Il est dit de Christ, au Psaume 16: «Tu n'abandonneras pas *mon âme* au shéol, tu ne permettras pas que *ton saint* voie la corruption», ce que le Saint Esprit, par l'apôtre Pierre, traduit ainsi: «*Il* n'a pas été laissé dans le hadès, et *sa chair* non plus n'a pas vu la corruption» (Actes des Apôtres 2: 31). Le Seigneur lui-même dit: «*Ceux* qui sont dans les sépulcres entendront sa voix» (Jean 5: 28). Et encore: «*Lazare*, notre ami, s'est endormi». Et encore: «Où *l'avez-vous* mis?» (Jean 11: 11, 33). De même, dans notre passage: «*Ceux* qui dorment» (1 Thessaloniens 4: 13). Etienne, lapidé par les Juifs, dit: «Seigneur Jésus, reçois mon esprit». «Et quand il eut dit cela *il* s'endormit».

Cela nous ramène à ces mots qui désignent un état: «Ceux qui dorment».

La mort a pour effet de séparer les deux parties qui constituent notre personne, l'âme et le corps. L'esprit est auprès du Seigneur — je parle des rachetés — le corps dans le sépulcre. Avant le délogement cette personne était vivante, corps et âme réunis. Nous trouvons cela dans un des versets inscrits en tête de ces pages: «Nous, les *vivants*, qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur», et encore, dans cette parole du Seigneur à Marthe: «Quiconque *vit*, et croit en moi, ne mourra point, à jamais» (Jean 11: 26).

A la résurrection de vie, cette même personne, dont le corps sera ressuscité en incorruptibilité, en gloire, en puissance, corps spirituel (1 Corinthiens 15: 42-44), et aura revêtu son domicile qui est du ciel (2 Corinthiens 5: 2), se trouvera, de nouveau vivante, corps et âme réunis. Voilà pourquoi, dans plusieurs passages, *vivre* équivaut à *ressusciter*: «Celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, *vivra*» (Jean 11: 25). «Car puisque la mort est par l'homme, c'est par l'homme aussi qu'est la résurrection des morts; car comme dans l'Adam tous meurent, de même aussi, dans le Christ, tous seront rendus *vivants*» (1 Corinthiens 15: 21, 22). «Car Dieu ne nous a pas destinés à la colère, mais à l'acquisition du salut par notre Seigneur Jésus Christ, qui est mort pour nous, afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous *vivions* ensemble avec lui» (1 Thessaloniens 5: 9, 10). Enfin, en Apocalypse 20, il est dit des martyrs de l'économie future qui auront part au dernier acte de la première

résurrection: «Et ils *vécurent* et régneront avec le Christ mille ans»; et, quant aux méchants qui ressusciteront pour être jugés: «Le reste des morts ne *vécut pas* jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis». Mais des croyants il est dit: «C'est ici la première résurrection: sur eux la seconde mort n'a point de pouvoir, mais ils seront sacrificateurs de Dieu et du Christ, et ils régneront avec lui mille ans» (Apocalypse 20: 4-6).

Ces déclarations montrent qu'une personne n'est *appelée vivante* que dans la réunion de l'âme et du corps, soit avant la mort, soit après la résurrection. Dans l'état intermédiaire entre la mort et la résurrection, cette même personne existe, ayant, à titre provisoire, son corps en terre, son âme auprès du Seigneur, comme dit l'Ecclésiaste: «Et que la poussière retourne à la terre, comme elle y avait été, et que l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné (12: 7).

Revenons maintenant au terme: «Ceux qui dorment». C'est une image qui s'applique, comme nous l'avons vu, au corps et non à l'âme, mais qui, dans le Nouveau Testament, n'est jamais employée que pour les rachetés. Image précieuse, indiquant le repos qui suit le travail et la lutte d'ici-bas, mais indiquant aussi la certitude du réveil en résurrection. Comment parlerait-on de la mort d'un homme qui l'instant d'après pourrait ressusciter? De plus, à ce moment-là, celui qui déloge ferme les yeux à tout l'univers visible, comme une personne qui s'endort, et reste dans cet état jusqu'au réveil. Il y a toutefois cette différence que, dans le sommeil d'ici-bas, on perd plus ou moins conscience de soi, tandis que dans le «dormir», l'âme toujours active vit auprès de Christ dans la jouissance des réalités invisibles, dans le repos, en attendant ce qui est plus excellent encore et ne peut être réalisé que dans l'homme complet, corps et âme, la gloire et le voir tel qu'il est, lui étant rendus semblables.

Cet état de sommeil interrompt les communications entre ceux qui sont délogés et ceux qui restent. Nous savons qu'ils sont dans la félicité avec le Seigneur, mais nous ne pouvons avoir de relations avec eux et nous pensons avec joie au moment où elles se renoueront en résurrection.

Cette digression nous ramène aux versets 13-18 de 1 Thessaloniens 4. L'apôtre dit: «Or nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance à l'égard de ceux qui dorment, afin que vous ne soyez pas affligés comme les autres qui n'ont pas d'espérance». Il ne dit pas: afin que vous ne soyez pas affligés du tout. L'affliction du deuil est reconnue dans la Parole, et la rupture momentanée des relations mutuelles est cruelle pour le cœur. Un chrétien n'est pas appelé à prendre le deuil à la façon des stoïques. Mais d'autre part l'apôtre ne voulait pas que les chrétiens de Thessalonique s'affligeassent à la manière de ceux qui n'ont pas d'espérance. En effet, ce sentiment s'exprime souvent chez les mondains par cette exclamation désespérée: «Je ne te reverrai donc jamais!» Mais les enfants de Dieu ont la certitude que cette séparation n'est que momentanée et cette espérance est un baume précieux sur la plaie de leur cœur: «Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles» (verset 18).

«Car si nous croyons que Jésus mourut, et qu'il est ressuscité» (verset 14). Telle est la foi du chrétien dans toute sa simplicité et dans toute sa vérité: il croit, non seulement que son

Sauveur mourut, mais aussi qu'il est ressuscité; «lequel a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification» (Romains 4: 25). «Car je vous ai communiqué avant toutes choses ce que j'ai aussi reçu, que Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures, et qu'il a été enseveli, et qu'il a été ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures» (1 Corinthiens 15: 3, 4).

Ensuite l'apôtre tire du fait que Jésus mourut et qu'il est ressuscité, la conclusion qu'il est impossible à ceux des siens qui ont passé par la mort de ne pas suivre le même chemin que leur Sauveur. Ils devront donc ressusciter. Ceux qui se sont endormis en Jésus ne peuvent manquer au cortège glorieux du Seigneur, quand il reviendra prendre en main toutes choses et établir son règne. Le dernier verset du chapitre 3 le leur disait déjà: «En la venue de notre Seigneur Jésus *avec tous ses saints*».

Dieu qui a ressuscité Jésus, ne manquera pas de ramener avec lui ceux qui se sont endormis en Jésus. Comment laisser en arrière des rachetés pour lesquels l'acte de mourir a été transformé en celui de s'endormir dans le sein de leur Sauveur? Remarquez encore que l'apôtre ne pouvait pas dire: «Si nous croyons que Jésus s'endormit...» car notre adorable Sauveur a dû goûter la mort, comme jugement de Dieu à cause de nos péchés, mais, en la subissant, il l'a annulée pour ses rachetés, en sorte qu'ils peuvent s'endormir au lieu de mourir.

Il est important de saisir que la fin du verset 14 a trait au retour du Seigneur Jésus en gloire, accompagné de tous ses saints, et non à leur enlèvement. Ce verset 14 répondait d'une manière complète à l'erreur des Thessaloniens au sujet de leurs frères qui s'étaient endormis. Ils n'étaient plus désormais dans l'ignorance à leur sujet; ils savaient qu'aucun d'entre eux ne manquerait au glorieux cortège du Seigneur, et que Dieu les ramènerait avec lui. S'il ne s'agissait que de les mettre au clair sur ce sujet, l'apôtre aurait pu s'en tenir là et lier, comme il le fait du reste, le verset 14 au premier verset du chapitre 5. Mais il introduit (verset 15-18) une parenthèse, et quelle parenthèse!... une révélation toute nouvelle sur ce qui arrivera à tous les saints, *avant* leur retour en gloire avec le Seigneur! Pour être *ramenés* avec lui, il faut qu'ils soient préalablement *emmenés* en haut par lui.

La révélation contenue dans ces versets fait, sans doute, allusion à ce que les Thessaloniens avaient craint au sujet de leurs morts, mais elle leur apprend qu'eux-mêmes, aussi bien que ceux-ci, seront auparavant enlevés en haut dans la gloire. «Car nous vous disons ceci, par la parole du Seigneur, que nous, les vivants, qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur, nous ne devancerons aucunement ceux qui se sont endormis». Ils avaient pensé que ces derniers resteraient en arrière; ils apprennent maintenant que les saints endormis auront au contraire le pas sur eux. «Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement (ou de rassemblement) avec une voix d'archange (ou la voix de l'archange, car il n'y a qu'un archange dans la Parole), et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel». Remarquons d'abord que c'est le Seigneur en personne, et non un de ses agents, qui vient à la rencontre de ses bien-aimés. Il est dit d'une autre catégorie de ses rachetés: «Et il enverra *ses anges* avec un grand son de trompette; et ils rassembleront ses élus des quatre vents, depuis l'un des bouts du ciel jusqu'à l'autre bout» (Matthieu 24: 31). C'est le rassemblement des élus du peuple d'Israël

dans leur pays à la venue du Fils de l'homme. Mais lorsqu'il s'agit de l'enlèvement des saints, sa chère Eglise se trouvant au milieu d'eux, il vient lui-même, selon ce qu'il avait dit à ses disciples: «*Je* reviendrai et *je* vous prendrai auprès de moi» (Jean 14: 3). Quand un ami m'annonce l'heure de son arrivée à la gare, je puis l'envoyer chercher par mon domestique, mais si c'est mon épouse, j'y vais *moi-même*.

Le Seigneur fera entendre le cri de rassemblement, l'archange transmettra le mot d'ordre, la trompette sonnera, et tous les saints partiront ensemble. Cependant divers actes se succèdent à ce moment glorieux: «Les morts en Christ ressusciteront *premièrement*». Au lieu d'être en retard ils ont le pas sur les vivants, parce qu'ils ont suivi le même chemin que leur Sauveur, à travers la mort, pour atteindre la résurrection. Il faut être *mort en Christ* pour y avoir part. Ceux-là sortiront du milieu des *morts*, en les laissant où ils se trouvent jusqu'à la résurrection de jugement. A ce moment-là la grande majorité des saints était, à l'état d'esprits, depuis longtemps avec le Seigneur, mais il faut encore qu'ils sortent d'entre les morts, comme leur Sauveur en est sorti, et que, comme lui, ils montent en personne de la terre au ciel.

De chers enfants de Dieu qui croient à l'enlèvement des saints, pensent à tort que cette parole du verset 14: «Avec lui, Dieu amènera ceux qui se sont endormis en Jésus», a trait à leur résurrection. Ils croient que leurs âmes reviendront avec le Seigneur pour rejoindre leurs corps sortis de la poussière. Si l'apôtre s'était arrêté au verset 14, personne ne pourrait avoir une telle pensée. Le fait est que, selon les versets 15-18, il les emmènera avec lui et que, selon le verset 14, il les ramènera ensuite avec lui.

«Puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis, ensemble avec eux, dans les nuées, à la rencontre du Seigneur, en l'air». Le Seigneur descend du ciel, mais non pas jusque sur la terre; en descendant, il nous appelle; nous montons tous ensemble à sa rencontre qui a lieu en l'air. Le rendez-vous des ressuscités et des transmués n'est pas la terre; ils sont ravis ensemble, mais c'est pour être réunis avec le Seigneur.

Il peut être utile de rappeler que les «morts en Christ» qui seront ressuscités comprennent les justes de l'Ancien Testament qui, depuis Abel, ont passé par la mort, aussi bien que ceux qui font partie de l'Eglise. Hébreux 11: 40, nous apprend qu'ils nous attendent et ne parviendront pas à la perfection *sans nous*. La perfection, c'est la résurrection d'entre les morts (Philippiens 3: 11, 12). Les vingt-quatre anciens de l'Apocalypse (chapitres 4 et 5) représentent les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament qui seront enlevés à la venue du Seigneur. Ces chapitres nous les présentent d'abord comme un ensemble, mais à la célébration des noces de l'Agneau (chapitre 19), les deux classes dont ils se composent prennent chacune sa place respective. L'épouse, la femme de l'Agneau, est l'Eglise, les bienheureux conviés au banquet de noces sont ceux qui n'en font pas partie. Dès lors on ne retrouve plus les vingt-quatre anciens.

«Et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur». Une fois réunis tous ensemble avec le Seigneur, notre bonheur est accompli; nous serons avec lui pour toujours. Cela suffit; la

révélation se termine là, sans parler de toutes les gloires qui suivront. «Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles».

En 1 Corinthiens 15, le même apôtre, après avoir donné beaucoup de détails sur la résurrection des morts en Christ, ajoute (versets 51, 52): «Voici, je vous dis un mystère: Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés: en un instant, en un clin d'oeil, à la dernière trompette, car la trompette sonnera, et les morts seront ressuscités incorruptibles, et nous, nous serons changés». Il n'est pas nécessaire de s'endormir pour entrer dans la gloire, mais il faut être *changés*. «Nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir même toutes choses» (Philippiens 3: 20, 21). Ce pouvoir s'exercera sur les saints vivants pour les revêtir de leurs corps glorieux, sans que leur âme soit un instant séparée du corps. Ce qui est mortel en eux sera absorbé par la vie. La mort ne sera pas l'instrument pour les délivrer de ce qui est mortel, mais bien la puissance de vie, pour l'absorber (2 Corinthiens 5: 4, 5).

L'apôtre dit: «A la dernière trompette, car la trompette sonnera». Ce sera le dernier signal de la trompette de Dieu de 1 Thessaloniens 4: 16, le signal connu dans les armées pour la levée du camp et non pas, comme le pensent quelques-uns, la dernière des sept trompettes de l'Apocalypse.

«Et *les morts* ressusciteront incorruptibles». Ici, les détails de la résurrection ne s'appliquent qu'à celle des rachetés, aussi n'est-il pas nécessaire de dire: «les morts en Christ». Mais auparavant l'apôtre dit; «En un instant, en un clin d'oeil». Cela est difficile à concevoir, vu notre imperfection actuelle. En considérant toute la succession des faits qui sont énoncés, il nous est impossible de penser qu'ils ne s'accomplissent pas au moins en quelques minutes. Le Seigneur descend du ciel avec trois choses successives: le cri de commandement, la voix d'archange, la trompette de Dieu; puis les morts, ayant le pas sur les vivants, ressuscitent *premièrement*, puis les vivants sont transmués, et tous sont enfin ravis ensemble. Et cependant, ces six choses successives se passent «en un instant, en un clin d'oeil»; le temps pour un clignement des paupières. Pour les morts, un clin d'oeil, et ils seront ressuscités en gloire avec le Seigneur en compagnie de tous les saints; pour les vivants, un clin d'oeil — l'instant d'avant, le travail, la fatigue, la souffrance, et l'instant d'après, ayant à peine le temps de s'en apercevoir, réunis à tous les saints, auprès du Seigneur, dans la gloire!

Pourquoi donc nos coeurs ne bondissent-ils pas de joie, en pensant à ce moment merveilleux qui sera la réponse finale à tant de cris, de soupirs, de besoins et de larmes, qui comprendra, du même coup, la délivrance complète de tout l'ordre de choses actuel et l'introduction complète dans tous les résultats glorieux et éternels de l'oeuvre de notre bien-aimé Sauveur? Moment béni, où nous en aurons fini individuellement avec tout ce qui se rapporte à notre présence dans un corps d'abaissement, dans un monde de péché, et où même nous retrouverons nos relations en Christ, mais dans la gloire, avec nos bien-aimés qui se sont endormis! Moment merveilleux, où nous savourerons, dans son ensemble et tous ses détails, le bonheur éternel en la présence radieuse de notre Sauveur, dont nous verrons les

traits adorables avec des yeux capables de les contempler, car nous lui serons semblables, en le voyant comme il est! Oui, quel moment quand notre premier sentiment sera que c'est pour *toujours!*

Or ce moment ne peut manquer à aucun racheté, qu'il soit mort depuis 6000 ans, qu'il le soit depuis l'accomplissement de l'oeuvre de la croix, ou qu'il vive à ce moment-là. Tous s'y trouveront et monteront ensemble de la terre au ciel, comme leur Sauveur y est monté. «Soit que nous veillions — dans le corps — soit que nous dormions — absents du corps — nous vivrons ensemble avec lui» (1 Thessaloniens 5: 10).

Puissions-nous, avec des cœurs attachés à la personne du Seigneur, réaliser cette parole de l'apôtre Jean: «Et quiconque a cette espérance en Lui, se purifie comme Lui est pur» (1 Jean 3: 3).

Quelques simples remarques sur Jean 1: 1-5

ME 1899 page 425

L'évangile de Jean est l'évangile de la nouvelle création, caractérisée par la vie, la lumière, et l'amour, répondant à ce que Dieu est en lui-même. Nous y trouvons la vie éternelle; cette vie que rien ne peut altérer et où l'on jouit de la lumière et de l'amour, et qui est introduite ici-bas par Celui qui est lui-même cette vie, en qui elle a été manifestée, et par qui elle est communiquée. Quelle grâce dans un monde de péché, de ténèbres et de mort, de le connaître, Lui. Or les premiers versets de l'évangile placent devant nous cette Personne divine, auteur de la nouvelle création et source de la vie éternelle. Ils nous la montrent non point encore telle qu'elle devint en entrant dans le monde, mais ils nous disent ce qu'elle était.

«Au commencement était la *Parole*». La Parole, qui est-ce? Les versets 14 et 17 répondent à cette question. C'est le *Fils unique*, expression que nous ne trouvons que dans les écrits de Jean (3: 16; 1 Jean 4: 9), et qui indique sa relation éternelle avec le Père. A cela se rapporte aussi l'expression: *le Fils de son amour* (Colossiens 1: 13), car Dieu est amour et a éternellement eu un objet de cet amour, et qui le satisfait, et Celui qui est l'objet de l'amour éternel de Dieu, est venu manifester cet amour dans le monde. Il est en effet digne de remarque que le titre de Fils unique est, dans ces passages, associé à la manifestation de la grâce divine. Nous savons donc qui est la Parole. C'est le Fils unique faisant connaître Dieu et son amour au milieu des hommes, y apportant la grâce et la vérité; venu dans ce but dans un monde de péché, de douleur et de mort, et portant ici-bas le nom précieux de Jésus Christ.

Pourquoi, au début de cet évangile, porte-t-il ce nom de la «Parole?» Nous venons de le dire. Il est l'expression de la pensée, de la volonté et de la puissance de Dieu, et ainsi il le manifeste; il le fait connaître (verset 18). Dans le premier chapitre de la Genèse, quand Dieu déploie sa puissance dans la création, c'est par la Parole. Huit fois nous trouvons l'expression: *Il dit*, et la chose a son être. «Les cieux», dit le psalmiste, «ont été faits par la parole de l'Eternel» (Psaumes 33: 6). Et pour ce qui est de la révélation de Dieu à l'homme, c'est le Fils qui le fait connaître (Matthieu 11: 27). Dieu nous a parlé dans le Fils. Et cela est bien caractéristique en Jean où, quoi que Jésus dise ou fasse, ce n'est pas de lui-même, mais c'est selon la volonté de Celui qui l'a envoyé (Jean 7: 16; 6: 38; 8: 28; 12: 49, 50). Nous comprenons maintenant pourquoi il est la Parole. De même que par la parole nous manifestons ce qui est en nous, ainsi Christ, la Parole, fait connaître les pensées et les desseins cachés en Dieu, mais avec cette immense différence que notre parole peut n'exprimer qu'imparfaitement et même faussement ce qui se passe dans notre être intérieur, ce qu'il est, tandis que lui révèle parfaitement tout ce qu'est Dieu et ce que Dieu nous fait connaître de ses pensées. Et de plus cette Parole, Christ, n'est pas un être abstrait, mais, comme nous allons le voir, une Personne.

Dans ces premières paroles de l'évangile, nous avons *l'existence éternelle* de la Parole. En effet, il est dit: «*Au commencement était la Parole*». Remarquons que l'expression «était»

«comporte l'idée d'existence. Elle existait au commencement. Mais où placer ce commencement? Reculons aussi loin que nous voudrions le moment où le temps commence par l'existence des choses qui n'ont pas toujours été, et la Parole était — elle existait alors. Or cela indique l'existence éternelle. C'est ce que nous trouvons aussi en Colossiens 1: 17: «Lui est avant toutes choses», avant toutes les choses créées, car c'est par lui qu'elles subsistent. Si la Parole avait commencé d'être, elle aurait pu *être* le commencement, mais n'aurait pas existé à ce commencement. Elle était au commencement; elle est donc en dehors de tout commencement: elle est éternelle. Dans le chapitre 8 des Proverbes, nous voyons la *Sagesse* — autre expression qui désigne Celui qui est la Parole — existant dès avant le commencement: «L'Eternel», y est-il dit, «m'a possédée au commencement de sa voie, *avant* ses oeuvres d'ancienneté; *dès l'éternité* je fus établie, *dès le commencement*, dès avant les origines de la terre, etc.». Or Christ est la sagesse de Dieu.

En second lieu, ce qui suit nous fait connaître en la Parole une *existence personnelle*, distincte. Elle était «auprès» de Dieu, non pas confondue avec Dieu, non pas un attribut de Dieu, mais une Personne distincte auprès de Dieu. Et le mot traduit par «auprès de», indique un mouvement *vers lui*, une communion avec lui, ce qui montre encore plus la Parole comme étant une Personne. «Auprès de Dieu», comme je puis être auprès de quelqu'un que j'aime. «J'étais», dit la Sagesse éternelle, «alors à côté de lui (quand il fondait la terre) son nourrisson, j'étais ses délices tous les jours, toujours en joie devant Lui» (Proverbes 8: 30).

Troisièmement, nous avons une déclaration qui exprime ce qu'est la Parole en elle-même dans sa nature — *elle était Dieu*; elle a tous les caractères et toutes les perfections de l'essence divine. L'Esprit Saint, par la plume de Jean, se sert du passé, «*elle était*», afin qu'on ne puisse dire: «Oui, il est Dieu maintenant, mais dans un sens subordonné, il a été élevé à cette dignité». C'est là ce que plusieurs enseignent; mais leur raisonnement est détruit par l'affirmation solennelle: «*Elle était Dieu*». C'est ce qu'elle était de toute éternité — elle n'a point été faite, elle était Dieu. Aussi l'apôtre ajoute-t-il: «*Elle (ou celle-là) était au commencement auprès de Dieu*». De toute éternité, distincte comme Personne divine. Cette déclaration n'est pas une vaine répétition au moment où Jean va nous montrer la Parole dans son activité et sa puissance créatrices.

Ces deux premiers versets nous font donc connaître ce qu'est la Parole en elle-même et par rapport à Dieu. Nous la voyons ensuite en rapport avec *la création*, la sphère de sa manifestation.

(Verset 3). «*Toutes choses furent faites par elle, et sans elle pas une seule chose ne fut faite*». Elle n'est pas l'un des êtres créés; elle est séparée d'eux par l'abîme immense qui existe entre le Créateur et sa créature. Ils dépendent tous de Lui — «toutes choses ont été créées par lui et *pour* lui; elles subsistent par lui»; «il les soutient par la parole de sa puissance» (Colossiens 1: 16, 17; Hébreux 1: 3). Sans lui, elles n'eussent pas existé; sans lui elles retomberaient dans le néant. Il est vrai qu'en Colossiens 1, il est nommé le premier-né de toute la création; mais nous savons que ce terme signifie simplement qu'il en est le Chef, qu'il est à la tête de toute la création, puisqu'il a créé toutes choses (voyez Psaumes 89: 27). Pour

créer, il faut la toute-puissance divine, il faut être Dieu, de même que pour révéler Dieu il faut être Dieu: «la Parole était Dieu». Tous les êtres autres que lui ont eu un commencement d'existence; lui n'en a point eu. On peut dire de lui: «D'éternité en éternité tu es Dieu».

Que toutes choses eussent été faites par la parole de l'Eternel, la Genèse, les Psaumes et d'autres portions de l'Ancien Testament nous le disent, comme nous l'avons remarqué. Mais que cette Parole, cette expression de la pensée, de la volonté et de la puissance de Dieu se manifestant dans la création, fût une *Personne*, c'est ce que nous n'y trouvons pas, sauf d'une manière mystique dans les Proverbes. Et voilà ce que l'Esprit nous révèle ici. Après s'être fait entendre pour produire les choses créées, elle se fait entendre dans la création et révèle Dieu, non par la création qui nous fait connaître simplement son existence (Romains 1: 19, 20), mais en venant elle-même nous le faire connaître. Cela nous conduit à penser que toutes les fois que nous voyons Dieu, le Dieu invisible, se manifester à l'homme en divers endroits de l'Ancien Testament, sous le nom de l'Ange de l'Eternel, l'Ange de sa face, l'Ange de l'alliance, et qui même est appelé Jéhovah et le Seigneur, il s'agit de la Parole, du Fils unique (voyez Genèse 18; 22: 15; Juges 6: 12, 14, 16; 13: 3, etc., 21, 22, 23; Esaïe 63: 9; Malachie 3: 1; Exode 3: 2-5, etc.). Nous savons d'ailleurs, par la comparaison d'Esaïe 6 avec Jean 12: 38-41, que le Jéhovah de l'Ancien Testament, le Dieu d'Israël, n'est autre que Jésus, la Parole.

Ainsi «toutes choses furent faites par elle, et sans elle pas une seule chose ne fut faite de ce qui a été fait», ou comme l'on peut traduire: Toutes choses sont devenues ou ont pris naissance par elle, et pas une seule des choses qui existent, n'a pris naissance sans elle. Il semble qu'il y ait ici une répétition, mais, si elle existe, elle est bien nécessaire. Elle montre que les choses qui existent dépendent toutes de lui, et que nulle ne peut dire: «Moi, j'échappe à cette dépendance». La forme affirmative comprend l'ensemble de tous les êtres créés; la forme négative s'applique à chaque être en particulier et exclut ainsi toute exception; rien n'est dû au hasard, ni n'a été formé en vertu de lois générales. L'apôtre Paul met bien en évidence la vérité de la création de toutes choses par le Fils, quand il énumère les diverses classes d'êtres créés dans le vaste univers: «Les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles» (Colossiens 1: 16). Nul être, à part Lui, si grand en dignité et en pouvoir puisse-t-il être, n'échappe à la réalité de cette parole: «Créé par lui et pour lui». Telle est la gloire de la Parole, du Fils unique, du Seigneur Jésus Christ. «Par lequel (le Fils) il (Dieu) a fait les mondes», est-il dit en Hébreux 1: 2. Cela ne diminue en rien cette gloire. Tout ce qui a été fait l'a été selon la souveraine volonté du Père, mais le Fils, la Parole, l'expression de cette volonté, est la Personne qui a déployé la puissance créatrice, la puissance divine qui était en elle. Il est remarquable, en effet, qu'en Colossiens 1: 16, l'expression «par lui», au commencement du verset, n'est pas dans l'original la même que «par lui» à la fin, et peut être rendue par «*en lui*» ont été créées toutes choses, indiquant ainsi que la puissance créatrice réside en lui, le Fils de son amour. Pierre nous dit aussi que la terre et les cieux d'avant le déluge subsistaient «par la parole de Dieu»; mais il va plus loin en déclarant que «la même Parole» réserve les cieux et la terre de maintenant pour la destruction (2 Pierre 3: 5-7). Enfin nous voyons, en Apocalypse 19, celui qui s'appelle «la Parole de Dieu» paraître du ciel

pour le jugement des impies, et lorsque tout ce qui est de cette création, domaine de l'homme, a pris fin, nous entendons Celui qui est assis sur le trône, *dire*: «Voici, je fais toutes choses nouvelles».

Le verset 3 nous a montré la Parole dans ses rapports avec la création: Elle est le Créateur. Le verset 4 nous fait connaître ses rapports avec les hommes qui font partie de la création, mais une partie, objet de desseins particuliers de Dieu, ainsi que des pensées et des affections de Celui qui se nomme la Parole. Nous lisons en effet dans les Proverbes ces paroles de la sagesse éternelle: «Mes délices étaient dans les fils des hommes» (Proverbes 8: 31). «En *elle* était, la vie, et la vie était la lumière des hommes». Dans le verset précédent, nous avons deux choses: la Parole non créée, éternelle, et les choses créées par elle et subsistant hors d'elle. Ici, c'est quelque chose qui est *en* elle — c'est la *vie*, ce qui caractérise également une Personne divine, car tout être créé ne peut recevoir la vie que du dehors de lui-même. «En elle était la vie» fait donc mieux comprendre le verset 3, en présentant en même temps un sens plus profond. La Parole n'est pas une abstraction, une force, une puissance aveugle, mais une réalité, une Personne vivante d'abord, puis ce qui est davantage, possédant en elle-même la *vie* d'une manière absolue, et étant ainsi seule la source de toute vie.

Mais qu'est-ce que la vie? Qu'est-ce qui la caractérise? D'abord, remarquons que ce n'est pas seulement le fait d'exister; une pierre, un astre existent, mais on ne peut dire qu'ils vivent. La vie, c'est l'existence active, jointe à la conscience et à la jouissance de l'existence dans les domaines qui lui sont assignés. Les végétaux vivent, car leur naissance et leur développement accusent une certaine activité, mais ils n'ont pas la conscience, ils ne savent pas qu'ils vivent. Les animaux vivent — je parle surtout des animaux supérieurs, car un grand nombre n'ont qu'une vie végétative — ils vivent quand leurs fonctions s'accomplissent suivant les lois de leur organisme, et ils ont l'instinct de pourvoir à l'entretien de leur vie, de la défendre et de fuir ce qui peut lui nuire. On ne saurait leur refuser une certaine intelligence et la jouissance de la vie qu'ils possèdent. Mais leur vie est enveloppée d'obscurité et se borne à la satisfaction de leurs besoins matériels. Au-dessus se trouve la vie intellectuelle morale et religieuse, apanage précieux de l'homme qui n'est pas né de la terre comme les animaux par une parole du Créateur, mais qui est le résultat des conseils de Dieu, selon la parole: «*Faisons* l'homme à notre image», et dans le corps duquel, formé des mains de Dieu, Dieu souffla *la respiration de vie*. Il possède donc cette vie qui est l'existence active, qui a conscience d'elle-même et qui en jouit. L'être intelligent vit par l'exercice de ses facultés de connaître et de comprendre; l'être moral, qui ne peut exister sans l'intelligence, vit quand ses actes sont déterminés par ses vrais mobiles, et que ses sentiments sont tournés vers leur objet réel. L'être religieux vit par sa connaissance et la jouissance de Dieu et de ses rapports avec lui: c'est la vie éternelle. Mais de quelque vie qu'il s'agisse, la Parole en est la source; c'est en elle qu'est la plénitude de la vie. Pour m'en tenir à ce qu'il y a de plus élevé et de plus important, je citerai ce passage: «Dieu nous adonné *la vie éternelle*; et cette vie est dans son Fils» (1 Jean 5: 11). Remarquons que c'est à l'être intelligent et moral qu'est communiquée la vie divine, la vie éternelle; que c'est l'homme qui est la créature privilégiée qui peut seule en jouir. Dire comment il y arrive

n'est pas ici mon sujet. Ainsi la vie — toute vie était dans la Parole. En créant les êtres, Celui qui est la Parole a déterminé les conditions de leur vie, et en particulier pour l'homme, elle comprend la vraie connaissance, l'activité vers ce qui est réellement bon, et la félicité entière, sans variation, quoique non pas sans accroissement; or cette vie heureuse, la seule digne de ce nom, elle est *en Lui*; il la possède dans sa plénitude, sans qu'elle lui ait été communiquée.

J'ai dit que l'un des caractères de la vie est l'activité. Pour se déployer, il faut qu'il y ait un objet envers lequel elle s'exerce. Nous avons vu que l'expression «la Parole était *auprès de Dieu*», supposait un mouvement vers Dieu; c'est l'activité de la vie se portant vers son objet, se manifestant dans l'amour et par suite dans la communion entre le Fils et le Père. Mais l'activité de la vie qui est dans la Parole s'est répandue au dehors non pas seulement pour créer; elle s'est manifestée *envers les hommes* — ses délices étaient avec les fils des hommes — elle s'est manifestée pour les *éclairer*. Elle était la lumière des hommes. Que serait la vie sans la lumière? Ainsi, après avoir vu la Parole en rapport avec Dieu et avec la création, nous l'avons ici en rapport avec l'humanité. En elle était la vie, et elle la communiquait, et cette vie divine était la lumière pour les hommes. Ce rapport entre la vie et la lumière émanant de la même source, se trouve indiqué dans le Psaume 36: «Par-devers toi est la source de la vie, en ta lumière nous verrons la lumière», mais ici dans un sens plus profond. La lumière n'est pas ici l'intelligence que possède l'homme et qui lui fait connaître et discerner les choses qui sont de son domaine. C'est infiniment plus, comme lorsque Jésus dit: «Je suis la lumière du monde». La vie qui était dans la Parole, communiquée aux hommes, venait dans leur intelligence et leur être moral leur apporter la vérité; leur faisant connaître Dieu, et leur donnant en même temps la vraie connaissance des choses, de leurs rapports entre elles et avec Dieu. Cette lumière est donc la vérité éclairant l'âme des hommes. Jésus, qui était la lumière, dit aussi: «Je suis la vérité». On ne peut pas séparer la vie de Dieu de la lumière. Celui qui vit de cette vie, connaît Dieu; mais cette vie et cette connaissance ne sont pas seulement dans l'intelligence, mais embrassent tout l'être moral.

C'est donc là ce qui illuminait l'âme de l'homme sortant des mains de Dieu. En la Parole qui l'avait créé, il avait la vie, et dans cette vie la connaissance de Dieu. Si le péché a introduit maintenant les ténèbres et la mort, souvenons-nous que la vie est toujours dans le Fils et qu'il est toujours la lumière venue dans le monde. Et la vie qu'il communique maintenant à celui qui croit en lui est la vie éternelle possédée dès ici-bas, et qui sera bientôt la vie éternelle dans la gloire. «C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ».

En arrivant au verset 5, nous voyons l'introduction d'une nouvelle chose qui n'était pas auparavant: les ténèbres. «Et la lumière luit dans les ténèbres; et les ténèbres ne l'ont pas comprise (ou saisie)». Il n'est pas dit que la lumière *luisait* dans les ténèbres, ce qui ferait supposer que les ténèbres avaient toujours existé de même que la lumière, et conduirait à la doctrine de deux principes éternels, l'un du bien, l'autre du mal, en opposition l'un avec l'autre, comme l'ont enseigné des hérétiques. Non; mais la lumière *luit* — elle n'a jamais cessé de luire — dans les ténèbres. Ces ténèbres sont les ténèbres morales, l'ignorance à l'égard de

Dieu et du vrai bien, conduisant à la perversion des pensées et des affections (Ephésiens 4: 18; Romains 1: 21). Elles ont été introduites et se sont répandues dans l'intelligence, l'entendement et le cœur de l'homme par le péché, qui l'a éloigné de Dieu, source de lumière et de vie; elles sont le domaine de la mort. Le monde entier est envahi par elles; elles le couvrent comme d'un funèbre linceul. Ce n'est pas que l'homme n'ait des facultés merveilleuses, qu'il exerce dans le vaste domaine de la création. Que de choses son intelligence ne découvre et ne sonde-t-elle pas? Mais ses connaissances sans cesse croissantes et qu'il appelle «lumières», ne le sortent pas des ténèbres dont le péché l'a enveloppé — l'ignorance de Dieu et de ses pensées, l'éloignement de lui, la mort quant aux choses spirituelles et divines. Il existe une lumière, mais une seule qui puisse dissiper ces ténèbres. Elle n'est pas en l'homme et ses facultés; ses efforts ne la lui procurent pas; la science la plus élevée ne l'y amènera pas. Elle existe en dehors de lui; c'est «la lumière de la vie», la lumière divine, Christ; elle *luit* dans les ténèbres, mais chose étrange et bien caractéristique de l'état de l'homme: les ténèbres ne l'ont pas comprise ou saisie. Dans le domaine physique, la lumière apparaissant, les ténèbres s'en vont; mais ici il s'agit d'un état moral, et là, par son seul effet, la lumière ne dissipe pas les ténèbres opposées à sa nature; elle fait ressortir et rend évidentes l'incompatibilité et l'opposition entre elle et les ténèbres. Avec les ténèbres, il y a chez l'homme naturel une volonté opposée à celle de Dieu; il aime mieux les ténèbres que la lumière, parce qu'il se complaît dans ses oeuvres mauvaises, fruits de son état moral, satisfaisant ses passions et ses convoitises (Jean 3: 19, 20). Voilà pourquoi nous lisons plus loin: «Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont pas reçu... Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui, et le monde ne l'a pas connu» (Jean 1: 10, 11). «L'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu»; il faut une oeuvre divine pour que ce qui était ténèbres devienne lumière; il faut une nouvelle création. Le fait subsiste: «La lumière luit dans les ténèbres; et les ténèbres ne l'ont point comprise». Le monde dans son ensemble gît dans les ténèbres. C'est son état, et il n'a pas saisi la lumière, Christ. Ne le voyons-nous pas? Il y a incompatibilité entre ces deux sphères. Quelle communion entre la lumière et les ténèbres? Avertissement bien sérieux pour ceux qui, par la grâce, sont devenus lumière dans le Seigneur.

Quelle merveilleuse gradation dans ces cinq versets! Des profondeurs de l'éternité, nous descendons jusqu'à l'état où l'homme se trouve. Dieu, la Parole, l'homme, voilà ce que nous y trouvons. Dieu, par la Parole éternelle, sortant de sa plénitude pour créer, se manifestant par elle aux hommes, comme vie et comme lumière, puis la constatation de ce fait profondément triste: les ténèbres, l'homme dans l'état où le péché l'a réduit, ne comprenant et ne recevant pas la lumière. Mais rien ne peut arrêter le flot de la grâce divine, et par cette grâce puissante, des hommes sortent et se séparent de ces ténèbres et viennent à la lumière. C'est ce que nous voyons aussi dans cet évangile.

Quelques remarques sur la présence de l'Esprit Saint dans le chrétien

Cet article est un appendice au traité que nous venons de publier: «[Les opérations de l'Esprit de Dieu](#)» débutant en page 161 et se terminant à la page 425.

Darby J.N.

ME 1899 page 441

Je désire présenter quelques remarques d'une tendance pratique et d'un haut intérêt, sur les effets de la présence de l'Esprit Saint dans le chrétien.

L'Esprit de Dieu, comme demeurant en nous, peut être envisagé sous deux aspects. En premier lieu, il nous unit au Seigneur Jésus, de sorte que sa présence se lie intimement avec la *vie*, cette vie qui est en Jésus (Jean 14: 19, 20; Galates 2: 20). «Celui qui est uni au Seigneur, est un seul esprit avec lui». En outre, sa présence est celle de Dieu dans l'âme.

L'Écriture, parlant de l'Esprit Saint sous le premier de ces caractères — parfois uni au second — dit que «la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus», nous a «affranchis de la loi du péché et de la mort», de sorte que «l'Esprit est *vie* à cause de la justice» (Romains 8: 2, 10). Mais il est dit aussi: «Si du moins *l'Esprit de Dieu* habite en vous» (verset 9); et ainsi sa demeure et son action sont confondues, puisque (en tant qu'elles se manifestent par la formation du caractère de Christ dans l'âme) «l'Esprit de Dieu» devient «l'Esprit de Christ».

Le «Christ en vous», du verset 10, exprime l'idée plus clairement, surtout parce que l'apôtre ajoute: «Si Christ est en vous,... l'Esprit est *vie*». Mais au verset 16, l'Esprit Saint est soigneusement distingué du chrétien, car il est dit: «L'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit». Dans les versets 26 et 27, les deux caractères de la présence de l'Esprit sont présentés d'une manière remarquable dans leurs connexions mutuelles (*), car «la pensée de l'Esprit» connue de Dieu qui sonde les cœurs, est la vie de l'Esprit dans le saint. Mais, d'un autre côté, «l'Esprit nous est en aide dans notre infirmité», et «lui-même intercède pour les saints, selon Dieu». La raison de tout cela est simple. D'une part, l'Esprit est là, et agit avec puissance selon la pensée de Christ; d'autre part, et en conséquence de cette opération, les affections, les pensées et les oeuvres sont produites, et sont celles de l'Esprit, mais cependant elles sont aussi les nôtres, puisque nous y participons avec Christ, «notre vie» (Colossiens 3: 2, 3); car «Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. Celui qui a le Fils a la vie» (1 Jean 5: 11, 12).

(*) Le sujet est largement développé dans la deuxième partie du traité: «[Les opérations de l'Esprit de Dieu](#)».

Mais l'effet du second caractère de la présence de l'Esprit Saint est encore plus important. L'Esprit est l'Esprit de Dieu; il est Dieu, et, par conséquent, il est la révélation de la présence et de la puissance de Dieu dans l'âme; révélation connue *par* et *dans* une nouvelle nature qui

est de lui. Par conséquent, ce qui est dans la nature et le caractère de Dieu se développe là où Dieu habite, c'est-à-dire dans l'âme du saint. Non seulement cela est produit dans le nouvel homme, la création de Dieu, mais l'âme en est remplie, parce que Dieu est là, et qu'il y a communion avec lui.

Par exemple, la nouvelle nature aime, et cet amour est la preuve que l'on est «né de Dieu», et que l'on connaît Dieu. Mais ce n'est pas tout: il y a en outre, la demeure de l'Esprit Saint en nous, c'est-à-dire la présence de Dieu qui nous a communiqué cette nouvelle nature. C'est pourquoi nous lisons: «L'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné» (Romains 5: 5). Nous sommes aimés: nous le savons, et nous en avons la preuve dans le don qui nous a été fait de notre précieux Sauveur, et dans sa mort pour nous (versets 6-8). Mais il y a quelque chose de plus: l'amour parfait et infini versé dans nos cœurs (pauvres vases que nous sommes), et l'Esprit Saint, qui est Dieu, est là, et il peut y être, parce que nous sommes purifiés par le sang de Christ; il est là pour remplir ces vases de ce qui est divin, de l'amour de Dieu. Et il est aussi ajouté que nous nous glorifions en Dieu.

C'est pourquoi, envisageant la présence de l'Esprit comme une démonstration de puissance dans l'âme, l'apôtre Jean affirme que «par ceci nous savons qu'il demeure en nous, savoir par l'Esprit qu'il nous a donné» (1 Jean 3: 24). Mais comme cela aurait pu être appliqué seulement à l'énergie variée de l'Esprit dans l'âme, il est affirmé plus loin que «l'amour est consommé en nous», savoir l'amour de Dieu envers nous. Ici, il n'est plus question de nous, de nos affections, de nos pensées; mais l'âme est remplie de la plénitude de Dieu qui ne laisse de place pour rien d'autre. Il n'y a dans le cœur aucun désaccord qui gêne le caractère essentiel de l'amour divin. Dieu, complet en lui-même, exclut tout ce qui lui est contraire, autrement il ne serait plus lui-même.

Pour éviter le *mysticisme*, qui est la corruption, par l'ennemi, de ces vérités, l'Esprit Saint ajoute par le même écrivain: «En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aime» (1 Jean 4: 10), et la preuve en est basée sur ce qui est au-dessus de toute pensée et de toute connaissance humaines, savoir sur les actes de Dieu lui-même en Christ.

D'un autre côté, la présence de l'Esprit n'est pas la preuve que Dieu demeure en nous, puisque les deux choses sont identiques, mais il est écrit: «Par ceci nous savons que nous demeurons *en lui* et lui en nous, c'est qu'il nous a donné *de son Esprit*». Cette présence de Dieu en amour, non seulement remplit nos âmes si bornées, mais nous place *en Lui* qui est infini en amour. Unis à Christ par l'Esprit Saint, ayant la même vie avec lui, et l'Esprit agissant en nous, «nous demeurons en Dieu, et Dieu en nous». C'est pourquoi il est dit que «Dieu nous a donné de son Esprit», c'est-à-dire que Dieu, en vertu de sa présence et de sa puissance, nous rend moralement participants de sa nature et de son caractère par l'Esprit Saint en nous, tout en nous faisant jouir de sa communion, et en même temps nous introduisant dans sa plénitude.

Je voudrais signaler ici les caractères distinctifs des épîtres de Paul, de Pierre et de Jean. Paul a été suscité d'une manière extraordinaire dans le but spécial de communiquer à l'Eglise l'ordre, la méthode et la souveraineté des opérations divines, et de révéler la place de l'Eglise au milieu de tout cela, en tant qu'elle est unie à Christ, et qu'elle est le merveilleux objet des conseils de Dieu en grâce. C'est ce que nous dit l'apôtre: «Afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus» (Ephésiens 2: 7), ou par ses voies à l'égard de l'Eglise. La sagesse de Dieu, la justice de ses voies, et les conseils de sa grâce sur ce sujet, sont largement et (comme toute révélation) parfaitement exposés dans les écrits de Paul.

Jean s'occupe d'un autre point. Il traite de la communication de la nature divine, de ce qu'est cette nature, et, par conséquent, de ce qu'est Dieu, soit dans ses manifestations vivantes en Christ, soit dans la vie qu'il communique à d'autres. Sans cette communauté de nature, la communion est impossible, car les ténèbres ne peuvent avoir communion avec la lumière. Mais, ainsi que nous l'avons déjà vu, l'apôtre va plus loin. Nous demeurons en Dieu, et Dieu en nous, par l'Esprit Saint; et ainsi, pour autant que nous en avons la capacité, nous jouissons de ce que Dieu est en lui-même, et nous devenons la manifestation de ce qu'il est, la limite à cette manifestation étant uniquement dans le vase dans lequel Dieu a établi sa demeure. Combien sont grandes les richesses diverses de la bonté de Dieu! Cette communion avec lui, qui nous élève, aussi haut que possible, vers la plénitude de Celui qui se révèle en nous, est assurément quelque chose d'infiniment doux et précieux; mais sa tendresse envers nous, pauvres pèlerins sur la terre, et son amour fidèle, si nécessaire à notre faiblesse pour nous faire arriver au but, ne le sont pas moins.

Le témoignage de Pierre, dans sa première épître, a pour objet ce que Dieu est pour le pèlerin, et ce que celui-ci doit être pour Dieu. La résurrection du Messie a placé le pèlerin sur sa route, et à ce sujet sont présentés la fidélité de Dieu, l'encouragement que sa puissance donne à notre espérance par cette résurrection de Christ, le Fils du Dieu vivant, quoique rejeté des hommes. En dernier lieu, l'apôtre parle de la marche, du culte et du service qui en découle.

Jean nous présente ce qu'il y a de plus élevé dans la communion, ou plutôt dans la nature de la communion. En conséquence, il ne touche pas le sujet de l'Eglise comme objet des conseils divins; il parle de la nature divine.

Paul traite de ce qui est parfait, non par rapport à la communion, mais aux conseils de Dieu. Dans ses écrits, Dieu est glorifié plus spécialement comme objet de la foi, bien qu'il parle aussi de la communion (Romains 5: 5). Lorsque, dans le même chapitre (verset 11), il présente Dieu comme Celui en qui le chrétien se glorifie, il place Dieu devant nous et non point en nous; il le montre comme l'objet que la foi saisit et non comme demeurant dans le cœur.

Cette bénédiction divine et infinie, cet amour consommé en nous, communiqué par la présence de l'Esprit Saint, et réalisé par le fait que nous demeurons en Dieu et lui en nous, a conduit quelques personnes à penser que lorsque ce point est atteint, la chair ne peut plus exister en nous. Mais c'est là confondre le vase avec le trésor qu'il renferme et dont il a la

jouissance. Nous sommes dans un corps qui attend encore sa rédemption; seulement Dieu peut y demeurer à cause de l'aspersion du sang par la foi. Cette aspersion ne corrige pas la chair, mais rend seulement témoignage, et à la perfection de la rédemption qu'on espère, et à l'amour auquel nous la devons.

Lorsque nous jouissons réellement de Dieu, nous pouvons, pour un moment, perdre de vue l'existence de la chair, parce qu'alors l'âme, qui est finie, est remplie de ce qui est infini. Mais, même dans ces instants de félicité, on ne peut douter que la chair ne soit un obstacle à une action de l'amour plus large et saisie avec plus d'intelligence. Paul, ravi au troisième ciel — privilège dont la chair aurait voulu tirer avantage pour l'élever, et qui nécessita une écharde - Paul nous est une preuve que la grâce ne change pas la chair.

Hélas! même cette joie dont nous parlons, sans une vigilante dépendance de Christ, donne à la chair de dangereuses occasions d'agir, parce qu'il y a en nous tant de petitesse, qu'oubliant Celui qui donne la joie, nous nous appuyons sur le sentiment de joie, au lieu de demeurer en Christ, la source et la fontaine de la joie. Néanmoins, il est certain que l'amour de Dieu, consommé en nous, est une réalité, et que le chrétien est appelé à connaître Dieu, et à jouir de lui comme demeurant en lui.

Je n'ai plus qu'une remarque à faire.

Lorsque nous sommes remplis de l'amour de Dieu, nous en jouissons avec une puissance qui nous empêche de voir quoi que ce soit, et spécialement les objets de la bonté de Dieu, autrement qu'avec les yeux de l'amour divin. Mais quand il y a une réelle connaissance de l'existence et de la nature de cet amour de Dieu, la marche sera aussi caractérisée par la foi en cet amour, même si le cœur n'en réalise pas toute la puissance, et ainsi nous demeurerons en Dieu et lui en nous. Mais puisque cette plénitude de joie ne peut se réaliser que par l'action de l'Esprit, on comprend aisément que si l'Esprit Saint est attristé, alors, au lieu de remplir le cœur de l'amour de Dieu, il devient un Esprit de répréhension, jugeant l'ingratitude dont est payé un amour tel que celui de Dieu. Toutefois, il lui est impossible d'en faire douter un instant. Il est évident que l'amour consommé en nous est l'oeuvre de Dieu, et c'est ce qui forme la joie et le tout de cet état béni. Ce que l'Esprit Saint verse dans nos cœurs est l'amour de Dieu, et cet amour, puissant dans nos cœurs, doit nécessairement se manifester en dehors de nous.

Ce que j'ai dit n'appartient pas, à proprement parler, aux opérations du Saint Esprit, mais le sujet est de la plus haute importance. Et cette importance, celle des fruits et des grands résultats de la présence de l'Esprit Saint (car par là l'amour de Dieu et de Christ est glorifié, autant qu'il est possible ici-bas), cette importance, dis-je, semblait rendre désirables quelques remarques sur ce sujet.

Que Dieu veuille les bénir pour le lecteur! Qu'il lui plaise de réaliser en nous les choses dont j'ai parlé, et de les bénir, de sorte que la vérité aie toute sa valeur dans les âmes, et que nous connaissions, avec toute l'Eglise bien-aimée de Christ, ce que c'est que d'avoir l'Esprit Saint demeurant en nous selon la puissance de l'amour de Dieu!

Les offrandes de Dieu

ME 1899 page 449

«Offrons donc, par Lui, sans cesse à Dieu un *sacrifice de louanges*, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom. MAIS n'oubliez pas la bienfaisance, et de faire part de vos biens, car Dieu prend plaisir à de tels *sacrifices*» (Hébreux 13: 15, 16).

Les bien-aimés frères et soeurs sont enseignés de Dieu sur ce précieux privilège du sacrifice de *louanges*, qui lui est agréable par Jésus Christ, et auquel nous invite cet important passage. Nous désirons porter leur attention d'une manière spéciale sur la seconde partie qui est liée à la précédente par la fin du passage: «Dieu prend plaisir à *de tels sacrifices*».

Le MAIS est caractéristique. Il signifie que nous sommes enclins à rester en chemin dans nos sacrifices et nous arrêter au premier. Grâce à Dieu, de ce que néanmoins il a mis dans nos coeurs le désir et le besoin de lui être agréables, et que la mémoire de ce qu'il attend de nous sera puissante pour nous faire porter aussi ce fruit effectif et sensible de notre amour pour lui.

A cet effet, nous nous reporterons à un enseignement de l'Ancien Testament (2 Rois 12: 6 et suivants).

«Il arriva, la vingt-troisième année du roi Joas, que les sacrificateurs n'avaient point réparé les brèches de la maison. Et le roi Joas appela Jéhoïada, le sacrificateur, et les autres sacrificateurs, et il leur dit: Pourquoi n'avez-vous pas réparé les brèches de la maison?» et plus loin (verset 9): «Et Jéhoïada, le sacrificateur, prit un coffre (*), et fit un trou dans son couvercle, et le mit à *côté de l'autel*, à droite, quand on entre dans la maison de l'Eternel; et les sacrificateurs qui gardaient le seuil, mettaient là tout l'argent qui était apporté à la maison de l'Eternel. Et il arrivait que lorsqu'ils voyaient qu'il y avait beaucoup d'argent dans le coffre, le secrétaire du roi montait, et le grand sacrificateur, et ils serraient et comptaient l'argent qui était trouvé dans la maison de l'Eternel; et ils remettaient l'argent pesé entre les mains de ceux qui faisaient l'ouvrage, qui étaient établis sur la maison de l'Eternel, et ceux-ci le livraient aux charpentiers et aux constructeurs qui travaillaient à la maison de l'Eternel».

(*) Ce coffre nous est rappelé par Luc 21: 1 et suivants en ces termes: «Comme il regardait, il vit des riches qui jetaient leurs dons au trésor. Et il vit aussi une pauvre veuve qui y jetait deux pites. Et il dit: En vérité, je vous dis que cette pauvre veuve a jeté plus que tous les autres; car tous ceux-ci ont jeté *aux offrandes de Dieu* de leur superflu, mais celle-ci y a jeté de sa pénurie, tout ce qu'elle avait pour vivre».

Il convient de s'arrêter un instant sur les Paroles du Seigneur Jésus en cette occasion. Son approbation divine des *deux pites* de la pauvre veuve est fréquemment retournée par notre sens charnel, de telle manière que nous pensons être bien agréables aussi au Seigneur en mettant *aux offrandes de Dieu* quelques centimes! Bien-aimés frères et soeurs, où en sommes-nous? Ne voyons-nous pas plutôt combien elle est *rare*, cette offrande de la veuve, si estimée de Dieu, parce que c'était *tout ce qu'elle*

avait pour vivre. Lesquels de nous ont une fois ainsi donné tout *ce qu'ils avaient pour vivre*? Ah! si le pieux besoin de cette pauvre veuve de participer aussi, malgré son dénuement, aux offrandes de Dieu, était partagé par les chers frères et soeurs, quelle abondance dans ces offrandes, et aussi quels *revenus de justice* pour eux! (2 Corinthiens 9: 10).

Enfin plus loin (verset 14): «On le donnait à ceux qui faisaient l'ouvrage, et ils l'employaient à réparer la maison de l'Eternel. Et on ne comptait pas avec les hommes entre les mains desquels on remettait l'argent, pour le donner à *ceux qui faisaient l'ouvrage*; car ils agissaient fidèlement».

Les paroles du Seigneur Jésus Christ, rapportées ci-dessus (Luc 21), nous ont mis sur la voie de l'instruction délicate que nous avons à retirer de ce récit.

Nous aussi, bien-aimés frères et soeurs, nous avons affaire avec la *maison de Dieu* et avec les *offrandes de Dieu*. Les abus qui ont été faits et qui se pratiquent encore dans ce domaine et dont, par la grâce du Seigneur, nous sommes sortis, nous ont rendus prudents et réservés à l'égard de tout moyen humain et de tout expédient ingénieux, qui aurait pour but de produire parmi les enfants de Dieu ce fruit de libéralité recommandé par l'Ecriture. Mais prenons garde que cette réaction ne nous fasse tomber dans la négligence et l'indifférence à l'égard des besoins de la maison de Dieu. Le Seigneur regarde «au coeur». Il voit si notre coeur est dévoué pour lui, et sa Parole, dirigée par le Saint Esprit, a pour effet de disposer nos coeurs «aux choses qui lui sont agréables». Or c'est lui qui nous a fait écrire ces paroles: «Que celui qui est enseigné dans la Parole fasse participer celui qui enseigne à tous les biens temporels» (Galates 6: 6).

Nous nous étendrions trop si nous devions rappeler les diverses faces de ce sujet important de notre service envers Dieu. Nous désirons le restreindre à un seul point de vue que nous croyons le plus aisé à laisser échapper. Et, comme nous l'avons dit, la réaction contre les abus est capable d'affaiblir en nous notre responsabilité à l'égard des besoins de la maison de Dieu, et de nous faire perdre ainsi, notre privilège d'y participer.

Le court verset 12 de Marc 11 nous donne une leçon à la fois touchante et douloureuse: «Et le lendemain, comme ils sortaient de Béthanie, *il eut faim*». Lui, le Seigneur! Celui qui a nourri les foules et qui a subvenu aussi aux besoins de ses disciples jusqu'à la fin (Luc 22: 35), *une fois*, au moins, il ne s'est trouvé personne pour s'occuper de lui procurer sa nourriture journalière! Ceci nous enseigne que le parfait Serviteur a voulu précéder les siens dans le chemin étroit, où ils seront appelés à passer après lui. Et selon ses propres paroles: «Le disciple n'est pas au-dessus de son maître, ni l'esclave au-dessus de son seigneur» (Matthieu 10: 24), ainsi souvent les pieux serviteurs de Christ ne se trouvent-ils pas exercés jusque-là? Mais nous, chers frères et soeurs, que dirons-nous si, jouissant de l'enseignement du Seigneur par ses serviteurs, nous oublions de leur offrir les choses les plus élémentaires de la vie et les laissons *avoir faim*? L'apôtre loue Gaïus de ce qu'il avait agi fidèlement dans tout ce qu'il avait fait envers les frères, et cela envers ceux-là même qui sont étrangers, qui avaient rendu témoignage à son amour devant l'assemblée et, dit-il, «tu feras bien de leur faire la conduite *d'une manière digne de Dieu*, car ils sont sortis pour le Nom, ne recevant rien de ceux des

nations» (3 Jean 6, 7). Mais Néhémie blâme ceux qu'il avait laissés à Jérusalem pendant quelque temps, de ce que les «portions des lévites ne leur avaient pas été données» (Néhémie 13: 10), de sorte que, est-il ajouté, «les lévites et les chantres qui faisaient le service, avaient fui chacun à son champ. Et je querellai les chefs, et je dis: Pourquoi *la maison de Dieu est-elle abandonnée?*»

C'est bien pour nous que ces choses sont consignées dans l'Écriture, de même que celles-ci écrites dans la loi de Moïse: «Tu n'emmuselleras pas le boeuf qui foule le grain. Dieu s'occupe-t-il des boeufs? ou parle-t-il entièrement pour nous? *Car c'est pour nous que cela est écrit*; que celui qui laboure doit labourer avec espérance, et que celui qui foule le grain doit le fouler dans l'espérance d'y avoir part (1 Corinthiens 9: 9, 10).

Bien-aimés frères et soeurs, ne regardons pas à nos voisins pour nous décharger sur eux de ces soins. C'est au Seigneur que nous avons affaire, chacun en particulier, les riches, les pauvres, et ceux de condition moyenne, c'est à lui que nous remettons nos offrandes, c'est Sa maison; et si Sa maison est négligée, il le voit, et c'est à chacun de nous qu'il adresse ses exhortations et «ses commandements qui ne sont pas pénibles». «Toutes choses sont nues et entièrement à découvert aux yeux de Celui avec lequel nous avons affaire», et si nos offrandes sont chétives ou nulles, lui en voit les prétextes. Lui voit le peu de sacrifices que nous y apportons. Méditons Aggée 1: 9. Nous pouvons nous excuser les uns auprès des autres sur nos charges, sur nos faibles ressources, etc., mais lui, le Seigneur, voit quel est notre dévouement. Et il est prêt à toucher du doigt la multitude de dépenses superflues, inutiles ou même nuisibles, que nous faisons pour nos propres personnes, tandis que sa maison et ses serviteurs sont oubliés.

Nous le rappelons en terminant: lorsque nous négligeons ces délicats enseignements que la Parole adresse à nos coeurs, *c'est une perte* que nous faisons. Il nous suffit de le rappeler aux bien-aimés du Seigneur, sachant, comme dit l'apôtre Paul à Philémon, «qu'ils feront même plus que nous ne disons».

Le «coffre» de Joas était placé près de «l'autel», et de même, dans l'exhortation de Paul aux Hébreux, il rattache ensemble «le sacrifice de louanges» et «le sacrifice de nos biens», comme les deux côtés de ce service auquel Dieu prend plaisir. Qu'il nous donne de nous rappeler «sans cesse» cette exhortation précieuse!

Ne demandons pas: *Y a-t-il des besoins?* Quelque serviteur de Dieu est-il privé du nécessaire?» etc. Chers amis, les besoins sont journaliers, et l'enseignement dure depuis dix-huit siècles pour exercer et éprouver notre fidélité. Et si nous y sommes inattentifs, nous perdrons certainement la bénédiction que Dieu y a attachée. Certainement aussi, Dieu nous laissera au dépourvu de serviteurs et de service (Aggée 1: 11).

Quelques mots d'introduction aux Hagiographes

Les Hagiographes, ou écrits sacrés, tel est le nom donné aux livres suivants: Job, les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique.

Les Chetubim, ou Hagiographes, parmi lesquels je ne compte pas Daniel, quoique son livre ait un caractère distinct de ceux des autres prophètes, forment une partie spéciale et très intéressante de la révélation divine. Aucun d'eux ne suppose une rédemption accomplie et connue, dans le sens où ce mot est pris dans le Nouveau Testament, bien que toute bénédiction soit fondée sur elle. Dans le livre de Job (chapitre 33: 24), un unique passage présente une application particulière du terme rédemption: «J'ai trouvé une propitiation» (ou rançon, en hébreu Copher). Les Psaumes, nous le savons, annoncent prophétiquement les douleurs et les souffrances par lesquelles la rédemption fut accomplie.

La rédemption par le sang, une fois accomplie, est connue par la foi, soit par les Juifs, soit par les chrétiens. Esaïe prophétise qu'Israël la reconnaîtra pleinement, et nous savons que sous la loi il y en avait des ombres dans les offrandes et les sacrifices. Mais la connaissance de la rédemption éternelle est celle que possèdent les chrétiens, et qui sera la part des Juifs lorsqu'ils verront Celui qu'ils ont percé. Jusqu'à la mort de Christ, le voile n'avait pas été déchiré, et le lieu très saint restait inaccessible. Il y avait une connaissance plus ou moins claire d'un Rédempteur — d'un Rédempteur futur venant en personne; on savait aussi que la faveur de Dieu reposait sur ceux qui marchaient avec Lui, et il y avait la confiance de la foi en Lui et dans ses promesses. Mais il n'existait pas cette connaissance du péché qui conduit, lorsque Dieu est révélé, à la conscience que, comme état actuel, on est exclu de sa présence; on n'avait pas non plus la connaissance que le péché est ôté, de telle sorte que nous sommes pleinement et pour toujours réconciliés avec Dieu et amenés à lui par l'efficacité de l'oeuvre accomplie.

Sauf en ce que les Psaumes expriment touchant la délivrance future d'Israël par la puissance de Dieu et les jugements qu'il exercera, les livres dont nous parlons ne sont pas des prophéties des voies et des actes de Dieu. Ils présentent l'expression divinement donnée des pensées et des sentiments de l'homme sous le gouvernement de Dieu (*) et la révélation de ce qu'est Dieu avant que la rédemption fût pleinement connue. C'est surtout ce qui a eu lieu en Israël; c'est pourquoi ces livres sont, dans l'ensemble, l'expression variée des voies de Dieu envers Israël. Cependant, ce qui y est présenté sous les conditions révélées et les communications prophétiques en gouvernement direct (**), était ce qui, en principe, était vrai partout des voies de Dieu, quoique déployé d'une manière spéciale envers ce peuple — la question de la justice positive de l'homme étant aussi soulevée en Israël par la loi, parfaite règle de vie pour les fils d'Adam.

(*) Ces pensées et ces sentiments deviennent ce qu'étaient ceux de Christ dans son humiliation et ses souffrances, et sont ainsi des prophéties de ces dernières, mais sous la forme des sentiments qu'il éprouvait en les endurant. Or cela est d'un prix infini pour nous.

(**) En Israël. (Note du traducteur)

Le livre de Job nous offre l'exemple de la relation avec Dieu d'un homme pieux en dehors d'Israël et, sans doute, avant que ce peuple eût paru sur la scène. Nous y voyons comment Dieu agit pour le bien envers les hommes dans ce monde mauvais; mais, en résultat, ce livre, je n'en doute pas, devient clairement un type d'Israël. Les voies de Dieu, telles qu'elles nous sont présentées en Job, sont pleinement manifestées dans l'histoire de ce peuple. Et il est à remarquer que, lorsque Job sent pratiquement l'impossibilité où est l'homme d'être juste devant Dieu (Job 9: 1, 30, 31), il se plaint d'être dans la terreur et de n'avoir point d'arbitre entre Dieu et lui (versets 33, 34). Élihu, qui se place sur ce terrain au lieu de Dieu, n'expose pas la rédemption, mais le gouvernement de Dieu et le châtement (chapitres 33 et 36). C'est ainsi que Dieu agit souvent avec l'homme.

Le livre de l'Ecclésiaste regarde le monde comme placé sous le même gouvernement, et dans son présent état de chute. Il soulève la question de savoir si, dans un tel monde, l'homme peut, par quelque moyen, trouver le bonheur et le repos. Mais nous n'y trouvons nulle trace de la rédemption. On n'y voit non plus aucune idée d'une relation connue avec Dieu. Dieu y est toujours nommé Elohim et jamais Jéhovah. Craindre Dieu et garder ses commandements, y est envisagé comme le tout de l'homme.

Le Cantique présente une relation directe avec le Seigneur, le Fils de David. On y voit les ardentes affections qui appartiennent à la relation avec Christ. Dans les Proverbes, nous avons un fil conducteur pour nous guider à travers la scène mélangée et l'enchevêtrement des choses de ce monde. Ici, tout est sur la base de la relation avec Jéhovah, Dieu (Elohim) n'étant mentionné qu'une fois ou deux de manière à ne pas affecter ce que nous venons de dire (voir la note page 467). Mais ni l'un ni l'autre de ces livres ne se place sur le terrain d'une rédemption connue. Les Hagiographes envisagent la rédemption comme opérée par la puissance. Au contraire, l'épître aux Romains commence par *la colère de Dieu révélée du ciel* — et non par le gouvernement — colère révélée du ciel contre toute impiété et toute iniquité là où était la vérité, contre le gentil et contre le Juif (*), puis l'apôtre introduit la rédemption, la justification personnelle et la justice — la justice de Dieu. Le cas du gentil et du Juif est traité à fond, et placé pleinement comme devant Dieu lui-même; la colère venant du ciel en est la conséquence nécessaire. Ensuite vient la rédemption complète par le sang pour introduire au ciel, la grâce souveraine régnant par la justice et nous donnant une place avec le second Adam, le Seigneur venu du ciel. En même temps, nous est présenté le résultat à venir pour Israël. Tout est rendu clair dans la lumière comme Dieu est dans la lumière — son éternelle rédemption et les lieux célestes, bien que finalement la terre soit aussi bénie. Mais nous sommes ici-bas étrangers et pèlerins. C'est notre place en vertu même de la rédemption. Il en était de même pour les Abraham et les David, mais c'était en n'obtenant rien de ce qui avait été promis, ou en souffrant la persécution sous le gouvernement de Dieu sur la terre, de sorte qu'après tout, dans cet ordre de choses, cette position devait être difficile à comprendre pour l'un et pour l'autre. Toutefois, la possession finale du pays, leur héritage, l'héritier à venir, et le jugement des méchants, toutes ces choses connues par révélation devaient concourir à enlever la difficulté de leurs esprits.

(*) Et remarquez ici que le Psaume 14 et Esaïe 59, cités par l'apôtre comme preuve du péché du Juif, se terminent tous deux par la délivrance de Jérusalem par le moyen de la puissance. Dans l'épître aux Romains, il est fait face au péché au moyen de la justification par le sang.

Mais dans Job, les Psaumes et l'Ecclésiaste où sont exprimés les sentiments de l'homme dans cette position, l'embarras qu'elle fait naître est pleinement manifesté. La foi et la confiance en Dieu peuvent passer par-dessus, ou persévérer à travers tout; les témoignages prophétiques peuvent y faire face, mais la difficulté est là, et cette terre est la scène de la réponse de Dieu à ses promesses, quand bien même la foi soit parfois forcée de s'élever au-dessus d'elle, nourrie par une confiance personnelle en Dieu. Mais à présent nous avons une relation éternelle fermement établie par la rédemption avec Dieu notre Père, sur une scène toute nouvelle où nous sommes amenés par le précieux sang de Christ, dont l'effusion a glorifié Dieu lui-même et nous a réconciliés avec lui, bien que nous n'ayons pas encore la rédemption de nos corps. Tout cela était alors inconnu. On avait beaucoup appris touchant Dieu, et c'était très précieux. Mais le résultat actuel de la bénédiction de Dieu était pour Job plus de chameaux, plus de brebis, et des filles plus belles; dans les Psaumes, c'est le jugement des ennemis et la délivrance par cette bonté qui demeure à toujours; c'est la terre mise en liberté sous le gouvernement judiciaire du ciel; dans l'Ecclésiaste, en voyant l'effet présent du gouvernement, il faut que l'homme craigne Dieu, garde ses commandements et en demeure là. Nulle part on ne trouve une rédemption actuelle et connue. Quelle différence, quelle immense différence cela fait! «Comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, *dans ce monde*» (1 Jean 4: 17). Celui qui nous a rachetés est monté vers son Père et notre Père, son Dieu et notre Dieu. Les Proverbes et le Cantique ont, comme je l'ai dit, un autre caractère, bien que se rapportant à la même scène. Les Proverbes, qui ne présentent pas les sentiments de l'homme au milieu de la scène de ce monde, mais la direction de Dieu pour le traverser par l'expérience et la sagesse enseignée par une autorité divine (*); et le Cantique de Salomon, où l'on voit le coeur ravi en dehors de toute la scène, bien qu'au milieu d'elle, et cela non par une rédemption connue, mais par une affection dévouée pour le Messie, et par celle du Messie pour Israël, affection produite dans le coeur par la révélation qu'il donne de lui-même; révélation de son amour pour Israël dans le but de faire naître l'amour dans le coeur de celui-ci.

(*) Le lecteur pourra être aidé pour discerner le caractère de ce livre et celui de l'Ecclésiaste en remarquant que, dans les Proverbes, c'est le nom de Jéhovah qui est toujours employé, sauf au chapitre 25: 2, où l'on trouve Dieu (Elohim), et au chapitre 2: 17, où il y a «son Dieu». Mais cela n'est pas une exception; c'est-à-dire qu'il y a une relation reconnue avec le Dieu révélé d'Israël. Mais dans l'Ecclésiaste, on ne trouve jamais le nom de Jéhovah. C'est toujours Elohim, le nom abstrait de Dieu sans aucune idée de relation; c'est Dieu comme tel en contraste avec l'homme et chaque créature, et l'homme y est vu ayant découvert expérimentalement sa vraie place et son bonheur comme tel, sans la révélation d'aucune relation spéciale avec Dieu. Dans le livre de Job, l'éditeur, si je puis dire ainsi, ou l'historien qui donne les dialogues, se sert toujours du mot Jéhovah, mais dans le corps du livre, Job, sauf une fois en parlant du gouvernement de Dieu (chapitre 12: 9), et Elihu constamment, se servent du nom de Tout-puissant, le nom révélé à Abraham, ou simplement du mot Dieu. Les amis de Job, en général, emploient ordinairement le mot Dieu, Eliphaz, en particulier, parle du Tout-puissant; parfois c'est simplement *il*. Tsophar, à ma connaissance, ne se sert d'aucun nom. Le dialogue est caractérisé par les mots Dieu et Tout-puissant.

Ces exercices de coeur ont leur place en nous maintenant, parce que nous sommes dans le monde; mais c'est dans la conscience que nous avons d'une rédemption accomplie et de la sollicitude actuelle d'un Père saint, duquel les voies parfaites, vues en Christ, sont le modèle de notre conduite. Nous pouvons accepter avec joie d'être dépouillés de nos biens, sachant que nous avons des biens meilleurs et permanents dans les cieux; nous nous glorifions dans les tribulations, parce qu'elles opèrent leur fin nécessaire et bénie, une espérance qui ne confond point, et l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné. Notre position est toute différente, et c'est une position bénie.

J'espère que ces remarques nous aideront à comprendre les livres dont nous avons parlé.

Le Sauveur et le pécheur

Darby J.N. – ME 1899 page 468

Toute la parole de Dieu, du commencement à la fin, proclame que, pour le pécheur, il n'y a rien que *le sang de Christ*. L'expiation dont il jouit, la réconciliation dont il se réclame, la réponse qu'il peut donner aux exigences du trône où le jugement est assis pour maintenir les droits de Dieu, tout dépend du sang de Christ.

C'est le sang de l'Agneau que Dieu présente à la foi du pécheur, et c'est ce que le pécheur saisit et en quoi il se confie.

Dès que le péché entra dans le monde, le sacrifice, préparé dans les conseils éternels, fut révélé. La première promesse annonça *la mort* de Christ; le talon de la semence de la femme devait être brisé. Ce fut la première chose communiquée à l'homme comme pécheur — la seule chose à laquelle le pécheur se confia; — Adam sortit du lieu où il s'était caché, et se confia en la vertu rédemptrice du sacrifice de l'Agneau de Dieu.

Dès que le temps de la manifestation publique de la rédemption fut arrivé, de nouveau fut révélé le *sang* de Christ, et cela seulement. Israël dans le pays du jugement et de la mort devait en être délivré. Il avait trouvé grâce aux yeux du Dieu de ses pères, et devait devenir un peuple abrité contre le jugement là où celui-ci s'exerçait, et racheté là aussi de la mort. C'est ce précieux sang, et lui seul, qui pouvait servir à cet effet dans cette occasion solennelle. Le sang était placé en dehors sur le linteau et les poteaux des portes des maisons hébreuses dans le pays d'Egypte, et la famille au dedans se nourrissait de la victime dont le sang l'avait rachetée. Ils mangeaient l'agneau de la manière qui convenait — rôti au feu dans toutes ses parties, et non point à demi-cuit ou cuit dans l'eau — et chacun y prenait part. Ce devait être leur nourriture. En type dans l'Ancien Testament, c'était comme si Christ leur eût dit: «Prenez, mangez, ceci est mon corps».

Et c'est là ce que nous avons dans le Nouveau Testament, ainsi que nous le présente Matthieu 26; Marc 14 et Luc 22. Le Seigneur est là comme dans la nuit de la Pâque, en Exode 12. Il était alors un Christ *vivant*, mais il se présente comme un Christ *crucifié*, un Agneau immolé, un sacrifice offert sur l'autel, une victime. Il prend le pain dans sa main, et dit: «Prenez, mangez, ceci est mon corps». Il prend la coupe dans sa main, et dit: «Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang». C'est le Christ crucifié que le Christ vivant présente ainsi aux pécheurs, pour qu'ils le reçoivent comme le fondement de toutes nos bénédictions et le droit d'y avoir part. Il donnait à la famille élue l'Agneau pascal, dont le sang était leur refuge et leur délivrance. Ils avaient à le prendre et à s'en nourrir, comme autrefois les Israélites, la nuit où ils quittèrent l'Egypte.

Nous ne trouvons pas la Cène du Seigneur dans l'évangile de Jean. Nous n'y avons pas: «Prenez, mangez; ceci est mon corps», mais le Seigneur dit aux Juifs quelques paroles dans

lesquelles il leur annonce le grand mystère de la Cène. Au sixième chapitre, il dit à la foule qu'il était le pain descendu du ciel, la vraie manne, de laquelle, si quelqu'un en mange, il vivra éternellement. Mais dans la suite de son discours, il déclare que ce pain du ciel est sa chair, qu'il donnera pour la vie du monde. Il ajoute que sa chair est vraiment un aliment et que son sang est en vérité un breuvage. C'est-à-dire que c'est en le recevant comme *l'Agneau de Dieu*, en allant à lui *comme mort et sur l'autel*, que le pécheur reçoit la rédemption et la vie. Ce n'est pas en le connaissant comme un Christ *vivant*, mais comme un Christ crucifié que nous obtenons le salut de Dieu.

Il en est ainsi: tout est simple et certain. Dès le commencement, le sang de Christ, le sacrifice de l'Agneau de Dieu, a été présenté aux pécheurs comme *l'unique* objet sur lequel doivent se fixer les yeux de leur foi, et auquel ils ont à donner leur pleine et entière confiance. L'Agneau vivant ne trouve point sa place dans le grand mystère de la rédemption, sauf en ce que sa vie rend témoignage qu'il était la victime propre pour l'autel; c'est l'Agneau immolé, Jésus le crucifié, qui est tout dans la grande oeuvre de la rédemption des pécheurs. Le sang de l'Homme-Dieu, et lui seul, est la rançon.

Non seulement les écritures de la Genèse, de l'Exode et des évangiles, l'institution de la Cène et le sixième chapitre de Jean, nous enseignent cette grande et précieuse vérité; les épîtres aussi la proclament. Le dixième chapitre des Hébreux la dit d'une manière frappante. Là nous entendons le Christ de Dieu prononcer ces paroles: «Voici, je viens». Et dans quel but vient-il? Est-ce pour vivre? Non; c'est pour mourir. Pourquoi un corps lui a-t-il été préparé? Était-ce seulement pour agir dans ce corps, et y passer trente-trois années dans le service actif d'un témoin et d'un serviteur du Dieu et Père? Mais c'était pour offrir ce corps sur la croix (Hébreux 10: 5-10). Il a vécu assurément et vécu sous la loi, lui, le vrai Israélite. Il a vécu, et dans un saint ministère de grâce, il a rendu témoignage à son Dieu et Père. Mais le passage cité passe par-dessus sa vie, et porte immédiatement jusqu'à la croix Celui qui est venu dans le monde. C'est exactement la même chose qu'à l'institution de la Cène, où lui-même, comme nous l'avons vu, ne s'envisage pas comme vivant, mais se présente comme le crucifié. Et alors, dans le même passage des Hébreux, nous apprenons que c'est par l'offrande du corps, par le sang du Fils dans le corps qui lui avait été préparé, que les pécheurs sont sanctifiés et rendus parfaits. C'est ce que nous lisons encore dans le chapitre 13 de la même épître: «Jésus, afin qu'il sanctifiât le peuple par son propre sang, a souffert hors de la porte». La sanctification d'un pécheur dépend entièrement du sang de Christ (*).

(*) J'admets tout à fait la sanctification dans un autre sens, celle d'un saint — la purification graduelle d'un élu dans la vérité par l'Esprit (Jean 17: 17). Mais je parle ici de la sanctification d'un pécheur.

Je n'en dis point davantage, mais toute l'Écriture et les épîtres fourniraient bien plus sur ce sujet. Les ordonnances préfiguratives de la loi, et l'enseignement doctrinal direct des apôtres, tout se réunit pour nous dire que la mort ou le sang de Christ est tout pour un pécheur.

Si Dieu nous communique ainsi sa pensée, la foi la saisit et la reçoit. Le chapitre 53 d'Ésaïe en est le témoin. Là, la foi de l'Israël de Dieu réveillé peut, en passant, jeter un regard sur la

personne, la vie et le ministère du Christ, mais ce n'est qu'en passant; elle va plus loin, jusqu'à la croix, et trouve là tout ce qu'il faut pour rendre parfaite la conscience du pécheur, et en même temps la source et le fondement de toutes les gloires de Christ lui-même. On découvre qu'à la croix le châtement de notre paix a été sur lui, que là il a été blessé pour nos transgressions et meurtri pour nos iniquités, et qu'ayant mis son âme en sacrifice pour le péché, il verra devant lui sa famille et le plein accomplissement du bon plaisir de Dieu qui le justifiera et manifestera toutes les gloires qui lui appartiennent éternellement. «Il verra une semence; il prolongera ses jours, et le plaisir de l'Eternel prospérera en sa main».

De même aussi, la joie de la vie et de la foi de Paul, l'apôtre des nations, a sa source dans la mort du Seigneur pour lui (Galates 2: 20, 21). Ainsi il la présente aux pécheurs, comme *l'unique* objet de la foi qui justifie (Romains 4: 23-25). Ainsi encore, il nous enseigne que Christ crucifié est uniquement offert à la vue du pécheur, afin qu'il soit béni avec le croyant Abraham (Galates 3: 1-14). «Qui lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois», dit un autre apôtre (1 Pierre 2: 24). «Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché», proclame Jean. (1 Jean 1: 7). Mais cela suffit pour nous montrer que toutes les Ecritures, Moïse, les prophètes, les évangiles, les épîtres, s'accordent pour mettre ensemble «l'Agneau de Dieu» et «le pécheur», pour la rédemption et la justification de ce dernier; l'Agneau donné selon les richesses de la grâce de Dieu et accepté par la foi du pécheur, par l'oeuvre intérieure, l'attraction et l'enseignement de Dieu le Saint Esprit.

Et dans l'avenir, ce qui est ainsi donné en grâce, reçu par la foi, et à quoi les Ecritures rendent témoignage, sera célébré éternellement dans les domaines de la gloire. C'est ce que nous trouvons dans la dernière partie des Ecritures — l'Apocalypse. Là, les saints encore sur la terre, nous font connaître que l'objet de leurs louanges et leur source de joie se trouvent dans l'Agneau qui a été immolé. Nous les entendons, tandis que Jean s'adresse à eux, éclater en un fervent chant d'adoration et proclamer: «A Celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang; — et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père; — à lui la gloire et la force aux siècles des siècles!» (Apocalypse 1: 5, 6). Et après qu'ils ont échangé la terre pour le ciel et ont atteint leur demeure de gloire, nous les entendons, dans le même transport de joie, dire dans un cantique nouveau: «Tu es digne de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux; car tu as été immolé, et tu as acheté pour Dieu par ton sang, de toute tribu, et langue, et peuple, et nation; et tu les as faits rois et sacrificateurs pour notre Dieu; et ils régneront sur la terre» (Apocalypse 5: 9, 10). Et les domaines de la gloire, aussi bien que la demeure de gloire, les nations devant le trône millénaire, aussi bien que les saints glorifiés dans les cieux, font écho à ce cantique; car c'est la pensée unique, exaltée et dominante qui occupera l'éternité et remplira la création, et c'est pourquoi dans le même accord s'élève cette voix: «Ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation, et ils ont lavé leurs robes, et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau» (Apocalypse 7: 14). Ils ne peuvent pas ajouter une parole touchant le fait qu'ils régneront, ainsi que le font ceux qui sont glorifiés, ils savent seulement qu'ils seront devant le trône, qu'ils serviront Dieu jour et nuit dans son temple, que toute larme sera essuyée de leurs yeux, et qu'ils seront conduits par l'Agneau aux

fontaines des eaux de la vie (versets 15-17); mais «le sang de l'Agneau» est l'objet commun des louanges, la commune source de joie, l'unique titre à toute bénédiction, soit des saints glorifiés ou des nations rachetées qui occuperont la terre aux jours millénaires du rétablissement et du rafraîchissement. Les pécheurs sauvés qui maintenant travaillent et luttent dans des corps qui n'ont pas encore reçu l'adoption, la rédemption, qui, sur la terre, sont dans des conditions de pèlerinage et de combat, et ceux qui bientôt seront ou dans leur demeure de gloire au ciel, ou dans les domaines de la gloire sur la terre, ne connaissent rien que le Sauveur dans son sang qui a été versé pour eux, dans la vie qu'il a donnée pour eux, comme *l'Agneau de Dieu*, sur la croix, au Calvaire. A Lui soit toute gloire!